



DE L'ESPRIT.

DISCOURS III.

Si l'esprit doit être considéré comme un don de la nature, ou comme un effet de l'éducation.



CHAPITRE IX.

De l'origine des passions.

POUR s'élever à cette connoissance, il faut distinguer deux sortes de passions.

Il en est qui nous sont immédiatement données par la nature ; il en est aussi que nous ne devons qu'à l'établissement des sociétés. Pour savoir laquelle de ces deux différentes especes de passions a produit l'autre, qu'on se transporte en esprit aux premiers jours du monde. L'on y verra la nature, par la soif, la faim, le froid & le chaud, avertir l'homme de ses besoins, & attacher une infinité de plaisirs & de peines à la satisfaction ou à la privation de ces besoins :



on y verra l'homme capable de recevoir des impreffions de plaifir & de douleur ; & naître, pour ainfi dire, avec l'amour de l'un & la haine de l'autre. Tel eft l'homme au fortir des mains de la nature.

Or, dans cet état, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition n'exiftoient point pour lui : uniquement fenfible au plaifir & à la douleur phyfique, il ignoroit toutes ces peines & ces plaifirs factices que nous procurent les paffions que je viens de nommer. De pareilles paffions ne nous font donc pas immédiatement données par la nature ; mais leur exiftence, qui fuppofe celle des fociétés, fuppofe encore en nous le germe caché de ces mêmes paffions. C'eft pourquoi, fi la nature ne nous donne, en naiffant, que des befoins, c'eft dans nos befoins & nos premiers defirs qu'il faut chercher l'origine de ces paffions factices, qui ne peuvent jamais être qu'un développement de la faculté de fentir.

Il femble que, dans l'univers moral comme dans l'univers phyfique, Dieu n'ait mis qu'un feul principe dans tout ce qui a été. Ce qui eft, & ce qui fera, n'eft qu'un développement néceffaire.

Il a dit à la matiere : je te doue de la force. Auffi-tôt les éléments, foumis aux loix du mouvement, mais errants & confondus dans les déferts de l'efpace, ont formé mille

assemblages monstrueux, ont produit mille chaos divers, jusqu'à ce qu'enfin ils se soient placés dans l'équilibre & l'ordre physique dans lequel on suppose maintenant l'univers rangé.

Il semble qu'il ait dit pareillement à l'homme : je te doue de la sensibilité ; c'est par elle qu'aveugle instrument de mes volontés, incapable de connoître la profondeur de mes vues, tu dois, sans le savoir, remplir tous mes desseins. Je te mets sous la garde du plaisir & de la douleur : l'un & l'autre veilleront à tes pensées, à tes actions ; engendreront tes passions ; exciteront tes aversions, tes amitiés, tes tendresses, tes fureurs ; allumeront tes desirs, tes craintes, tes espérances ; te dévoileront des vérités ; te plongeront dans des erreurs ; &, après t'avoir fait enfanter mille systêmes absurdes & différents de morale & de législation, te découvriront un jour les principes simples, au développement desquels sont attachés l'ordre & le bonheur du monde moral.

En effet, supposons que le ciel anime tout-à-coup plusieurs hommes : leur premiere occupation sera de satisfaire leurs besoins ; bientôt après ils essayeront, par des cris, d'exprimer les impressions de plaisir & de douleur qu'ils reçoivent. Ces premiers cris formeront leur premiere langue, qui, à en juger par la pauvreté de quelques langues sauvages, a dû d'abord être très-courte, & se réduire à ces

premiers ſons. Lorſque les hommes, plus multipliés, commenceront à ſe répandre ſur la ſurface du monde ; & que, ſemblables aux vagues dont l'Océan couvre au loin ſes rivages, & qui rentrent auſſi-tôt dans ſon ſein, pluſieurs générations ſe ſeront montrées à la terre, & ſeront rentrées dans le gouffre où s'abyment les êtres ; lorſque les familles ſeront plus voiſines les unes des autres ; alors le deſir commun de poſſéder les mêmes choſes, telles que les fruits d'un certain arbre ou les faveurs d'une certaine femme, exciteront en eux des querelles & des combats : de là naîtront la colere & la vengeance. Lorſque, ſoulés de ſang, & las de vivre dans une crainte perpétuelle, ils auront conſenti à perdre un peu de cette liberté qu'ils ont dans l'état naturel, & qui leur eſt nuiſible ; alors ils feront entr'eux des conventions ; ces conventions ſeront leurs premieres loix. Les loix faites, il faudra charger quelques hommes de leur exécution : & voilà les premiers magiſtrats. Ces magiſtrats groſſiers de peuples ſauvages habiteront d'abord les forêts. Après en avoir, en partie, détruit les animaux, lorſque les peuples ne vivront plus de leur chaſſe, la diſette des vivres leur enſeignera l'art d'élever des troupeaux. Ces troupeaux fourniront à leurs beſoins, & les peuples chaſſeurs ſeront changés en peuples paſteurs. Après un certain nombre de ſiecles, lorſque ces derniers

ſe ſeront extrêmement multipliés, & que la terre ne pourra, dans le même eſpace, ſubvenir à la nourriture d'un plus grand nombre d'habitants, ſans être fécondée par le travail humain; alors les peuples paſteurs diſparoîtront, & feront place aux peuples cultivateurs. Le beſoin de la faim, en leur découvrant l'art de l'agriculture, leur enſeignera bientôt après l'art de meſurer & de partager les terres. Ce partage fait, il faut aſſurer à chacun ſes propriétés; & de là une foule de ſciences & de loix. Les terres, par la différence de leur nature & de leur culture, portant des fruits différents, les hommes feront entr'eux des échanges, ſentiront l'avantage qu'il y auroit à convenir d'un échange général qui repréſentât toutes les denrées; & ils feront choix, pour cet effet, de quelques coquillages ou de quelques métaux. Lorſque les ſociétés en ſeront à ce point de perfection, alors toute égalité entre les hommes ſera rompue: on diſtinguera des ſupérieurs & des inférieurs: alors ces mots de *bien* & de *mal*, créés pour exprimer les ſenſations de plaiſir ou de douleur phyſiques que nous recevons des objets extérieurs, s'étendront généralement à tout ce qui peut nous procurer l'une ou l'autre de ces ſenſations, les accroître ou les diminuer; telles ſont les richeſſes & l'indigence: alors les richeſſes & les honneurs, par les avantages qui y ſeront attachés, deviendront l'objet général

du desir des hommes. De là naîtront, selon la forme différente des gouvernements, des passions criminelles ou vertueuses ; telles sont l'envie, l'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'amour de la patrie, la passion de la gloire, la magnanimité, & même l'amour, qui, ne nous étant donné par la nature que comme un besoin, deviendra, en se confondant avec la vanité, une passion factice, qui ne sera, comme les autres, qu'un développement de la sensibilité physique.

Quelque certaine que soit cette conclusion, il est peu d'hommes qui conçoivent nettement les idées dont elle résulte. D'ailleurs, en avouant que nos passions prennent originairement leur source dans la sensibilité physique, on pourroit croire encore que, dans l'état actuel où sont les nations policées, ces passions existent indépendamment de la cause qui les a produites. Je vais donc, en suivant la métamorphose des peines & des plaisirs physiques, en peines & en plaisirs factices, montrer que, dans les passions, telles que l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié dont l'objet paroît le moins appartenir aux plaisirs des sens, c'est cependant toujours la douleur & le plaisir physiques que nous fuyons ou que nous recherchons.





CHAPITRE X.

De l'avarice.

L'OR & l'argent peuvent être regardés comme des matieres agréables à la vue. Mais, si l'on ne desiroit dans leur possession que le plaisir produit par l'éclat & la beauté de ces métaux, l'avare se contenteroit de la libre contemplation des richesses entassées dans le trésor public. Or, comme cette vue ne satisferoit pas sa passion, il faut que l'avare, de quelque espece qu'il soit, desire les richesses, ou comme l'échange de tous les plaisirs, ou comme l'exemption de toutes les peines attachées à l'indigence.

Ce principe posé, je dis que l'homme n'étant, par sa nature, sensible qu'aux plaisirs des sens, ces plaisirs, par conséquent, sont l'unique objet de ses desirs. La passion du luxe, de la magnificence dans les équipages, les fêtes & les ameublements, est donc une passion factice, nécessairement produite par les besoins physiques ou de l'amour ou de la table. En effet, quels plaisirs réels ce luxe & cette magnificence procureroient-ils à l'avare voluptueux, s'il ne les considéroit comme un moyen, ou

de plaire aux femmes, s'il les aime, & d'en obtenir des faveurs, ou d'en imposer aux hommes & de les forcer, par l'espoir confus d'une récompense, à écarter de lui toutes les peines & à rassembler près de lui tous les plaisirs ?

Dans ces avares voluptueux, qui ne méritent pas proprement le nom d'avares, l'avarice est donc l'effet immédiat de la crainte, de la douleur & de l'amour du plaisir physique. Mais, dira-t-on, comment ce même amour du plaisir, ou cette même crainte de la douleur, peuvent-ils l'exciter chez les vrais avares, chez ces avares infortunés qui n'échangent jamais leur argent contre des plaisirs ? S'ils passent leur vie dans la disette du nécessaire, & s'ils s'exagerent à eux-mêmes & aux autres le plaisir attaché à la possession de l'or, c'est pour s'étourdir sur un malheur que personne ne veut ni ne doit plaindre.

Quelque surprenante que soit la contradiction qui se trouve entre leur conduite & les motifs qui les font agir, je tâcherai de découvrir la cause qui, leur laissant desirer sans cesse le plaisir, doit toujours les en priver.

J'observerai d'abord que cette sorte d'avarice prend sa source dans une crainte excessive & ridicule, & de la possibilité de l'indigence, & des maux qui y sont attachés. Les avares sont assez semblables aux hypocondres qui vivent

dans des transes perpétuelles, qui voient partout des dangers, & qui craignent que tout ce qui les approche ne les casse.

C'est parmi les gens nés dans l'indigence qu'on rencontre le plus communément de ces sortes d'avares ; ils ont par eux-mêmes éprouvé ce que la pauvreté enchaîne de maux à sa suite : aussi leur folie, à cet égard, est-elle plus pardonnable qu'elle ne le seroit à des hommes nés dans l'abondance, parmi lesquels on ne trouve guere que des avares fastueux ou voluptueux.

Pour faire voir comment, dans les premiers, la crainte de manquer du nécessaire les force toujours à s'en priver, supposons qu'accablé du faix de l'indigence, quelqu'un d'entr'eux conçoive le projet de s'y soustraire. Le projet conçu, l'espérance aussi-tôt vient vivifier son ame affaissée par la misere ; elle lui rend l'activité, lui fait chercher des protecteurs, l'enchaîne dans l'antichambre de ses patrons, le force à s'intriguer auprès des ministres, à ramper aux pieds des grands, & à se dévouer enfin au genre de vie le plus triste, jusqu'à ce qu'il ait obtenu quelque place qui le mette à l'abri de la misere. Parvenu à cet état, le plaisir sera-t-il l'unique objet de sa recherche ? Dans un homme qui, par ma supposition, sera d'un caractere timide & défiant, le souvenir vif des maux qu'il a éprouvés doit d'abord lui inspirer le desir de s'y soustraire, & le déterminer, par

cette raiſon, à ſe refuſer juſqu'à des beſoins dont il a, par la pauvreté, acquis l'habitude de ſe priver. Une fois au deſſus du beſoin, ſi cet homme atteint alors l'âge de trente-cinq ou quarante ans; ſi l'amour du plaiſir, dont chaque inſtant émouſſe la vivacité, ſe fait moins vivement ſentir à ſon cœur, que fera-t-il alors? Plus difficile en plaiſirs, s'il aime les femmes, il lui en faudra de plus belles & dont les faveurs ſoient plus cheres: il voudra donc acquérir de nouvelles richeſſes pour ſatisfaire ſes nouveaux goûts: or, dans l'eſpace de temps qu'il mettra à cette acquiſition, ſi la défiance & la timidité, qui s'accroiſſent avec l'âge, & qu'on peut regarder comme l'effet du ſentiment de notre foibleſſe, lui démontrent qu'en fait de richeſſe, *aſſez* n'eſt jamais aſſez; & ſi ſon avidité ſe trouve en équilibre avec ſon amour pour les plaiſirs, il ſera ſoumis alors à deux attractions différentes. Pour obéir à l'une & à l'autre, cet homme, ſans renoncer au plaiſir, ſe prouvera qu'il doit, du moins, en remettre la jouiſſance au temps où, poſſeſſeur de plus grandes richeſſes, il pourra, ſans crainte de l'avenir, s'occuper tout entier de ſes plaiſirs préſents. Dans le nouvel intervalle de temps qu'il mettra à accumuler ces nouveaux tréſors, ſi l'âge le rend tout-à-fait inſenſible au plaiſir, changera-t-il ſon genre de vie? renoncera-t-il à des habitudes que l'incapacité d'en contracter de nou-

velles lui a rendu cheres ? Non, sans doute ; & satisfait, en contemplant ses trésors, de la possibilité des plaisirs dont les richesses sont l'échange, cet homme, pour éviter les peines physiques de l'ennui, se livrera tout entier à ses occupations ordinaires. Il deviendra même d'autant plus avare dans sa vieillesse, que l'habitude d'amasser n'étant plus contre-balancée par le desir de jouir, elle sera au contraire, soutenue en lui par la crainte machinale que la vieillesse a toujours de manquer.

La conclusion de ce chapitre, c'est que la crainte excessive & ridicule des maux attachés à l'indigence est la cause de l'apparente contradiction qu'on remarque entre la conduite de certains avares & les motifs qui les font mouvoir. Voilà comme, en desirant toujours le plaisir, l'avarice peut toujours les en priver.





CHAPITRE XI.

De l'ambition.

LE crédit attaché aux grandes places peut, ainsi que les richesses, nous épargner des peines, nous procurer des plaisirs, &, par conséquent, être regardé comme un échange. On peut donc appliquer à l'ambition ce que j'ai dit de l'avarice.

Chez ces peuples sauvages dont les chefs ou les rois n'ont d'autre privilege que celui d'être nourris & vêtus de la chasse que font pour eux les guerriers de la nation, le desir de s'assurer ses besoins y fait des ambitieux.

Dans Rome naissante, lorsqu'on n'assignoit d'autre récompense aux grandes actions que l'étendue de terrein qu'un Romain pouvoit labourer & défricher en un jour, ce motif suffisoit pour former des héros.

Ce que je dis de Rome, je le dis de tous les peuples pauvres : ce qui chez eux forme des ambitieux, c'est le desir de se soustraire à la peine & au travail. Au contraire, chez les nations opulentes, où tous ceux qui prétendent aux grandes places sont pourvus de richesses nécessaires pour se procurer non-seulement les

besoins, mais encore les commodités de la vie, c'est presque toujours dans l'amour du plaisir que l'ambition prend naissance.

Mais, dira-t-on, la pourpre, les thiares & généralement toutes les marques d'honneur ne font sur nous aucune impression physique de plaisir : l'ambition n'est donc pas fondée sur cet amour du plaisir, mais sur le desir de l'estime & des respects ; elle n'est donc pas l'effet de la sensibilité physique.

Si le desir des grandeurs, répondrai-je, n'étoit allumé que par le desir de l'estime & de la gloire, il ne s'éléveroit d'ambitieux que dans des républiques telles que celles de Rome & de Sparte, où les dignités annonçoient communément de grandes vertus & de grands talents dont elles étoient la récompense. Chez ces peuples, la possession des dignités pouvoit flatter l'orgueil, puisqu'elle assuroit un homme de l'estime de ses concitoyens ; puisque cet homme, ayant toujours de grandes entreprises à exécuter, pouvoit regarder les grandes places comme des moyens de s'illustrer & de prouver sa supériorité sur les autres. Or l'ambitieux poursuit également les grandeurs dans les siecles où ces grandeurs sont les plus avilies par le choix des hommes qu'on y éleve, &, par conséquent, dans les temps mêmes où leur possession est le moins flatteuse. L'ambition n'est donc pas fondée sur le desir de l'estime. En vain diroit-on qu'à cet égard l'ambitieux peut se

tromper lui-même : les marques de considération qu'on lui prodigue l'avertissent à chaque instant que c'est sa place & non lui qu'on honore. Il sent que la considération dont il jouit n'est point personnelle ; qu'elle s'évanouit par la mort ou la disgrace du maître ; que la vieillesse même du prince suffit pour la détruire ; qu'alors les hommes, élevés aux premiers postes, sont, autour du souverain, comme ces nuages d'or qui assistent au coucher du soleil, & dont la splendeur s'obscurcit & disparoît à mesure que l'astre s'enfonce sous l'horizon. Il l'a mille fois oui dire, & l'a lui-même mille fois répété, que le mérite n'appelle point aux honneurs ; que la promotion aux dignités n'est point, aux yeux du public, la preuve d'un mérite réel ; qu'elle est, au contraire, presque toujours regardée comme le prix de l'intrigue, de la bassesse & de l'importunité. S'il en doute, qu'il ouvre l'histoire, & sur-tout celle de Byzance ; il y verra qu'un homme peut être à la fois revêtu de tous les honneurs d'un empire, & couvert du mépris de toutes les nations. Mais je veux que, confusément avide d'estime, l'ambitieux croie ne chercher que cette estime dans les grandes places, il est facile de montrer que ce n'est pas le vrai motif qui le détermine ; & que, sur ce point, il se fait illusion à lui-même ; puisqu'on ne desire pas, comme je le prouverai dans le chapitre de l'or-

gueil, l'eſtime pour l'eſtime même, mais pour les avantages qu'elle procure. Le deſir des grandeurs n'eſt donc point l'effet du deſir de l'eſtime.

A quoi donc attribuer l'ardeur avec laquelle on recherche les dignités ? A l'exemple de ces jeunes gens riches qui n'aiment à ſe montrer au public que dans un équipage leſte & brillant. Pourquoi l'ambitieux ne veut-il y paroître que décoré de quelques marques d'honneur ? C'eſt qu'il conſidere ces honneurs comme un truchement qui annonce aux hommes ſon indépendance, la puiſſance qu'il a de rendre à ſon gré pluſieurs d'entr'eux heureux ou malheureux, & l'intérêt qu'ils ont tous de mériter une faveur toujours proportionnée aux plaiſirs qu'ils ſauront lui procurer.

Mais, dira-t-on, ne ſeroit-ce pas plutôt du reſpect & de l'adoration des hommes dont l'ambitieux ſeroit jaloux ? Dans le fait, c'eſt le reſpect des hommes qu'il deſire ; mais pourquoi le deſire-t-il ? Dans les hommages qu'on rend aux grands, ce n'eſt point le geſte du reſpect qui leur plaît : ſi ce geſte étoit par lui-même agréable, il n'eſt point d'homme riche qui, ſans ſortir de chez lui & ſans courir après les dignités, ne ſe pût procurer un tel bonheur. Pour ſe ſatisfaire, il loueroit une douzaine de portefaix, les revétiroit d'habits magnifiques, les barioleroit de tous les cordons de l'Europe, les tiendroit le matin dans ſon antichambre, pour

venir tous les jours payer à sa vanité un tribut d'encens & de respects.

L'indifférence des gens riches pour cette espece de plaisirs prouve que l'on n'aime point le respect comme respect, mais comme un aveu d'infériorité de la part des autres hommes, comme un gage de leur disposition favorable à notre égard, & de leur empressement à nous éviter des peines & à nous procurer des plaisirs.

Le desir des grandeurs n'est donc fondé que sur la crainte de la douleur ou l'amour du plaisir. Si ce desir n'y prenoit point sa source, quoi de plus facile que de désabuser l'ambitieux? O toi, lui diroit-on, qui seches d'envie en contemplant le faste & la pompe des grandes places, ose t'élever à un orgueil plus noble; & leur éclat cessera de t'en imposer. Imagine, pour un moment, que tu n'es pas moins supérieur aux autres hommes que les insectes leur sont inférieurs; alors tu ne verras, dans les courtisans, que des abeilles qui bourdonnent autour de leur reine; le sceptre même ne te paroitra plus qu'une *gloriole*.

Pourquoi les hommes ne prêteront-ils jamais l'oreille à de pareils discours, auront-ils toujours peu de considération pour ceux qui ne peuvent guere, & préféreront-ils toujours les grandes places aux grands talents? C'est que les grandeurs sont un bien, & peuvent, ainsi que les richesses, être regardées comme l'échange

d'une infinité de plaisirs. Aussi les recherche-t-on avec d'autant plus d'ardeur qu'elles peuvent nous donner sur les hommes une puissance plus étendue, & par conséquent nous procurer plus d'avantage. Une preuve de cette vérité, c'est qu'ayant le choix du trône d'Ispahan ou de Londres, il n'est presque personne qui ne donnât au sceptre de fer de la Perse la préférence sur celui de l'Angleterre. Qui doute cependant qu'aux yeux d'un homme honnête le dernier ne parût le plus desirable; & qu'ayant à choisir entre ces deux couronnes, un homme vertueux ne se déterminât en faveur de celle où le roi, borné dans son pouvoir, se trouve dans l'heureuse impuissance de nuire à ses sujets? S'il n'est cependant presqu'aucun ambitieux qui n'aimât mieux commander au peuple esclave des Persans qu'au peuple libre des Anglois, c'est qu'une autorité plus absolue sur les hommes les rend plus attentifs à nous plaire: c'est qu'instruit par un instinct secret, mais sûr, on sait que la crainte rend toujours plus d'hommages que l'amour; que les tyrans, du moins de leur vivant, ont presque toujours été plus honorés que les bons rois; c'est que la reconnoissance a toujours élevé des temples moins somptueux aux dieux bienfaisants qui portent la corne d'abondance (*a*),

---

(*a*) Dans la ville de Bantam, les habitants présentent les prémices de leurs fruits à l'esprit malin,

que la crainte n'en a consacré aux dieux cruels & colossaux qui, portés sur les ouragans & les tempêtes, & couverts d'un vêtement d'éclairs, sont peints la foudre à la main ; c'est enfin qu'éclairé par cette connoissance, on sent qu'on doit plus attendre de l'obéissance d'un esclave, que de la reconnoissance d'un homme libre.

La conclusion de ce chapitre, c'est que le desir des grandeurs est toujours l'effet de la crainte de la douleur ou de l'amour des plaisirs des sens, auxquels se réduisent nécessairement tous les autres. Ceux que donnent le pouvoir & la considération ne sont pas proprement des plaisirs : ils n'en obtiennent le nom que parce que l'espoir & les moyens de se procurer des plaisirs sont déjà des plaisirs ; plaisirs qui ne doivent leur existence qu'à celle des plaisirs physiques (*b*).

& rien au grand Dieu, qui, selon eux, est bon, & n'a pas besoin de ces offrandes. Voyez *Vincent le Blanc.*

Les habitants de Madagascar croient le diable beaucoup plus méchant que Dieu. Avant que de manger, ils font une offrande à Dieu, & une au démon : ils commencent par le diable, iettent un morceau du côté droit, & disent : *Voilà pour toi, seigneur Diable.* Ils jettent ensuite un morceau du côté gauche, & disent : *Voilà pour toi, seigneur Dieu.* Ils ne lui font aucune priere. *Recueil des lett. édif.*

(*b*) Pour prouver que ce ne sont pas les plaisirs physiques qui nous portent à l'ambition, peut-être dira-t-on que c'est communément le desir vague du bonheur qui nous en ouvre la carriere. Mais, répondrai je, qu'est-ce que le desir vague du bonheur ?

Je ſais que, dans les projets, les entrepriſes, les forfaits, les vertus & la pompe éblouiſſante de l'ambition, l'on apperçoit difficilement l'ouvrage de la ſenſibilité phyſique. Comment, dans cette fiere ambition, qui, le bras fumant de carnage, s'aſſied au milieu des champs de bataille, ſur un monceau de cadavres, & frappe, en ſigne de victoire, ſes aîles dégoûtantes de ſang; comment, dis-je, dans l'ambition ainſi figurée, reconnoître la fille de la volupté? comment imaginer qu'à travers les dangers, les fatigues & les travaux de la guerre, ce ſoit la volupté qu'on pourſuive? c'eſt cependant elle ſeule, répondrai-je, qui, ſous le nom de libertinage, recrute les armées de preſque toutes les nations. On aime les plaiſirs &, par conſéquent, les moyens de s'en procurer: les hommes deſirent donc & les richeſſes & les dignités. Ils voudroient, de plus, faire fortune en un jour, & la pareſſe

---

C'eſt un deſir qui ne porte ſur aucun objet en particulier: or je demande ſi l'homme, qui, ſans aimer aucune femme en particulier, aime en général toutes les femmes, n'eſt point animé du deſir des plaiſirs phyſiques. Toutes les fois qu'on voudra ſe donner la peine de décompoſer le ſentiment vague de l'amour du bonheur, on trouvera toujours le plaiſir phyſique au fond du creuſet. Il en eſt de l'ambitieux comme de l'avare, qui ne ſeroit point avide d'argent, ſi l'argent n'étoit pas ou l'échange des plaiſirs ou le moyen d'échapper à la douleur phyſique: il ne deſireroit point l'argent dans une ville telle que Lacédemone, où l'argent n'auroit point de cours.

leur inſpire ce deſir : or la guerre qui promet le pillage des villes au ſoldat & des honneurs à l'officier, flatte, à cet égard, & leur pareſſe & leur impatience. Les hommes doivent donc ſupporter plus volontiers les fatigues de la guerre (c) que les travaux de l'agriculture, qui ne leur promet de richeſſes que dans un avenir éloigné. Auſſi les anciens Germains, les Celtes, les Tartares, les habitants des côtes d'Afrique & les Arabes ont-ils toujours été plus adonnés au vol & à la piraterie qu'à la culture des terres.

Il en eſt de la guerre comme du gros jeu qu'on préfere au petit, au riſque même de ſe ruiner, parce que le gros jeu nous flatte de l'eſpoir de grandes richeſſes & nous les promet dans un inſtant.

Pour ôter aux principes que j'ai établis tout air de paradoxe, je vais, dans le titre du chapitre ſuivant, expoſer l'unique objection à laquelle il me reſte à répondre.

(c) " Le repos, dit Tacite, eſt pour les Germains „ un état violent ; ils ſoupirent ſans ceſſe après la „ la guerre ; ils s'y font un nom en peu de temps ; „ ils aiment mieux combattre que labourer. „



CHAPITRE XII.

Si, dans la pourſuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de ſe ſouſtraire à la douleur, ou de jouir du plaiſir phyſique; pourquoi le plaiſir échappe-t-il ſi ſouvent à l'ambitieux?

On peut diſtinguer deux ſortes d'ambitieux. Il eſt des hommes malheureuſement nés, qui, ennemis du bonheur d'autrui, deſirent les grandes places, non pour jouir des avantages qu'elles procurent, mais pour goûter le ſeul plaiſir des infortunés, pour tourmenter les hommes & jouir de leur malheur. Ces ſortes d'ambitieux ſont d'un caractere aſſez ſemblable aux faux dévots, qui, en général, paſſent pour méchants, non que la loi qu'ils profeſſent ne ſoit une loi d'amour & de charité, mais parce que les hommes le plus ordinairement portés à une dévotion auſtere (*d*) ſont apparemment des hom-

(*d*) L'expérience prouve qu'en général les caracteres propres à ſe priver de certains plaiſirs, & à ſaiſir les maximes & les pratiques auſteres d'une certaine dévotion, ſont ordinairement des caracteres malheureux. C'eſt la ſeule maniere d'expliquer comment tant de

mes mécontents de ce bas monde, qui ne peuvent espérer de bonheur qu'en l'autre, & qui, mornes, timides & malheureux, cherchent dans le spectacle du malheur d'autrui une distraction aux leurs. Les ambitieux de cette espece sont en très-petit nombre; ils n'ont rien de grand ni de noble dans l'ame; ils ne sont comptés que parmi les tyrans; &, par la nature de leur ambition, ils sont privés de tous les plaisirs.

Il est des ambitieux d'une autre espece; &, dans cette espece, je les comprends presque tous: ce sont ceux qui, dans les grandes places, ne cherchent qu'à jouir des avantages qui y sont attachés. Parmi ces ambitieux, il en est qui, par leur naissance, ou leur position, sont d'abord élevés à des postes importants: ceux-là

---

sectaires ont pu allier à la sainteté & à la douceur des principes de la religion tant de méchanceté & d'intolérance; intolérance prouvée par tant de massacres. Si la jeunesse, lorsqu'on ne s'oppose point à ses passions, est ordinairement plus humaine & plus généreuse que la vieillesse, c'est que les malheurs & les infirmités ne l'ont point encore endurcie. L'homme d'un caractere heureux est gai & bonhomme; c'est lui seul qui dit:

Que tout le monde ici soit heureux de ma joie.

Mais l'homme malheureux est méchant. César disoit: en parlant de Cassius: *Je redoute ces gens hâves & maigres: il n'en est pas ainsi de ces Antoine, de ces gens uniquement occupés de leurs plaisirs; leur main cueille des fleurs & n'aiguise point de poignards.* Cette observation de César est très-belle, & plus générale qu'on ne pense.

peuvent quelquefois allier le plaisir avec les soins de l'ambition ; ils sont en naissant placés, pour ainsi dire, à la moitié (*e*) de la carriere qu'ils ont à parcourir. Il n'en est pas ainsi d'un homme qui, de l'état le plus médiocre, veut, comme Cromwel, s'élever aux premiers postes. Pour s'ouvrir la route de l'ambition, où les premiers pas sont ordinairement les plus difficiles, il a mille intrigues à faire, mille amis à ménager ; il est à la fois occupé, & du soin de former de grands projets, & du détail de leur exécution. Or, pour découvrir comment de pareils hommes, ardents à la poursuite de tous les plaisirs, animés de ce seul motif, en sont souvent privés ; supposons qu'avide de ces plaisirs, & frappé de l'empressement avec lequel on cherche à prévenir les desirs des grands, un homme de cette espece veuille s'élever aux premiers postes : ou cet homme naîtra dans ces pays où le peuple est le dispensateur des graces, où l'on ne peut se concilier la bienveillance publique que par des services rendus à la patrie, où, par conséquent, le mérite est nécessaire ; ou ce même homme naîtra dans des gouvernements absolument despotiques, tels que le Mogol, où les honneurs sont le prix de l'intri-

(*e*) L'ambition est, si je l'ose dire, en eux plutôt une convenance d'état qu'une passion forte que les obstacles irritent, & qui triomphe de tout.

gue : or, quel que soit le lieu de sa naissance, je dis que, pour parvenir aux grandes places, il ne peut donner presqu'aucun temps à ses plaisirs. Pour le prouver, je prendrai le plaisir de l'amour pour exemple, non-seulement comme le plus vif de tous, mais encore comme le ressort presque unique des sociétés policées. Car il est bon d'observer, en passant, qu'il est, dans chaque nation, un besoin physique qu'on doit considérer comme l'ame universelle de cette nation : chez les sauvages du septentrion qui, souvent exposés à des famines affreuses, sont toujours occupés de chasse & de pêche, c'est la faim & non l'amour qui produit toutes les idées ; ce besoin est en eux le germe de toutes leurs pensées : aussi, presque toutes les combinaisons de leur esprit ne roulent-elles que sur les ruses de la chasse & de la pêche, & sur les moyens de pourvoir au besoin de la faim. Au contraire, l'amour des femmes est, chez les nations policées, le ressort presque unique qui les meut (*f*). En ce pays, l'amour invente tout,

(*f*) Ce n'est pas que d'autres motifs ne puissent allumer en nous le feu de l'ambition. Dans les pays pauvres, le desir de pourvoir à ses besoins suffit, comme je l'ai dit plus haut, pour faire des ambitieux. Dans les pays despotiques, la crainte du supplice, que peut nous faire subir le caprice d'un despote, peut former encore des ambitieux. Mais chez les peu-

produit tout : la magnificence, la création des arts de luxe, sont des suites nécessaires de l'amour des femmes, & de l'envie de leur plaire ; le desir même qu'on a d'en imposer aux hommes, par les richesses ou les dignités, n'est qu'un nouveau moyen de les séduire. Supposons donc qu'un homme né sans bien, mais avide des plaisirs de l'amour, ait vu les femmes se rendre d'autant plus facilement aux desirs d'un amant, que cet amant, plus élevé en dignité, fait réfléchir plus de considération sur elles ; qu'excité par la passion des femmes à celle de

---

ples policés, c'est le desir vague du bonheur, desir qui se réduit toujours, comme je l'ai déja prouvé, aux plaisirs des sens, qui le plus communément inspire l'amour des grandeurs. Or, parmi ces plaisirs, je suis, sans doute, en droit de choisir celui des femmes comme le plus vif & le plus puissant de tous. Une preuve qu'en effet ce sont les plaisirs de cette espece qui nous animent, c'est que l'on n'est susceptible de l'acquisition des grands talents, & capable de ces résolutions désespérées, nécessaires quelquefois pour monter aux premiers postes, que dans la premiere jeunesse, c'est-à-dire, dans l'âge où les besoins physiques se font le plus vivement sentir. Mais, dira-t-on, que de vieillards montent avec plaisir aux grandes places ! Oui : ils les acceptent, ils les desirent même ; mais ce desir ne mérite pas le nom de passion, puisqu'ils ne sont plus alors capables de ces entreprises hardies, & de ces efforts prodigieux d'esprit qui caractérisent la passion. Le vieillard peut marcher par habitude dans la carriere qu'il s'est ouverte dans la jeunesse, mais il ne s'en ouvriroit pas une nouvelle.

l'ambition, l'homme dont je parle aſpire au poſte de général ou de premier miniſtre; il doit, pour monter à ces places, s'occuper tout entier du ſoin d'acquérir des talents ou de faire des intrigues. Or le genre de vie propre à former, ſoit un habile intrigant, ſoit un homme de mérite, eſt entiérement oppoſé au genre de vie propre à ſéduire des femmes, auxquelles on ne plaît communément que par des aſſiduités incompatibles avec la vie d'un ambitieux. Il eſt donc certain que, dans la jeuneſſe, & juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à ces grandes places où les femmes doivent échanger leurs faveurs contre du crédit, cet homme doit s'arracher à tous ſes goûts, & ſacrifier, preſque toujours, le plaiſir préſent à l'eſpoir des plaiſirs à venir. Je dis preſque toujours, parce que la route de l'ambition eſt ordinairement très-longue à parcourir. Sans parler de ceux dont l'ambition, accrue auſſi-tôt que ſatisfaite, remplace toujours un deſir rempli par un deſir nouveau; qui, de miniſtres, voudroient être rois; qui, de rois, aſpireroient, comme Alexandre, à la monarchie univerſelle, & voudroient monter ſur un trône où les reſpects de tout l'univers les aſſuraſſent que l'univers entier s'occupe de leur bonheur: ſans parler, dis-je, de ces hommes extraordinaires, & ſuppoſant même de la modération dans l'ambition, il eſt évident que l'homme, dont la paſſion des femmes aura fait un ambi-

tieux, ne parviendra ordinairement aux premiers postes que dans un âge où tous ses desirs seront étouffés.

Mais, ses desirs ne fussent-ils qu'attiédis, à peine cet homme a-t-il atteint ce terme, qu'il se trouve placé sur un écueil escarpé & glissant; il se voit de toutes parts en butte aux envieux, qui, prêts à le percer, tiennent autour de lui leurs arcs toujours bandés : alors il découvre avec horreur l'abyme affreux qui s'entrouvre ; il sent que, dans sa chûte, par un triste apanage de la grandeur, il sera misérable sans être plaint ; qu'exposé aux insultes de ceux qu'outrageoit son orgueil, il sera l'objet du mépris de ses rivaux, mépris plus cruel encore que les outrages ; que, devenu la risée de ses inférieurs, ils s'affranchiront alors de ce tribut de respects dont la jouissance a pu quelquefois lui paroitre importune, mais dont la privation est insupportable, lorsque l'habitude en a fait un besoin. Il voit donc que, privé du seul plaisir qu'il ait jamais goûté, & réduit à l'abaissement, il ne jouira plus en contemplant ses grandeurs, comme l'avare en contemplant ses richesses, de la possibilité de toutes les jouissances qu'elles peuvent lui procurer.

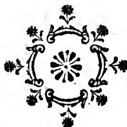
Cet ambitieux est donc, par la crainte de l'ennui & de la douleur, retenu dans la carriere où l'amour du plaisir l'a fait entrer : le desir de conserver succede donc en son cœur au desir

d'acquérir. Or l'étendue des ſoins néceſſaires pour ſe maintenir dans les dignités, ou pour y parvenir, étant à peu près la même, il eſt évident que cet homme doit paſſer le temps de la jeuneſſe & de l'âge mûr à la pourſuite ou à la conſervation de ces places, uniquement deſirées comme des moyens d'acquérir les plaiſirs qu'il s'eſt toujours refuſés. C'eſt ainſi que, parvenu à l'âge où l'on eſt incapable d'un nouveau genre de vie, il ſe livre, & doit, en effet, ſe livrer tout entier à ces anciennes occupations; parce qu'une ame toujours agitée de craintes & d'eſpérances vives, & ſans ceſſe remuée par de fortes paſſions, préférera toujours la tourmente de l'ambition au calme inſipide d'une vie tranquille. Semblables aux vaiſſeaux que les flots portent encore ſur la côte du midi, lorſque les vents du nord n'enflent plus les mers, les hommes ſuivent dans la vieilleſſe la direction que les paſſions leur ont donnée dans la jeuneſſe.

J'ai fait voir comment, appellé aux grandeurs par la paſſion des femmes, l'ambitieux s'engage dans une route aride. S'il y rencontre, par haſard, quelques plaiſirs, ces plaiſirs ſont toujours mêlés d'amertume; il ne les goûte avec délices que parce qu'ils y ſont rares & ſemés çà & là, à peu près comme ces arbres qu'on rencontre, de loin en loin, dans les déſerts de la Lybie, & dont le feuillage deſſéché n'offre un

ombrage agréable qu'à l'Africain brûlé qui s'y repose.

La contradiction qu'on apperçoit entre la conduite d'un ambitieux & les motifs qui le font agir, n'est donc qu'apparente; l'ambition est donc allumée en nous par l'amour du plaisir & la crainte de la douleur. Mais, dira-t-on, si l'avarice & l'ambition sont un effet de la sensibilité physique, du moins l'orgueil n'y prend-il pas sa source.





CHAPITRE XIII.

De l'orgueil.

L'ORGUEIL n'eſt dans nous que le ſentiment vrai ou faux de notre excellence : ſentiment qui, dépendant de la comparaiſon avantageuſe qu'on fait de ſoi aux autres, ſuppoſe, par conſéquent, l'exiſtence des hommes, & même l'établiſſement des ſociétés.

Le ſentiment de l'orgueil n'eſt donc point inné, comme celui du plaiſir & de la douleur. L'orgueil n'eſt donc qu'une paſſion factice, qui ſuppoſe la connoiſſance du beau & de l'excellent. Or l'excellent ou le beau ne ſont autre choſe que ce que le plus grand nombre des hommes a toujours regardé, eſtimé & honoré comme tel. L'idée de l'eſtime a donc précédé l'idée de l'eſtimable. Il eſt vrai que ces deux idées ont dû bientôt ſe confondre enſemble. Auſſi l'homme qu'anime le noble & ſuperbe deſir de ſe plaire à lui-méme ; & qui, content de ſa propre eſtime, ſe croit indifférent à l'opinion générale, eſt, en ce point, dupe de ſon propre orgueil, & prend en lui le deſir d'être eſtimé pour le deſir d'être eſtimable.

L'orgueil, en effet, ne peut jamais être qu'un

desir secret & déguisé de l'estime publique. Pourquoi le même homme qui, dans les forêts de l'Amérique, tire vanité de l'adresse, de la force & de l'agilité de son corps, ne s'énorgueillira-t-il en France de ces avantages corporels qu'au défaut de qualités plus essentielles? C'est que la force & l'agilité du corps ne sont ni ne doivent être autant estimés d'un François que d'un Sauvage.

Pour preuve que l'orgueil n'est qu'un amour déguisé de l'estime, supposons un homme uniquement occupé du desir de s'assurer de son excellence & de sa supériorité. Dans cette hypothese, la supériorité la plus personelle, la plus indépendante du hasard lui paroîtroit sans doute la plus flatteuse: ayant à choisir entre la gloire des lettres & celle des armes, ce seroit, par conséquent, à la premiere qu'il donneroit la préférence. Oseroit-il contredire César lui-même? Ne conviendroit-il pas, avec ce héros, que les lauriers de la victoire sont, par le public éclairé, toujours partagés entre le général, le soldat & le hasard; & qu'au contraire les lauriers des Muses appartiennent sans partage à ceux qu'elles inspirent? N'avoueroit-ils pas que le hasard a pu souvent placer l'ignorance & la lâcheté sur un char de triomphe; & qu'il n'à jamais couronné le front d'un stupide auteur?

En n'interrogeant que son orgueil, c'est-à-dire, le desir de s'assurer de son excellence, il

est donc certain que la premiere espece de gloire lui paroîtroit la plus desirable. La préférence qu'on donne au grand capitaine sur le philosophe profond ne changeroit point, à cet égard, son opinion : il sentiroit que, si le public accorde plus d'estime au général qu'au philosophe, c'est que les talents du premier ont une influence plus prompte sur le bonheur public, que les maximes d'un sage qui ne paroissent immédiatement utiles qu'au petit nombre de ceux qui veulent être éclairés.

Or, s'il n'est cependant en France personne qui ne préférât la gloire des armes à celle des lettres, j'en conclus que ce n'est qu'au desir d'être estimé qu'on doit le desir d'être estimable, & que l'orgueil n'est que l'amour même de l'estime.

Pour prouver ensuite que cette passion de l'orgueil ou de l'estime est un effet de la sensibilité physique, il faut maintenant examiner si l'on desire l'estime pour l'estime même ; & si cet amour de l'estime ne seroit pas l'effet de la crainte de la douleur & de l'amour du plaisir.

A quelle autre cause, en effet, peut-on attribuer l'empressement avec lequel on recherche l'estime publique ? Seroit-ce à la méfiance intérieure que chacun a de son mérite, &, par conséquent, à l'orgueil qui, voulant s'estimer & ne pouvant s'estimer seul, a besoin du suffrage public pour étayer la haute opinion qu'il

a de lui-même, & pour jouir du ſentiment délicieux de ſon excellence ?

Mais, ſi nous ne devions qu'à ce motif le deſir de l'eſtime, alors l'eſtime la plus étendue, c'eſt-à-dire, celle qui nous ſeroit accordée par le plus grand nombre d'hommes, nous paroîtroit, ſans contredit, la plus flatteuſe & la plus deſirable, comme la plus propre à faire taire en nous une méfiance importune, & à nous raſſurer ſur notre mérite. Or, ſuppoſons les planetes habitées par des êtres ſemblables à nous : ſuppoſons qu'un génie vînt à chaque inſtant nous informer de ce qui s'y paſſe, & qu'un homme eût à choiſir entre l'eſtime de ſon pays & celle de tous ces mondes céleſtes : dans cette ſuppoſition, n'eſt-il pas évident que ce ſeroit à l'eſtime la plus étendue, c'eſt-à-dire, à celle de tous les habitants planétaires, qu'il devroit donner la préférence ſur celle de ſes concitoyens ? Il n'eſt cependant perſonne qui, dans ce cas, ne ſe déterminât en faveur de l'eſtime nationale. Ce n'eſt donc point au deſir qu'on a de s'aſſurer de ſon mérite, qu'on doit le deſir de l'eſtime, mais aux avantages que cette eſtime procure.

Pour s'en convaincre, qu'on ſe demande d'où vient l'empreſſement avec lequel ceux qui ſe diſent le plus jaloux de l'eſtime publique, recherchent les grandes places dans les ſiecles mêmes où, contrariés par des intrigues & des

cabales, ils ne peuvent rien faire d'utile à leur nation ; où, par conséquent, ils sont exposés à la risée du public, qui, toujours juste dans ses jugements, méprise quiconque est assez indifférent à son estime pour accepter un emploi qu'il ne peut remplir dignement ; qu'on se demande encore pourquoi l'on est plus flatté de l'estime d'un prince que de celle d'un homme sans crédit : & l'on verra que, dans tous les cas, notre amour pour l'estime est proportionné aux avantages qu'elle nous promet.

Si nous préférons à l'estime d'un petit nombre d'hommes choisis, celle d'une multitude sans lumieres, c'est que, dans une multitude, nous voyons plus d'hommes soumis à cette espece d'empire que l'estime donne sur les ames ; c'est qu'un plus grand nombre d'admirateurs rappelle plus souvent à notre esprit l'image agréable des plaisirs qu'ils peuvent nous procurer.

C'est la raison pour laquelle, indifférent à l'admiration d'un peuple avec lequel on n'auroit aucune relation, il est peu de François qui fussent fort touchés de l'estime qu'auroient pour eux les habitants du grand Tibet. S'il est des hommes qui voudroient envahir l'estime universelle, & qui seroient même jaloux de l'estime des terres australes, ce desir n'est pas l'effet d'un plus grand amour pour l'estime, mais seulement de l'habitude qu'ils ont d'unir l'idée d'un

plus grand bonheur à l'idée d'une plus grande estime (*g*).

La derniere & la plus forte preuve de cette vérité, c'est le dégoût qu'on a pour l'estime (*h*) & la disette où l'on est de grands hommes dans les siecles où l'on ne décerne pas les plus grandes récompenses au mérite. Il semble qu'un homme capable d'acquérir de grands talents ou de grandes vertus passe un contrat tacite avec sa nation, par lequel il s'engage à s'illustrer par des talents & des actions utiles à ses concitoyens, pourvu que ses concitoyens reconnoissants, attentifs à le soulager dans ses peines, rassemblent près de lui tous les plaisirs.

C'est de la négligence ou de l'exactitude du public à remplir ces engagements tacites, que dépend, dans tous les siecles & les pays, l'abondance ou la rareté des grands hommes.

Nous n'aimons donc pas l'estime pour l'esti-

(*g*) Les hommes sont habitués, par les principes d'une bonne éducation, à confondre l'idée de bonheur avec l'idée d'estime. Mais, sous le nom d'estime, ils ne desirent réellement que les avantages qu'elle procure.

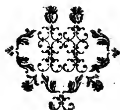
(*h*) L'on fait peu pour mériter l'estime dans les pays où l'estime est stérile : mais par-tout où l'estime procure de grands avantages, l'on court, comme Léonidas, défendre, avec trois cents Spartiates, le pas des Thermopyles.

me, mais uniquement pour les avantages qu'elle procure. En vain voudroit-on s'armer, contre cette conclusion, de l'exemple de Curtius : un fait presque unique ne prouve rien contre des principes appuyés sur les expériences les plus multipliées, sur-tout lorsque ce même fait peut s'attribuer à d'autres principes, & s'expliquer naturellement par d'autres causes.

Pour former un Curtius, il suffit qu'un homme, fatigué de la vie, se trouve dans la malheureuse disposition de corps qui détermine tant d'Anglois au suicide ; ou que, dans un siecle très-superstitieux, comme celui de Curtius, il naisse un homme qui, plus fanatique & plus crédule encore que les autres, croie, par son dévouement, obtenir une place parmi les dieux. Dans l'une ou l'autre supposition, on peut se vouer à la mort, ou pour mettre fin à ses miseres, ou pour s'ouvrir l'entrée aux plaisirs célestes.

La conclusion de ce chapitre, c'est qu'on ne desire d'être estimable que pour être estimé, & qu'on ne desire l'estime des hommes que pour jouir des plaisirs attachés à cette estime : l'amour de l'estime n'est donc que l'amour déguisé du plaisir. Or il n'est que deux sortes de plaisirs ; les uns sont les plaisirs des sens, & les autres sont les moyens d'acquérir ces mêmes plaisirs ; moyens qu'on a rangés dans la classe des plaisirs, parce que l'espoir d'un plaisir est

un commencement de plaiſir ; plaiſir cependant qui n'exiſte que lorſque cet eſpoir peut ſe réaliſer. La ſenſibilité phyſique eſt donc le germe productif de l'orgueil & de toutes les autres paſſions, dans le nombre deſquelles je comprends l'amitié, qui, plus indépendante, en apparence, du plaiſir des ſens, mérite d'être examinée, pour confirmer, par ce dernier exemple tout ce que j'ai dit de l'origine des paſſions.





CHAPITRE XIV.

De l'amitié.

AIMER, c'eft avoir befoin. Nulle amitié fans befoin : ce feroit un effet fans caufe. Les hommes n'ont pas tous les mêmes befoins : l'amitié eft donc, entr'eux, fondée fur des motifs différents. Les uns ont befoin de plaifir ou d'argent, les autres du crédit, ceux-ci de converfer, ceux-là de confier leurs peines : en conféquence, il eft des amis de plaifir, d'argent (*i*), d'intrigue, d'efprit & de malheur.

(*i*) On *s'eft tué* jufqu'à préfent à répéter les uns d'après les autres, qu'on ne doit pas compter parmi fes amis, ceux dont l'amitié intéreffée ne nous aime que pour notre argent. Cette forte d'amitié n'eft pas, fans doute, la plus flatteufe : ce n'en eft pas moins une amitié réelle. Les hommes aiment, par exemple, dans un contrôleur-général, la puiffance qu'il a d'obliger. Dans la plûpart d'entr'eux, l'amour de la perfonne s'identifie avec l'amour de l'argent. Pourquoi refuferoit-on le nom d'amitié à cette efpece de fentiment ? On ne nous aime pas pour nous-mêmes, mais toujours pour quelque caufe ; & celle-là en vaut bien une autre. Un homme eft amoureux d'une femme : peut-on dire qu'il ne l'aime pas, parce que c'eft uniquement la beauté de fes yeux ou de fon teint qu'il aime en elle ? Mais, dira-t-on, à peine l'homme riche eft-il tombé dans l'indigence, qu'on ceffe alors de l'aimer. Oui, fans doute : mais, que

Rien de plus utile que de considérer l'amitié sous ce point de vue, & de s'en former des idées nettes.

---

la petite vérole gâte une femme, on rompra communément avec elle, & cette rupture ne prouve pas qu'on ne l'ait point aimée lorsqu'elle étoit belle. Que l'ami, en qui nous avons le plus de confiance, & dont nous estimons le plus l'ame, l'esprit & le caractere, devienne tout-à-coup aveugle, sourd & muet, nous regretterons en lui la perte de notre ancien ami; nous respecterons encore sa momie : mais, dans le fait, nous ne l'aimons plus, parce que ce n'est pas un tel homme que nous avons aimé. Un contrôleur-général est-il disgracié, on ne l'aime plus : c'est précisément l'ami devenu tout-à-coup aveugle, sourd & muet. Il n'en est pas cependant moins vrai que l'homme avide d'argent n'ait eu beaucoup de tendresse pour celui qui pouvoit lui en procurer. Quiconque a ce besoin d'argent est ami né du contrôle-général, & de celui qui l'occupe. Son nom peut être inscrit dans l'inventaire des meubles & ustensiles appartenants à la place. C'est notre vanité qui nous fait refuser le nom d'amitié à l'amitié intéressée. Sur quoi j'observerai qu'en fait d'amitié, la plus solide & la plus durable est communément celles des gens vertueux : cependant les scélérats mêmes en sont susceptibles. Si, comme l'on est forcé d'en convenir, l'amitié n'est autre chose que le sentiment qui unit deux hommes; soutenir qu'il n'est point d'amitié entre les méchants, c'est nier les faits les plus authentiques. Peut-on douter que deux conspirateurs, par exemple, ne puissent être liés de l'amitié la plus vive? que Jaffier n'aimât le capitaine Jacques-Pierre? qu'Octave, qui n'étoit certainement pas un homme vertueux, n'aimât Mécène, qui sûrement n'étoit qu'une ame foible? La force de l'amitié ne se mesure pas sur l'honnêteté de deux amis, mais sur la force de l'intérêt qui les unit.

En amitié, comme en amour, on fait souvent des romans : on en cherche par-tout le héros ; on croit à chaque instant l'avoir trouvé ; on s'accroche au premier venu. On l'aime tant qu'on le connoît peu, & qu'on est curieux de le connoître. La curiosité est-elle satisfaite, on s'en dégoûte : on n'a point rencontré le héros de son roman. C'est ainsi qu'on devient susceptible d'engouement, mais incapable d'amitié. Pour l'intérêt même de l'amitié, il faut donc en avoir une idée nette.

J'avouerai qu'en la considérant comme un besoin réciproque, on ne peut se cacher que, dans un long espace de temps, il est très-difficile que le même besoin &, par conséquent, la même amitié (*k*) subsistent entre deux hommes. Aussi rien de plus rare que les anciennes amitiés (*l*).

(*k*) Les circonstances dans lesquelles deux amis doivent se trouver, une fois données, & leurs caracteres connus ; s'ils doivent se brouiller, nul doute qu'un homme de beaucoup d'esprit, en prédisant l'instant où ces deux hommes cesseront de s'être réciproquement utiles, ne pût calculer le moment de leur rupture, comme l'astronome calcule le moment de l'éclipse.

(*l*) Il ne faut pas confondre avec l'amitié les liens de l'habitude, le respect estimable qu'on a pour une amitié avouée, & enfin ce point d'honneur heureux & utile à la société, qui nous fait continuer à vivre avec ceux qu'on appelle ses amis. On leur rendroit bien les memes services qu'on leur eût rendus lorf-

Mais, si le sentiment de l'amitié, beaucoup plus durable que celui de l'amour, a cependant sa naissance, son accroissement & son dépérissement; qui le fait ne passe pas du moins de l'amitié la plus vive à la haine la plus forte, & n'est point exposé à détester ce qu'il a aimé. Un ami vient-il à lui manquer, il ne s'emporte point contre lui, il gémit sur la nature humaine, & s'écrie en pleurant : mon ami n'a plus les mêmes besoins.

Il est assez difficile de se faire des idées nettes de l'amitié. Tout ce qui nous environne cherche, à cet égard, à nous tromper. Parmi les hommes, il en est qui, pour se trouver plus estimables à leurs yeux, s'exagerent à eux-mêmes leurs sentiments pour leurs amis, se font de l'amitié des descriptions romanesques, & s'en persuadent la réalité, jusqu'à ce que l'occasion, les détrompant eux & leurs amis, leur apprenne qu'ils n'aimoient pas autant qu'ils le pensoient.

Ces sortes de gens prétendent ordinairement avoir le besoin d'aimer & d'être aimés très-vivement. Or, comme on n'est jamais si vivement frappé des vertus d'un homme que les premieres fois qu'on le voit : comme l'habi-

---

qu'on étoit affecté pour eux des sentiments les plus vifs : mais, dans le fait, leur présence ne nous est plus nécessaire, & on ne les aime plus.

tude nous rend insensibles à la beauté, à l'esprit & même aux qualités de l'ame ; & que nous ne sommes enfin fortement émus que par le plaisir de la surprise ; un homme d'esprit disoit assez plaisamment, à ce sujet, que ceux qui veulent être aimés si vivement (*m*) doivent, en amitié comme en amour, avoir beaucoup de passades & point de passion ; parce que les moments du début, ajoutoit-il, sont, en l'un & l'autre genre, toujours les moments les plus vifs & les plus tendres.

Mais, pour un homme qui se fait illusion à lui-même, il est en amitié dix hypocrites qui affectant des sentiments qu'ils n'éprouvent pas, font des dupes & ne le sont jamais. Ils peignent l'amitié de couleurs vives, mais fausses : uniquement attentifs à leur intérêt, ils ne veulent qu'engager les autres à se modeler, en leur faveur, sur un pareil portrait (*n*).

(*m*) L'amitié n'est pas, comme le prétendent certaines gens, un sentiment perpétuel de tendresse, parce que les hommes ne sont rien continuement. Entre les amis les plus tendres, il y a des moments de froideur : l'amitié est donc une succession continuelle de sentiments de tendresse & de froideur, où ceux de froideur sont très-rares.

(*n*) Peut-être faut-il du courage, & soi-même être capable d'amitié, pour oser en donner une idée nette. On est du moins sûr de soulever contre soi les hypocrites d'amitié : il en est de ces sortes de gens comme des poltrons, qui racontent toujours leurs

Exposés à tant erreurs, il est donc très-difficile de se faire des notions nettes de l'amitié. Mais, dira-t-on, quel mal à s'exagérer un peu la force de ce sentiment ? Le mal d'habituer les hommes à exiger de leurs amis des perfections que la nature ne comporte pas.

Séduit par des pareilles peintures, mais enfin éclairés par l'expérience, une infinité de gens nés sensibles, mais lassés de courir sans cesse après une chimere, se dégoûtent de l'amitié à laquelle ils eussent été propres, s'ils ne s'en fussent pas fait une idée romanesque.

L'amitié suppose un besoin ; plus ce besoin sera vif, plus l'amitié sera forte : le besoin est donc la mesure du sentiment. Qu'échappés du naufrage, un homme & une femme se sauvent dans une isle déserte ; que là, sans espoir de revoir leur patrie, ils soient forcés de se prêter un secours mutuel pour se défendre des bêtes

exploits. Que ceux qui se disent si susceptibles de sentiments d'amitié lisent le *toxaris de Lucien* ; qu'ils se demandent s'ils sont capables des actions que l'amitié faisoit exécuter aux Scythes & aux Grecs. S'ils s'interrogent de bonne foi, ils avoueront que, dans ce siecle, on n'a pas même d'idée de cette espece d'amitié. Aussi, chez les Scythes & les Grecs, l'amitié étoit-elle mise au rang des vertus. Un Scythe ne pouvoit avoir plus de deux amis ; mais, pour les secourir, il étoit en droit de tout entreprendre. Sous le nom d'amitié, c'étoit en partie l'amour de l'estime qui les animoit. La seule amitité n'eût pas été si courageuse.

féroces pour vivre, & s'arracher au déſeſpoir : nulle amitié plus vive que celle de cet homme & de cette femme, qui ſe feroient peut-être déteſtés, s'ils fuſſent reſtés à Paris. L'un des deux vient-il à périr, l'autre a réellement perdu la moitié de lui-même ; nulle douleur égale à ſa douleur : il faut avoir habité l'iſle déſerte, pour en ſentir toute la violence.

Mais, ſi la force de l'amitié eſt toujours proportionnée à nos beſoins, il eſt, par conſéquent, des formes de gouvernement, des mœurs, des conditions ; & enfin des ſiecles plus favorables à l'amitié les uns que les autres.

Dans les ſiecles de chevalerie, où l'on prenoit un compagnon d'armes, où deux chevaliers faiſoient communauté de gloire & de danger, où la lâcheté de l'un pouvoit coûter la vie & l'honneur à l'autre ; alors, devenu, par ſon propre intérêt, plus attentif au choix de ſes amis, on leur étoit plus fortement attaché.

Lorſque la mode des duels prit la place de la chevalerie, des gens, qui, tous les jours, s'expoſoient enſemble à la mort, devoient certainement être fort chers l'un à l'autre. Alors l'amitié étoit en grande vénération, & comptée parmi les vertus : elle ſuppoſoit du moins, dans les duelliſtes & les chevaliers, beaucoup de loyauté & de valeur ; vertus qu'on honoroit beaucoup & qu'on devoit alors extrêmement

honorer puiſque ces vertus étoient preſque toujours en action (*o*).

Il eſt bon de ſe rappeller quelquefois que les mêmes vertus ſont, dans les divers temps, miſes à des taux différents, ſelon l'inégale utilité dont elles ſont à chaque ſiecle.

Qui doute que, dans des temps de troubles & de révolutions, dans une forme de gouvernement qui ſe prête aux factions, l'amitié ne ſoit plus forte & plus courageuſe qu'elle ne l'eſt dans un état tranquille ? L'hiſtoire fournit, dans ce genre, mille exemples d'héroïſme. Alors l'amitié ſuppoſe, dans un homme, du courage, de la diſcrétion, de la fermeté, des lumieres & de la prudence ; qualités qui, abſolument néceſſaires dans ces moments de troubles, & rarement raſſemblées dans le même homme, doivent le rendre extrêmement cher à ſon ami.

Si, dans nos mœurs actuelles, nous ne demandons plus les mêmes qualités (*p*) à nos

---

(*o*) *Brave* étoit alors ſynonyme d'*honnête-homme* ; & c'eſt par un reſte de cet ancien uſage qu'on dit encore *un brave homme*, pour exprimer un homme loyal & honnête.

(*p*) Dans ce ſiecle, l'amitié n'exige preſque aucune qualité. Une infinité de gens ſe donnent pour de vrais amis, pour être quelque choſe dans le monde. Les uns ſe font ſolliciteurs bannaux des affaires d'autrui, pour échapper à l'ennui de n'avoir rien à faire ; d'autres rendent des ſervices, mais les font payer à

amis, c'eſt que ces qualités nous ſont inutiles; c'eſt qu'on n'a plus de ſecrets importants à ſe confier, de combats à livrer; & qu'on n'a, par conſéquent, beſoin, ni de la prudence, ni des lumieres, ni de la diſcrétion, ni du courage de ſon ami.

Dans la forme actuelle de notre gouvernement, les particuliers ne ſont unis par aucun intérêt commun. Pour faire fortune, on a moins beſoin d'amis que de protecteurs. En ouvrant l'entrée de toutes les maiſons, le luxe, & ce qu'on appelle l'eſprit de ſociété, a ſouſtrait une infinité de gens au beſoin de l'amitié. Nul motif, nul intérêt ſuffiſant pour nous faire maintenant ſupporter les défauts réels ou fictifs de nos amis. Il n'eſt donc plus d'amitié (*q*); on n'attache donc plus au mot d'ami les mêmes idées qu'on y attachoit autrefois; on peut donc, en ce ſiecle, s'écrier avec Ariſtote (*r*): *ô mes amis! il n'eſt plus d'amis.*

---

leurs obligés du prix de l'ennui & de la perte de leur liberté; quelques autres enfin ſe croient très-dignes d'amitié, parce qu'ils feront ſûrs gardiens d'un dépôt, & qu'ils ont la vertu d'un coffre-fort.

(*q*) Auſſi, dit le proverbe, faut-il ſe dire beaucoup d'amis, & s'en croire peu.

(*r*) Chacun répete, d'après Ariſtote, qu'il n'eſt point d'amis; & chacun, en particulier, ſoutient qu'il eſt bon ami. Pour avancer deux propoſitions ſi contradictoires, il faut qu'en fait d'amitié il y ait bien des hypocrites & bien des gens qui s'ignorent eux-mêmes.

Or, s'il eſt des ſiecles, des mœurs, & des formes de gouvernement où l'on a plus ou moins beſoin d'amis ; & ſi la force de l'amitié eſt toujours proportionnée à la vivacité de ce beſoin ; il eſt auſſi des conditions où le cœur s'ouvre plus facilement à l'amitié : & ce ſont ordinairement celles où l'on a le plus ſouvent beſoin du ſecours d'autrui.

Les infortunés ſont en général les amis les plus tendres : unis par une communauté de malheur, ils jouiſſent, en plaignant les maux de leur ami, du plaiſir de s'attendrir ſur eux-mêmes.

Ce que je dis des conditions, je le dis des caracteres : il en eſt qui ne peuvent ſe paſſer d'amis. Les premiers ſont ces caracteres foibles & timides, qui, dans toute leur conduite, ne ſe déterminent qu'à l'aide & par le conſeil d'autrui : les ſeconds ſont ces caracteres mornes, ſéveres, deſpotiques, & qui, chauds amis de ceux qu'ils tyranniſent, ſont aſſez ſemblables à l'une des deux femmes de Socrate, qui à la nouvelle de la mort de ce grand homme, s'abandonna à une douleur plus vive que la ſeconde ; parce que celle-ci, d'un caractere doux & aimable, ne perdoit dans Socrate qu'un

---

Ces derniers, comme je l'ai déjà dit, s'éléveront contre quelques propoſitions de ce chapitre. J'aurai contre moi leurs clameurs ; &, malheureuſement, j'aurai pour moi mon expérience.

mari, lorſque celle-là perdoit en lui le martyr de ces caprices, & le ſeul homme qui pût les ſupporter.

Il eſt enfin des hommes exempts de toute ambition, de toutes paſſions fortes, & qui ſont leurs délices de la converſation des gens inſtruits. Dans nos mœurs actuelles, les hommes de cette eſpece, s'ils ſont vertueux, ſont les amis les plus tendres & les plus conſtants. Leur ame, toujours ouverte à l'amitié, en connoît tout le charme. N'ayant, par ma ſuppoſition, aucune paſſion qui puiſſe contrebalancer en eux ce ſentiment, il devient leur unique beſoin : auſſi ſont-ils capables d'une amitié très-éclairée & très-courageuſe, ſans qu'elle le ſoit néanmoins autant que celle des Grecs & des Scythes.

Par la raiſon contraire, on eſt en général d'autant moins ſuſceptible d'amitié, qu'on eſt plus indépendant des autres hommes ; auſſi les gens riches & puiſſants ſont-ils communément peu ſenſible à l'amitié : ils paſſent même ordinairement pour durs. En effet, ſoit que les hommes ſoient naturellement cruels toutes les fois qu'ils peuvent l'être impunément, ſoit que les riches & les puiſſants regardent la miſere d'autrui comme un reproche de leur bonheur, ſoit enfin qu'ils veuillent ſe ſouſtraire aux demandes importunes des malheureux ; il eſt certain qu'ils maltraitent preſque toujours le miſérable

ble (s). La vue de l'infortuné fait, sur la plupart des hommes, l'effet de la tête de Méduse : à son aspect, les cœurs se changent en rocher.

Il est encore des gens indifférents à l'amitié : & ce sont ceux qui se suffisent à eux-mêmes (t).

(s) La moindre faute qu'il fait est un prétexte suffisant pour lui refuser tout secours : on veut que les malheureux soient parfaits.

(t) Il est peu d'hommes dans ce cas : & cette puissance de se suffire à soi-même, dont on fait un attribut de la divinité, & qu'on est forcé de respecter en elle, est toujours mise au rang des vices, lorsqu'on la rencontre dans un homme. C'est ainsi qu'on blâme, sous un nom, ce qu'on admire sous un autre. Combien de fois n'a-t-on pas, sous le nom d'insensibilité, reproché à M. de Fontenelle la puissance qu'il avoit de se suffire à lui-même, c'est-à-dire, d'être un des plus sages & des plus heureux des hommes ?

Si les grands de Madagascar font la guerre à tous ceux de leurs voisins dont les troupeaux sont plus nombreux que les leurs, s'ils répetent toujours ces paroles, *ceux-là sont nos ennemis qui sont plus riches & plus heureux que nous*; on peut assurer qu'à leur exemple, la plupart des hommes font pareillement la guerre au sage. Ils haïssent en lui une modération de caractere, qui, réduisant ses desirs à ses possessions, fait la critique de leur conduite, & rend le sage trop indépendant d'eux. Ils regardent cette indépendance comme le germe de tous les vices ; parce qu'ils sentent qu'en eux la source de l'humanité tariroit aussitôt que celle des besoins réciproques.

Ces sages cependant doivent être très-chers à la société. Si l'extreme sagesse les rend quelquefois indifférents à l'amitié des particuliers, elle leur fait aussi, comme le prouve l'exemple de l'abbé de Saint Pierre & de Fontenelle, répandre sur l'humanité les sentiments de tendresse que les passions vives nous forcent à

Accoutumés à chercher, à trouver le bonheur en eux, & d'ailleurs trop éclairés pour goûter encore le plaisir d'être dupes, ils ne peuvent conserver l'heureuse ignorance de la méchanceté des hommes (ignorance précieuse, qui, dans la premiere jeunesse, resserre si fort les liens de l'amitié) : aussi sont-ils peu sensibles au charme de ce sentiment, non qu'ils n'en soient susceptibles. *Ce sont souvent*, comme l'a dit

---

rassembler sur un seul individu. Bien différent de ces hommes qui ne sont bons que parce qu'ils sont dupes, & dont la bonté diminue à proportion que leur esprit s'éclaire, le seul sage peut être constamment bon, parce que lui seul connoît les hommes. Leur méchanceté ne l'irrite point : il ne voit en eux, comme Démocrite, que des foux ou des enfants, contre lesquels il seroit ridicule de se fâcher, & qui sont plus dignes de pitié que de colere. Il les considere enfin de l'œil dont un méchanicien regarde le jeu d'une machine : sans insulter à l'humanité, il se plaint de la nature qui attache la conservation d'un être à la destruction d'un autre ; qui, pour se nourrir, ordonne à l'autour de fondre sur la colombe, à la colombe de dévorer l'insecte ; & qui de chaque être a fait un assassin.

Si les loix seules sont des juges sans humeur, le sage, à cet égard, est comparable aux loix. Son indifférence est toujours juste, & toujours impartiale ; elle doit être considérée comme une des plus grandes vertus de l'homme en place, qu'un trop grand besoin d'amis nécessite toujours à quelque injustice.

Le sage seul, enfin, peut être généreux, parce qu'il est indépendant. Ceux qu'unissent les liens d'une utilité réciproque ne peuvent être libéraux les uns envers les autres. L'amitié ne fait que des échanges ; l'indépendance seule fait des dons.

une femme de beaucoup d'esprit, *moins des hommes insensibles, que des hommes désabusés.*

Il résulte de ce que j'ai dit, que la force de l'amitié est toujours proportionnée au besoin que les hommes ont les uns des autres (*u*); & que ce besoin varie selon la différence des siecles, des mœurs, des formes de gouvernement, des conditions & des caracteres. Mais, dira-t-on, si l'amitié suppose toujours un besoin, ce n'est pas du moins un besoin physique. Qu'est-ce qu'un ami ? un parent de notre choix. On desire un ami, pour vivre pour ainsi dire en lui, pour épancher notre ame dans la sienne, & jouir d'une conversation que la confiance rend toujours délicieuse. Cette passion n'est donc fondée ni sur la crainte de la douleur, ni sur l'amour des plaisirs physiques. Mais, répondrai-je, à quoi tient le charme de la conversation d'un ami ? au plaisir d'y parler de soi. La fortune nous a-t-elle placés dans un état honnête, on s'entretient avec son ami des moyens d'accroître ses biens, ses honneurs, son crédit & sa réputation. Est-on dans la misere, on cherche avec ce même ami les moyens

(*u*) Si l'on aimoit son ami pour lui-même, nous ne considérerions jamais que son bien-être; on ne lui reprocheroit pas le temps qu'ils est sans nous voir ou nous écrire : apparemment, dirions-nous, qu'il s'occupe plus agréablement ; & nous nous féliciterions de son bonheur.

de ſe ſouſtraire à l'indigence ; & ſon entretien nous épargne du moins, dans le malheur, l'ennui des converſations indifférentes. C'eſt donc toujours de ſes peines ou de ſes plaiſirs dont on parle à ſon ami. Or, s'il n'eſt de vrais plaiſirs & de vraies peines, comme je l'ai prouvé plus haut, que les plaiſirs & les peines phyſiques ; ſi les moyens de ſe les procurer ne ſont que des plaiſirs d'eſpérance, qui ſuppoſent l'exiſtence des premiers, & qui n'en ſont pour ainſi dire qu'une conſéquence ; il s'enſuit que l'amitié, ainſi que l'avarice, l'orgueil, l'ambition & les autres paſſions, eſt l'effet immédiat de la ſenſibilité phyſique.

Pour derniere preuve de cette vérité, je vais montrer qu'avec le ſecours de ces mêmes peines & de ces mêmes plaiſirs, on peut exciter en nous toute eſpece de paſſions ; & qu'ainſi les peines & les plaiſirs des ſens ſont le germe productif de tout ſentiment.



CHAPITRE XV.

Que la crainte des peines ou le desir des plaisirs physiques peuvent allumer en nous toutes sortes de passions.

QU'ON ouvre l'histoire ; & l'on verra que, dans tous les pays où certaines vertus étoient encouragées par l'espoir des plaisirs des sens, ces vertus ont été les plus communes, & ont jeté le plus grand éclat.

Pourquoi les Crétois, les Béotiens, & généralement tous les peuples les plus adonnés à l'amour, ont-ils été le plus courageux ? C'est que, dans ces pays, les femmes n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus braves ; c'est que les plaisirs de l'amour, comme le remarquent Plutarque & Platon, sont les plus propres à élever l'ame des peuples, & la plus digne récompense des héros & des hommes vertueux.

C'étoit vraisemblablement par ce motif que le sénat Romain, vil flatteur de César, voulut, au rapport de quelques historiens, lui accorder, par une loi expresse*, le droit de jouissance sur toutes les dames Romaines : c'est aussi ce qui, suivant les mœurs Grecques, faisoit dire à Platon que le plus beau devoit, au sortir du

combat, être la récompense du plus vaillant; projet dont Epaminondas lui-même avoit eu quelque idée, puisqu'il rangea à la bataille de Leuctres l'amant à côté de la maîtresse; pratique qu'il regarda toujours comme très-propre à assurer les succès militaires. Quelle puissance, en effet, n'ont pas sur nous les plaisirs des sens! ils firent du bataillon sacré des Thébains un bataillon invincible; ils inspiroient le plus grand courage aux peuples anciens, lorsque les vainqueurs partageoient entr'eux les richesses & les femmes des vaincus; ils formerent enfin le caractere de ces vertueux Samnites, chez qui la plus grande beauté étoit le prix de la plus grande vertu.

Pour s'assurer de cette vérité par un exemple plus détaillé, qu'on examine par quels moyens le fameux Lycurgue porta dans le cœur de ses concitoyens l'enthousiasme, & pour ainsi dire la fievre de la vertu; & l'on verra que, si nul peuple ne surpassa les Lacédémoniens en courage, c'est que nul peuple n'honora davantage la vertu & ne fut mieux récompenser la valeur. Qu'on se rappelle ces fêtes solemnelles, où, conformément aux loix de Lycurgue, les belles & jeunes Lacédémoniennes s'avançoient demi-nues, en dansant, dans l'assemblée du peuple. C'étoit là qu'en présence de la nation, elles insultoient, par des traits satyriques, ceux qui avoient marqué quelques foiblesses à la guerre;

& qu'elles célébroient, par leurs chanſons, les jeunes guerriers qui s'étoient ſignalés par quelques exploits éclatants. Or qui doute que le lâche, en butte, devant tout un peuple, aux railleries ameres de ces jeunes filles, en proie aux tourments de la honte & de la confuſion, ne dût être dévoré du plus cruel repentir? Quel triomphe, au contraire, pour le jeune héros qui recevoit la palme de la gloire des mains de la beauté, qui liſoit l'eſtime ſur le front des vieillards, l'amour dans les yeux de ces jeunes filles, & l'aſſurance de ces faveurs dont l'eſpoir ſeul eſt un plaiſir? Peut-on douter qu'alors ce jeune guerrier ne fût ivre de vertu? Auſſi les Spartiates, toujours impatients de combattre, ſe précipitoient avec fureur dans les bataillons ennemis; &, de toutes parts environnés de la mort, ils n'enviſagoient autre choſe que la gloire. Tout concouroit, dans cette légiſlation, à métamorphoſer les hommes en héros. Mais, pour l'établir, il falloit que Lycurgue, convaincu que le plaiſir eſt le moteur unique & univerſel des hommes, eût ſenti que les femmes, qui, par-tout ailleurs, ſembloient, comme les fleurs d'un beau jardin, n'être faites que pour l'ornement de la terre & le plaiſir des yeux, pouvoient être employées à un plus noble uſage; que ce ſexe, avili & dégradé chez preſque tous les peuples du monde, pouvoit entrer en communauté de

gloire avec les hommes, partager avec eux les lauriers qu'il leur faisoit cueillir, & devenir enfin un des plus puissants ressorts de la législation.

En effet, si le plaisir de l'amour est pour les hommes le plus vif des plaisirs, quel germe fécond de courage renfermé dans ce plaisir, & quelle ardeur pour la vertu ne peut point inspirer le desir des femmes (x)?

Qui s'examinera sur ce point sentira que, si l'assemblée des Spartiates eût été plus nombreuse, qu'on y eût couvert le lâche de plus d'ignominie; qu'il eût été possible d'y rendre encore plus de respect & d'hommages à la valeur, Sparte auroit porté plus loin encore l'enthousiasme de la vertu.

Supposons, pour le prouver, que, pénétrant, si je l'ose dire, plus avant dans les vues de la nature, on eût imaginé qu'en ornant les belles femmes de tant d'attraits, en attachant le plus grand plaisir à leur jouissance, la nature eût voulu en faire la récompense de la plus haute vertu: supposons encore qu'à l'exemple de ces vierges consacrées à Isis ou à Vesta, les plus belles Lacédémoniennes essent été con-

(x) Dans quel affreux danger David lui même ne se précipita-t-il pas, lorsque pour obtenir Michol, il s'obligea de couper & d'apporter à Saül les prépuces de deux cents Philistins?

ſacrées au mérite ; que, préſentées nues dans les aſſemblées, elles euſſent été enlevées par les guerriers comme le prix de leur courage ; & que ces jeunes héros euſſent, au même inſtant, éprouvé la double ivreſſe de l'amour & de la gloire quelque bizare & quelqu'éloignée de nos mœurs que ſoit cette légiſlation, il eſt certain qu'elle eût encore rendu les Spartiates plus vertueux & plus vaillants, puiſque la force de la vertu eſt toujours proportionnée au degré de plaiſir qu'on lui aſſigne pour récompenſe.

Je remarquerai, à ce ſujet, que cette coutume, ſi bizarre en apparence, eſt en uſage au royaume de Biſnagar, dont Narſingue eſt la capitale. Pour élever le courage de ces guerriers, le roi de cet empire, au rapport des voyageurs, achete, nourrit & habille, de la maniere la plus galante & la plus magnifique, des femmes charmantes, uniquement deſtinées aux plaiſirs des guerriers qui ſe ſont ſignalés par quelques hauts faits. Par ce moyen, il inſpire le plus grand courage à ſes ſujets ; il attire à ſa cour tous les guerriers des peuples voiſins, qui, flattés de l'eſpoir de jouir de ces belles femmes, abandonnent leur pays & s'établiſſent à Narſingue, où ils ne ſe nourriſſent que de la chair des lions & des tigres, & ne s'abreuvent que du ſang de ces animaux (*y*).

(*y*) Les femmes, chez les Gelons, étoient obligées,

Il résultoit, des exemples ci-dessus apportés, que les peines & les plaisirs des sens peuvent nous inspirer toute espece de passions, de sentiments & de vertus. C'est pourquoi sans avoir recours à des siecles ou des pays éloignés, je citerai, pour derniere preuve de cette vérité, ces siecles de chevalerie, où les femmes enseignoient à la fois aux apprentifs chevaliers l'art d'aimer & le catéchisme.

Si, dans ce temps, comme le remarque Machiavel, lors de leur descente en Italie, les François parurent si courageux & si terribles à la postérité des Romains, c'est qu'ils étoient animés de la plus grande valeur. Comment ne l'eussent-ils pas été? Les femmes, ajoute cet historien, n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus vaillants d'entr'eux. Pour juger du mérite d'un amant & de sa tendresse, les preuves qu'elles exigeoient, c'étoit de faire des prison-

---

par la loi, à faire tous les ouvrages de force, comme de bâtir les maisons & de cultiver la terre : mais, en dédommagement de leurs peines, la même loi leur accordoit cette douceur, de pouvoir coucher avec tout guerrier qui leur étoit agréable. Les femmes étoient fort attachées à cette loi. *Voyez Bardezanes, cité par Eusebe dans sa préparation évangélique.*

Les Floridiens ont la composition d'un breuvage très-fort & très-agréable ; mais ils n'en présentent jamais qu'à ceux de leurs guerriers qui se sont signalés par des actions d'un grand courage. *Recueil des lettres édif.*

niers à la guerre, de tenter une escalade, ou d'enlever un poste aux ennemis; elles aimoient mieux voir périr que voir fuir leur amant. Un chevalier étoit alors obligé de combatre, pour soutenir, & la beauté de sa dame, & l'excès de sa tendresse. Les exploits des chevaliers étoient le sujet perpétuel des conversations & des romans. Par-tout on recommandoit la galanterie. Les poëtes vouloient qu'au milieu des combats & des dangers, un chevalier eût toujours le portrait de sa dame présent à sa mémoire. Dans les tournois, avant que de sonner la charge, ils vouloient qu'il tînt les yeux sur sa maîtresse, comme le prouve cette ballade :

Servants d'amour, regardez doucement,
Aux échafauds, anges de paradis;
Lors jouterez fort & joyeusement,
Et vous serez honorés & chéris.

Tout alors prêchoit l'amour; & quel ressort plus puissant pour mouvoir les ames? La démarche, les regards, les moindres gestes de la beauté ne sont-ils pas le charme de l'ivresse des sens? Les femmes ne peuvent-elles pas à leur gré, créer des ames & des corps dans les imbécilles & les foibles? La Phénicie n'a-t-elle pas, sous le nom de Vénus ou d'Astarté, élevé des autels à la beauté.

Ces autels ne pouvoient être abattus que par notre religion. Quel objet (pour qui n'est pas éclairé des rayons de la foi) est en effet plus

digne de notre adoration, que celui auquel le ciel a confié le dépot précieux du plus vif de nos plaisirs? plaisirs dont la jouissance seule peut nous faire supporter avec délices le pénible fardeau de la vie, & nous consoler du malheur d'être.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur l'origine des passions, c'est que la douleur & le plaisir des sens font agir & penser les hommes, & sont les seuls contre-poids qui meuvent le monde moral.

Les passions sont donc en nous l'effet immédiat de la sensibilité physique : or tous les hommes sont sensibles & susceptibles de passions ; tous, par conséquent, portent en eux le germe productif de l'esprit. Mais, dira-t-on, s'ils sont sensibles, ils ne le sont peut-être pas tous au même degré : l'on voit, par exemple, des nations entieres indifférentes à la passion de la gloire & de la vertu : or, si les hommes ne sont pas susceptibles de passions aussi fortes, tous ne sont pas capables de cette même continuité d'attention qu'on doit regarder comme la cause de la grande inégalité de leurs lumieres : d'où il résulte que la nature n'a pas donné à tous les hommes d'égales dispositions à l'esprit.

Pour répondre à cette objection, il n'est pas nécessaire d'examiner si tous les hommes sont également sensibles : cette question, peut-être plus difficile à résoudre qu'on ne l'imagine, est d'ailleurs étrangere à mon sujet. Ce que je me

me propose, c'est d'examiner si tous les hommes ne sont pas du moins susceptibles de passions assez fortes pour les douer de l'attention continue à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.

C'est à cet effet que je refuterai d'abord l'argument tiré de la sensibilité de certaines nations aux passions de la gloire & de la vertu ; argument par lequel on croit prouver que tous les hommes ne sont pas susceptibles de passions. Je dis donc que l'insensibilité de ces nations ne doit point être attribuée à la nature, mais à des causes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernements.





CHAPITRE XVI.

A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.

Pour ſavoir ſi c'eſt de la nature, ou de la forme particuliere des gouvernements, que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu, il faut d'abord connoître l'homme, pénétrer juſque dans l'abyme du cœur humain; ſe rappeller que, né ſenſible à la douleur & au plaiſir, c'eſt à la ſenſibilité phyſique que l'homme doit ſes paſſions, & à ſes paſſions qu'il doit tous ſes vices & toutes ſes vertus.

Ces principes poſés, pour réſoudre la queſtion ci-deſſus propoſée, il faut examiner enſuite ſi les mêmes paſſions, modifiées ſelon les différentes formes de gouvernement, ne produiroient point en nous les vices & les vertus contraires.

Qu'un homme ſoit aſſez amoureux de la gloire pour y ſacrifier toutes ſes autres paſſions: ſi, par la forme du gouvernement, la gloire eſt toujours le prix des actions vertueuſes, il eſt évident que cet homme ſera toujours néceſſité à la vertu; & que, pour en faire un Léonidas, un Horatius Coclès, il ne faut que le

placer dans un pays & dans des circonftances pareilles.

Mais, dira-t-on, il eft peu d'hommes qui s'élevent à ce degré de paffion. Auffi répondrai-je, n'eft-ce que l'homme fortement paffionné qui pénetre jufqu'au fancturaire de la vertu. Il n'en eft pas ainfi de ces hommes incapables de paffions vives, & qu'on appelle *honnêtes.* Si, loin de ce fanctuaire, ces derniers cependant font toujours retenus par les liens de la pareffe dans le chemin de la vertu, c'eft qu'ils n'ont pas même la force de s'en écarter.

La vertu du premier eft la feule vertu éclairée & active; mais elle ne croît, ou du moins ne parvient à un certain degré de hauteur, que dans les républiques guerrieres; parce que c'eft uniquement dans cette forme de gouvernement que l'eftime publique nous éleve le plus au-deffus des autre hommes, qu'elle nous attire plus de refpects de leur part, qu'elle eft la plus flatteufe, la plus defirable, & la plus propre enfin à produire de grands effets.

La vertu des feconds, entée fur la pareffe, & produite, fi je l'ofe dire, par l'abfence des paffions fortes, n'eft qu'une vertu paffive, qui, peu éclairée, & par conféquent très-dangereufe dans les premieres places, eft d'ailleurs affez fûre. Elle eft commune à tous ceux qu'on appelle *honnêtes gens*, plus eftimables par les maux qu'ils ne font pas, que par les biens qu'ils font.

A l'égard des hommes passionnés que j'ai cités les premiers, il est évident que le même desir de gloire, qui, dans les premiers siecles de la république Romaine, en eût fait des Curtius & des Décius, en devoit faire des Marius & des Octave dans ces moments de troubles & de révolutions, où la gloire étoit, comme dans les derniers temps de la république, uniquement attachée à la tyrannie & à la puissance. Ce que je dis de la passion de la gloire, je le dis de l'amour de la considération, qui n'est qu'un diminutif de l'amour de la gloire, & l'objet des desirs de ceux qui ne peuvent atteindre à la renommée.

Ce desir de la considération doit pareillement produire, en des siecles différents, des vices & des vertus contraires. Lorsque le crédit a le pas sur le mérite, ce desir fait des intrigants & des flatteurs; lorsque l'argent est plus honoré que la vertu, il produit des avares, qui recherchent les richesses avec le même empressement que les premiers Romains les fuyoient lorsqu'il étoit honteux de les posséder: d'où je conclus que, dans des mœurs & des gouvernements différents, le même desir doit produire des Cincinnatus, des Papyrius, des Crassus & des Séjan.

A ce sujet, je ferai remarquer en passant quelle différence on doit mettre entre les ambitieux de gloire & les ambitieux de places ou

de richesses. Les premiers ne peuvent jamais être que de grands criminels ; parce que le grands crimes, par la supériorité des talents nécessaires pour les exécuter, & le grand prix attaché au succès, peuvent seuls en imposer assez à l'imagination des hommes, pour ravir leur admiration ; admiration fondée en eux sur un desir intérieur & secret de ressembler à ces illustres coupables. Tout homme amoureux de la gloire est donc incapable de tous les petits crimes. Si cette passion fait des Cromwel, elle ne fait jamais des Carthouche. D'où je conclus que, sauf les positions rares & extraordinaires où se sont trouvés les Sylla & les César, dans toute autre position, ces mêmes hommes, par la nature même de leurs passions, fussent restés fideles à la vertu ; bien différents en ce point de ces intrigants & de ces avares que la bassesse & l'obscurité de leurs crimes mettent journellement dans l'occasion d'en commetre de nouveaux.

Après avoir montré comment la même passion qui nous nécessite à l'amour & à la pratique de la vertu, peut, en des temps & des gouvernements différents, produire en nous des vices contraires ; essayons maintenant de percer plus avant dans le cœur humain ; & de découvrir pourquoi, dans quelque gouvernement que ce soit, l'homme, toujours incertain dans sa conduite, est, par ses pas-

passions, déterminé, tantôt aux bonnes, tantôt aux aux mauvaises actions ; & pourquoi son cœur est une arene toujours ouverte à la lutte du vice & de la vertu.

Pour résoudre ce problême moral, il faut chercher la cause du trouble & du repos successifs de la conscience, de ces mouvements confus & divers de l'ame & enfin de ces combats intérieurs que le poëte tragique ne présente avec tant de succès au théatre, que parce que les spectateurs en ont tous éprouvé de semblables : il faut se demander quels sont ces deux *moi* que Pascal (z) & quelques philosophes Indiens ont reconnus en eux.

Pour découvrir la cause universelle de tous ces effets, il suffit d'observer que les hommes ne sont point mus par une seule espece de sentiment ; qu'il n'en est aucun d'exactement animé de ces passions solitaires qui remplissent toute la capacité d'une ame ; qu'entraîné tour-à-tour par des passions différentes, dont les unes sont conformes & les autres contraires à

(z) Dans l'école de Vedantam, les brachmanes de cette secte enseignent qu'il y a deux principes ; l'un positif, qui est le *moi* ; l'autre négatif, auquel ils donnent le nom de *maya*, c'est-à-dire, *du moi*, c'est-à-dire, *erreur*. La sagesse consiste à se délivrer du *maya*, en se persuadant, par une application constante, qu'on est *l'être unique*, *éternel*, *infini* : la clef de la délivrance est dans ces paroles : *Je suis l'être suprême*.

l'intérêt général, chaque homme eſt ſoumis à deux attractions différentes, dont l'une le porte au vice & l'autre à la vertu. Je dis chaque homme, parce qu'il n'y a point de probité plus univerſellement reconnue que celle de Caton & de Brutus, parce qu'aucun homme ne peut ſe flatter d'être plus vertueux que ces deux Romains : cependant le premier, ſurpris par un mouvement d'avarice, fit quelques vexations dans ſon gouvernement ; & le ſecond, touché des prieres de ſa fille, obtint du ſénat, en faveur de Bibulus ſon gendre, une grace qu'il avoit fait refuſer à Cicéron ſon ami, comme contraire à l'intérêt de la république. Voilà la cauſe de ce mélange de vice & de vertu qu'on apperçoit dans tous les cœurs ; & pourquoi, ſur la terre, il n'eſt point de vice, ni de vertu pure.

Pour ſavoir maintenant ce qui fait donner à un homme le nom de vertueux ou de vicieux, il faut obſerver que, parmi les paſſions dont chaque homme eſt animé, il en eſt néceſſairement une qui préſide principalement à ſa conduite, & qui, dans ſon ame, l'emporte ſur toutes les autres.

Or, ſelon que cette derniere y commande plus ou moins impérieuſement, & qu'elle eſt, par ſa nature ou par les circonſtances, utile ou nuiſible à l'état, l'homme, plus ſouvent déterminé au bien ou au mal, reçoit le nom de vertueux ou de vicieux.

J'ajouterai feulement que la force de fes vices ou de fes vertus fera toujours proportionnée à la vivacité de fes paffions ; dont la force fe mefure fur le degré de plaifir qu'il trouve à les fatisfaire. Voilà pourquoi, dans la premiere jeuneffe, âge où l'on eft plus fenfible au plaifir & capable de paffions plus fortes, l'on eft, en général, capable de plus grandes actions.

La plus haute vertu, comme le vice le plus honteux, eft en nous l'effet du plaifir plus ou moins vif que nous trouvons à nous y livrer.

Auffi n'a-t-on de mefure précife de fa vertu, qu'après avoir découvert, par un examen fcrupuleux, le nombre & les degrés de peines qu'une paffion telle que l'amour de la juftice ou de la gloire peut nous faire fupporter. Celui pour qui l'eftime eft tout & la vie n'eft rien, fubira, comme Socrate, plutôt la mort que de demander lâchement la vie. Celui qui devient l'ame d'un état républicain, que l'orgueil & la gloire rendent paffionné pour le bien public, préfére, comme Caton, la mort à l'humiliation de voir lui & fa patrie affervis à une autorité arbitraire. Mais de telles actions font l'effet du plus grand amour pour la gloire. C'eft à ce dernier terme qu'atteignent les plus fortes paffions, & à ce même terme que la nature a pofé les bornes de la vertu humaine.

En vain voudroit-on fe le diffimuler à foi-même ; on devient néceffairement l'ennemi des

hommes, lorſqu'on ne peut être heureux que par leur infortune (*a*). C'eſt l'heureuſe conformité qui ſe trouve entre notre intérêt & l'intérêt public ; conformité ordinairement produite par le deſir de l'eſtime, qui nous donne pour les hommes ces ſentiments tendres dont leur affection eſt la récompenſe. Celui qui, pour être vertueux, auroit toujours ſes penchants à vaincre, feroit néceſſairement un mal-honnête homme. Les vertus méritoires ne ſont jamais des vertus sûres (*b*). Il eſt impoſſible, dans la pratique, de livrer, pour ainſi dire, tous ainſi dire, tous les jours des batailles à ſa paſſions, ſans en perdre un grand nombre.

Toujours forcé de céder à l'intérêt le plus puiſſant, quelque amour qu'on ait pour l'eſtime, on n'y ſacrifie jamais des plaiſirs plus grands que ceux qu'elle procure. Si, dans certaines occaſions, de ſaints perſonnages ſe ſont quelquefois expoſés au mépris du public, c'eſt qu'ils ne vouloient pas ſacrifier leur ſalut à leur gloire. Si quelques femmes réſiſtent aux empreſſements d'un prince, c'eſt qu'elles ne ſe croient pas dédommagées par ſa conquête de la perte

---

(*a*) *Secundùm id quod amplius nos delectat, operemur necesse eſt*, dit S. Auguſtin.

(*b*) Dans le harem, ce n'eſt point aux vertus méritoires, mais à l'impuiſſance, que le grand ſeigneur donne ſes femmes à garder.

l'intérêt général, qu'il eſt preſque toujours néceſſité à la vertu. C'eſt pourquoi l'on approche d'autant plus de la perfection, & l'on mérite d'autant plus le nom de vertueux, qu'il faut, pour nous déterminer à une action mal honnête ou criminelle, un plus grand motif de plaiſir, un intérêt plus puiſſant, plus capable d'enflammer nos deſirs, & qui ſuppoſe par conſéquent en nous plus de paſſions pour l'honnêteté.

Céſar n'étoit pas, ſans doute, un des Romains les plus vertueux : cependant, s'il ne put renoncer au titre de bon citoyen qu'en prenant celui de maître du monde, peut-être n'eſt-on pas en droit de le bannir de la claſſe des hommes honnêtes. En effet, parmi les hommes vertueux & réellement dignes de ce titre, combien eſt-il d'hommes qui, placés dans les mêmes circonſtances, refuſaſſent le ſceptre du monde, ſur-tout s'ils ſe ſentoient, comme Céſar, doués de ces talents ſupérieurs qui aſſurent le ſuccès des grandes entrepriſes ? moins de talents les rendroit peut-être meilleurs citoyens ; une médiocre vertu, ſoutenue de plus d'inquiétude ſur le ſuccès, ſuffiroit pour les dégoûter d'un projet ſi hardi. C'eſt quelquefois un défaut de talent qui nous préſerve d'un vice ; c'eſt ſouvent à ce même défaut qu'on doit le complément de ſes vertus.

On eſt au contraire d'autant moins honnête, qu'il faut, pour nous porter au crime, de

motifs de plaisirs moins puissants. Tel est, par exemple, celui de quelques empereurs de Maroc, qui, uniquement pour faire parade de leur adresse, enlevent d'un seul coup de sabre, en se mettant en selle, la tête de leur écuyer.

Voilà ce qui différencie, de la maniere la plus nette, la plus précise & la plus conforme à l'expérience, l'homme vertueux de l'homme vicieux : c'est sur ce plan que le public feroit un thermometre exact, où seroient marqués les divers degrés de vice ou de vertu de chaque citoyen, si, perçant au fond des cœurs, il pouvoit y découvrir le prix que chacun met à sa vertu. L'impossibilité de parvenir à cette connoissance l'a forcé à ne juger des hommes que par leurs actions ; jugement extrêmement fautif dans quelque cas particulier, mais en total assez conforme à l'intérêt général, & presque aussi utile que s'il étoit plus juste.

Après avoir examiné le jeu des passions, expliqué la cause du mélange de vices & de vertus qu'on apperçoit dans tous les hommes : avoir posé la borne de la vertu humaine, & fixé enfin l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux* ; l'on est maintenant en état de juger si c'est à la nature ou à la législation particuliere de quelques états qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.

Si le plaisir est l'unique objet de la recherche des hommes, pour leur inspirer l'amour de la vertu,

vertu, il ne faut qu'imiter la nature : le plaiſir en annonce les volontés, la douleur les défenſes ; & l'homme lui obéit avec docilité. Armé de la même puiſſance, pourquoi le légiſlateur ne produiroit-il pas les mêmes effets ? Si les hommes étoient ſans paſſions, nul moyen de les prendre bons : mais l'amour du plaiſir, contre lequel ſe ſont élevés des gens d'une probité plus reſpectable qu'éclairée, eſt un frein avec lequel on peut toujours diriger au bien général les paſſions des particuliers. La haine de la plupart des hommes pour la vertu n'eſt donc pas l'effet de la corruption de leur nature, mais de l'imperfection (*d*) de la légiſlation. C'eſt la légiſlation, ſi j'oſe dire, qui nous excite au vice, en y amalgamant trop ſouvent le plaiſir : le grand art du légiſlateur eſt l'art de les déſunir, & de ne laiſſer aucune proportion entre l'avantage que le ſcélérat retire du crime & la peine à laquelle il s'expoſe. Si, parmi les gens riches, ſouvent moins vertueux que les

(*d*) Si les voleurs ſont auſſi fideles aux conventions faites entr'eux que les honnêtes gens, c'eſt que le danger commun qui les unit les y néceſſite. C'eſt par ce même motif qu'on acquitte ſi ſcrupuleuſement les dettes du jeu, & qu'on fait ſi impudemment banqueroute à ſes créanciers. Or, ſi l'intérêt fait faire aux coquins ce que la vertu fait faire aux honnêtes gens, qui doute qu'en maniant habilement le principe de l'intérêt, un légiſlateur éclairé ne pût néceſſiter tous les hommes à la vertu ?

indigents, on voit peu de voleurs & d'assassins, c'est que le profit du vol n'est jamais, pour un homme riche, proportionné au risque du supplice. Il n'en est pas ainsi de l'indigent : cette disproportion se trouvant infiniment moins grande à son égard, il reste, pour ainsi dire, en équilibre entre le vice & la vertu. Ce n'est pas que je prétende insinuer ici qu'on doive mener les hommes avec une verge de fer. Dans une excellente législation, & chez un peuple vertueux, le mépris, qui prive un homme de tout consolateur, qui le laisse isolé au milieu de sa patrie, est un motif suffisant pour former des ames vertueuses. Toute autre espece de châtiment rend l'homme timide, lâche & stupide. L'espece de vertu qu'engendre la crainte des supplices se ressent de son origine ; cette vertu est pusillanime & sans lumiere : ou plutôt la crainte n'étouffe que des vices, & ne produit point de vertus. La vraie vertu est fondée sur le desir de l'estime & de la gloire, & sur l'horreur du mépris, plus effrayant que la mort même. J'en prends pour exemple la réponse que le *Spectateur Anglois* fait faire à Pharamond par un soldat duelliste, à qui ce prince reprochoit d'avoir contrevenu à ses ordres : *Comment*, lui répondit-il, *m'y serois-je soumis ? Tu ne punis que de mort ceux qui les violent, & tu punis d'infamie ceux qui y obéissent. Apprends que je crains moins la mort que le mépris.*

Je pourrois conclure de ce que j'ai dit, que ce n'eſt point de la nature, mais de la différente conſtitution des états, que dépend l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu : mais, quelque juſte que fût cette concluſion, elle ne feroit cependant pas aſſez prouvée, ſi, pour jeter plus de jour ſur cette matiere, je ne cherchois plus particuliérement dans les gouvernements, ou libres, ou deſpotiques, les cauſes de ce même amour ou de cette même indifférence pour la vertu. Je m'arrêterai d'abord au deſpotiſme : & , pour en mieux connoître la nature ; j'examinerai quel motif allume dans l'homme ce deſir effréné d'un pouvoir arbitraire, tel qu'on l'exerce dans l'orient.

Si je choiſis l'orient pour exemple, c'eſt que l'indifférence pour la vertu ne ſe fait conſtamment ſentir que dans les gouvernements de cette eſpece. En vain quelques nations voiſines & jalouſes nous accuſent-elles déjà de ployer ſous le joug du deſpotiſme oriental : je dis que notre religion ne permet pas aux princes d'uſurper un pareil pouvoir ; que notre conſtitution eſt monarchique, & non deſpotique ; que les particuliers ne peuvent, en conſéquence, être dépouillés de propriété que par la loi, & non par une volonté arbitraire ; que nos princes prétendent au titre de monarque, & non à celui de deſpote ; qu'ils reconnoiſſent des loix fon-

damentales dans le royaume ; qu'ils se déclarent les peres, & non des tyrans de leurs sujets. D'ailleurs, le despotisme ne pourroit s'établir en France, qu'elle ne fût bientôt subjuguée. Il n'en est pas de ce royaume comme de la Turquie, de la Perse, de ces empires défendus par de vastes déserts, & dont l'immense étendue suppléant à la dépopulation qu'occasionne le despotisme, fournit toujours des armées au sultan. Dans un pays resserré comme le nôtre, & environné de nations éclairées & puissantes; les ames ne seroient pas impunément avilies. La France, dépeuplée par le despotisme, seroit bientôt la proie de ces nations. En chargeant de fers les mains de ses sujets, le prince ne les soumettroit au joug de l'esclavage que pour subir lui-même le joug des princes ses voisins. Il est donc impossible qu'il forme un pareil projet.



CHAPITRE XVIII.

Du desir que tous les hommes ont d'être despotes, des moyens qu'ils emploient pour y parvenir, & du danger auquel le despotisme expose les rois.

Ce desir prend sa source dans l'amour du plaisir, & par conséquent dans la nature même de l'homme. Chacun veut être le plus heureux qu'il est possible ; chacun veut être revêtu d'une puissance qui force les hommes à contribuer de tout leur pouvoir à son bonheur : c'est pour cet effet qu'on veut leur commander.

Or, l'on régit les peuples, ou selon des loix & des conventions établies, ou par une volonté arbitraire. Dans le premier cas, notre puissance sur eux est moins absolue ; ils sont moins nécessités à nous plaire : d'ailleurs, pour gouverner un peuple selon ses loix, il faut les connoître, les méditer, supporter des études pénibles, auxquelles la paresse veut toujours se soustraire. Pour satisfaire cette paresse, chacun aspire donc au pouvoir absolu, qui, le dispensant de tout soin, de toute étude & de toute fatigue d'attention, soumet servilement les hommes à ses volontés.

Selon Ariftote, le gouvernement defpotique eft celui où tout eft efclave, où l'on ne trouve qu'un homme de libre.

Voilà par quel motif chacun veut être defpote. Pour l'être, il faut abaiffer la puiffance des grands & du peuple, & divifer, par conféquent, les intérêts des citoyens. Dans une longue fuite de fiecles, le temps en fournit toujours l'occafion aux fouverains, qui, prefque tous animés d'un intérêt plus actif que bien entendu, la faififfent avec avidité.

C'eft fur cette anarchie des intérêts que s'eft établi le defpotifme oriental, affez femblable à la peinture que Milton fait de l'empire du chaos, qui, dit-il, étend fon pavillon royal fur un gouffre aride & défolé, où la confufion, entrelacée dans elle-même, entretient l'anarchie & la difcorde des éléments, & gouverne chaque atôme avec un fceptre de fer.

La divifion une fois femée entre les citoyens, il faut, pour avilir & dégrader les ames, faire fans ceffe étinceller aux yeux des peuples le glaive de la tyrannie, mettre les vertus au rang des crimes, & les punir comme tels. A quelles cruautés ne s'eft point, en ce genre, porté le defpotifme, non-feulement en orient, mais même fous les empereurs Romains? Sous le regne de Domitien, dit Tacite, les vertus étoient des arrêts de mort. Rome n'étoit remplie que de délateurs; l'efclave étoit l'efpion de fon

maître, l'affranchi de son patron, l'ami de son ami. Dans ces siecles de calamité, l'homme vertueux ne conseilloit pas le crime, mais il étoit forcé de s'y prêter. Plus de courage eût été mis au rang des forfaits. Chez les Romains avilis, la foiblesse étoit un héroïsme. On vit, sous ce regne, punir, dans Senécion & Rusticus, les panégyristes des vertus de Thrasca & d'Helvidius; ces illustres orateurs traités de criminels d'état, & leurs ouvrages brûlés par l'autorité publique. On vit des écrivains célébres, tels que Pline, réduits à composer des ouvrages de grammaire, parce que tout genre d'ouvrage plus élevé étoit suspect à la tyrannie & dangereux pour son auteur. Les savants attirés à Rome par les Auguste, les Vespasien, les Antonins & les Trajan, en étoient bannis par les Néron, les Caligula, les Domitien & les Caracalla. On chassa les philosophes, on proscrivit les sciences. Ces tyrans vouloient anéantir, dit Tacite, tout ce qui portoit l'empreinte de l'esprit & de la vertu.

C'est en tenant ainsi les ames dans les angoisses perpétuelles de la crainte, que la tyrannie les fait avilir : c'est elle qui, dans l'orient, invente ces tortures, ces supplices (*e*) si cruels ; sup-

(*e*) Si les supplices en usage dans presque tout l'orient font horreur à l'humanité, c'est que le despote, qui les ordonne, se sent au-dessus des loix. Il

plices quelquefois nécessaires dans ces pays abominables, parce que les peuples y sont excités aux forfaits, non-seulement par leur misere, mais encore par le sultan qui, leur donne l'exemple du crime, & leur apprend à mépriser la justice.

Voilà, & les motifs sur lesquels est fondé l'amour du despotisme, & les moyens qu'on emploie pour y parvenir. C'est ainsi que, follement amoureux du pouvoir arbitraire, les rois se jettent inconsidérément dans une route coupée pour eux de mille précipices, & dans laquelle mille d'entr'eux ont péri. Osons, pour le bonheur de l'humanité & celui des souverains, les éclairer sur ce point; leur montrer le danger auquel, sous un pareil gouvernement, eux & leurs peuples sont exposés. Qu'ils écartent désormais loin d'eux tout conseiller perfide qui leur inspireroit le desir du pouvoir arbitraire: qu'ils sachent enfin que le traité le plus fort contre le despotisme, seroit le traité du bonheur & de la conservation des rois.

Mais, dira-t-on, qui peut leur cacher cette vérité? Que ne comparent-ils le petit nombre de princes bannis d'Angleterre au nombre prodigieux d'empereurs Grecs ou Turcs égorgés sur le trône de Constantinople? Si les sultans, ré-

---

n'en est pas ainsi dans les républiques; les loix y sont toujours douces, parce que celui qui les établit s'y soumet.

pondrai-je, ne sont point retenus par ces exemples effrayants, c'est qu'ils n'ont pas ce tableau habituellement présent à la mémoire ; c'est qu'ils sont continuellement poussés au despotisme par ceux qui veulent partager avec eux le pouvoir arbitraire ; c'est que la plupart des princes d'orient, instruments des volontés d'un vizir, cedent par foiblesse à ses desirs, & ne sont pas assez avertis de leur injustice par la noble résistance de leurs sujets.

L'entrée au despotisme est facile. Le peuple prévoit rarement les maux que lui prépare une tyrannie affermie. S'il l'apperçoit enfin, c'est au moment qu'accablé sous le joug, enchaîné de toutes parts, & dans l'impuissance de se défendre, il n'attend plus qu'en tremblant le supplice auquel on veut le condamner.

Enhardis par la foiblesse des peuples, les princes se font despotes. Ils ne savent pas qu'ils suspendent en eux-mêmes sur leurs têtes le glaive qui doit les frapper ; que, pour abroger toute loi & réduire tout au pouvoir arbitraire, il faut perpétuellement avoir recours à la force, & souvent employer le glaive du soldat. Or l'usage habituel de pareils moyens, ou révolte les citoyens & les excite à la vengeance, ou les accoutume insensiblement à ne reconnoître d'autre justice que la force.

Cette idée est long-temps à se répandre dans le peuple ; mais elle y perce, & parvient jus-

qu'au ſoldat. Le ſoldat apperçoit enfin qu'il n'eſt dans l'état aucun corps qui puiſſe lui réſiſter ; qu'odieux à ſes ſujets, le prince lui doit toute ſa puiſſance ; ſon ame s'ouvre à ſon inſu à des projets audacieux, il deſire d'améliorer ſa condition. Qu'alors un homme hardi & courageux le flatte de cet eſpoir, & lui promette le pillage de quelques grandes villes, un tel homme, comme le prouve toute l'hiſtoire, ſuffit pour faire une révolution ; révolution toujours rapidement ſuivie d'une ſeconde ; puiſque, dans les états deſpotiques, comme le remarque l'illuſtre préſident de Monteſquieu, ſans détruire la tyrannie, on maſſacre ſouvent les tyrans. Lorſqu'une fois le ſoldat a connu ſa force, il n'eſt plus poſſible de le contenir. Je puis citer, à ce ſujet, tous les empereurs Romains proſcrits par les prétoriens, pour avoir voulu affranchir la patrie de la tyrannie des ſoldats, & rétablir l'ancienne diſcipline dans les armées.

Pour commander à des eſclaves, le deſpote eſt donc forcé d'obéir à des milices toujours inquietes & impérieuſes. Il n'en eſt pas ainſi, lorſque le prince a créé dans l'état un corps puiſſant de magiſtrats. Jugé par ces magiſtrats, le peuple a des idées du juſte & de l'injuſte ; le ſoldat, toujours tiré du corps des citoyens, conſerve dans ſon nouvel état quelque idée de la juſtice ; d'ailleurs, il ſent qu'ameuté par le prince & par les magiſtrats, le corps entier des

citoyens, sous l'étendard des loix, s'opposeroit aux entreprises hardies qu'il pourroit tenter ; & que, quelle que fût sa valeur, il succomberoit enfin sous le nombre : il est donc à la fois retenu dans son devoir, & par l'idée de la justice, & par la crainte.

Ce corps puissant de magistrats est donc nécessaire à la sûreté des rois : c'est un bouclier sous lequel le peuple & le prince sont à l'abri, l'un des cruautés de la tyrannie, l'autre des fureurs de la sédition.

C'étoit à ce sujet, & pour se soustraire aux dangers qui, de toutes parts, environnent les despotes, que le calife Aaron Al-Raschid demandoit un jour au célebre Beloulh, son frere, quelques conseils sur la maniere de bien régner : « Faites, lui dit-il, que vos volontés soient » conformes aux loix, & non les loix à vos vo- » lontés. Songez que les hommes sans mérite » demandent beaucoup, & les grands hommes » rarement ; résistez donc aux demandes des uns, » & prévenez celles des autres. Ne chargez » point vos peuples d'impôts trop onéreux : » rappellez-vous, à cet égard, les avis du roi » Nouchirvon le juste, à son fils Ormous : » *Mon fils*, lui disoit-il, *personne ne sera* » *heureux dans ton empire, si tu ne songes* » *qu'à tes aises. Lorsqu'étendu sur des coussins* » *tu seras prêt à t'endormir, souviens-toi de* » *ceux que l'oppression tient éveillés ; lorsqu'on*

» *servira devant toi un repas splendide, songe* » *à ceux qui languissent dans la misere; lorsque* » *que tu parcourras les bosquets délicieux de ton* » *harem, souviens-toi qu'il est des infortunés* » *que la tyrannie retient dans les fers.* Je n'ajouterai, dit Beloulh, qu'un mot à ce que je » viens de dire: mettez en votre faveur les gens » éminents dans les sciences; conduisez-vous » par leurs avis, afin que la monarchie soit » obéissante à la loi écrite, & non la loi à la » monarchie (*f*). »

Thémiste (*g*), chargé de la part du sénat de haranguer Jovien à son avénement au trône, tint, à peu près, le même discours à cet empereur: *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que, si les gens de guerre vous ont élevé à l'empire, les philosophes vous apprendront à le bien gouverner. Les premiers vous ont donné la pourpre des Césars; les seconds vous apprendront à la porter dignement.*

Chez les anciens Perses mêmes, les plus vils & les plus lâches de tous les peuples, il étoit permis aux (*h*) philosophes, chargés d'inaugurer les princes, de leur répéter cet mots au jour de leur couronnement: *Sache, ô Roi! que ton autorité cessera d'être légitime, le jour*

(*f*) *Chardin, tome V.*

(*g*) *Hist. critique de la philosophie, par M. Deslandes.*

(*h*) Voyez *l'hist. critique de la philosophie.*

même que tu cesseras de rendre les Perses heureux. Vérité dont Trajan paroissoit pénétré, lorsqu'élevé à l'empire, & faisant, selon l'usage, présent d'une épée au préfet du prétoire, il lui dit : *Recevez de moi cette épée, & servez-vous en sous mon regne, ou pour défendre en moi un prince juste, ou pour punir en moi un tyran.*

Quiconque, sous prétexte de maintenir l'autorité du prince, veut la porter jusqu'au pouvoir arbitraire, est, à la fois, mauvais pere, mauvais citoyen, & mauvais sujet : mauvais pere & mauvais citoyen, parce qu'il charge sa patrie & sa postérité des chaînes de l'esclavage ; mauvais sujet, parce que changer l'autorité légitime en autorité arbitraire, c'est évoquer contre les rois l'ambition & le désespoir. J'en prends à témoin les trônes de l'orient, teints si souvent du sang de leurs souverains (*i*). L'intérêt bien entendu des sultans ne leur permettroit jamais, ni de souhaiter un pareil pouvoir, ni de céder, à cet égard, aux desirs de leurs vizirs. Les rois doivent être sourds à de pareils

---

(*i*) Malgré l'attachement des Chinois pour leurs maîtres, attachement qui souvent a porté plusieurs milliers d'entr'eux à s'immoler sur la tombe de leurs souverains, combien l'ambition, excitée par l'espoir d'une puissance arbitraire, n'a t-elle pas occasionné de révolutions dans cet empire ? Voyez *l'histoire des Huns, par M. de Guignes, article de la Chine.*

conſeils, & ſe rappeller que leur unique intérêt eſt de tenir, ſi je l'oſe dire, toujours leur royaume en valeur, pour en jouir eux & leur poſtérité. Ce véritable intérêt ne peut être entendu que des princes éclairés : dans les autres, la *gloriole* de commander en maître, & l'intérêt de la pareſſe qui leur cache les périls qui les environnent, l'emporteront toujours ſur tout autre intérêt ; & tout gouvernement, comme l'hiſtoire le prouve, tendra toujours au deſpotiſme.





CHAPITRE XVIII.

Principaux effets du despotisme.

Je distinguerai d'abord deux especes de despotisme : l'un qui s'établit tout-à-coup par la force des armes, sur une nation vertueuse qui le souffre impatiemment. Cette nation est comparable au chêne plié avec effort, & dont l'élasticité brise bientôt les cables qui le courboient. La Grece en fournit mille exemples.

L'autre est fondé par le temps, le luxe & la mollesse. La nation chez laquelle il s'établit est comparable à ce même chêne, qui, peu à peu courbé, perd insensiblement le ressort nécessaire pour se redresser. C'est de cette derniere espece de despotisme dont il s'agit dans ce chapitre.

Chez les peuples soumis à cette forme de gouvernement, les hommes en place ne peuvent avoir aucune idée nette de la justice ; ils sont, à cet égard, plongés dans la plus profonde ignorance. En effet, quelle idée de justice pourroit se former un vizir ? Il ignore qu'il est un bien public : sans cette connoissance cependant, on erre çà & là sans guide ; les idées du juste & de l'injuste, reçues dans la premiere jeunesse, s'obscurcissent insensiblement, & disparoissent enfin entiérement.

Mais, dira-t-on, qui peut dérober cette connoiſſance aux vizirs? Et comment, répondrai-je, l'acquerroient-ils dans ces pays deſpotiques, où les citoyens n'ont nulle part au maniment des affaires publiques; où l'on voit avec chagrin quiconque tourne ſes regards ſur les malheurs de la patrie; où l'intérêt mal entendu du ſultan ſe trouve en oppoſition avec l'intérêt de ſes ſujets; où ſervir le prince c'eſt trahir ſa nation? Pour être juſte & vertueux, il faut ſavoir quels ſont les devoirs du prince & des ſujets, étudier les engagements réciproques qui lient enſemble tous les membres de la ſociété. La juſtice n'eſt autre choſe que la connoiſſance profonde de ces engagements. Pour s'élever à cette connoiſſance, il faut penſer: or, quel homme oſe penſer chez un peuple ſoumis au pouvoir arbitraire? La pareſſe, l'inutilité, l'inhabitude, & même le danger de penſer en entraîne bientôt l'impuiſſance. L'on penſe peu dans les pays où l'on tait ſes penſées. En vain diroit-on qu'on s'y tait par prudence, pour faire accroire qu'on n'en penſe pas moins: il eſt certain qu'on n'en penſe pas plus, & que jamais les idées nobles & courageuſes ne s'engendrent dans les têtes ſoumiſes au deſpotiſme.

Dans ces gouvernements, l'on n'eſt jamais animé que de cet eſprit d'égoïſme & de vertige, qui annonce la deſtruction des empires. Chacun, tenant les yeux fixés ſur ſon intérêt

particulier, ne les détourne jamais fur l'intérêt général. Les peuples n'ont donc, en ces pays, aucune idée ni du bien public, ni des devoirs des citoyens. Les vizirs, tirés du corps de cette même nation, n'ont donc, en entrant en place, aucun principe d'adminiftration ni de juftice ; c'eft donc pour faire leur cour, pour partager la puiffance du fouverain, & non pour faire le bien, qu'ils recherchent les grandes places.

Mais, en les fuppofant même animés du defir du bien, pour le faire, il faut s'éclairer : & les vizirs, néceffairement emportés par les intrigues du ferrail, n'ont pas loifir de méditer.

D'ailleurs, pour s'éclairer, il faut s'expofer à la fatigue de l'étude & de la méditation : & quel motif les y pourroit engager? ils n'y font pas même excités par la crainte de la cenfure (*k*).

Si l'on peut comparer les petites chofes aux grandes, qu'on fe repréfente l'état de la république des lettres. Si l'on en banniffoit les critiques, ne fent-on pas qu'affranchi de la crainte falutaire de la cenfure, qui force maintenant un auteur à foigner, à perfectionner fes talents ; ce même auteur ne préfenteroit plus au public que des ouvrages négligés & imparfaits ? Voilà

(*k*) C'eft pourquoi la nation Angloife, entre fes privileges, compte la liberté de la preffe pour un des plus précieux.

précisément le cas où se trouvent les vizirs ; c'est la raison pour laquelle ils ne donnent aucune attention à l'administration des affaires, & ne doivent en général jamais consulter les gens éclairés (*l*).

Ce que je dis des vizirs, je le dis des sultans. Les princes n'échappent point à l'ignorance générale de leur nation. Leurs yeux mêmes, à cet égard, sont couverts de ténébres plus épaisses que ceux de leurs sujets. Presque tous ceux qui les élevent ou qui les environnent, avides de gouverner sous leur nom (*m*), ont intérêt de les abrutir. Aussi les princes destinés à régner, enfermés dans le serrail jusqu'à la mort de leur pere, passent-ils du harem sur le trône sans

(*l*) Si, dans le parlement d'Angleterre, on a cité l'autorité du président de Montesquieu, c'est que l'Angleterre est un pays libre. En fait de loix & d'administration, si le czar Pierre prenoit conseil du fameux Leibnitz, c'est qu'un grand homme consulte sans honte un autre grand homme ; & que les Russes, par le commerce qu'ils ont avec les autres nations de l'Europe, peuvent être plus éclairés que les Orientaux.

(*m*) Dans une forme de gouvernement bien différente de la constitution orientale, chez nous mêmes, Louis XIII, dans une de ses lettres, se plaint du maréchal d'Ancre : " Il m'empêche, dit-il, de me „ promener dans Paris : il ne m'accorde que le plaisir „ de la chasse, que la promenade des Thuileries ; il „ est défendu aux officiers de ma maison, ainsi qu'à „ tous mes sujets, de m'entretenir d'affaires sérieuses, „ & de me parler en particulier. „ Il semble qu'en chaque pays on cherche à rendre les princes peu dignes du trône où la naissance les appelle.

avoir aucune idée nette de la ſcience du gouvernement, & ſans avoir une ſeule fois aſſiſté au divan.

Mais, à l'exemple de Philippe de Macédoine, à qui la ſupériorité de courage & de lumieres n'inſpiroit point une aveugle confiance, & qui payoit des pages pour lui répéter tous les jours ces paroles, *Philippe, ſouviens-toi que tu es homme*; pourquoi les vizirs ne permettroient-ils pas aux critiques de les avertir quelquefois de leur humanité (*n*)? Pourquoi ne pourroit-on pas ſans crime douter de la juſtice de leurs déciſions, & leur répéter, d'après Grotius, que *tout ordre ou toute loi dont on défend l'examen & la critique ne peut jamais être qu'une loi injuſte?*

C'eſt que les vizirs ſont des hommes. Parmi les auteurs, en eſt-il beaucoup qui euſſent la générosité d'épargner leurs critiques, s'ils avoient la puiſſance de les punir? Ce ne ſeroit du moins que des hommes d'un eſprit ſupérieur & d'un caractere élevé, qui, ſacrifiant leur reſſentiment à l'avantage du public, conſerveroient à la république des lettres, des critiques ſi néceſſaires au progrès des arts & des ſciences. Or,

---

(*n*) Ce n'eſt point en orient qu'on trouve un duc de Bourgogne. Ce prince liſoit tous les libelles faits contre lui & contre Louis XIV. Il vouloit s'éclairer; & il ſentoit que la haine & l'humeur ſeules oſent quelquefois préſenter la vérité aux rois.

comment exiger tant de générosité de la part du vizir ?

Il est, dit Balzac, *peu de ministres assez généreux pour préférer les louanges de la clémence, qui durent aussi long-temps que les races conservées, au plaisir que donne la vengeance; & qui cependant passe aussi vîte que le coup de hache qui abat une tête.* Peu de vizirs sont dignes de l'éloge donné dans *Sethos* à la reine Nephté, lorsque les prêtres, en prononçant son panégyrique, disent: *Elle a pardonné comme les dieux, avec plein pouvoir de punir.*

Le puissant sera toujours injuste & vindicatif. M. de Vendôme disoit plaisamment à ce sujet que, dans la marche des armées, il avoit souvent examiné les querelles des mulets & des muletiers; & qu'à la honte de l'humanité, la raison étoit presque toujours du côté des mulets.

M. du Vernay, si savant dans l'histoire naturelle, & qui connoissoit, à la seule inspection de la dent d'un animal, s'il étoit carnacier ou pâturant, disoit souvent: *Qu'on me présente la dent d'un animal inconnu; par sa dent, je jugerai de ses mœurs.* A son exemple, un philosophe moral pourroit dire: Marquez-moi le degré de pouvoir dont un homme est revêtu; par son pouvoir, je jugerai de sa justice. En vain, pour désarmer la cruauté des vizirs, répéteroit-on d'après Tacite, que le supplice des critiques est la trompette qui annonce à la pos-

térité la honte & les vices de leurs bourreaux : dans les états despotiques, on se soucie & l'on doit se soucier peu de la gloire & de la postérité, puisqu'on n'aime point, comme je l'ai prouvé plus haut, l'estime pour l'estime même, mais pour les avantages qu'elle procure ; & qu'il n'en est aucun qu'on accorde au mérite & qu'on ose refuser à la puissance.

Les vizirs n'ont donc aucun intérêt de s'instruire, & par conséquent de supporter la censure : ils doivent donc être en général peu éclairés (*o*). Milord Bolingbrooke disoit à ce

---

(*o*) Comme tous les citoyens sont fort ignorants du bien public, presque tous les faiseurs de projets sont, dans ces pays, ou des fripons qui n'ont que leur utilité particuliere en vue, ou des esprits médiocres qui ne peuvent saisir d'un coup d'œil la longue chaîne qui lie ensemble toutes les parties d'un état. Ils proposent en conséquence des projets toujours discordants avec le reste de la législation d'un peuple. Aussi osent-ils rarement, dans un ouvrage, les exposer aux regards du public.

L'homme éclairé sent que, dans ces gouvernements, tout changement est un nouveau malheur ; parce qu'on n'y peut suivre aucun plan ; parce que l'administration despotique corrompt tout. Il n'est, dans ces gouvernements, qu'une chose utile à faire ; c'est d'en changer insensiblement la forme. Faute de cette vue, le fameux czar Pierre n'a peut être rien fait pour le bonheur de sa nation. Il devoit cependant prévoir qu'un grand homme succéde rarement à un autre grand homme ; que, n'ayant rien changé dans la constitution de l'empire, les Russes, par la forme de leur gouvernement, pourroient bientôt retomber dans la barbarie dont il avoit commencé à les tirer.

ſujet que, « jeune encore, il s'étoit d'abord
» repréſenté ceux qui gouvernoient les nations
» comme des intelligences ſupérieures. Mais,
» ajoutoit-il, l'expérience me détrompa bientôt:
» j'examinai ceux qui tenoient en Angleterre le
» timon des affaires; & je reconnus que les
» grands étoient aſſez ſemblables à ces dieux
» de Phénicie ſur les épaules deſquels on atta-
» choit une tête de bœuf en ſigne de puiſ-
» ſance ſuprême, & qu'en général les hommes
» étoient régis par les plus ſots d'entr'eux. »
Cette vérité, que Bolingbrooke appliquoit peut-être par humeur à l'Angleterre, eſt ſans doute inconteſtable dans preſque tous les empires de l'orient.



CHAPITRE XIX.

Le mépris & l'aviliſſement où ſont les peuples entretient l'ignorance des vizirs; ſecond effet du deſpotiſme.

SI les vizirs n'ont nul intérêt de s'inſtruire, il eſt, dira-t-on, de l'intérêt du public que les vizirs ſoient inſtruits; toute nation veut être bien gouvernée. Pourquoi donc ne voit-on point en ces pays de citoyens aſſez vertueux pour reprocher aux vizirs leur ignorance & leur injuſtice, & les forcer, par la crainte du mépris, à devenir citoyens? C'eſt que le propre du deſpotiſme eſt d'avilir & de dégrader les âmes.

Dans les états où la loi ſeule punit & récompenſe, où l'on n'obéit qu'à la loi, l'homme vertueux, toujours en ſûreté, y contracte une hardieſſe & une fermeté d'ame qui s'affoiblit néceſſairement dans les pays deſpotiques, où ſa vie, ſes biens & ſa liberté dépendent du caprice (*p*) & de la volonté arbitraire d'un ſeul

(*p*) On ne verra point en Turquie, comme en Ecoſſe, la loi, punir, dans le ſouverain, l'injuſtice commiſe envers un ſujet. A l'avénement de Malicorne au trône d'Ecoſſe, un ſeigneur lui préſente la patente

homme. Dans ces pays, il feroit auffi infenfé d'être vertueux, qu'il eût été fou de ne l'être pas en Crête & à Lacédémone : auffi n'y voit-on perfonne s'élever contre l'injuftice, &, plutôt que d'y applaudir, crier comme le philofophe Philoxene : *Qu'on me ramene aux carrieres.*

Dans ces gouvernements, que n'en coûte-t-il pas pour être vertueux ? à quels dangers la probité n'eft-elle pas expofée ? Suppofons un homme paffionné pour la vertu : vouloir qu'un tel homme apperçoive, dans l'injuftice ou l'incapacité des vizirs ou des fatrapes, la caufe des miferes publiques, & qu'il fe taife, c'eft vouloir les contradictoires. D'ailleurs, une probité muette feroit dans ce cas une probité inutile. Plus cet homme fera vertueux, plus il s'empreffera de nommer celui fur lequel doit tomber le mépris national : je dirai de plus qu'il le doit. Or, l'injuftice & l'imbécillité d'un vizir fe trouvant, comme je l'ai dit plus haut, toujours revêtue de la puiffance néceffaire pour condamner le mérite aux plus grands fupplices, cet homme fera d'autant plus promptement livré

---

de fes privileges, le priant de les confirmer : le roi la prend & la déchire. Le feigneur s'en plaint au parlement ; & le parlement ordonne que le roi, affis fur fon trône, fera tenu, en préfence de toute fa cour, de recoudre avec du fil & une aiguille la patente de ce feigneur.

livré aux muets, qu'il fera plus ami du bien public & de la vertu.

Si Néron forçoit au théatre les applaudissements des spectateurs, plus barbares encore que Néron, les vizirs exigent les éloges de ceux-là mêmes qu'ils surchargent d'impôts & qu'ils maltraitent. Ils sont semblables à Tibere: sous son regne, on traitoit de factieux jusqu'aux cris, jusqu'aux soupirs des infortunés qu'on opprimoit, parce que tout est criminel, dit Suetone, sous un prince qui se sent toujours coupable.

Il n'est point de vizir qui ne voulût réduire les hommes à la condition de ces anciens Perses, qui cruellement fouettés par l'ordre du prince, étoient ensuite obligés de comparoître devant lui: *Nous venons*, lui disoient-ils, *vous remercier d'avoir daigné vous souvenir de nous.*

La noble hardiesse d'un citoyen assez vertueux pour reprocher aux vizirs leur ignorance & leur injustice seroit donc bien-tôt suivie de son supplice (*q*); & personne ne s'y veut

(*q*) Qu'un vizir commette une faute dans son administration; si cette faute nuit au public, les peuples crient, & l'orgueil du vizir s'en offense: loin de revenir sur ses pas, & d'essayer, par une meilleure conduite, de calmer de trop justes plaintes, il ne s'occupe que des moyens d'imposer silence aux citoyens. Ces moyens de force les irritent; les cris redoublent;

exposer. Mais, dira-t-on, le héros, le brave ? Oui, répondrai-je, lorsqu'il est soutenu par l'espoir de l'estime & de la gloire. Est-il privé de cet espoir ? son courage l'abandonne. Chez un peuple esclave, l'on donneroit le nom de factieux à ce citoyen généreux ; son supplice trouveroit des approbateurs. Il n'est point de crimes auxquels on ne prodigue des éloges, lorsque, dans un état, la bassesse est devenue mœurs. « Si la peste, dit Gordon, avoit des » jarretieres, des cordons & des pensions à » donner, il est des théologiens assez vils, & » des jurisconsultes assez bas, pour soutenir que » le regne de la peste est de droit divin ; & que » se soustraire à ses malignes influences, c'est se » rendre coupable au premier chef. » Il est donc, en ces gouvernements, plus sage d'être le complice que l'accusateur des fripons ; les vertus & les talents y sont toujours en butte à la tyrannie.

Lors de la conquête de l'Inde par Thamas-Kouli-Kan, le seul homme estimable que ce prince trouva dans l'empire du Mogol étoit un nommé Mahmouth, & ce Mahmouth étoit exilé.

---

alors il ne reste au vizir que deux partis à prendre, ou d'exposer l'état à des révolutions, ou de porter le despotisme à ce terme extrême, qui toujours annonce la ruine des empires ; & c'est à ce dernier parti auquel s'arrêtent communément les vizirs.

Dans les pays ſoumis au deſpotiſme, l'amour, l'eſtime, les acclamations du public ſont des crimes dont le prince punit ceux qui les obtiennent. Après avoir triomphé des Bretons, Agricola, pour échapper aux applaudiſſements du peuple, ainſi qu'à la fureur de Domitien, traverſe de nuit les rues de Rome, ſe rend au palais de l'empereur ; le prince l'embraſſe froidement, Agricola ſe retire ; & le vainqueur de la Bretagne, dit Tacite, ſe perd au même inſtant dans la foule des autres eſclaves.

C'eſt dans ces temps malheureux qu'on pouvoit à Rome s'écrier, avec Brutus : *O vertu! tu n'es qu'un vain nom.* Comment en trouver chez des peuples qui vivent dans des tranſes perpétuelles, & dont l'ame, affaiſſée par la crainte, a perdu tout ſon reſſort ? On ne rencontre, chez ces peuples, que des puiſſants inſolents, & des eſclaves vils & lâches. Quel tableau plus humiliant pour l'humanité que l'audience d'un vizir, lorſque, dans une importance & une gravité ſtupide, il s'avance au milieu d'une foule de clients, & que ces derniers, ſérieux, muets, immobiles, les yeux fixes & baiſſés, attendent en tremblant (r) la faveur d'un regard, à peu près dans l'attitude de ces bramines, qui, les yeux fixés ſur le

(r) Le vizir, lui-même, n'entre qu'en tremblant au divan, quand le ſultan y eſt.

bout de leur nez, attendent la flamme bleue & divine dont le ciel doit l'enluminer, & dont l'apparition doit, selon eux, les élever à la dignité de pagode !

Quand on voit le mérite ainsi humilié devant un vizir sans talent, ou même un vil eunuque, on se rappelle malgré soi la vénération ridicule qu'au Japon l'on a pour les grues, dont on ne prononce jamais le nom que précédé du mot *O-thurisama*, c'est-à-dire, *monseigneur*.



CHAPITRE XX.

Du mépris de la vertu, & de la fausse estime qu'on affecte pour elle : troisieme effet du despotisme.

Si, comme je l'ai prouvé dans les chapitres précédents, l'ignorance des vizirs est une suite nécessaire de la forme despotique des gouvernements, le ridicule qu'en ces pays l'on jette sur la vertu en paroît être également l'effet.

Peut-on douter que, dans les repas somptueux des Perses, dans leurs soupers de bonne compagnie, l'on ne se moquât de la frugalité & de la grossiéreté des Spartiates ? & que des courtisans, accoutumés à ramper dans l'antichambre des eunuques pour y briguer l'honneur honteux d'en être le jouet, ne donnassent le nom de férocité au noble orgueil qui défendoit aux Grecs de se prosterner devant le grand roi ?

Un peuple esclave doit nécessairement jeter du ridicule sur l'audace, la magnanimité, le désintéressement, le mépris de la vie, enfin sur toutes les vertus fondées sur un amour extrême de la patrie & de la liberté. On devoit, en Perse, traiter de fou, d'ennemi du prince, tout sujet vertueux qui, frappé de l'héroïsme

des Grecs, exhortoit ſes concitoyens à leur reſſembler, & à prévenir, par une prompte réforme dans le gouvernement, la ruine prochaine d'un empire où la vertu étoit mépriſée (*s*). Les Perſes, ſous peine de ſe trouver vils, devoient trouver les Grecs ridicules. Nous ne pouvons jamais être frappés que des ſentiments qui nous affectent nous-mêmes vivement. Un grand citoyen, objet de vénération partout où l'on eſt citoyen, ne paſſera jamais que pour fou dans un gouvernement deſpotique.

Parmi nous autres Européens, encore plus éloignés de la vileté des orientaux que de l'héroïſme des Grecs, que de grandes actions paſſeroient pour folles, ſi ces mêmes actions n'étoient conſacrées par l'admiration de tous les ſiecles! Sans cette admiration, qui ne citeroit point comme ridicule cet ordre qu'avant la bataille de Mantinée le roi Agis reçut du peuple de Lacédémone: *Ne profitez point de l'avantage du nombre, renvoyez une partie de vos troupes; ne combattez l'ennemi qu'à force égale.* On traiteroit pareillement d'inſenſée la réponſe qu'à la journée des Argineuſes fit Cal-

(*s*) Au moment que trois cents Spartiates défendoient le pas des Termopyles, des transfuges d'Arcadie ayant fait à Xerxès le récit des jeux olympiques: *Quels hommes*, s'écria un ſeigneur Perſan, *allons-nous combattre! Inſenſibles à l'intérêt, ils ne ſont avides que de gloire.*

licratidas, général de la flotte Lacédémonienne : Hermon lui conseilloit de ne point combattre avec des forces inégales l'armée navale des Athéniens : *O Hermon*, lui répondit-il, *à Dieu ne plaise que je suive un conseil dont les suites seroient si funestes à ma patrie ! Sparte ne sera point déshonorée par son général. C'est ici qu'avec mon armée je dois vaincre ou périr. Est-ce à Callicratidas d'apprendre l'art des retraites à des hommes qui, jusqu'aujourd'hui, ne se sont jamais informés du nombre, mais seulement du lieu où campoient les ennemis ?* Une réponse si noble & si haute paroîtroit folle à la plupart des gens. Quels hommes ont assez d'élévation dans l'ame, une connoissance assez profonde de la politique, pour sentir, comme Callicratidas, de quelle importance il étoit d'entretenir, dans les Spartiates, l'audacieuse opiniâtreté qui les rendoit invincibles ? Ce héros savoit qu'occupés sans cesse à nourrir en eux le sentiment du courage & de la gloire, trop de prudence pourroit en émousser la finesse, & qu'un peuple n'a point les vertus dont il n'a pas les scrupules.

Les demi-politiques, faute d'embrasser une assez grande étendue de temps, sont toujours trop vivement frappés d'un danger présent. Accoutumés à considérer chaque action indépendamment de la chaîne qui les unit toutes entr'elles, lorsqu'ils pensent corriger un peuple

de l'excès d'une vertu, ils ne font le plus souvent que lui enlever le *palladium* auquel sont attachés ses succès & sa gloire.

C'est donc à l'ancienne admiration qu'on doit l'admiration présente que l'on conserve pour ces actions; encore cette admiration n'est-elle qu'une admiration hypocrite ou de préjugé. Une admiration sentie nous porteroit nécessairement à l'imitation.

Or, quel homme, parmi ceux-là mêmes qui se disent passionnés pour la gloire, rougit d'une victoire qu'il ne doit pas entiérement à sa valeur & à son habileté? Est-il beaucoup d'Antiochus-Soter? Ce prince sent qu'il ne doit la défaite des Galates qu'à l'effroi qu'avoit jeté dans leurs rangs l'aspect imprévu de ses éléphants: il verse des larmes sur ses palmes triomphales, & fait, sur le champ de bataille, élever un trophée à ses éléphants.

On vante la générosité de Gélon. Après la défaite de l'armée innombrable des Carthaginois, lorsque les vaincus s'attendoient aux conditions les plus dures, ce prince n'exige de Carthage humiliée que d'abolir les sacrifices barbares qu'ils faisoient de leurs propres enfants à Saturne. Ce vainqueur, ne veut profiter de sa victoire que pour conclure le seul traité qui, peut-être, ait jamais été en faveur de l'humanité. Parmi tant d'admirateurs, pourquoi Gélon n'a-t-il point d'imitateurs? Mille héros ont tour-à-tour sub-

jugué l'Asie : cependant il n'en est aucun qui, sensible aux maux de l'humanité, ait profité de sa victoire pour décharger les Orientaux du poids de la misere & de l'avillissement dont les accable le despotisme. Aucun d'eux n'a détruit ces maisons de douleur & de larmes, où la jalousie mutile sans pitié les infortunés destinés à la garde de ses plaisirs, & condamnés au supplice d'un desir toujours renaissant & toujours impuissant. L'on n'a donc pour l'action de Gélon qu'une estime hypocrite ou de préjugé.

Nous honorons la valeur, mais moins qu'on ne l'honoroit à Sparte ; aussi n'éprouvons nous pas, à l'aspect d'une ville fortifiée, le sentiment de mépris dont étoient affectés les Lacédémoniens. Quelques-uns d'eux, passant sous les murs de Corinthe, *quelles femmes*, demanderent-ils, *habitent cette cité*? Ce sont, leur répondit-on, des Corinthiens. *Ne savent-ils pas*, reprirent-ils, *ces hommes vils & lâches, que les seuls remparts impénétrables à l'ennemi sont des citoyens déterminés à la mort ?* Tant de courage & d'élévation d'ame ne se rencontre que dans des républiques guerrieres. De quelque amour que nous soyons animés pour la patrie, on ne verra point de mere, après la perte d'un fils tué dans le combat, reprocher au fils qui lui reste d'avoir survécu à sa défaite. On ne prendra point exemple sur ces vertueuses Lacédémoniennes : après la bataille de Leuctres,

honteuses d'avoir porté dans leur sein des hommes capables de fuir, celles dont les enfants étoient échappés au carnage se retiroient au fond de leurs maisons, dans le deuil & le silence, lorsqu'au contraire les meres, dont les fils étoient morts en combattant, pleines de joie & la tête couronnée de fleurs, alloient au temple en rendre graces aux dieux.

Quelques braves que soient nos soldats, on ne verra plus un corps de douze cents hommes soutenir, comme les Suisses, au combat de S. Jaques-l'hôpital (t). l'effort d'une armée de soixante mille hommes, qui paya sa victoire de la perte de huit mille soldats. On ne verra plus de gouvernements traiter de lâches, & condamner comme tels au dernier supplice dix soldats, qui, s'échappant du carnage de cette journée, apportoient chez eux la nouvelle d'une défaite si glorieuse.

(t) Dans l'histoire de Louis XI, M. Duclos dit que les Suisses, au nombre de 3000, soutinrent l'effort de l'armée du dauphin, composée de 14000 François & de 8000 Anglois. Ce combat se donna près de Bottelen, & les Suisses y furent presque tous tués.

A la bataille de Morgarten, 1300 Suisses mirent en déroute l'armée de l'archiduc Léopold, composée de 20000 hommes.

Près de Wesen, dans le canton de Glaris, 350 Suisses défirent 8000 Autrichiens: tous les ans on en célebre la mémoire sur le champ de bataille. Un orateur fait le panégyrique, & lit la liste des trois cents cinquante noms.

Si dans l'Europe même, l'on n'a plus qu'une admiration ſtérile pour de pareilles actions & de ſemblables vertus, quel mépris les peuples de l'orient ne doivent-ils point avoir pour ces mêmes vertus ? qui pourroit les leur faire reſpecter ? Ces pays ſont peuplés d'ames abjectes & vicieuſes : or, dès que les hommes vertueux ne ſont plus en aſſez grand nombre dans une nation pour y donner le ton, elle le reçoit néceſſairement des gens corrompus. Ces derniers, toujours intéreſſés à ridiculiſer les ſentiments qu'ils n'éprouvent pas, font taire les vertueux. Malheureuſement il en eſt peu qui ne cedent aux clameurs de ceux qui les environnent, qui ſoient aſſez courageux pour braver le mépris de leur nation, & qui ſentent aſſez nettement que l'eſtime d'une nation tombée dans un certain degré d'aviliſſement eſt une eſtime moins flatteuſe que déshonorante.

Le peu de cas qu'on faiſoit d'Annibal, à la cour d'Antiochus, a-t-il déshonoré ce grand homme ? La lâcheté avec laquelle Pruſias voulut le vendre aux Romains, a-t-elle donné atteinte à la gloire de cet illuſtre Carthaginois ? Elle n'a déshonoré aux yeux de la poſtérité que le roi, le conſeil & le peuple qui le livroient.

Le réſultat de ce que j'ai dit, c'eſt qu'on n'a réellement, dans les empires deſpotiques, que du mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom. Si tous les jours on l'invoque, &

ſi l'on en exige des citoyens, il en eſt, en ce cas, de la vertu comme de la vérité, qu'on demande à condition qu'on ſera aſſez prudent pour la taire.



CHAPITRE XXI.

Du renverſement des empires ſoumis au pouvoir arbitraire : quatrieme effet du deſpotiſme.

L'INDIFFÉRENCE des orientaux pour la vertu, l'ignorance & l'aviliſſement des ames, ſuite néceſſaire de la forme de leur gouvernement, doit à la fois en faire des citoyens fripons entr'eux, & ſans courage vis-à-vis de l'ennemi.

Voilà la cauſe de l'étonnante rapidité avec laquelle les Grecs & les Romains ſubjuguerent l'Aſie. Comment des eſclaves, élevés & nourris dans l'antichambre d'un maître, euſſent-ils étouffé, devant le glaive des Romains, les ſentiments habituels de crainte que le deſpotiſme leur avoit fait contracter ? Comment des hommes abrutis, ſans élévation dans l'ame, habitués à fouler les foibles, à ramper devant les puiſſants, n'euſſent-ils pas cédé à la magna-

nimité, à la politique, au courage des Romains, & ne se fussent-ils pas montré également lâches & dans le conseil & dans le combat ?

Si les Egyptiens, dit à ce sujet Plutarque, furent successivement esclaves de toutes les nations, c'est qu'ils furent soumis au despotisme le plus dur ; aussi ne donnerent-ils presque jamais que des preuves de lâcheté. Lorsque le roi Cléomene, chassé de Sparte, réfugié en Egypte, emprisonné par l'intrigue d'un ministre nommé Sobisius, eut massacré sa garde & rompu ses fers, le prince se présente dans les rues d'Alexandrie ; mais vainement il y exhorte les citoyens à le venger, à punir l'injustice, à secouer le joug de la tyrannie ; partout, dit Plutarque, il ne trouve que d'immobiles admirateurs. Il ne restoit à ce peuple vil & lâché que l'espece de courage qui fait admirer les grandes actions, non celui qui les fait exécuter.

Comment un peuple esclave résisteroit-il à une nation libre & puissante ? Pour user impunément du pouvoir arbitraire, le despote est forcé d'énerver l'esprit & le courage de ses sujets. Ce qui le rend puissant au dedans, le rend foible au dehors ; avec la liberté, il bannit de son empire toutes les vertus : elles ne peuvent, dit Aristote, habiter chez des ames serviles. Il faut, ajoute l'illustre président de Montesquieu, que nous avons déjà cité, commencer par être mauvais citoyen pour devenir

bon esclave. Il ne peut donc oppofer aux attaques d'un peuple, tel que les Romains, qu'un confeil & des généraux abfolument neufs dans la fcience politique & militaire, & pris dans cette même nation dont il a amolli le courage & retréci l'efprit; il doit donc être vaincu.

Mais, dira-t-on, les vertus ont cependant, dans les états defpotiques, quelquefois brillé du plus grand éclat. Oui, lorfque le trône a fucceffivement été occupé par plufieurs grands hommes. La vertu, engourdie par la préfence de la tyrannie, fe ranime à l'afpect d'un prince vertueux : fa préfence eft comparable à celle du foleil, lorfque fa lumiere perce & diffipe les nuages ténébreux qui couvroient la terre; alors tout fe ranime, tout fe vivifie dans la nature, les plaines fe peuplent de laboureurs, les bocages retentiffent de concerts aériens, & le peuple aîlé du ciel vole jufque fur la cime des chênes pour y chanter le retour du foleil. *O temps heureux*, s'écrie Tacite fous le regne de Trajan, *où l'on n'obéit qu'aux loix, où l'on peut penfer librement, & dire librement ce qu'on penfe; où l'on voit tous les cœurs voler au devant du prince, où fa vue feule eft un bienfait!*

Toutefois l'éclat que jettent de pareilles nations eft toujours de peu de durée. Si quelquefois elles atteignent au plus haut degré de puiffance & de gloire, & s'illuftrent par des fuccès

en tout genre, ces ſuccès, attachés, comme je viens de le dire, à la ſageſſe des rois qui les gouvernoient, & non à la forme de leur gouvernement, ont toujours été auſſi paſſagers que brillants : la force de pareils états, quelque impoſante qu'elle ſoit, n'eſt qu'une force illuſoire : c'eſt le coloſſe de Nabuchodonoſor, ſes pieds ſont d'argille. Il en eſt de ces empires comme du ſapin ſuperbe : ſa cime touche aux cieux, les animaux des plaines & des airs cherchent un abri ſous ſon ombrage ; mais, attaché à la terre par de trop foibles racines, il eſt renverſé au premier ouragan. Ces états n'ont qu'un moment d'exiſtence s'ils ne ſont environnés de nations peu entreprenantes & ſoumiſes au pouvoir arbitraire. La force reſpective de pareils états conſiſte alors dans l'équilibre de leur foibleſſe. Un empire deſpotique a-t-il reçu quelque échec, ſi le trône ne peut être raffermi que par une réſolution mâle & courageuſe, cet empire eſt détruit.

Les peuples qui gémiſſent ſous un pouvoir arbitraire n'ont donc que des ſuccès momentanés, que des éclairs de gloire : ils doivent, tôt ou tard, ſubir le joug d'une nation libre & entreprenante. Mais, en ſuppoſant que des circonſtances & des poſitions particulieres les arrachaſſent à ce danger, la mauvaiſe adminiſtration de ces royaumes ſuffit pour les détruire, les dépeupler & les changer en déſerts. La lan-

gueur léthargique, qui fucceffivement en faifit tous les membres, produit cet effet. Le propre du defpotifme eft d'étouffer les paffions ; or, dès que les ames ont, par le défaut de paffions, perdu leur activité ; lorfque les citoyens font, pour ainfi dire, engourdis par l'*opium* du luxe, de l'oifiveté & de la molleffe ; l'état tombe en confomption : le calme apparent dont il jouit n'eft, aux yeux de l'homme éclairé, que l'affaiffement précurfeur de la mort. Il faut des paffions dans un état ; elles en font l'ame & la vie : le peuple le plus paffionné eft, à la longue, le peuple triomphant.

L'effervefcence modérée des paffions eft falutaire aux empires ; ils font, à cet égard, comparables aux mers dont les eaux ftagnantes exhaleroient en croupiffant des vapeurs funeftes à l'univers, fi, en les foulevant, la tempête ne les épuroit.

Mais, fi la grandeur des nations foumifes au pouvoir arbitraire n'eft qu'une grandeur momentanée, il n'en eft pas ainfi des gouvernements où la puiffance eft, comme dans Rome & dans la Grece, partagée entre le peuple, les grands ou les rois. Dans ces états, l'intérêt particulier, étroitement lié à l'intérêt public, change les hommes en citoyens. C'eft dans ces pays qu'un peuple, dont les fuccès tiennent à la conftitution même de fon gouvernement, peut s'en promettre de durables. La néceffité où fe trouve

alors le citoyen de s'occuper d'objets importants, la liberté qu'il a de tout penser & de tout dire, donne plus de force & d'élévation à son ame ; l'audace de son esprit passe dans son cœur ; elle lui fait concevoir des projets plus vastes, plus hardis, exécuter des actions plus courageuses. J'ajouterai même que, si l'intérêt particulier n'est point entiérement détaché de l'intérêt public ; si les mœurs d'un peuple, tel que les Romains, ne sont pas aussi corrompues qu'elles l'étoient du temps des Marius & des Sylla ; l'esprit de faction, qui force les citoyens à s'observer & à se contenir réciproquement, est l'esprit conservateur de ces empires : ils ne se soutiennent que par le contre-poids des intérêts opposés. Jamais les fondements de ces états ne sont plus assurés que dans ces moments de fermentation extérieure où ils paroissent prêts à s'écrouler. Ainsi, le fond des mers est calme & tranquille, lors même que les aquilons, déchaînés sur leur surface, semblent les bouleverser jusque dans leurs abymes.

Après avoir reconnu, dans le despotisme oriental, la cause de l'ignorance des visirs, de l'indifférence des peuples pour la vertu, & du renversement des empires soumis à cette forme de gouvernement, je vais, dans d'autres constitutions d'état, montrer la cause des effets contraires.



CHAPITRE XXII.

De l'amour de certains peuples pour la gloire & la vertu.

Ce chapitre eſt une conſéquence ſi néceſſaire du précédent, que je me croirois à ce ſujet diſpenſé de tout examen ſi je ne ſentois combien l'expoſition des moyens propres à néceſſiter les hommes à la vertu peut être agréable au public; & combien les détails, ſur une pareille matiere, ſont inſtructifs pour ceux mêmes qui la poſſedent le mieux. J'entre donc en matiere. Je jette les yeux ſur les républiques les plus fécondes en hommes vertueux; je les arrête ſur la Grece, ſur Rome; & j'y vois naître une multitude de héros. Leurs grandes actions, conſervées avec ſoin dans l'hiſtoire, y ſemblent recueillies pour répandre les odeurs de la vertu dans les ſiecles les plus corrompus & les plus reculés; il en eſt de ces actions comme de ces vaſes d'encens, qui, placés ſur l'autel des dieux, ſuffiſent pour remplir de parfums la vaſte étendue du temple.

En conſéquence la continuité d'actions vertueuſes que préſente l'hiſtoire de ces peuples, ſi je veux en découvrir la cauſe, je l'apperçois

dans l'adresse avec laquelle les législateurs de ces nations avoient lié l'intérêt particulier à l'intérêt public (*u*).

Je prends l'action de Régulus pour preuve de cette vérité. Je ne suppose en ce général aucun sentiment d'héroïsme, pas même ceux que lui devoit inspirer l'éducation Romaine ; & je dis que, dans le siecle de ce consul, la législation, à certains égards, étoit tellement perfectionnée, qu'en ne consultant que son intérêt personnel, Régulus ne pouvoit se refuser à l'action généreuse qu'il fit. En effet, lorsqu'instruit de la discipline des Romains, on se rappelle que la fuite, ou même la perte de leur bouclier dans le combat, étoit punie du supplice de la bastonnade, dans lequel le coupable expiroit ordinairement, n'est-il pas évident qu'un consul vaincu, fait prisonnier & député par les Carthaginois pour traiter de l'échange des prisonniers, ne pouvoit s'offrir aux yeux des Romains sans craindre ce mépris, toujours si humiliant de la part des républicains, & si insoutenable pour une ame élevée ? qu'ainsi, le seul parti que Régulus eût à prendre, étoit d'effacer par quelque action héroïque, la honte de sa défaite ? Il devoit donc s'opposer au traité d'échange que

(*u*) C'est dans cette union que consiste le véritable esprit des loix.

le sénat étoit prêt à signer. Il exposoit, sans doute, sa vie par ce conseil ; mais ce danger n'étoit pas imminent ; il étoit assez vraisemblable, qu'étonné de son courage, le sénat n'en seroit que plus empressé à conclure un traité qui devoit lui rendre un citoyen si vertueux. D'ailleurs, en supposant que le sénat se rendît à son avis, il étoit encore très-vraisemblable que, par crainte de représailles, ou par admiration pour sa vertu, les Carthaginois ne le livreroient point au supplice dont ils l'avoient menacé. Régulus ne s'exposoit donc qu'au danger auquel, je ne dis pas un héros, mais un homme prudent & sensé devoit se présenter pour se soustraire au mépris, & s'offrir à l'admiration des Romains.

Il est donc un art de nécessiter les hommes aux actions héroïques ; non que je prétende insinuer que Régulus n'ait fait qu'obéir à cette nécessité, & que je veuille donner atteinte à sa gloire ; l'action de Régulus fut, sans doute, l'effet de l'enthousiasme impétueux qui le portoit à la vertu ; mais un pareil enthousiasme ne pouvoit s'allumer qu'à Rome.

Les vices & les vertus d'un peuple sont toujours un effet nécessaire de sa législation ; & c'est la connoissance de cette vérité qui, sans doute, a donné lieu à cette belle loi de la Chine : pour y féconder les germes de la vertu, on veut que les mandarins participent à la gloire

ou à la honte des actions (*x*) vertueuses ou infâmes, commises dans leurs gouvernements ; & qu'en conséquence, ces mandarins soient élevés à des postes supérieurs, ou rabaissés à des grades inférieurs.

Comment douter que la vertu ne soit, chez tous les peuples, l'effet de la sagesse plus ou moins grande de l'administration ? Si les Grecs & les Romains furent si long-temps animés de ces vertus mâles & courageuses, qui sont, comme dit Balzac, *des courses que l'ame fait au-delà des devoirs communs*, c'est que les vertus de cette espece sont presque toujours le partage des peuples où chaque citoyen a part à la souveraineté.

Ce n'est qu'en ces pays qu'on trouve un Fabricius. Pressé par Pyrrhus de le suivre en Epire : *Pyrrhus*, lui dit-il, *vous êtes, sans doute, un prince illustre, un grand guerrier ; mais vos peuples gémissent dans la misere. Quelle témérité de vouloir me mener en Epire ? Doutez-vous que, bientôt rangés sous ma loi, vos peuples ne préférassent l'exemption de tributs aux surcharges de vos impôts, & la*

(*x*) Il n'en est pas ainsi des autres empires de l'orient ; les gouverneurs n'y sont chargés que de lever les impôts & de s'opposer aux séditions. D'ailleurs, on n'exige point d'eux qu'ils s'occupent du bonheur des peuples de leur province ; leur pouvoir même à cet égard est très-borné.

ſûreté à l'incertitude de leurs poſſeſſions. Aujourd'hui votre favori, demain je ſerois votre maître. Un tel diſcours ne pouvoit être prononcé que par un Romain. C'eſt dans les républiques (*y*) qu'on apperçoit, avec étonnement, juſqu'où peuvent être portés la hauteur du courage & l'héroïſme de la patience. Je citerai Thémiſtocle pour exemple en ce genre : peu de jours avant la bataille de Salamine, ce guerrier, inſulté en plein conſeil par le général des Lacédémoniens, ne répond à ſes menaces que ces deux mots : *Frappe, mais écoute.* A cet exemple, j'ajouterai celui de Timoléon ; il eſt accuſé de malverſation, le peuple eſt prêt à mettre en pieces ſes délateurs ; il en arrête la fureur en diſant : *O Syracuſains ! qu'allez-vous faire ? Songez que tout citoyen a le droit de m'accuſer : gardez-vous, en cédant à la reconnoiſſance, de donner atteinte à cette même*

(*y*) On voit, par les lettres du cardinal Mazarin, qu'il ſentoit tout l'avantage de cette conſtitution d'état. Il craignoit que l'Angleterre, en ſe formant en république, ne devînt trop redoutable à ſes voiſins. Dans une lettre à M. le Tellier, il dit : « Dom Louis & » moi nous ſavons bien que Charles II eſt hors des » royaumes qui lui appartiennent ; mais, entre toutes » les raiſons qui peuvent engager les rois nos maîtres » à ſonger à ſon rétabliſſement, une des plus fortes » eſt d'empêcher l'Angleterre de former une république » puiſſante qui, dans la ſuite, donneroit à penſer à » tous ſes voiſins. »

liberté, qu'il m'eſt ſi glorieux de vous avoir rendue.

Si l'hiſtoire Grecque & Romaine eſt pleine de ces traits héroïques, &, ſi l'on parcourt preſque inutilement toute l'hiſtoire du deſpotiſme pour en trouver de pareils, c'eſt que, dans ces gouvernements, l'intérêt particulier n'eſt jamais lié à l'intérêt public; c'eſt qu'en ces pays, entre mille qualités, c'eſt la baſſeſſe qu'on honore, la médiocrité qu'on récompenſe (z); c'eſt à cette médiocrité qu'on confie preſque toujours l'adminiſtration publique; on en écarte les gens d'eſprit. Trop inquiets & trop remuants, ils altéreroient, dit-on, le repos de l'état; repos comparable au moment de ſilence, qui, dans la nature, précede de quelques inſtants la tempête. La tranquillité d'un état ne prouve pas toujours le bonheur des ſujets. Dans les gouvernements arbitraires, les hommes ſont comme ces chevaux qui, ſerrés par les murailles, ſouffrent, ſans remuer, les plus cruelles opérations; le courſier en liberté ſe cabre au premier coup. On prend, dans ces pays, la léthargie pour la tranquillité. La paſſion de la gloire, inconnue chez ces nations, peut ſeule entretenir, dans le corps

(z) Dans ces pays, l'eſprit & les talents ne ſont honorés que ſous de grands princes & de grands miniſtres.

politique, la douce fermentation qui le rend sain & robuste, & qui développe toute espece de vertus & de talents. Les siecles les plus favorables aux lettres ont, par cette raison, toujours été les plus fertilos en grands généraux & en grands politiques : le même soleil vivifie les cedres & les platanes.

Au reste, cette passion de la gloire, qui, divinisée chez les païens, a reçu les hommages de toutes les républiques, n'a principalement été honorée que dans les républiques pauvres & guerrieres.



CHAPITRE

CHAPITRE XXIII.

Que les nations pauvres ont toujours été & plus avides de gloire, & plus fécondes en grands hommes que les nations opulentes.

Les héros, dans les républiques commerçantes, femblent ne s'y préfenter que pour y détruire la tyrannie, & difparoître avec elle. C'étoit dans le premier moment de la liberté de la Hollande que Balzac difoit de fes habitants, qu'*ils avoient mérité d'avoir Dieu feul pour roi, puifqu'ils n'avoient pu endurer d'avoir un roi pour Dieu.* Le fol propre à la production des grands hommes eft, dans ces républiques, bientôt épuifé. C'eft la gloire de Carthage qui difparoît avec Annibal. L'efprit de commerce y détruit néceffairement l'efprit de force & de courage. *Les peuples riches*, dit ce même Balzac, *fe gouvernent par les difcours de la raifon, qui conclud à l'utile, & non felon l'inftitution morale, qui fe propofe l'honnête & le hafardeux.*

Le courage vertueux ne fe conferve que chez les nations pauvres. De tous les peuples, les Scythes étoient, peut-être, les feuls qui chan-

taſſent des hymnes en l'honneur des dieux, ſans jamais leur demander aucune grace ; perſuadés, diſoient-ils, que rien ne manque à l'homme de courage. Soumis à des chefs dont le pouvoir étoit aſſez étendu, ils étoient indépendants, parce qu'ils ceſſoient d'obéir au chef lorſqu'il ceſſoit d'obéir aux loix. Il n'en eſt pas des nations riches, comme de ces Scythes, qui n'avoient d'autre beſoin que celui de la gloire. Par-tout où le commerce fleurit, on préfere les richeſſes à la gloire, parce que ces richeſſes ſont l'échange de tous les plaiſirs, & que l'acquiſition en eſt plus facile.

Or quelle ſtérilité de vertus & de talents cette préférence ne doit-elle point occaſioner ? La gloire ne pouvant jamais être décernée que par la reconnoiſſance publique, l'acquiſition de la gloire eſt toujours le prix des ſervices rendus à la patrie : le deſir de la gloire ſuppoſe toujours le deſir de ſe rendre utile à ſa nation.

Il n'en eſt pas ainſi du deſir des richeſſes. Elles peuvent être quelquefois le prix de l'agiotage, de la baſſeſſe, de l'eſpionnage, & ſouvent du crime ; elles ſont rarement le partage des plus ſpirituels & des plus vertueux. L'amour des richeſſes ne porte donc pas néceſſairement à l'amour de la vertu. Les pays commerçants doivent donc être plus féconds en bons négociants qu'en bons citoyens, en grands banquiers qu'en héros.

Ce n'eſt donc point ſur le terrein du luxe & des richeſſes, mais ſur celui de la pauvreté, que croiſſent les ſublimes vertus (*a*); rien de ſi rare que de rencontrer des ames élevées (*b*) dans les empires opulents; les citoyens y contractent trop de beſoins. Quiconque les a multipliés a donné à la tyrannie des otages de ſa baſſeſſe & de ſa lâcheté. La vertu qui ſe contente de peu eſt la ſeule qui ſoit à l'abri de la corruption. C'eſt cette eſpece de vertu qui dicta la réponſe que fit au miniſtre Anglois un ſeigneur diſtingué par ſon mérite. La cour ayant intérêt de l'attirer dans ſon parti, M. Walpole va le trouver: je viens, lui dit-il, de la part du roi, vous aſſurer de ſa protection, vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, & vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite. *Milord*, lui répliqua le ſeigneur Anglois, *avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon ſouper devant vous.* On lui ſert au même inſ-

(*a*) J'y ajouterai le bonheur. Ce qu'il eſt impoſſible de dire des particuliers, peut ſe dire des peuples; c'eſt que les plus vertueux ſont toujours les plus heureux: or les plus vertueux ne ſont pas les plus riches & les plus commerçants.

(*b*) De tous les peuples de la Germanie, le Sueones, dit Tacite, ſont les ſeuls, qui, à l'exemple des Romains, faſſent cas des richeſſes, & qui ſoient, comme eux, ſoumis au deſpotiſme.

tant un hachis fait du reste d'un gigot dont il avoit dîné. Se tournant alors vers M. Walpole, *Milord*, ajouta-t-il, *pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas, soit un homme que la cour puisse aisément gagner ? Dites au roi ce que vous avez vu ; c'est la seule réponse que j'aie à lui faire.* Un pareil discours part d'un caractere qui fait retrécir le cercle de ses besoins ; & combien en est-il qui, dans un pays riche, résistent à la tentation perpétuelle des superfluités ? combien la pauvreté d'une nation ne rend-elle pas à la patrie d'hommes vertueux que le luxe eût corrompus ? *O philosophes* ! s'écrioit souvent Socrate, *vous qui représentez les dieux sur la terre, sachez comme eux vous suffire à vous-mêmes, vous contenter de peu ; sur-tout, n'allez point, en rampant, importuner les princes & les rois.* „ Rien de plus ferme & de plus vertueux, dit „ Cicéron, que le caractere des premiers sages „ de la Grece. Aucun péril ne les effrayoit, „ aucun obstacle ne les décourageoit, aucune „ considération ne les retenoit, & ne leur „ faisoit sacrifier la vérité aux volontés absolues „ des princes. " Mais ces philosophes étoient nés dans un pays pauvre : aussi leurs successeurs ne conserverent-ils pas toujours les mêmes vertus. On reproche à ceux d'Alexandrie d'avoir eu trop de complaisance pour les princes leurs bienfaiteurs, & d'avoir acheté par des bassesses

le tranquille loisir dont ces princes les laissoient jouïr. C'est à ce sujet que Plutarque s'écrie : „ Quel spectacle plus avilissant pour l'humanité „ que de voir des sages prostituer leurs éloges „ aux gens en place ! Faut-il que les cours „ des rois soient si souvent l'écueil de la sagesse „ & de la vertu ? Les grands ne devroient-ils „ pas sentir que tous ceux qui ne les entre- „ tiennent que des choses frivoles les trom- „ pent (*c*) ? La vraie maniere de les servir „ c'est de leur reprocher leurs vices & leurs „ travers, de leur apppendre qu'il leur sied mal „ de passer les jours dans les divertissements. „ Voilà le seul langage digne d'un homme ver- „ tueux ; le mensonge & la flatterie n'habitent „ jamais sur ses levres. "

Cette exclamation de Plutarque est sans doute très-belle, mais elle prouve plus d'amour pour la vertu que de connoissance de l'humanité. Il

---

(*c*) Il fut, sans doute, un temps où les gens d'esprit n'avoient droit de parler aux princes que pour leur dire des choses vraiment utiles. En conséquence, les philosophes de l'Inde ne sortoient qu'une fois l'an de leur retraite : c'étoit pour se rendre au palais du roi. Là, chacun déclaroit à haute voix, & ses réflexions politiques sur l'administration, & les changements ou les modifications qu'on devoit apporter dans les loix. Ceux dont les réflexions étoient, trois fois de suite, jugées fausses ou peu importantes, perdoient le droit de parler. *Histoire critique de la philosophie, tome II.*

en eſt de même de celle de Pythagore : „ Je
„ refuſe, dit-il, le nom de philoſophes à ceux
„ qui cedent à la corruption des cours : ceux-
„ là ſeuls ſont dignes de ce nom, qui ſont prêts
„ à ſacrifier, devant les rois, leurs vies, leurs
„ richeſſes, leurs dignités, leurs familles, &
„ même leur réputation. C'eſt, ajoute Pytha-
„ gore, par cet amour pour la vérité qu'on par-
„ ticipe à la divinité, & qu'on s'y unit de la
„ maniere la plus noble & la plus intime. "

De tels hommes ne naiſſent pas indifféremment dans toute eſpece de gouvernements : tant de vertus ſont l'effet, ou du fanatiſme philoſophique, qui s'éteint promptement, ou d'une éducation ſinguliere, ou d'une excellente légiſlation. Les philoſophes, de l'eſpece dont parlent Plutarque & Pythagore, ont preſque tous reçu le jour chez des peuples pauvres & paſſionnés pour la gloire.

Non que je regarde l'indigence comme la ſource des vertus : c'eſt à l'adminiſtration, plus ou moins ſage, des honneurs & des récompenſes qu'on doit, chez tous les peuples, attribuer la production des grands hommes. Mais ce qu'on n'imaginera pas ſans peine, c'eſt que les vertus & les talents ne ſont nulle part récompenſés d'une maniere auſſi flatteuſe, que dans les républiques pauvres & guerrieres.

CHAPITRE XXIV.

Preuve de cette vérité.

POUR ôter à cette propofition tout air de paradoxe, il fuffit d'obferver que les deux objets les plus généraux du defir des hommes font les richeffes & les honneurs. Entre ces deux objets, c'eft des honneurs dont ils font le plus avides, lorfque ces honneurs font difpenfés d'une maniere flatteufe pour l'amour-propre.

Le defir de les obtenir rend alors les hommes capables des plus grands efforts, & c'eft alors qu'ils operent des prodiges. Or ces honneurs ne font nulle part répartis avec plus de juftice, que chez les peuples qui, n'ayant que cette monnoie pour payer les fervices rendus à la patrie, ont, par conféquent, le plus grand intérêt à la tenir en valeur : auffi les républiques pauvres de Rome & de la Grece ont-elles produit plus de grands hommes que tous les vaftes & riches empires de l'Orient.

Chez les peuples opulents & foumis au defpotifme, on fait & l'on doit faire peu de cas de la monnoie des honneurs. En effet, fi les honneurs empruntent leur prix de la maniere dont ils font adminiftrés ; &, fi, dans l'Orient, les

fultans en font les difpenfateurs, on fent qu'ils doivent fouvent les décréditer par le mauvais choix de ceux qu'ils en décorent. Auffi, dans ces pays, les honneurs ne font proprement que des titres ; ils ne peuvent vivement flatter l'orgueil, parce qu'ils font rarement unis à la gloire, qui n'eft point en la difpofition des princes, mais du peuple ; puifque la gloire n'eft autre chofe que l'acclamation de la reconnoiffance publique. Or, lorfque les honneurs font avilis, le defir de les obtenir s'attiédit ; ce defir ne porte plus les hommes aux grandes chofes ; & les honneurs deviennent dans l'état un reffort fans force, dont les gens en place négligent avec raifon de fe fervir.

Il eft un canton dans l'Amérique, où, lorfqu'un fauvage a remporté une victoire, ou manié adroitement une négociation, on lui dit dans une affemblée de la nation : *tu es un homme*. Cet éloge l'excite plus aux grandes actions que toutes les dignités propofées dans les états defpotiques à ceux qui s'illuftrent par leurs talents.

Pour fentir tout le mépris que doit quelquefois jeter fur les honneurs la maniere ridicule dont on les adminiftre, qu'on fe rappelle l'abus qu'on en faifoit fous le regne de Claude. Sous cet empereur, dit Pline, un citoyen tua un corbeau célebre par fon adreffe ; ce citoyen fut mis à mort ; on fit à cet oifeau des funérailles

magnifiques ; un joueur de flûte précédoit le lit de parade fur lequel deux efclaves portoient le corbeau, & le convoi étoit fermé par une infinité de gens de tout fexe & de tout âge. C'eft à ce fujet que Pline s'écrie : „ Que diroient „ nos ancêtres, fi, dans cette même Rome, „ où l'on enterroit nos premiers rois fans „ pompe, où l'on n'a point vengé la mort du „ deftructeur de Carthage & de Numance, ils „ affiftoient aux obfeques d'un corbeau ? "

Mais, dira-t-on, dans les pays foumis au pouvoir arbitraire, les honneurs cependant font quelquefois le prix du mérite. Oui, fans doute, mais ils le font plus fouvent du vice & de la baffeffe. Les honneurs font, dans ces gouvernements, comparables à ces arbres épars dans les déferts, dont les fruits, quelquefois enlevés par les oifeaux du ciel, deviennent trop fouvents la proie du ferpent qui, du pied de l'arbre, s'eft, en rampant, élevé jufqu'à fa cime.

Les honneurs une fois avilis, ce n'eft plus qu'avec de l'argent qu'on paie les fervices rendus à l'état. Or, toute nation qui ne s'acquitte qu'avec de l'argent eft bientôt furchargée de dépenfes ; l'état épuifé devient bientôt infolvable ; alors il n'eft plus de récompenfe pour les vertus & les talents.

En vain, dira-t-on, qu'éclairés par le befoin, les princes, en cette extrêmité, devroient avoir recours à la monnoie des hon-

neurs; si, dans les républiques pauvres, où la nation en corps est la distributrice des graces, il est facile de réhausser le prix de ces honneurs, rien de plus difficile que de les mettre en valeur dans un pays despotique.

Quelle probité cette administration de la monnoie des honneurs ne supposeroit-elle pas dans celui qui voudroit y donner du cours? Quelle force de caractere pour résister aux intrigues des courtisans? Quel discernement pour n'accorder ces honneurs qu'à de grands talents & de grandes vertus, & les refuser constamment à tous ces hommes médiocres qui les décréditeroient? Quelle justesse d'esprit pour saisir le moment précis où ces honneurs, devenus trop communs, n'excitent plus les citoyens aux mêmes efforts, où l'on doit, par conséquent, en créer de nouveaux?

Il n'en est pas des honneurs comme des richesses. Si l'intérêt public défend les réfontes dans les monnoies d'or & d'argent, il exige, au contraire, qu'on en fasse dans la monnoie des honneurs, lorsqu'ils ont perdu du prix qu'ils ne doivent qu'à l'opinion des hommes.

Je remarquerai à ce sujet, qu'on ne peut, sans étonnement, considérer la conduite de la plupart des nations, qui chargent tant de gens de la régie de leurs finances, & n'en nomment aucun pour veiller à l'administration

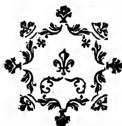
des honneurs. Quoi de plus utile cependant que la discussion sévere du mérite de ceux qu'on éleve aux dignités ? Pourquoi chaque nation n'auroit-elle pas un tribunal qui, par un examen profond & public, l'assurât de la réalité des talents qu'elle récompense ? Quel prix un pareil examen ne mettroit-il pas aux honneurs ? quel desir de les mériter ? quel changement heureux ce desir n'occasionneroit-il pas, & dans l'éducation particuliere, &, peu-à-peu, dans l'éducation publique ? changement duquel dépend, peut-être, toute la différence qu'on remarque entre les peuples.

Parmi les vils & lâches courtisans d'Antiochus, que d'hommes, s'ils eussent été dès l'enfance élevés à Rome, auroient, comme Popilius, tracé au tour de ce roi le cercle dont il ne pouvoit sortir sans se rendre l'esclave ou l'ennemi des Romains.

Après avoir prouvé que les grandes récompenses font les grandes vertus, & que la sage administration des honneurs est le lien le plus fort que les législateurs puissent employer pour unir l'intérêt particulier à l'intérêt général, & former des citoyens vertueux ; je suis, je pense, en droit d'en conclure que l'amour ou l'indifférence de certains peuple pour la vertu est un effet de la forme différente de leurs gouvernements. Or ce que je dis de la passion de la vertu, que j'ai prise pour exemple, peut

s'appliquer à toute autre espece de passions. Ce n'est donc point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de passions dont les divers peuples paroissent susceptibles.

Pour derniere preuve de cette vérité, je vais montrer que la force de nos passions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.



CHAPITRE XXV.

Du rapport exact entre la force des passions & la grandeur des récompenses qu'on leur propose pour objet.

Pour sentir toute l'exactitude de ce rapport, c'est à l'histoire qu'il faut avoir recours. J'ouvre celle du Mexique : je vois des monceaux d'or offrir à l'avarice des Espagnols plus de richesses que ne leur en eût procuré le pillage de l'Europe entiere. Animés du desir de s'en emparer, ces mêmes Espagnols quittent leurs biens, leurs familles ; entreprennent sous la conduite de Cortez, la conquête du nouveau monde ; combattent à la fois le climat, le besoin, le nombre, la valeur ; & en triomphe par un courage aussi opiniâtre qu'impétueux.

Plus échauffés encore de la soif de l'or, & d'autant plus avides de richesses qu'ils sont plus indigents, je vois les flibustiers passer des mers du nord à celles du sud, attaquer des retranchements impénétrables, défaire, avec une poignée d'hommes, des corps nombreux de soldats disciplinés ; & ces mêmes flibustiers, après avoir ravagé les côtes du sud, se r'ouvrir de

nouveau un paſſage dans les mers du nord, en furmontant, par des travaux incroyables, des combats continuels & un courage à toute épreuve, les obſtacles que les hommes & la nature mettoient à leur retour.

Si je jette les yeux ſur l'hiſtoire du nord, les premiers peuples qui ſe préſente à mes regards ſont les diſciples d'Odin. Ils ſont animés de l'eſpoir d'une récompenſe imaginaire, mais la plus grande de toutes, lorſque la crédulité la réaliſe. Auſſi, tant qu'ils ſont animés d'une foi vive, ils montrent un courage qui, proportionné à des récompenſes céleſtes, eſt encore ſupérieur à celui des flibuſtiers. *Nos guerriers, avides du trépas*, dit un de leurs poëtes, *le cherchent avec fureur : dans les combats, frappés du coup mortel, on les voit tomber, rire & mourir.* Ce qu'un de leurs rois, nommé Lodbrog, confirme, lorſqu'il s'écrie ſur le champ de bataille : *Quelle joie inconnue me ſaiſit ? Je meurs ; j'entends la voix d'Odin qui m'appelle ; déja les portes de ſon palais s'ouvrent ; j'en vois ſortir des filles demi-nues ; elles ſont ceintes d'une écharpe bleue qui releve la blancheur de leur ſein ; elles s'avancent vers moi, & m'offrent une bierre délicieuſe dans le crane ſanglant de mes ennemis.*

Si du nord je paſſe au midi, j'y vois Mahomet, créateur d'une religion pareille à celle d'Odin, ſe dire l'envoyé du ciel, annoncer

aux Sarrazins que le très-haut leur a livré la terre, qu'il fera marcher devant eux la terreur & la désolation, mais qu'il faut en mériter l'empire par la valeur. Pour échauffer leur courage, il enseigne que l'éternel a jeté un pont sur l'abyme des enfers. Ce pont est plus étroit que le tranchant du cimeterre. Après la résurrection, le brave le franchira d'un pied léger pour s'élever aux voûtes célestes; & le lâche, précipité de ce pont, sera, en tombant, reçu *dans la gueule de l'horrible serpent qui habite l'obscure caverne de la maison de la fumée.* Pour confirmer la mission du prophete, ses disciples ajoutent que, monté sur l'Al-borak, il a parcouru les sept cieux, vu l'ange de la mort & le coq blanc, qui, les pieds posés sur le premier ciel, cache sa tête dans le septieme; que Mahomet a fendu la lune en deux, a fait jaillir des fontaines de ses doigts; qu'il a donné la parole aux brutes; qu'il s'est fait suivre par les forêts, saluer par les montagnes (*d*); & qu'ami de Dieu, il leur apporte la loi

(*d*) On rapporte beaucoup d'autres miracles de Mahomet. Un chameau rétif l'ayant apperçu de loin, vint, dit-on, se jeter aux genoux de ce prophête, qui le flatta & lui ordonna de se corriger. On raconte qu'une autrefois ce même prophête rassasia trente mille hommes avec le foie d'une brebis. Le P. Maracio convient du fait, & prétend que ce fut l'œuvre du démon. A l'égard de prodiges encore plus étonnants,

que ce Dieu lui a dictée. Frapés de ces récits, les Sarrazins prêtent au discours de Mahomet une oreille d'autant plus crédule, qu'il leur fait des descriptions plus voluptueuses du séjour céleste destiné aux hommes vaillants. Intéressés par les plaisirs des sens à l'existence de ces beaux lieux, je les vois, échauffés de la plus vive croyance & soupirant sans cesse après les houris, fondre avec fureur sur leurs ennemis. *Guerriers*, s'écrie dans le combat un de leurs généraux, nommé Ikrimach, *je les vois ces belles filles aux yeux noirs; elles sont quatre-vingt. Si l'une d'elles paroissoit sur la terre, tous les rois descendroient de leur trône pour la suivre. Mais, que vois-je? C'en est une qui s'avance; elle a un cothurne d'or pour chaussure; d'une main, elle tient un mouchoir de soie verte; & de l'autre, une topaze: elle me fait signe de la tête, en me disant: Venez ici, mon bien-aimé... Attendez-moi, divine houri; je me précipite dans les bataillons*

tels que de fendre la lune, de faire danser les montagnes, parler les épaules de moutons rôtis, les musulmans assurent que, s'il les opéra, c'est que des prodiges aussi frappants, & qui surpassent autant toute la force & la supercherie humaine, sont absolument nécessaires pour convertir les esprits forts, gens toujours très-difficiles en fait de miracles.

Les persans, au rapport de Chardin, croient que Fatime, femme de Mahomet, fut de son vivant enlevée au ciel. Ils célèbrent son assomption.

infidelles : je donne ; je reçois la mort & vous rejoins.

Tant que les yeux crédules des Sarrazins virent aussi distinctement les houris, la passion des conquêtes, proportionnée en eux à la grandeur des récompenses qu'ils attendoient, les anima d'un courage supérieur à celui qu'inspire l'amour de la patrie : aussi produisit-il de plus grands effets, & les vit-on, en moins d'un siecle, soumettre plus de nations que les Romains n'en avoient subjugué en six cents ans.

Aussi les Grecs, supérieurs aux Arabes, en nombre, en discipline, en armures & en machines de guerre, fuyoient-ils devant eux, comme des colombes à la vue de l'épervier (e).

(e) L'empereur Héraclius, étonné des défaites multipliées de ses armées, assemble à ce sujet un conseil, moins composé d'hommes d'état que de théologiens : on y expose les maux actuels de l'empire, on en cherche les causes ; & l'on conclud, selon l'usage de ces temps, que les crimes de la nation avoient irrité le Très-haut, & qu'on ne pourroit mettre fin à tant de malheurs que par le jeûne, les larmes & la priere.

Cette résolution prise, l'empereur ne considere aucune des ressources qui lui restoient encore après tant de désastres ; ressource qui se fussent d'abord présentées à son esprit, s'il avoit su que le courage n'étoit jamais que l'effet des passions ; que, depuis la destruction de la république, les Romains n'étant plus animés de l'amour de la patrie, c'étoit opposer de timides agneaux à des loups furieux, que de mettre des hommes sans passions aux mains avec des fanatiques.

Toutes les nations liguées ne leur auroient alors opposé que d'impuissantes barrieres.

Pour leur résister, il eût fallu armer les chrétiens du même esprit dont la loi de Mahomet animoit les musulmans ; promettre le ciel & la palme du martyre, comme S. Bernard la promit du temps des croisades, à tout guerrier qui mourroit en combattant les infideles, proposition que l'empereur Nicéphore fit aux Evêques assemblés, qui, moins habiles que S. Bernard, la rejetterent d'une commune voix (*f*). Ils ne s'apperçurent point que ce refus décourageoit les Grecs, favorisoit l'extinction du christianisme & les progrès des Sarrazins, auxquels on ne pouvoit opposer que la digue d'un zele égal à leur fanatisme. Ces évêques continuerent donc d'attribuer aux crimes de la nation les calamités qui désoloient l'empire, & dont un œil éclairé eût cherché & découvert la cause dans l'aveuglement de ces mêmes prélats, qui, dans de pareilles conjonctures, pouvoient

(*f*) Ils alléguoient, en faveur de leur sentiment, l'ancienne discipline de l'église d'Orient, & le treizieme canon de la lettre de St. Bazile le grand à Amphiloque. Cette lettre portoit que *tout soldat qui tuoit un ennemi dans le combat, ne pouvoit, de trois ans, s'approcher de la communion.* D'où l'on pourroit conclure que, s'il est avantageux d'être gouverné par un homme éclairé & vertueux, rien ne seroit quelquefois plus dangereux que de l'être par un saint.

être regardés comme les verges dont le ciel se servoit pour fraper l'empire, & comme la plaie dont il l'affligeoit.

Les succès étonnants des Sarrazins dépendoient tellement de la force de leurs passions, & la force de leurs passions des moyens dont on se servoit pour les allumer en eux, que ces mêmes Arabes, ces guerriers si redoutables, devant lesquels la terre trembloit & les armées Grecques fuyoient dispersées comme la poussiere devant les aquilons, frémissoient eux-mêmes à l'aspect d'une secte de musulmans nommés les Safriens (*g*). Echauffés, comme tous réformateurs, d'un orgueil plus féroce & d'une croyance plus ferme, ces sectaires voyoient, d'une vue plus distincte, les plaisirs célestes que l'espérance ne présentoit aux autres musulmans que dans un lointain plus confus. Aussi ces furieux Safriens vouloient-ils purger la terre de ses erreurs, éclairer ou exterminer les

---

(*g*) Ces Safriens étoient si redoutés, qu'Abi, capitaine d'une grande réputation, ayant reçu ordre d'attaquer, avec six cents hommes, cent vingt de ces fanatiques, qui s'étoient rassemblés dans le gouvernement d'un nommé Ben-Mervan; ce capitaine représenta qu'avides de la mort, chacun de ces sectaires pouvoit combattre avec avantage contre vingt Arabes; & qu'ainsi l'inégalité du courage n'étant point dans cette occasion compensée par l'inégalité du nombre, il ne hasarderoit point un combat que la valeur déterminée de ces fanatiques rendoit si inégal.

nations, qui, disoient-ils, à leur aspect, devoient, frappées de terreur ou de lumiere, se détacher de leurs préjugés ou de leurs, opinions aussi promptement que la fleche se détache de l'arc dont elle est décochée.

Ce que je dis des Arabes & des Safriens peut s'appliquer à toutes les nations mues par le ressort des religions : c'est, en ce genre, l'égal degré de crédulité, qui, chez tous les peuples, produit l'équilibre de leur passion & de leur courage.

A l'égard des passions d'une autre espece, c'est encore le degré inégal de leur force, toujours occasionné par la diversité des gouvernements & des positions des peuples, qui, dans la même extrêmité, les détermine à des partis très-différents.

Lorsque Thémistocle vint, à main armée, lever des subsides considérables sur les riches alliés de sa république ; ces alliés, dit Plutarque, s'empresserent de les lui fournir, parce qu'une crainte proportionnée aux richesses qu'il pouvoit leur enlever les rendoit souples aux volontés d'Athenes. Mais, lorsque ce même Thémostocle s'adressa à des peuples indigents ; que, débarqué à Andros, il fit les mêmes demandes à ces insulaires, leur déclarant qu'il venoit, accompagné de deux puissantes divinités, *le Besoin & la Force, qui*, disoit-il, *entraînent toujours la persuasion à leur suite ; Thémistocle*, lui

répondirent les habitants d'Andros, *nous nous ſoumettrions, comme les autres alliés, à tes ordres, ſi nous n'étions auſſi protégés par deux divinités auſſi puiſſantes que les tiennes, l'Indigence, & le Déſeſpoir qui méconnoît la Force.*

La vivacité des paſſions dépend donc, ou des moyens (*h*) que le légiſlateur emploie pour les allumer en nous, ou des poſitions où la fortune nous place. Plus nos paſſions ſont vives, plus les effets qu'elles produiſent ſont

(*h*) De petits moyens produiſent toujours de petites paſſions & de petits effets ; il faut de grands motifs pour nous exciter aux entrepriſes hardies. C'eſt la foibleſſe, encore plus que la ſottiſe, qui, dans la plupart des gouvernements, éterniſe, les abus. Nous ne ſommes pas auſſi imbécilles que nous le paroîtrons à la poſtérité. Eſt-il, par exemple, un homme qui ne ſente l'abſurdité de la loi, qui défend aux citoyens de diſpoſer de leurs biens avant vingt-cinq ans, & qui leur permet à ſeize ans d'engager leur liberté chez des moines ? Chacun ſait le remede à ce mal, & ſent en même-temps combien il ſeroit difficile de l'appliquer. Que d'obſtacles, en effet, l'intérêt de quelques ſociétés ne mettroit-il pas à cet égard au bien public ? Que de longs & pénibles efforts de courage & d'eſprit, que de conſtance enfin ne ſuppoſeroit pas l'exécution d'un pareil projet ? Pour le tenter, peut-être faudroit-il que l'homme en place y fût excité par l'eſpoir de la plus grande gloire ; & qu'il pût ſe flatter de voir la reconnoiſſance publique lui dreſſer par-tout des ſtatues. L'on doit toujours ſe rappeller qu'en morale, ainſi qu'en phyſique & en méchanique, les effets ſont toujours proportionnés aux cauſes.

grands. Auſſi les ſuccès, comme le prouve toute l'hiſtoire, accompagnent toujours les les peuples animés de paſſions fortes : vérité trop peu connue, & dont l'ignorance s'eſt oppoſée aux progrès qu'on eût faits dans l'art d'inſpirer des paſſions ; art juſqu'à préſent inconnu, même à ces politiques de réputation, qui calculent aſſez bien les intérêts & les forces d'un état, mais qui n'ont jamais ſenti les reſſources ſingulieres qu'en des inſtants critiques on peut tirer des paſſions lorſqu'on ſait l'art de les allumer.

Les principes de cet art, auſſi certains que ceux de la géométrie, ne paroiſſent, en effet, avoir été juſqu'ici apperçus que par de grands hommes dans la guerre ou dans la politique. Sur quoi j'obſerverai que, ſi la vertu, le courage, & par conſéquent les paſſions dont les ſoldats ſont animés, ne contribuent pas moins au gain des batailles, que l'ordre dans lequel ils ſont rangés, un traité ſur l'art de les inſpirer ne ſeroit pas moins utile à l'inſtruction des généraux que l'excellent traité de l'illuſtre chevalier Folard ſur la tactique (*k*).

(*k*) La diſcipline n'eſt, pour ainſi dire, que l'art d'inſpirer aux ſoldats plus de peur de leurs officiers que des ennemis. Cette peur a ſouvent l'effet du courage ; mais elle ne tient pas devant la féroce & opiniâtre valeur d'un peuple animé par le fanatiſme où l'amour vif de la patrie.

Ce furent les paſſions réunies de l'amour de la liberté & de la haine de l'eſclavage, qui, plus que l'habileté des ingénieurs, firent les célebres & opiniâtres défenſes d'Abydos, de Sagunte, de Carthage, de Numance & de Rhodes.

Ce fut dans l'art d'exciter des paſſions qu'Alexandre ſurpaſſa preſque tous les autres grands capitaines; c'eſt à ce même art qu'il dut ces ſuccès, attribués tant de fois, par ceux auxquels on donne le nom de gens ſenſés, au haſard, ou à une folle témérité, parce qu'ils n'apperçoivent point les reſſorts preſque inviſibles dont ce héros ſe ſervoit pour opérer tant de prodiges.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que la force des paſſions eſt toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les allumer. Maintenant je dois examiner ſi ces mêmes paſſions peuvent, dans tous les hommes communément bien organiſés, s'exalter au point de les douer de cette continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité d'eſprit.





CHAPITRE XXVI.

De quel degré de passion les hommes sont susceptibles.

Si, pour déterminer ce degré, je me transporte sur les montagnes de l'Abyssinie, j'y vois, à l'ordre de leurs califes, des hommes, impatients de la mort, se précipiter les uns sur la pointe des poignards & des rochers, & les autres dans les abymes de la mer. On ne leur propose cependant point d'autre récompense que les plaisirs célestes promis à tous les musulmans; mais la possession leur en paroît plus assurée: en conséquence, le desir d'en jouir se fait plus vivement sentir en eux, & leurs efforts pour les mériter sont plus grands.

Nulle autre part que dans l'Abyssinie, on n'employoit autant de soin & d'art pour affermir la croyance de ces aveugles & zélés exécuteurs des volontés du prince. Les victimes destinées à cet emploi ne recevoient & n'auroient reçu nulle part une éducation si propre à former des fanatiques. Transportés, dès l'âge le plus tendre, dans un endroit écarté, désert & sauvage du serrail, c'est là qu'on égaroit leur raison dans les ténèbres de la foi musulmane, qu'on leur annonçoit

annonçoit la miſſion, la loi de Mahomet, les prodiges opérés par ce prophête, & l'entier dévouement dû aux ordres du calife : c'eſt là qu'en leur faiſant les deſcriptions les plus voluptueuſes du paradis, on excitoit en eux la ſoif la plus ardente des plaiſirs céleſtes. A peine avoient-ils atteint cet âge où l'on eſt prodigue de ſon être, où, par des deſirs fougueux, la nature marque, & l'impatience, & la puiſſance qu'elle a de jouir des plaiſirs les plus vifs ; qu'alors, pour fortifier la croyance d'un jeune homme, & l'enflammer du fanatiſme le plus violent, les prêtres, après avoir mêlé dans ſa boiſſon, une liqueur aſſoupiſſante, le tranſportoient, pendant ſon ſommeil, de ſa triſte demeure dans un boſquet charmant deſtiné à cet uſage.

Là, couché ſur des fleurs, entouré de fontaines jailliſſantes, il repoſe juſqu'au moment où l'aurore, en rendant la forme & la couleur à l'univers, éveille toutes les puiſſances productrices de la nature, & fait circuler l'amour dans les veines de la jeuneſſe. Frappé de la nouveauté des objets qui l'environnent, le jeune homme porte partout ſes regards, & les arrête ſur des femmes charmantes, que ſon imagination crédule transforme en houris. Complices de la fourbe des prêtres, elles ſont inſtruites dans l'art de ſéduire ; il les voit s'avancer vers lui en danſant ; elles jouiſſent du ſpectacle de la ſurpriſe ; par mille jeux enfantins, elles exci-

tent en lui des desirs inconnus, opposent la gaze légere d'une feinte pudeur à l'impatience des desirs qui s'en irritent; elles cedent enfin à son amour. Alors, substituant à ces jeux enfantins les caresses emportées de l'ivresse, elles le plongent dans ce ravissement dont l'ame ne peut qu'à peine supporter les délices. A cette ivresse succede un sentiment tranquille, mais voluptueux, qui bientôt est interrompu par de nouveaux plaisirs, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé de desirs, ce jeune homme, assis parmi ces femmes dans un banquet délicieux, y soit enivré de nouveau, & reporté, pendant son sommeil, dans sa premiere demeure. Il y cherche, à son réveil, les objets qui l'ont enchanté; ils ont, comme une vision trompeuse, disparu à ses yeux. Il appelle encore les houris; il ne trouve près de lui que des imans; il leur raconte les songes qui l'ont fatigué : à ce récit, le front attaché sur la terre, les imans s'écrient: « O vase d'élection! ô mon fils! sans doute que notre saint prophête t'a ravi aux cieux, t'a fait jouir des plaisirs réservés aux fideles, pour fortifier ta foi & ton courage. Mérite donc une pareille faveur par un dévouement absolu aux ordres du calife. »

C'est par une semblable éducation que ces dervis animoient les Ismaélites de la plus ferme croyance; c'est ainsi qu'ils leur faisoient prendre, si je l'ose dire, la vie en haine & la mort

en amour ; qu'ils leur faisoient considérer les portes du trépas comme une entrée aux plaisirs célestes, & leur inspiroient enfin ce courage déterminé, qui, pendant quelques instants, a fait l'étonnement de l'univers.

Je dis quelques instants, parce que cette espece de courage disparoît bientôt avec la cause qui le produit. De toutes les passions, celle du fanatisme, qui, fondée sur le desir des plaisirs célestes, est sans contredit la plus forte, est toujours chez un peuple la passion la moins durable, parce que le fanatisme ne s'établit que sur des prestiges & des séductions dont la raison doit insensiblement saper les fondements. Aussi, les Arabes, les Abyssins, & généralement tous les peuples mahométans, perdirent-ils, dans l'espace d'un siecle, toute la supériorité de courage qu'ils avoient sur les autres nations; & c'est en ce point qu'ils furent fort inférieurs aux Romains.

La valeur de ces derniers, excitée par la passion du patriotisme, & fondée sur des récompenses réelles & temporelles, eût toujours été la même, si le luxe n'eût passé à Rome avec les dépouilles de l'Asie, si le desir des richesses n'eût brisé les liens qui unissoient l'intérêt personnel à l'intérêt général, & n'eût à la fois corrompu chez ce peuple, & les mœurs, & la forme du gouvernement.

Je ne puis m'empêcher d'observer, au sujet

de ces deux efpeces de courages, fondés, l'un fur un fanatifme de religion, l'autre fur l'amour de la patrie, que le dernier eft le feul qu'un habile légiflateur doive infpirer à fes concitoyens. Le courage fanatique s'affoiblit & s'éteint bientôt. D'ailleurs, ce courage prenant fa fource dans l'aveuglement & la fuperftition, dès qu'une nation a perdu fon fanatifme, il ne lui refte que fa ftupidité ; alors elle devient le mépris de tous les peuples auxquels elle eft réellement inférieure à tous égards.

C'eft à la ftupidité mufulmane que les chrétiens doivent tant d'avantages remportés fur les Turs, qui, par leur nombre feul, dit le chevalier Folard, feroient fi redoutables, s'ils faifoient quelques légers changements dans leur ordre de bataille, leur difcipline & leur armure, s'ils quittoient le fabre pour la baïonnette, & qu'ils puffent enfin fortir de l'abrutiffement où la fuperftition les retiendra toujours ; tant leur religion, ajoute cet illuftre auteur, eft propre à éternifer la ftupidité & l'incapacité de cette nation.

J'ai fait voir que les paffions pouvoient, fi je l'ofe dire, s'exalter en nous jufqu'au prodige : vérité prouvée, & par le courage défefpéré des Ifmaélites, & par les méditations des Gymnofophiftes, dont le noviciat ne s'achevoit qu'en trente-fept ans de retraite, d'étude & de filence, & par les macérations barbares & continues

des fakirs, & par la fureur vengereſſe des Japonnois (*k*), & par les duels des Européens, & enfin par la fermeté des gladiateurs, de ces hommes pris au haſard, qui, frappés du coup mortel, tomboient & mouroient ſur l'arene avec le même courage qu'ils y avoient combattu.

Tous les homme, comme je m'étois propoſé de le prouver, ſont donc, en général, ſuſceptibles d'un degré de paſſion plus que ſuffiſant pour les faire triompher de leur pareſſe, & les douer de la continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité des lumieres.

La grande inégalité d'eſprit qu'on apperçoit entre les hommes, dépend donc uniquement, & de la différente éducation qu'ils reçoivent, & de l'enchaînement inconnu & divers des circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvent placés.

En effet, ſi toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à ſentir, ſe reſſouvenir, & à obſerver les rapports que ces divers objets ont entr'eux & avec nous; il eſt évident que tous les hommes étant doués, comme je viens de le montrer, de la fineſſe de ſens, de l'étendue de mémoire, & enfin de la capacité d'attention néceſſaire pour s'élever aux plus hautes idées; parmi les

(*k*) Ils ſe fendent le ventre en préſence de celui qui les a offenſés; & celui-ci eſt, ſous peine d'infamie, pareillement contraint de ſe l'ouvrir.

hommes communément bien organisés (*b*), il n'en est, par conséquent, aucun qui ne puisse s'illustrer par de grands talents.

J'ajouterai, comme une seconde démonstration de cette vérité, que tous les faux jugements, ainsi que je l'ai prouvé dans mon premier discours, sont l'effet ou de l'ignorance, ou des passions : de l'ignorance, lorsqu'on n'a point, dans sa mémoire, les objets de la comparaison desquels doit résulter la vérité que l'on cherche : des passions, lorsqu'elles sont tellement modifiées, que nous avons intérêt à voir les objets différents de ce qu'ils sont. Or ces deux causes uniques & générales de nos erreurs sont deux causes accidentelles. L'ignorance, premiérement, n'est point nécessaire; elle n'est l'effet d'aucun défaut d'organisation, puisqu'il n'est point d'homme, comme je l'ai montré au commencement de ce discours, qui ne soit doué d'une mémoire capable de contenir infiniment plus d'objets que n'en exige la découverte des plus hautes vérités. A l'égard des passions, les besoins physiques étant les seules passions immédiatement données par la nature, & les besoins n'étant jamais trompeurs, il est encore évident que le défaut de justesse dans l'esprit

(*b*) C'est-à-dire, ceux dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut, tels que sont la plupart des hommes.

n'eſt point l'effet d'un défaut dans l'organiſation; que nous avons tous en nous la puiſſance de porter les mêmes jugements ſur les mêmes choſes. Or, voir de même, c'eſt avoir également d'eſprit. Il eſt donc certain que l'inégalité d'eſprit, apperçue dans les hommes que j'appelle communément bien organiſés, ne dépend nullement de l'excellence plus ou moins grande de leur organiſation (*c*), mais de l'éducation différente qu'ils reçoivent, des circonſtances diverſes dans leſquelles ils ſe trouvent, enfin du peu d'habitude qu'ils ont de penſer, de la haine qu'en conſéquence ils contractent, dans leur premiere jeuneſſe, pour l'application, dont ils deviennent abſolument incapables dans un âge plus avancé.

(*m*) J'obſerverai à ce ſujet que, ſi le titre d'homme d'eſprit, comme je l'ai fait voir dans le ſecond diſcours, n'eſt point accordé au nombre, à la fineſſe, mais au choix heureux des idées qu'on préſente au public; &, ſi le haſard, comme l'expérience le prouve, nous détermine à des études plus ou moins intéreſſantes, & choiſit preſque toujours pour nous les ſujets que nous traitons; ceux qui regardent l'eſprit comme un don de la nature ſont, dans cette ſuppoſition-là même, obligés de convenir que l'eſprit eſt plutôt l'effet du hazard que de l'excellence de l'organiſation; & qu'on ne peut le regarder comme un pur don de la nature; à moins d'entendre, par le mot *nature*, l'enchaînement éternel & univerſel qui lie enſemble tous les événements du monde, & dans lequel l'idée même du hazard ſe trouve compriſe.

Quelque probable que soit cette opinion ; comme sa nouveauté peut encore étonner, qu'on se détache difficilement de ses anciens préjugés, & qu'enfin la vérité d'un systême se prouve par l'explication des phénomes qui en dépendent, je vais, conséquemment à mes principes, montrer, dans le chapitre suivant, pourquoi l'on trouve si peu de gens de génie parmi tant d'hommes tous faits pour en avoir.





CHAPITRE XXVII.

Du rapport des faits avec les principes ci-dessus établis.

L'EXPÉRIENCE semble démentir mes raisonnements ; & cette contradiction apparente peut rendre mon opinion suspecte. Si tous les hommes, dira-t-on, avoient une égale disposition à l'esprit, pourquoi, dans un royaume composé de quinze à dix-huit millions d'ames, voit-on si peu de Turenne, de Rôny, de Colbert, de Descartes, de Corneille, de Moliere, de Quinault, de le Brun, de ces hommes enfin cités comme l'honneur de leur siecle & de leur pays ?

Pour résoudre cette question, qu'on examine la multitude des circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former des hommes illustres, en quelque genre que ce soit ; & l'on avouera que les hommes sont si rarement placés dans ce concours heureux de circonstances, que les génies du premier ordre doivent être, en effet, aussi rares qu'ils le sont.

Supposons en France seize millions d'ames douées de la plus grande disposition à l'esprit ; supposons dans le gouvernement un desir vif de mettre ces dispositions en valeur ; si, comme

l'expérience le prouve, les livres, les hommes & les secours propres à développer en nous ces dispositions, ne se trouvent que dans une ville opulente, c'est, par conséquent, dans les huit cent mille ames qui vivent ou qui ont longtemps vécu à Paris (*n*), qu'on doit chercher & qu'on peut trouver des hommes supérieurs dans les différents genres de sciences & d'arts. Or, de ces huit cent mille ames, si d'abord l'on en supprime la moitié, c'est-à-dire, les femmes, dont l'éducation & la vie s'opposent aux progrès qu'elles pourroient faire dans les sciences & les arts, qu'on en retranche encore les enfants, les vieillards, les artisans, les manœuvres, les domestiques, les moines, les soldats, les marchands, & généralement tous ceux qui, par leur état, leurs dignités, leurs richesses, sont assujettis à des devoirs, ou livrés à des plaisirs qui remplissent une partie de leur journée; si l'on ne considere enfin que le petit nombre de ceux qui, placés, dès leur jeunesse,

(*n*) Qu'on parcoure la liste des grands hommes: on verra que les Moliere, les Quinault, les Corneille, les Condé, les Pascal, les Fontenelle, les Malebranche, &c. ont, pour perfectionner leur esprit, eu besoin du secours de la capitale; que les talents campagnards sont toujours condamnés à la médiocrité; & que les Muses, qui recherchent avec tant d'empressement les bois, les fontaines & les prairies, ne feroient que des villageoises, si elles ne prenoient de temps en temps l'air des grandes villes.

dans cet état de médiocrité où l'on n'éprouve d'autre peine que celle de ne pouvoir ſoulager tous les malheureux ; où d'ailleurs l'on peut, ſans inquiétude, ſe livrer tout entier à l'étude & à la méditation ; il eſt certain que ce nombre ne peut excéder celui de ſix mille ; que, de ces ſix mille, il n'en eſt pas ſix cents d'animés du deſir de s'inſtruire ; que, de ces ſix cents, il n'en eſt pas la moitié qui ſoient échauffés de ce deſir, au degré de chaleur propre à féconder en eux les grandes idées ; qu'on n'en comptera pas cent, qui, au deſir de s'inſtruire, joignent la conſtance & la patience néceſſaires pour perfectionner leurs talents, & qui réuniſſent ainſi deux qualités, que la vanité, trop impatiente de ſe produire, rend preſque toujours inalliables ; qu'enfin, il n'en eſt peut-être pas cinquante qui, dans leur premiere jeuneſſe, toujours appliqués au même genre d'étude, toujours inſenſibles à l'amour & à l'ambition, n'ayent ou dans des études trop variées, ou dans les plaiſirs, ou dans les intrigues, perdu des moments dont la perte eſt toujours irréparable pour quiconque veut ſe rendre ſupérieur en quelque ſcience ou quelque art que ce ſoit. Or, de ce nombre de cinquante, qui, diviſé par celui des divers genres d'étude, ne donneroit qu'un ou deux hommes dans chaque genre, ſi je déduis ceux qui n'ont pas lu les ouvrages, vécu avec les hommes les plus propres à les

éclairer; & que, de ce nombre ainſi réduit, je retranche encore tous ceux dont la mort, les renverſements de fortune ou d'autres accidents pareils ont arrêté les progrès; je dis que, dans la forme actuelle de notre gouvernement, la multitude des circonſtances, dont le concours eſt abſolument néceſſaire pour former de grands hommes, s'oppoſe à leur multiplication; & que les gens de génie doivent être auſſi rares qu'ils le ſont.

C'eſt donc uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cauſe de l'inégalité des eſprits. Alors, pour rendre compte de la diſette ou de l'abondance des grands hommes dans certains ſiecles ou cortains pays, on n'a plus recours aux influences de l'air, aux différents éloignements où les climats ſont du ſoleil, ni à tous les raiſonnements pareils, qui, toujours répétés, ont toujours été démentis par l'expérience & l'hiſtoire.

Si la différente température des climats avoit tant d'influence ſur les ames & ſur les eſprits, pourquoi ces Romains (*o*), ſi magnanimes, ſi

---

(*o*) En avouant que les Romains d'aujourd'hui ne reſſemblent point aux anciens Romains, quelques-uns prétendent qu'ils ont ceci de commun, c'eſt d'être les maîtres du monde. Si l'ancienne Rome, diſent-ils, le conquit par ſes vertus & ſa valeur; Rome moderne l'a reconquis par ſes ruſes & ſes artifices politiques; & le pape Grégoire VII eſt le Céſar de cette ſeconde Rome.

audacieux sous un gouvernement républicain, seroient-ils aujourd'hui si mous & si efféminés? Pourquoi ces Grecs & ces Egyptiens qui, jadis recommandables par leur esprit & leur vertu, étoient l'admiration de la terre, en font-ils aujourd'hui le mépris? Pourquoi ces Asiatiques, si braves sous le nom d'Elcamites, si lâches & si vils du temps d'Alexandre, sous celui de Perses, seroient-ils, sous le nom de Parthes, devenus la terreur de Rome, dans un siecle où les Romains n'avoient encore rien perdu de leur courage & de leur discipline? Pourquoi les Lacédémoniens, les plus braves & les plus vertueux des Grecs, tant qu'ils furent religieux observateurs des loix de Lycurgue, perdirent-ils l'une & l'autre de ces réputations, lorsqu'après la guerre du Péloponnese, ils eurent laissé introduire l'or & le luxe chez eux? Pourquoi ces anciens Cattes, si redoutables aux Gaulois, n'auroient-ils plus le même courage? Pourquoi ces Juifs, si souvent défaits par leurs ennemis, montrerent-ils, sous la conduite des Machabées, un courage digne des nations les plus belliqueuses? Pourquoi les sciences & les arts, tour-à-tour cultivés & négligés chez différents peuples, ont-ils successivement parcouru presque tous les climats?

Dans un dialogue de Lucien, « ce n'est point » en Grece, dit la philosophie, que je fis ma » premiere demeure. Je portai d'abord mes pas

„ vers l'Indus ; & l'Indien, pour m'écouter, „ defcendit humblement de fon éléphant. Des „ Indes, je tournai vers l'Ethiopie ; je me „ tranfportai en Egypte ; d'Egypte, je paffai à „ à Babylone ; je m'arrêtai en Scythie ; je revins „ par la Thrace ; je converfai avec Orphée, & „ Orphée m'apporta en Grece. „

Pourquoi la philofophie a-t-elle paffé de la Grece dans l'Hefpérie ; de l'Hefpérie à Conftantinople & dans l'Arabie ? & pourquoi, repaffant d'Arabie en Italie, a-t-elle trouvé des afyles dans la France, l'Angleterre, & jufques dans le nord de l'Europe ? Pourquoi ne trouve-t-on plus de Phocion à Athenes, de Pélopidas à Thebes, de Décius à Rome ? La température de ces climats n'a pas changé. A quoi donc attribuer la tranfmigration des arts, des fciences, du courage & de la vertu, fi ce n'eft à des caufes morales ?

C'eft à ces caufes que nous devons l'explication d'une infinité de phénomenes politiques, qu'on effaye en vain d'expliquer par le phyfique. Tels font les conquêtes des peuples du nord, l'efclavage des orientaux, le génie allégorique de ces mêmes nations, la fupériorité de certains peuples dans certains genres de fciences ; fupériorité qu'on ceffera, je penfe, d'attribuer à la différente température des climats, lorfque j'aurai rapidement indiqué la caufe de ces principaux effets.



CHAPITRE XXVIII.

Des conquêtes des peuples du nord.

LA cause physique des conquêtes des septentrionaux est, dit-on, renfermée dans cette supériorité de courage ou de force dont la nature a doué les peuples du nord préférablement à ceux du midi. Cette opinion, propre à flatter l'orgueil des nations de l'Europe, qui, presque toutes, tirent leur origine des peuples du nord, n'a point trouvé de contradicteurs. Cependant pour s'assurer de la vérité d'une opinion si flatteuse, examinons si les septentrionaux sont réellement plus courageux & plus forts que les peuples du midi. Pour cet effet, sachons d'abord ce que c'est que le courage, & remontons jusqu'aux principes qui peuvent jeter du jour sur une des questions les plus importantes de la morale & de la politique.

Le courage n'est, dans les animaux, que l'effet de leurs besoins : ces besoins sont-ils satisfaits, ils deviennent lâches : le lion affamé attaque l'homme, le lion rassasié le fuit. La faim de l'animal une fois appaisée, l'amour

de tout être pour sa conservation l'éloigne de tout danger. Le courage, dans les animaux, est donc un effet de leur besoin. Si nous donnons le nom de timides aux animaux pâturants, c'est qu'ils ne sont pas forcés de combattre pour se nourrir, c'est qu'ils n'ont nuls motifs de braver les dangers: ont-ils un besoin, ils ont du courage; le cerf en rut est aussi furieux qu'un animal vorace.

Appliquons à l'homme ce que j'ai dit des animaux. La mort est toujours précédée de douleurs; la vie toujours accompagnée de quelques plaisirs. On est donc attaché à la vie par la crainte de la douleur & par l'amour du plaisir; plus la vie est heureuse, plus on craint de la perdre: & de-là les horreurs qu'éprouvent, à l'instant de la mort, ceux qui vivent dans l'abondance. Au contraire, moins la vie est heureuse, moins on a de regret à la quitter: de-là cette insensibilité avec laquelle le paysan attend la mort.

Or, si l'amour de notre être est fondé sur la crainte de la douleur & l'amour du plaisir, le desir d'être heureux est donc en nous plus puissant que le desir d'être. Pour obtenir l'objet à la possession duquel on attache son bonheur, chacun est donc capable de s'exposer à des dangers plus ou moins grands, mais toujours proportionnés au desir plus ou moins

vif qu'il a de posséder cet objet (*p*). Pour être absolument sans courage, il faudroit être absolument sans desir.

Les objets des desirs des hommes sont variés ; ils sont animés de passions différentes : telles sont l'avarice, l'ambition, l'amour de la patrie, celui des femmes, &c. En conséquence, l'homme, capable des résolutions les plus hardies, pour satisfaire une certaine passion, sera sans courage lorsqu'il s'agira d'une autre passion. On a vu mille fois le flibustier animé d'une valeur plus qu'humaine lorsqu'elle étoit soutenue par l'espoir du butin, se trouver sans courage pour se vanger d'un affront. César, qu'aucun péril n'étonnoit quand il marchoit à la gloire, ne montoit qu'en tremblant dans son char, & ne s'y asseyoit jamais qu'il n'eût superstitieusement récité trois fois un certain vers qu'il s'imaginoit devoir l'empêcher de verser (*q*). L'homme timide, que tout danger effraie, peut s'animer d'un courage désespéré s'il s'agit de défendre sa femme, sa maîtresse ou ses enfants. Voilà de quelle maniere l'on peut expliquer une partie de phénomenes du courage, & la raison pour la-

---

(*p*) La nation la plus courageuse est, par cette raison, la nation où la valeur est le mieux récompensée, & la lâcheté la plus punie.

(*q*) *Voyez l'histoire critique de la philosophie.*

quelle le même homme eſt brave ou timide, ſelon les circonſtances diverſes dans leſquelles il eſt placé.

Après avoir prouvé que le courage eſt un effet de nos beſoins, une force qui nous eſt communiquée par nos paſſions, & qui s'exerce ſur les obſtacles que le haſard ou l'intérêt d'autrui mettent à notre bonheur, il faut maintenant, pour prévenir toute objection & jeter plus de jour ſur une matiere ſi importante, diſtinguer deux eſpeces de courage.

Il en eſt un que je nomme vrai courage : il conſiſte à voir le danger tel qu'il eſt, & à l'affronter. Il en eſt un autre qui n'en a, pour ainſi dire, que les effets. Cette eſpece de courage, commun à preſque tous les hommes, leur fait braver les dangers, parce qu'ils les ignorent; parce que les paſſions, en fixant toute leur attention ſur l'objet de leurs deſirs, leur dérobent du moins une partie du péril auquel elles les expoſent.

Pour avoir une meſure exacte du vrai courage de ces ſortes de gens, il faudroit pouvoir en ſouſtraire toute la partie du danger que les paſſions ou les préjugés leur cachent; & cette partie eſt ordinairement très-conſidérable. Propoſez le pillage d'une ville à ce même ſoldat qui monte avec crainte à l'aſſaut, l'avarice faſcinera ſes yeux; il attendra impatiemment l'heure de l'attaque; le danger diſ-

paroîtra ; il fera d'autant plus intrépide, qu'il fera plus avide. Mille autres causes produisent l'effet de l'avarice : le vieux soldat est brave, parce que l'habitude d'un péril auquel il a toujours échappé rend à ses yeux le péril nul ; le soldat victorieux marche à l'ennemi avec intrépidité, parce qu'il ne s'attend point à sa résistance & croit triompher sans danger. Celui-ci est hardi, parce qu'il se croit heureux ; celui-là, parce qu'il se croit *dur* ; un troisieme, parce qu'il se croit adroit. Le courage est donc rarement fondé sur un vrai mépris de la mort. Aussi l'homme intrépide l'épée à la main, sera souvent poltron au combat du pistolet. Transportez sur un vaisseau le soldat qui brave la mort dans le combat ; il ne la verra qu'avec horreur dans la tempête, parce qu'il ne la voit réellement que là.

Le courage est donc souvent l'effet d'une vue peu nette du danger qu'on affronte, ou de l'ignorance entiere de ce même danger. Que d'hommes sont saisis d'effroi au bruit du tonnerre ; & craindroient de passer une nuit dans un bois éloigné des grandes routes, lorsqu'on n'en voit aucun qui n'aille de nuit & sans crainte de Paris à Versailles ! Cependant la mal-adresse d'un postillon, ou la rencontre d'un assassin dans une grande route, sont des accidents plus communs, & par conséquent plus à craindre qu'un coup de tonnerre ou la

rencontre de ce même aſſaſſin dans un bois écarté. Pourquoi donc la frayeur eſt-elle plus commune dans le premier cas que dans le ſecond ? C'eſt que la lueur des éclairs & le bruit du tonnerre, ainſi que l'obſcurité des bois, préſentent chaque inſtant à l'eſprit l'image d'un péril que ne réveille point la route de Paris à Verſailles. Or il eſt peu d'hommes qui ſoutiennent la préſence du danger : cet aſpect a ſur eux tant de puiſſance, qu'on a vu des hommes, honteux de leur lâcheté, ſe tuer & ne pouvoit ſe venger d'un affront. L'aſpect de leur ennemi étouffoit en eux le cri de-l'honneur ; il falloit, pour y obéir, que, ſeuls & s'échauffant eux-mêmes de ce ſentiment, ils ſaiſiſſent le moment d'un tranſport pour ſe donner, ſi je l'oſe dire, la mort ſans s'en appercevoir. C'eſt auſſi pour prévenir l'effet que produit, ſur preſque tous les hommes la vue du danger, qu'à la guerre, non content de ranger les ſoldats dans un ordre qui rend leur fuite très-difficile, on veut encore, en Aſie, les échauffer d'*opium* ; en Europe, d'eau-de-vie ; & les étourdir, ou par le bruit du tambour, ou par les cris qu'on leur fait jeter (*r*). C'eſt par ce moyen que, leur cachant

(*r*) Le maréchal de Saxe, en parlant des Pruſſiens, dit à ce ſujet, dans ſes *rêveries*, que l'habitude où ils ſont de charger leurs armes en marchant, eſt très-bonne. Diſtrait par cette occupation, le ſoldat, ajoute-t-il, en voit moins le danger.

une partie du danger auquel on les expose, on met leur amour pour l'honneur en équilibre avec leur crainte. Ce que je dis des soldats, je le dis des capitaines : entre les plus courageux, il en est peu, qui, dans le lit (*s*), ou sur l'échafaud, considerent la mort d'un œil tranquille. Quelle foiblesse ce maréchal de Biron, si brave dans les combats, ne montra-t-il pas au supplice ?

Pour soutenir la présence du trépas, il faut être ou dégouté de la vie, ou dévoré de ces passions fortes qui déterminerent Calanus, Caton & Porcie à se donner la mort. Ceux qu'animent ces fortes passions n'aiment la vie qu'à certaines conditions : leur passion ne leur cache point le danger auquel ils s'exposent ; ils le voient tel qu'il est, & le bravent. Brutus veut affranchir Rome de la tyrannie ; il assassine César, il leve une armée, atta-

---

En parlant d'un peuple nommé les Aries, qui se peignoient le corps d'une maniere effroyable, pourquoi Tacite, dit-il, que dans un combat, les yeux sont les premiers vaincus ? C'est qu'un objet nouveau rappelle plus distinctement à la mémoire du soldat l'image de la mort qu'il n'entrevoyoit que confusement.

(*s*) Si les jeunes montrent en général plus de courage au lit de la mort, & plus de foiblesse sur l'échafaud que les vieillards ; c'est que, dans le premier cas, les jeunes gens conservent plus d'espoir ; & que, dans le second, ils font une plus grande perte.

que, combat Octave; il eſt vaincu, il ſe tue: la vie lui eſt inſupportable ſans la liberté de Rome.

Quiconque eſt ſuſceptible de paſſions auſſi vives eſt capable des plus grandes choſes: non-ſeulement il brave la mort, mais encore la douleur. Il n'en eſt pas ainſi de ces hommes qui ſe donnent la mort par dégoût pour la vie: ils méritent preſqu'autant le nom de ſages que de courageux: la plupart ſeroient ſans courage dans les tortures: ils n'ont point aſſez de vie & de force en eux pour en ſupporter les douleurs. Le mépris de la vie n'eſt point, en eux, l'effet d'une paſſion forte, mais de l'abſence des paſſions, c'eſt le réſultat d'un calcul par lequel ils ſe prouvent qu'il vaut mieux n'être pas que d'être malheureux. Or cette diſpoſition de leur ame les rend incapables de grandes choſes. Quiconque eſt dégoûté de la vie s'occupe peu des affaires de ce monde. Auſſi, parmi tant de Romains qui ſe ſont volontairement donné la mort, en eſt-il peu qui, par le maſſacre des tyrans, ayent oſé la rendre utile à leur patrie. En vain diroit-on que la garde qui, de toutes parts, environnoit les palais de la tyrannie, leur en défendoit l'accès: c'étoit la crainte des ſupplices qui déſarmoit leur bras. De pareils hommes ſe noient, ſe font ouvrir les veines, mais ne s'expoſent point à des ſupplices cruels: nul motif ne les y détermine.

C'eft la crainte de la douleur qui nous explique toutes les bizarreries de cette efpece de courage. Si l'homme affez courageux pour fe brûler la cervelle n'ofe fe frapper d'un coup de ftylet, s'il a de l'horreur pour certains genres de mort, cette horreur eft fondée fur la crainte vraie ou fauffe d'une plus grande douleur.

Les principes ci-deffus établis, donnent, je penfe, la folution de toutes les queftions de ce genre; & prouvent que le courage n'eft point, comme quelques-uns le prétendent, un effet de la température différente des climats, mais des paffions & des befoins communs à tous les hommes. Les bornes de mon fujet ne me permettent pas de parler ici des divers noms donnés au courage, tels que ceux de *bravoure*, de *valeur*, d'*intrépidité*, &c. Ce ne font proprement que des manieres différentes dont le courage fe manifefte.

Cette queftion examinée, je paffe à la feconde: il s'agit de favoir fi, comme on le foutient, on doit attribuer les conquêtes des peuples du nord à la force & à la vigueur particuliere dont la nature, dit-on, les a doués.

Pour s'affurer de la vérité de cette opinion, c'eft envain que l'on auroit recours à l'expérience: rien n'indique, jufqu'à préfent, à l'examinateur fcrupuleux, que la nature foit, dans fes productions du feptentrion, plus forte que

dans celle du midi. Si le nord a ses ours blancs & ses orox, l'Afrique a ses lions, ses rhinocéros & ses éléphants. On n'a point fait lutter un certain nombre de Negres de la Côte d'or ou du Sénégal, avec un pareil nombre de Russes ou de Finlandois ; on n'a point mesuré l'inégalité de leur force par la pesanteur différente des poids qu'ils pourroient soulever. On est si loin d'avoir rien constaté à cet égard, que, si je voulois combattre un préjugé par un préjugé, j'opposerois, à tout ce qu'on dit de la force des gens du nord, l'éloge qu'on fait de celles des Turcs. On ne peut donc appuyer l'opinion qu'on a de la force & du courage des septentrionaux, que sur l'histoire de leurs conquêtes ; mais, alors, toutes les nations peuvent avoir les mêmes prétentions, les justifier par les mêmes titres, & se croire toutes également favorisées de la nature.

Qu'on parcoure l'histoire, on y verra les Huns quitter les Palus-Méotides pour enchaîner des nations situées au nord de leur pays ; on y verra les Sarrazins descendre en foule des sables brûlants de l'Arabie pour venger la terre, dompter les nations, triompher des Espagnes, & porter la désolation jusque dans le cœur de la France ; on verra ces mêmes Sarrazins briser d'une main victorieuse les étendards des croisés ; & les nations de l'Europe, par des tentatives réitérées, multiplier, dans

dans la Palestine, leurs défaites & leur honte. Si je porte mes regards sur d'autres régions, j'y vois encore la vérité de mon opinion confirmée ; &, par les triomphes de Tamerlan ; qui, des bords de l'Indus, descend en conquérant jusqu'aux climats glacés de la Sibérie ; & par les conquêtes des Incas ; & par la valeur des Egyptiens, qui, regardés du temps de Cyrus, comme les peuples les plus courageux, se montrerent, à la bataille de Trembreia, si dignes de leur réputation, & enfin, par ces Romains qui porterent leurs armes victorieuse jusque dans la Sarmatie, & les isles Britanniques. Or, si la victoire a volé alternativement du midi au nord, & du nord au midi ; si tous les peuples ont été, tour-à-tour, conquérants & conquis ; si, comme l'histoire nous l'apprend, les peuples du septentrion (*t*) ne sont pas moins sensibles aux ardeurs brûlantes du midi, que les peuples du midi le sont à l'âpreté des froids du nord, & s'ils font la guerre avec un désavantage égal dans des climats trop différents du leur ; il est évident que les conquêtes des septentrionaux sont absolument indépendantes de la température

---

(*t*) Tacite dit que, si les septentrionaux supportent mieux la faim & le froid que les méridionaux, ces derniers supportent mieux qu'eux la soif & la chaleur.

Le même Tacite, dans les *mœurs des Germains*, dit qu'ils ne soutiennent point les fatigues de la guerre.

particuliere de leurs climats; & qu'on chercheroit en vain dans le physique le cause d'un fait dont le moral donne une explication simple & naturelle.

Si le nord a produit les derniers conquérants de l'Europe, c'est que des peuples féroces & encore sauvages (*u*), tels que l'étoient alors les septentrionaux, sont, comme le remarque le chevalier Folard, infiniment plus courageux & plus propres à la guerre que des peuples nourris dans le luxe, la mollesse, & soumis au pouvoir arbitraire, comme l'étoient (*x*)

(*u*) Olaüs Vormius, dans ses *antiquités Danoises*, avoue qu'il a tiré la plupart de ses connoissances des rochers du Danemarck, c'est-à-dire, des inscriptions qui y étoient gravées en caracteres Runes ou Gothiques. Ces rochers formoient une suite d'histoire & de chronologie qui composoit presque toute la bibliotheque du nord.

Pour conserver la mémoire de quelque événement, on se servoit de pierres brutes, d'une grosseur prodigieuse; les unes étoient jetées confusément, on donnoit aux autres quelque symmétrie. On voit beaucoup de ces pierres dans la plaine de Salisbury en Angleterre, qui servoient de sepulture aux princes & aux héros Bretons, comme le prouve la grande quantité d'ossements & d'armures qu'on en tire.

(*x*) Si les Gaulois, dit César, autrefois plus belliqueux que les Germains, leur cedent maintenant la gloire des armes; c'est depuis qu'instruits par les Romains dans le commerce, ils se sont enrichis & policés.

Ce qui est arrivé, dit Tacite, aux Gaulois, est arrivé aux Bretons; ces deux peuples ont perdu leur courage avec leur liberté.

alors les Romains. Sous les derniers empereurs, les Romains n'étoient plus ce peuple qui, vainqueur des Gaulois & des Germains, tenoit encore le midi ſous ſes loix : alors ces maîtres du monde ſuccomboient ſous les mêmes vertus qui les avoient fait triompher de l'univers.

Mais, pour ſubjuguer l'Aſie, ils n'eurent, dit-on, qu'à lui porter des chaînes. La rapidité, répondrai-je, avec laquelle ils la conquirent, ne prouve point la lâcheté des peuples du midi. Quelles villes du nord ſe ſont défendues avec plus d'opiniâtreté que Marſeille, Numance, Sagunte, Rhodes? Du temps de Craſſus, les Romains ne trouverent-ils pas dans les Parthes des ennemis dignes d'eux? C'eſt donc à l'eſclavage & à la molleſſe des Aſiatiques que les Romains durent la rapidité de leurs ſuccès.

Lorſque Tacite dit que la monarchie des Parthes eſt moins redoutable aux Romains que la liberté des Germains, c'eſt à la forme du gouvernement de ces derniers qu'il attribue la ſupériorité de leur courage. C'eſt donc aux cauſes morales, & non à la température particuliere des pays du nord, que l'on doit rapporter les conquêtes des ſeptentrionaux.





CHAPITRE XXIX.

De l'esclavage, & du génie allégorique des orientaux.

EGALEMENT frappés de la pesanteur du despotisme oriental, & de la longue & lâche patience des peuples soumis à ce joug odieux, les occidentaux, fiers de leur liberté, ont eu recours aux causes physiques pour expliquer ce phénomene politique. Ils ont soutenu que la luxurieuse Asie n'enfantoit que des hommes sans force, sans vertu, & qui, livrés à des desirs brutaux, n'étoient nés que pour l'esclavage. Ils ont ajouté que les contrées du midi ne pouvoient, en conséquence, adopter qu'une religion sensuelle.

Leurs conjectures sont démenties par l'expérience & l'histoire : on sait que l'Asie a nourri des nations très-belliqueuses ; que l'amour n'amollit point le courage (*y*) ; que

(*y*) Les Gaulois, dit Tacite, aimoient les femmes, avoient pour elles la plus grande vénération ; ils leur croyoient quelque chose de divin, les admettoient dans leurs conseils, & délibéroient avec elles sur les affaires d'état. Les Germains en usoient de même avec

les nations les plus ſenſibles à ſes plaiſirs ont, comme le remarquent Plutarque & Platon, ſouvent été les plus braves & les plus courageuſes ; que le deſir ardent des femmes ne peut jamais être regardé comme une preuve de la foibleſſe du tempéramment (*x*) des Aſiatiques ; & qu'enfin, long-temps avant Mahomet, Odin avoit établi, chez les nations les plus ſeptentrionales, une religion abſolument ſemblable à celle du prophete de l'orient (*a*).

Forcé d'abandonner cette opinion, & de reſtituer, ſi je l'oſe dire, l'ame & le corps aux Aſiatiques, on a cherché, dans la poſition phyſique des peuples de l'orient, la cauſe de leur ſervitude ; en conſéquence, on a regardé le midi comme une vaſte plaine dont l'étendue fourniſſoit à la tyrannie les moyens de retenir

---

les leurs ; les déciſions des femmes paſſoient chez eux pour des oracles. Sous Veſpaſien, une *Velleda*, avant elle une *Aurinia* & pluſieurs autres, s'étoient attiré la même vénération. C'eſt enfin, dit Tacite, à la ſociété des femmes que les Germains doivent leur courage dans les combats & leur ſageſſe dans les conſeils.

(*x*) Au rapport du chevalier de Beaujeu, les ſeptentrionaux ont toujours été très-ſenſibles aux plaiſirs de l'amour. Ogerius, *in itinere Danico*, dit la même choſe.

(*a*) Voyez dans le chapitre XXV, l'exacte conformité de ces deux religions.

les peuples dans l'esclavage. Mais cette supposition n'est pas confirmée par la géographie : on sait que le midi de la terre est de toutes parts hérissé de montagnes ; que le nord, au contraire peut être considéré comme une plaine vaste, déserte & couverte de bois, comme vraisemblablement l'ont jadis été les plaines de l'Asie.

Après avoir inutilement épuisé les causes physiques pour y trouver les fondements du despotisme oriental, il faut bien avoir recours aux causes morales, & par conséquent à l'histoire. Elle nous apprend qu'en se poliçant, les nations perdent insensiblement leur courage, leur vertu, & même leur amour pour la liberté ; qu'incontinent après sa formation, toute société, selon les différentes circonstances où elle se trouve, marche d'un pas plus ou moins rapide à l'esclavage. Or les peuples du midi s'étant les premiers rassemblés en société, doivent par conséquent, avoir été les premiers soumis au despotisme, parce que c'est à ce terme qu'aboutit toute espece de gouvernement, & la forme que tout état conserve jusqu'à son entiere destruction.

Mais, diront ceux qui croient le monde plus ancien que nous ne le pensons, comment est-il encore des républiques sur la terre? Si toute société, leur répondra-t-on, tend, en se poliçant, au despotisme, toute puissance despoti-

que tend à la dépopulation. Les climats soumis à ce pouvoir, incultes & dépeuplés, après un certain nombre de siecles, se changent en déserts; les plaines, où s'étendoient des villes immenses, où s'élevoient des édifices somptueux, se couvrent peu-à-peu de forêts où se refugient quelques familles, qui insensiblement reforment de nouvelles nations sauvages; succession qui doit toujours conserver des républiques sur la terre.

J'ajouterai seulement à ce que je viens de dire, que, si les peuples du midi sont les peuples le plus anciennement esclaves; & si les nations de l'Europe, à l'exception des Moscovites, peuvent être regardées comme des nations libres; c'est que ces nations sont plus nouvellement policées, c'est que, du temps de Tacite, les Germains & les Gaulois n'étoient encore que des especes de sauvages; & qu'à moins de mettre, par la force des armes, toute une nation à la fois dans les fers, ce n'est qu'après une longue suite de sieles & par des tentatives insensibles, mais continues, que les tyrans peuvent étouffer dans les cœurs l'amour vertueux que tous les hommes ont naturellement pour la liberté, & avilir assez les ames pour les plier à l'esclavage. Une fois parvenu à ce terme, un peuple devient incapable

d'aucun acte de générosité (*b*). Si les nations de l'Asie font le mépris de l'Europe, c'est que le temps les a soumises à un despotisme incompatible avec une certaine élévation d'ame. C'est ce même despotisme, destructeur de toute espece d'esprits & de talents, qui fait encore regarder la stupidité de certains peuples de l'orient, comme l'effet d'un défaut d'organisation. Il feroit cependant facile d'appercevoir

---

(*b*) Dans ces pays, la magnanimité ne triomphe point de la vengeance. On ne verra point en Turquie ce qu'on a vu il y a quelques années en Angleterre. Le prince Edouard, poursuivi par les troupes du roi, trouve un asyle dans la maison d'un seigneur. Ce seigneur est accusé d'avoir donné retraite au prétendant. On le cite devant les juges; il s'y présente, & leur dit: *Souffrez qu'avant de subir l'interrogatoire, je vous demande lequel d'entre vous, si le président se fût réfugié dans sa maison, eût été assez vil & assez lâche pour le livrer?* A cette question, le tribunal se tait, se leve, & renvoie l'accusé.

On ne voit point en Turquie de possesseur de terre s'occuper du bien de ses vassaux; un Turc n'établit point chez lui de manufacture, il ne supportera point, avec un plaisir secret, l'insolence de ses inférieurs; insolence qu'une fortune subite inspire presque toujours à ceux qui naissent dans l'indigence. On n'entendra point sortir de sa bouche cette belle réponse que, dans un cas pareil, fit un seigneur Anglois à ceux qui l'accusoient de trop de bonté: *Si je voulois plus de respect de mes vassaux, je sais, comme vous, que la misere a la voix humble & timide; mais je veux leur bonheur; & je rends graces au ciel, puisque leur insolence m'assure maintenant qu'ils sont plus riches & plus heureux.*

différence extérieure qu'on remarque, par exemple, dans la phyſionomie du Chinois & du Suédois, ne peut avoir aucune influence ſur leur eſprit ; & que, ſi toutes nos idées, comme l'a démontré M. Locke, nous viennent par les ſens, les ſeptentrionaux n'ayant point un plus grand nombre de ſens que les orientaux, tous par conſéquent ont, par leur conformation phyſique, d'égales diſpoſitions à l'eſprit.

Ce n'eſt donc qu'à la différente conſtitution des empires, & par conſéquent aux cauſes morales, qu'on doit attribuer toutes les différences d'eſprit & de caractere qu'on découvre entre les nations. C'eſt, par exemple, à la forme de leur gouvernement que les orientaux doivent ce genie allégorique, qui fait & qui doit réellement faire le caractere diſtinctif de leurs ouvrages. Dans les pays où les ſciences ont été cultivées, où l'on conſerve encore le deſir d'écrire, où l'on eſt cependant ſoumis au pouvoir arbitraire, où, par conſéquent, la vérité ne peut ſe préſenter que ſous quelque emblême, il eſt certain que les auteurs doivent inſenſiblement contracter l'habitude de ne penſer qu'en allégorie. Ce fut auſſi pour faire ſentir à je ne ſais quel tyran l'injuſtice de ſes vexations, la dureté avec laquelle il traitoit ſes ſujets, & la dépendance réciproque & néceſſaire qui unit les peuples & les ſouverains, qu'un philoſophe Indien inventa,

dit-on, le jeu des *échecs* : il en donna des leçons au tyran ; il lui fit remarquer que, si, dans ce jeu, les pieces devenoient inutiles après la perte du roi, le roi, après la prise de ses pieces, se trouvoit dans l'impuissance de se défendre ; & que, dans l'un & l'autre cas, la partie étoit également perdue (c).

Je pourrois donner mille autres exemples de

(c) Les vizirs ont, par de semblables adresses, trouvé le moyen de donner des leçons utiles aux souverains. „ Un roi de Perse en colere, déposa son „ grand visir, & en mit un autre à sa place ; néan„ moins, parce que d'ailleurs il étoit content des „ services du déposé, il lui dit de choisir dans ses „ états un endroit tel qu'il lui plairoit, pour y jouir „ le reste de ses jours, avec sa famille, des bienfaits „ qu'il avoit reçus de lui jusques alors. Le visir lui „ répondit : *je n'ai pas besoin de tous les biens dont votre* „ *majesté m'a comblé, je la supplie de les reprendre ; &,* „ *si elle a encore quelque bonté pour moi, je ne lui de-* „ *mande pas un lieu qui soit habité, je lui demande, avec* „ *instance, de m'accorder quelque village désert, que je* „ *puisse repeupler & rétablir avec mes gens, par mon* „ *travail, mes soins & mon industrie.* Le roi donna „ ordre qu'on cherchât quelques villages tels qu'il les „ demandoit ; mais après une grande recherche ceux „ qui en avoient eu la commission, vinrent lui rap„ porter qu'ils n'en avoient pas trouvé un seul. Le „ roi le dit au visir déposé, qui lui dit : *Je savois* „ *fort bien qu'il n'y avoit pas un seul endroit ruiné dans* „ *tous les pays dont le soin m'avoit été confié. Ce que* „ *j'en ai fait, a été afin que votre majesté sût elle-même* „ *en quel état je les lui rends, & qu'elle en charge un* „ *autre qui puisse lui en rendre un aussi bon compte.* „ Galland. *Bons mots des Orientaux.*

la forme allégorique sous laquelle les idées se présentent aux Indiens ; ces exemples feroient, je crois, sentir que la forme du gouvernement, à laquelle les nations de l'orient doivent tant d'ingénieuses allégories, a, dans ces mêmes nations, dû occasionner une grande disette d'historiens. En effet, le genre de l'histoire, qui, suppose, sans doute, beaucoup d'esprit, n'en exige cependant pas davantage que tout autre genre d'écrire. Pourquoi donc, entre les écrivains, les bons historiens sont-ils si rares ? C'est que, pour s'illustrer en ce genre, il faut non-seulement naître dans l'heureux concours de circonstances propres à former un grand homme, mais encore dans les pays où l'on puisse impunément pratiquer la vertu & dire la vérité. Or, le despotisme s'y oppose, & ferme la bouche aux historiens (*d*), si sa puissance

(*d*) Si, dans ces pays, l'historien ne peut, sans s'exposer à de grands dangers, nommer les traîtres qui, dans les siecles précédents, ont quelquefois vendu leur patrie ; s'il est forcé de sacrifier ainsi la vérité à la vanité des descendants, souvent aussi coupables que leurs ancêtres ; comment, en ce pays, un ministre feroit-il le bien public ? Quels obstacles ne mettroient point à ses projets des gens puissants, infiniment plus intéressés à la prolongation d'un abus qu'à la réputation de leurs peres ? Comment, dans ces gouvernements, oser demander des vertus à un citoyen ? oser déclamer contre la méchanceté des hommes ? Ce ne sont point les hommes qui sont méchants ; c'est la législation qui les rend tels, en punissant quiconque fait le bien & dit la vérité.

n'est, à cet égard, enchaînée par quelque préjugé, quelque superstition ou quelque établissement particulier. Tel est, à la Chine, l'établissement d'un tribunal d'histoire, tribunal également sourd, jusqu'aujourd'hui, aux prieres comme aux menaces des rois (e).

(e) Le tribunal d'histoire, dit M. Freret, est composé de deux sortes d'historiens. Les uns sont chargés d'écrire ce qui se passe au-dehors du palais; c'est-à-dire tout ce qui concerne les affaires générales; & les autres tout ce qui se passe & se dit au-dedans; c'est-à-dire toutes les actions & les discours du prince, des ministres & des officiers. Chacun des membres de ce tribunal écrit sur une feuille tout ce qu'il a appris. Il la signe, & la jette, sans la communiquer à ses confreres, dans un grand tronc placé au milieu de la salle où l'on s'assemble. Pour faire connoître l'esprit de ce tribunal, M. Freret rapporte qu'un nommé T-sou-i-chong fit assassiner T-chouang-chong dont il étoit le général; (c'étoit pour se venger de l'affront que ce prince lui avoit fait en lui enlevant sa femme.) Le tribunal de l'histoire fit dresser une relation de cet événement, & la mit dans ses archives. Le général en ayant été informé, destitua le président, le condamna à mort, supprima la relation, & nomma un autre président. A peine celui-ci fut-il en place, qu'il fit faire de nouveaux mémoires de cet événement, pour remplacer la perte des premiers. Le général instruit de cette hardiesse cassa le tribunal, & en fit périr tous les membres. Aussi tôt l'empire fut inondé d'écrits publics, où la conduite du général étoit peinte avec les couleurs les plus noires. Il craignit une sédition; il rétablit le tribunal de l'histoire.

Les annales de la Dynastie des Tang rapportent un autre fait à ce sujet. Ta-i-t-song, deuxieme empereur de la Dynastie des Tang, demanda un jour au président de ce même tribunal, qu'il lui fit voir les mémoires

Ce que je dis de l'hiſtoire, je le dis de l'éloquence. Si l'Italie fut ſi féconde en orateurs, ce n'eſt pas, comme l'a ſoutenu la ſavante imbécillité de quelques pédants de college, que le ſol de Rome fût plus propre que celui de Liſbonne ou de Conſtantinople à produire de grands orateurs. Rome perdit au même inſtant ſon éloquence & ſa liberté : cependant nul accident arrivé à la terre n'avoit, ſous les empereurs, changé le climat de Rome. A quoi donc attribuer la diſette d'orateurs où ſe trouverent alors les Romains, ſi ce n'eſt à des cauſes morales, c'eſt-à-dire, aux changements arrivés dans la forme de leur gouvernement ? Qui doute qu'en forçant les orateurs à s'exercer ſur de petits ſujets (*f*), le deſpotiſme n'ait tari les

deſtinés pour l'hiſtoire de ſon regne. *Seigneur*, lui dit le préſident, *ſongez que nous rendons un compte exact des vices & des vertus des ſouverains ; que nous ceſſerions d'êtres libres, ſi vous perſiſtiez dans votre demande..... Eh quoi !* lui répondit l'empereur, *vous qui me devez tout ce que vous êtes, vous qui m'étiez ſi attaché, voudriez-vous inſtruire la poſtérité de mes fautes, ſi j'en commettois ? ... Il ne ſeroit pas*, reprit le préſident, *en mon pouvoir de les cacher. Ce ſeroit avec douleur que je les écrirois, mais tel eſt le devoir de mon emploi, qu'il m'oblige même d'inſtruire la poſtérité de la converſation que vous avez aujourd'hui avec moi.*

(*f*) L'air de liberté que Tacite reſpira dans ſa premiere jeuneſſe, ſous le regne de Veſpaſien, donna un reſſort à ſon ame. Il devint, dit M. l'abbé de la Bletterie, un homme de génie ; & il n'eût été qu'un homme d'eſprit, s'il fût entré dans le monde ſous le regne de Néron.

ſources de l'éloquence ? Sa force conſiſte principalement dans la grandeur des ſujets qu'elle traite. Suppoſons qu'il fallût autant d'eſprit pour écrire le panégyrique de Trajan, que pour compoſer les Catilinaires : dans cette hypotheſe même, je dis que, par le choix de ſon ſujet, Pline feroit reſté fort inférieur à Cicéron. Ce dernier ayant à tirer les Romains de l'aſſoupiſſement où Catilina vouloit les ſurprendre, il avoit à réveiller en eux les paſſions de la haine & de la vengeance : & comment un ſujet ſi intéreſſant pour les maîtres du monde n'auroit-il pas fait déférer à Cicéron la palme de l'éloquence ?

Qu'on examine à quoi tiennent les reproches de barbarie & de ſtupidité que les Grecs, les Romains & tous les Européens ont toujours faits aux peuples de l'orient : l'on verra que les nations, n'ayant jamais donné le nom d'eſprit qu'à l'aſſemblage des idées qui leur étoient utiles; & le deſpotiſme ayant interdit, dans preſque toute l'Aſie, l'étude de la morale, de la métaphyſique, de la juriſprudence, de la politique, enfin de toutes les ſciences intéreſſantes pour l'humanité, les orientaux doivent en conſéquence être traités de barbares, de ſtupides, par les peuples éclairés de l'Europe, & devenir éternellement le mépris des nations libres & de la poſtérité.





CHAPITRE XXX.

De la supériorité que certains peuples ont eue dans divers genres de sciences.

LA position physique de la Grece est toujours la même : pourquoi les Grecs d'aujourd'hui sont-ils si différents des Grecs d'autrefois ? C'est que la forme de leur gouvernement a changé ; c'est que, semblable à l'eau qui prend la forme de tous les vases dans lesquels on la verse, le caractere des nations est susceptible de toutes sortes de formes ; c'est qu'en tous les pays, le génie du gouvernement fait le génie des nations (*a*). Or, sous la forme de république,

---

(*g*) Rien en général de plus ridicule & de plus faux que les portraits qu'on fait du caractere des peuples divers. Les uns peignent leur nation d'après leur société, & la font en conséquence ou triste, ou gaie, ou grossiere, ou spirituelle. Il me semble entendre des minimes auxquels on demande quel est, en fait de cuisine, le goût François, & qui répondent qu'en France on mange tout à l'huile. D'autres copient ce que mille écrivains ont dit avant eux : jamais ils n'ont examiné le changement que doivent nécessairement apporter, dans le caractere d'une nation, les changements arrivés dans son administration & dans ses mœurs. On a dit que les François étoient gais ; ils

qu'elle contrée devoit être plus féconde que la Grece en capitaines, en politiques & en héros ? Sans parler des hommes d'état, quels philosophe ne devoit point produire un pays

---

le répéteront jusqu'à l'éternité. Ils n'apperçoivent pas que le malheur des temps ayant forcé les princes à mettre des impôts considérables sur les campagnes, la nation Françoise ne peut être gaie; puisque la classe des paysans, qui compose à elle seule les deux tiers de la nation, est dans le besoin, & que le besoin n'est jamais gai: qu'à l'égard même des villes, la nécessité où, dit-on, se trouvoit la police de payer, les jours gras, une partie des mascarades de la porte S. Antoine, n'est point une preuve de la gaieté de l'artisan & du bourgeois: que l'espionnage peut être utile à la sûrete de Paris; mais que, poussé un peu trop loin, il répand dans les esprits une méfiance absolument contraire à la joie, par l'abus qu'en ont pu faire quelques-uns de ceux qui en ont été chargés: que la jeunesse, en s'interdisant le cabaret, a perdu une partie de cette gaieté qui souvent a besoin d'être animée par le vin: & qu'enfin, la bonne compagnie, en excluant la grosse joie de ses assemblées, en a banni la véritable. Aussi la plupart des étrangers trouvent-ils, à cet égard, beaucoup de différence entre le caractere de notre nation & celui qu'on lui donne. Si la gaieté habite quelque part en France, c'est certainement les jours de fête aux Porcherons ou sur les Boulevards: le peuple y est trop sage pour pouvoir être regardé comme un peuple gai. La joie est toujours un peu licencieuse. D'ailleurs, la gaieté suppose l'aisance; & le signe de l'aisance d'un peuple, est ce que certaines gens appellent son insolence, c'est-à-dire, la connoissance qu'un peuple a des droits de l'humanité, & ce que l'homme doit à l'homme: connoissance toujours interdite à la pauvreté timide & découragée. L'aisance défend ses droits, l'indigence les cede.

où la philosophie étoit si honorée ? où le vainqueur de la Grece, le roi Philippe, écrivoit à Aristote : *Ce n'est point de m'avoir donné un fils dont je rends graces aux dieux, c'est de l'avoir fait naître de votre vivant. Je vous charge de son éducation ; j'espere que vous le rendrez digne de vous & de moi.* Quelle lettre plus flatteuse encore pour ce philosophe que celle d'Alexandre, du maître de la terre, qui, sur les débits du trône de Cyrus, lui écrit : *J'apprends que tu publies tes traités acroamatiques. Quelle supériorité me reste-t-il maintenant sur les autres hommes ? Les hautes sciences que tu m'as enseignées vont devenir communes ; & tu savois cependant que j'aime encore mieux surpasser les hommes par la science des choses sublimes, que par la puissance. Adieu.*

Ce n'étoit pas dans le seul Aristote qu'on honoroit la philosophie. On sait que Prolémée roi d'Egypte, traita Zénon en souverain, & députa vers lui des ambassadeurs ; que les Athéniens éleverent à ce philosophe un mausolée construit au dépens du public ; qu'avant la mort de ce même Zénon, Antigonus, roi de Macédoine, lui écrivit : *Si la fortnne m'a élevé à la plus haute place, si je vous surpasse en grandeur, je reconnois que vous me surpassez en science & en vertu. Venez donc à ma cour ; vous y serez utile non-seulement à un*

grand roi, mais encore à toute la nation Macédonienne. Vous savez quel est, sur les peuples, le pouvoir de l'exemple : imitateurs serviles de nos vertus, qui les inspire aux princes en donne aux peuples. Adieu. Zénon lui répondit : *J'applaudis à la noble ardeur qui vous anime : au milieu du faste, de la pompe & des plaisirs qui environnent les rois, il est beau de desirer encore la science & la vertu. Mon grand âge & la foiblesse de ma santé ne me permettent point de me rendre près de vous ; mais je vous envoie deux de mes disciples. Prêtez l'oreille à leurs instructions ; si vous les écoutez, ils vous ouvriront la route de la sagesse & du véritable bonheur. Adieu.*

Au reste, ce n'étoit pas à la seule philosophie, c'étoit à tous les arts que les Grecs rendoient de pareils hommages. Un poëte étoit si précieux à la Grece, que, sous peine de mort, & par une loi expresse, Athenes leur défendoit de s'embarquer (*h*). Les Lacédémoniens, que certains auteurs ont pris plaisir à nous peindre comme des hommes vertueux, mais plus grossiers que spirituels, n'étoient pas moins sensibles que les autres Grecs (*i*) aux

(*h*) Un poëte est, aux isles Mariannes, regardé comme un homme merveilleux. Ce titre seul le rend respectable à la nation.

(*i*) A la vérité, ils avoient en horreur toute poésie propre à amollir le courage. Ils chasserent Archiloque

beautés des arts & des ſciences. Paſſionnés pour la poéſie, ils attirerent chez eux Archiloque, Xenodame, Xenocrite, Polymneſte, Sacados, Periclite, Phrynis, Timothée (*k*) : pleins d'eſtime pour les poëſies de Terpandre, de Spendon & d'Alcman, il étoit défendu à tout eſclave de les chanter ; c'étoit, ſelon eux, profaner les choſes divines. Non moins habiles dans l'art de raiſonner que dans l'art de peindre ſes penſées en vers : " quiconque, dit Platon, » converſe avec un Lacédémonien, fût-ce le » dernier de tous, peut lui trouver l'abord groſ-» ſier : mais, s'il entre en matiere, il verra » ce même homme s'énoncer avec une dignité, » une préciſion, une fineſſe, qui rendront ſes » paroles comme autant de traits perçants. » Tout autre Grec ne paroîtra, près de lui,

---

de Sparte, pour avoir dit, en vers, qu'il étoit plus ſage de fuir que de périr les armes à la main. Cet exil n'étoit pas l'effet de leur indifférence pour la poéſie, mais de leur amour pour la vertu. Les ſoins que ſe donna Lycurgue pour recueillir les ouvrages d'Homere, la ſtatue du Ris qu'il fit élever au milieu de Sparte, & les loix qu'il donna aux Lacédémoniens, prouvent que le deſſein de ce grand homme n'etoit pas d'en faire une peuple groſſier.

(*k*) Les Lacédémoniens Cynethon, Dionyſodote Areus & Chilon, l'un des ſept ſages, s'étoient diſtingués par le talent des vers. La poéſie Lacédémonienne, dit Plutarque, ſimple, mâle, énergique, étoit pleine de ces traits de feu propres à porter dans les ames l'ardeur & le courage.

„ qu'un enfant qui bégaie. ». Auſſi leur apprenoit-on, dès la premiere jeuneſſe, à parler avec élégance & pureté : on vouloit qu'à la vérité des penſées, ils joigniſſent les graces & la fineſſe de l'expreſſion ; que leurs réponſes, toujours courtes & juſtes, fuſſent pleines de ſel & d'agrément. Ceux qui, par précipitation ou par lenteur d'eſprit, répondoient mal ou ne répondoient rien, étoient châtiés ſur le champ. Un mauvais raiſonnement étoit puni à Sparte, comme le feroit ailleurs une mauvaiſe conduite. Auſſi, rien n'en impoſoit à la raiſon de ce peuple. Un Lacédémonien, exempt dès le berceau des caprices & des humeurs de l'enfance, étoit, dans ſa jeuneſſe, affranchi de toute crainte ; il marchoit avec aſſurance dans les ſolitudes & les ténebres ; moins ſuperſtitieux que les autres Grecs, les Spartiates citoient leur religion au tribunal de la raiſon.

Or comment les ſciences & les arts n'auroient-ils pas jeté le plus grand éclat dans un pays tel que la Grece, où on leur rendoit un hommage ſi général & ſi conſtant ? Je dis conſtant, pour prévenir l'objection de ceux qui prétendent, comme M. l'abbé Dubos, que, dans certains ſiecles, tels que ceux d'Auguſte & de Louis XIV, certains vents amenent les grands hommes, comme des volées d'oiſeaux rares. On allegue, en faveur de ce ſentiment : les peines que ſe ſont vainement donné quel-

ques ſouverains (*l*) pour ramener chez eux les ſciences & les arts. Si les efforts de ces princes ont été inutiles, c'eſt, répondrai-je, parce qu'ils n'ont pas été conſtants. Après quelques ſiecles d'ignorance, le terrein des arts & des ſciences eſt quelquefois ſi ſauvage & ſi inculte, qu'il ne peut produire de vraiment grands hommes, qu'après avoir auparavant été défriché par pluſieurs générations de ſavants. Tel étoit le ſiecle de Louis XIV, dont les grands hommes ont dû leur ſupériorité aux ſavants qui les avoient précédés dans la carriere des ſciences & des arts : carriere où ces mêmes ſavants n'avoient pénétré que ſoutenus de la faveur de nos rois, comme le prouvent, & les lettres-patentes du 10 mai 1543, où François premier fait *les plus expreſſes défenſes d'uſer de médiſance & d'invectives contre Ariſtote* (*m*),

(*l*) Les ſouverains ſont ſujets à penſer que, d'un mot & par une loi, ils peuvent tout-à-coup changer l'eſprit d'une nation, faire, par exemple, d'un peuple lâche & pareſſeux, un peuple actif & courageux. Ils ignorent que, dans les états, les maladies lentes à ſe former ne ſe diſſipent qu'avec lenteur ; & que, dans le corps politique, comme dans le corps humain, l'impatience du prince & du malade s'oppoſe ſouvent à la guériſon.

(*m*) Dans les plus beaux ſiecles de l'égliſe, les uns ont élevé les livres d'Ariſtote à la dignité du texte divin, & les autres ont mis ſon portrait en regard avec celui de J. C. ; quelques-uns ont avancé, dans des theſes imprimées, que, ſans Ariſtote, la religion eût manqué

& les vers que Charles IX adresse à Ronsard (*n*).

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire : c'est qu'assez semblables à ces artifices, qui, rapidement élancés dans les airs, les parsement d'étoiles, éclairent un instant l'horizon, s'évanouissent & laissent la nature dans une nuit profonde, les arts & les sciences ne font, dans une infinité de pays, que luire, disparoître, & les abandonner aux ténébres de l'ignorance. Les siecles les plus féconds en grands hommes sont presque toujours suivis d'un siecle où les sciences & les arts sont moins heureusement cultivés. Pour en connoître la cause, ce n'est point au physique qu'il faut avoir recours : le moral suffit pour nous la découvrir. En effet, si l'admiration est toujours

---

de ses principaux éclaircissements. On lui immola plusieurs critiques, & entr'autres Ramus : ce philosophe ayant fait imprimer un ouvrage sous le titre de *Censure d'Aristote*, tous les vieux docteurs, qui, ignorants par etat, & opiniâtres par ignorance, se voyoient, pour ainsi dire, chassés de leur patrimoine, cabalerent contre Ramus, & le firent exiler.

(*n*) Voici les vers que le monarque écrivoit au poëte :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner ;
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont je n'ai que les corps ;
Elle t'en rend le maître, & te fait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

l'effet de la furprife, plus les grands hommes font multipliés dans une nation, moins on les eftime, moins on excite en eux le fentiment de l'émulation; moins ils font d'efforts pour atteindre à la perfection, & plus ils en reftent éloignés. Après un tel fiecle, il faut fouvent le fumier de plufieurs fiecles d'ignorance pour rendre de nouveau un pays fertile en grands hommes.

Il paroît donc que c'eft uniquement aux caufes morales qu'on peut, dans les fciences & dans les arts, attribuer la fupériorité de certains peuples fur les autres; & qu'il n'eft point de nations privilégiées en vertu, en efprit, en courage. La nature, à cet égard, n'a point fait un partage inégal de fes dons. En effet, fi la force plus ou moins grande de l'efprit dépendoit de la différente température des pays divers, il feroit impoffible, vu l'ancienneté du monde, que la nation, à cet égard, la plus favorifée n'eût, par des progrès multipliés, acquis une grande fupériorité fur toutes les autres. Or l'eftime qu'en fait d'efprit ont tour-à-tour obtenu les différentes nations, le mépris où elles font fucceffivement tombées, prouvent le peu d'influence des climats fur les efprits. J'ajouterai même que, fi le lieu de la naiffance décidoit de l'étendue de nos lumieres, les caufes morales ne pourroient nous donner, en ce genre, une explication auffi fimple & auffi

naturelle des phénomenes qui dépendroient du physique. Sur quoi j'obſerverai que , s'il n'eſt aucun peuple auquel la température particuliere de ſon pays , & les petites différences qu'elle doit produire dans ſon organiſation , ayent juſqu'à préſent donné aucune ſupériorité conſtante ſur les autres peuples ; on pourroit du moins ſoupçonner que les petites différences qui peuvent ſe trouver dans l'organiſation des particuliers qui compoſent une nation , n'ont pas une influence plus ſenſible ſur leurs eſprits (*o*). Tout concourt à prouver la vérité de cette propoſition. Il ſemble qu'en ce genre, les problêmes les plus compliqués ne ſe préſentent à l'eſprit que pour ſe réſoudre par l'application des princes que j'ai établis.

Pourquoi les hommes médiocres reprochent-ils une conduite extraordinaire à preſque tous les hommes illuſtres ? C'eſt que le génie n'eſt point un don de la nature ; & qu'un homme qui prend

(*o*) Si l'on ne peut, à la rigueur, démontrer que la différence de l'organiſation n'influe en rien ſur l'eſprit des hommes que j'appelle communément bien organiſés , du moins peut-on aſſurer que cette influence eſt ſi legere , qu'on peut la conſidérer comme ces quantités peu importantes qu'on néglige dans les calculs algébriques ; & qu'enfin on explique très-bien , par les cauſes morales , ce qu'on a juſqu'à préſent attribué au phyſique , & qu'on n'a pu expliquer par cette cauſe.

prend un genre de vie à-peu-près semblable à celui des autres, n'a qu'un esprit à-peu-près pareil au leur : c'est que, dans un homme, le génie suppose une vie studieuse & appliquée, & qu'une vie, si différente de la vie commune, paroîtra toujours ridicule. Pourquoi l'esprit, dit-on, est-il plus commun dans ce siecle que dans les siecles précédents ? & pourquoi le génie y est-il plus rare ? Pourquoi, comme dit Pythagore, voit-on tant de gens prendre le thyrse, & si peu qui soient animés de l'esprit du dieu qui le porte ? C'est que les gens de lettres, trop souvent arrachés de leur cabinet par le besoin, sont forcés de se jetter dans le monde : ils y répandent des lumieres, ils y forment des gens d'esprit ; mais ils y perdent nécessairement un temps qu'ils eussent, dans la solitude & la méditation, employé à donner plus d'étendue à leur génie. L'homme de lettres est comme un corps qui, poussé rapidement entre d'autres corps, perd, en les heurtant, toute la force qu'il leur communique.

Ce sont les causes morales qui nous donnent l'explication de tous les divers phénomenes de l'esprit ; & qui nous apprennent que, semblable aux parties de feu, qui, renfermées dans la poudre, y restent sans action si nulle étincelle ne les développe, l'esprit reste sans action s'il n'est mis en mouvement par les passions ; que ce sont les passions qui, d'un stupide, font

ſouvent un homme d'eſprit; & que nous devons tout à l'éducation.

Si, comme on le prétend, le génie, par exemple, étoit un don de la nature; parmi les gens chargés de certains emplois, ou parmi ceux qui naiſſent ou qui ont long-temps vécu dans la province, pourquoi n'en ſeroit-il aucun qui excellât dans des arts tels que la poéſie, la muſique & la peinture? Pourquoi le don du génie ne ſuppléeroit-il pas, & dans les gens chargés d'emplois, à la perte de quelques inſtants qu'exige l'exercice de certaines places, & dans les gens de province, à l'entretien d'un petit nombre de gens inſtruits, qu'on ne rencontre que dans la capitale? Pourquoi le grand homme n'auroit-il proprement de génie que dans le genre auquel il s'eſt long-temps appliqué? Ne ſent-on pas que, ſi cet homme ne conſerve pas, en d'autres genres, la même ſupériorité; c'eſt que, dans un art dont il n'a pas fait l'objet de ſes méditations, l'homme de génie n'a d'autre avantage ſur les autres hommes que l'habitude de l'application & la méthode d'étudier? Par quelle raiſon, enfin, entre les grands hommes, les grands miniſtres ſont-ils les hommes les plus rares? C'eſt qu'à la multitude de circonſtances dont le concours eſt abſolument néceſſaire pour former un grand génie, il faut encore unir le concours de circonſtances propres à élever cet homme de

génie au ministere. Or la réunion de ces deux concours de circonstances, extrêmement rare chez tous les peuples, est presque impossible dans les pays où le mérite seul n'éleve point aux premieres places. C'est pourquoi, si l'on en excepte les Xénophon, les Scipion, les Confucius, les César, les Annibal, les Lycurgue, &, peut-être, dans l'univers une cinquantaine d'hommes d'état dont l'esprit pourroit réellement subir l'examen le plus rigoureux ; tous les autres, & même quelques-uns des plus célebres dans l'histoire, & dont les actions ont jeté le plus grand éclat, n'ont été, quelque éloge qu'on donne à l'étendue de leurs lumieres, que des esprits très-communs. C'est à la force de leur caractere (*q*), plus qu'à celle de leur esprit, qu'ils doivent leur célébrité. Le peu

(*q*) Les caracteres forts, & par cette raison souvent injustes, sont, en matiere de politique, encore plus propres aux grandes choses que de grands esprits sans caractere. Il faut, dit César, plutôt exécuter que consulter les entreprises hardies. Cependant ces grands caracteres sont plus communs que les grands esprits. Une grande passion, qui suffit pour former un grand caractere, n'est encore qu'un moyen d'acquérir un grand esprit. Aussi, entre trois ou quatre cents ministres ou rois, trouve-t-on ordinairement un grand caractere, lorsqu'entre deux ou trois mille, on n'est pas toujours sûr de trouver un grand esprit ; supposé qu'il n'y ait d'autres génies vraiment législatifs que ceux de Minos, de Confucius, de Lycurgue, &c.

de progrès de la législation, la médiocrité des ouvrages divers & presque inconnus, qu'ont laissé les Auguste, les Tibere, les Titus, les Antonin, les Adrien, les Maurice & les Charles-Quint, & qu'ils ont composés dans le genre même où ils devoient exceller, ne prouvent que trop cette opinion.

La conclusion générale de ce discours, c'est que le génie est commun, & les circonstances propres à le développer très-rares. Si on peut comparer le profane avec le sacré, on peut dire qu'en ce genre il est beaucoup d'appellés & peu d'élus.

L'inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes dépend donc, & du gouvernement sous lequel ils vivent, & du siecle plus ou moins heureux où ils naissent, & de l'éducation meilleure ou moins bonne qu'ils reçoivent, & du desir plus ou moins vif qu'ils ont de se distinguer, & enfin des idées plus ou moins grandes, ou fécondes, dont ils font l'objet de leurs méditations.

L'homme de génie n'est donc que le produit des circonstances dans lesquelles cet homme s'est trouvé (*q*). Aussi tout l'art de l'édu-

(*q*) L'opinion que j'avance, consolante pour la vanité de la plupart des homes, en devroit être favorablement accueillie. Selon mes principes, ce n'est point à la cause humiliante d'une organisation moins

cation consiste à placer les jeunes gens dans un concours de circonstances propres à développer en eux le germe de l'esprit & de la vertu. L'amour du paradoxe ne m'a point conduit à cette conclusion ; mais le seul desir du bonheur des hommes. J'ai senti, & ce qu'une bonne éducation répandroit de lumieres, de vertus, & par conséquent de bonheur dans la société ; & combien la persuasion où l'on est que le génie & la vertu sont de purs dons de la nature, s'opposoit aux progrès de la science de l'éducation, & favorisoit, à cet égard, la paresse & la négligence. C'est dans cette vue

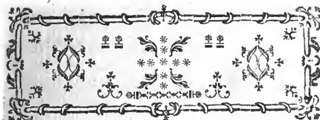
---

parfaite qu'ils doivent attribuer la médiocrité de leur esprit ; mais à l'éducation qu'ils ont reçue, ainsi qu'aux circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés. Tout homme médiocre, conformément à mes principes, est en droit de penser que, s'il eût été plus favorisé de la fortune, s'il fût né dans un certain siecle, un certain pays, il eût été lui-même semblable aux grands hommes dont il est forcé d'admirer le génie. Cependant, quelque favorable que soit cette opinion à la médiocrité de la plupart des hommes, elle doit déplaire généralement, parce qu'il n'est presque point d'homme qui se croie un homme médiocre, & qu'il n'est point de stupide qui, tous les jours, ne remercie avec complaisance la nature, du soin particulier qu'elle a pris de son organisation. En conséquence, il n'est presque point d'hommes qui ne doivent traiter de paradoxe des principes qui choquent ouvertement leurs prétentions. Toute vérité qui blesse l'orgueil, lutte long-temps contre ce sentiment avant que d'en pouvoir triompher. On n'est juste que lorsqu'on a intérêt de l'être. Si le bourgeois exagere moins les avantages de la naissance que le grand seigneur,

qu'examinant ce que pouvoient ſur nous la nature & l'éducation, je me ſuis apperçu que l'éducation nous faiſoit ce que nous ſommes : en conſéquence, j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un citoyen, d'annoncer une vérité propre à réveiller l'attention ſur les moyens de perfectionner cette même éducation. Et c'eſt pour jeter encore plus de jour ſur une matiere ſi importante, que je tâcherai, dans le diſcours ſuivant, de fixer, d'une maniere préciſe, les idées différentes qu'on doit attacher aux divers noms donnés l'eſprit.

---

s'il en apprécie mieux la valeur, ce n'eſt pas qu'il ſoit plus fondé ; ſes inférieurs n'ont que trop ſouvent à ſe plaindre de la ſotte hauteur dont il accuſe les grands ſeigneurs : la juſteſſe de ſon jugement n'eſt donc qu'un effet de ſa vanité : c'eſt que, dans ce cas particulier, il a intérêt d'être raiſonnable. J'ajouterai à ce que je viens de dire, que les principes ci-deſſus établis, en les ſuppoſant vrais, trouveront encore des contradicteurs dans tous ceux qui ne les peuvent admettre ſans abandonner d'anciens préjugés. Parvenus à un certain âge, la pareſſe nous irrite contre toute idée neuve qui nous impoſe la fatigue de l'examen. Une opinion nouvelle ne trouve de partiſans que parmi ceux des gens d'eſprit qui, trop jeunes encore pour avoir arrêté leurs idées, avoir ſenti l'aiguillon de l'envie, ſaiſiſſent avidement le vrai par-tout où ils l'apperçoivent. Eux ſeuls, comme je l'ai déjà dit, rendent témoignage à la vérité, la préſentent, la font percer & l'établiſſent dans le monde ; c'eſt d'eux ſeuls qu'un philoſophe peut attendre quelque éloge : la plupart des autres hommes ſont des juges corrompus par la pareſſe ou par l'envie.



DE L'ESPRIT.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENTS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.



CHAPITRE PREMIER.

Du génie.

BEAUCOUP d'auteurs ont écrit ſur le génie ; la plupart l'ont conſidéré comme un feu , une inſpiration , un enthouſiaſme divin ; & l'on a pris ces métaphores pour des définitions.

Quelques vagues que ſoient ces eſpeces de définitions , la même raiſon cependant qui nous fait dire que le feu eſt chaud , & mettre au nombre de ſes propriétés l'effet qu'il produit ſur nous , a dû faire donner le nom de feu à toutes les idées & les ſentiments propres à

remuer nos paſſions, & à les allumer vivement en nous.

Peu d'hommes ont ſenti que ces métaphores, applicables à certaines eſpece de génie, tel que celui de la poëſie ou de l'éloquence, ne l'étoient point à des génies de réflexion, tels que ceux de Locke & de Newton.

Pour avoir une définition exacte du mot *génie*, & généralement de tous les noms divers donnés à l'eſprit, il faut s'élever à des idées plus générales; & pour cet effet prêter une oreille extrêmement attentive aux jugements du public.

Le public place également au rang des génies, les Deſcartes, les Newton, les Locke, les Monteſquieu, les Corneille, les Moliere, &c: le nom de génies qu'il donne à des hommes ſi différents ſuppoſe donc une qualité commune qui caractériſe en eux le génie.

Pour reconnoitre cette qualité, remontons juſqu'à l'étymologie du mot *génie*, puiſque c'eſt communément dans ces étymologies que le public manifeſte le plus clairement les idées qu'il attache aux mots.

Celui de *génie* dérive de *gignere*, *gigno*; *j'enfante*, *je produis*; il ſuppoſe toujours *invention*: & cette qualité eſt la ſeule qui appartienne à tous les génies différents.

Les inventions ou les découvertes ſont de deux eſpeces. Il en eſt que nous devons au

hasard ; telles sont la boussole , la poudre à canon , & généralement presque toutes les découvertes que nous avons faites dans les arts.

Il en est d'autres que nous devons au génie : & , par ce mot de découverte , on doit alors entendre une nouvelle combinaison , un rapport nouveau apperçu entre certains objets ou certaines idées. On obtient le titre d'homme de génie , si les idées qui résultent de ce rapport forment un grand ensemble , sont fécondes en vérités , & intéressantes pour l'humanité (*r*). Or c'est le hasard qui choisit presque toujours pour nous les sujets de nos méditations. Il a donc plus de part qu'on n'imagine aux succès des grands hommes , puisqu'il leur fournit les sujets plus ou moins intéressants qu'ils traitent , & que c'est ce même hasard qui les fait naître dans un moment où ces grands hommes peuvent faire époque.

Pour éclaircir ce mot *époque* , il faut observer que tout inventeur dans un art ou une science , qu'il tire , pour ainsi dire , du berceau , est toujours surpassé par l'homme d'esprit qui le

(*r*) Le neuf & le singulier dans les idées ne suffit pas pour mériter le titre de génie ; il faut de plus que ces idées neuves soient ou belles , ou générales , ou extrêmement intéressantes. C'est en ce point que l'ouvrage de génie différe de l'ouvrage original , principalement caractérisé par la singularité.

ſuit dans la même carriere, & ce ſecond par un troiſieme, ainſi de ſuite, juſqu'à ce que cet art ait fait de certains progrès. En eſt-on au point où ce même art peut recevoir le dernier degré de perfection, ou du moins le degré néceſſaire pour en conſtater la perfection chez un peuple; alors, celui qui la lui donne, obtient le titre de génie, ſans avoir quelque fois avancé cet art dans une proportion plus grande que ne l'ont fait ceux qui l'ont précédé. Il ne ſuffit donc pas d'avoir du génie pour en avoir le titre.

Depuis les tragédies de la paſſion juſqu'aux poëtes Hardy & Rotrou, & juſqu'à la Mariamne de Triſtan, le Théatre François acquiert ſucceſſivement une infinité de degrés de perfection. Corneille naît dans un moment où la perfection qu'il ajoute à cet art doit faire époque; Corneille eſt un génie (s).

Je ne prétends nullement, par cette obſervation, diminuer la gloire de ce grand poëte, mais prouver ſeulement que la loi de conti-

(s) Ce n'eſt pas que la tragédie ne fût encore, du temps de Corneille, ſuſceptible de nouvelles perfections. Racine a prouvé qu'on pouvoit écrire avec plus d'élégance; Crébillon, qu'on pouvoit y porter plus de chaleur; & Voltaire eût, ſans contredit, fait voir qu'on pouvoit y mettre plus de pompe & de ſpectacle, ſi le théatre toujours couvert de ſpectateurs, ne ſe fût pas abſolument oppoſé à ce genre de beauté ſi connu des Grecs.

nuité eſt toujours exactement obſervée, & & qu'il n'y a point de ſauts dans la nature (*t*). Auſſi peut-on appliquer aux ſciences l'obſervation faite ſur l'art dramatique.

Kepler trouve la loi dans laquelle les corps doivent peſer les uns ſur les autres; Newton, par l'application heureuſe qu'un calcul très-ingénieux lui permet d'en faire au ſyſtême céleſte, aſſure l'exiſtence de cette loi: Newton fait époque, il eſt mis au rang des génies.

Ariſtote, Gaſſendi, Montaigne entrevoient confuſément que c'eſt à nos ſenſations que nous devons toutes nos idées: Locke éclaircit, approfondit ce principe, en conſtate la vérité par une infinité d'applications; & Locke eſt un génie.

Il eſt impoſſible qu'un grand homme ne ſoit toujours annoncé par un autre grand homme (*u*).

(*t*) Il eſt, en ce genre, mille ſources d'illuſion. Un homme ſait parfaitement une langue étrangere: c'eſt, ſi l'on veut, l'Eſpagnol. Si les Eſpagnols nous ſont alors ſupérieurs dans le genre dramatique, l'auteur François qui profitera de la lecture de leurs ouvrages, ne ſurpaſſât-il que de peu ſes modeles, doit paroître un homme extraordinaire à des compatriotes ignorants. On ne doutera pas qu'il n'ait porté cet art à ce haut degré de perfection auquel il ſeroit impoſſible que l'eſprit humain pût d'abord l'élever.

(*u*) Je pourrois même dire, accompagné de quelques rands hommes. Quiconque ſe plaît à conſidérer l'eſprit

Les ouvrages de génie sont semblables à quelques-uns de ces superbes monuments de l'antiquité, qui, exécutés par plusieurs générations des rois, portent le nom de celui qui les acheve.

Mais, si le hasard, c'est-à-dire, l'enchaînement des effets dont nous ignorons les causes, a tant de part à la gloire des hommes illustres dans les arts & dans les sciences, s'il détermine l'instant dans lequel ils doivent naître pour faire époque & recevoir le nom de génie; quelle influence plus grande encore ce même hasard n'a-t-il pas sur la répution des hommes d'état?

César & Mahomet ont rempli la terre de leur renommée. Le dernier est, dans la moitié de l'univers, respecté comme l'ami de Dieu; dans l'autre, il est honoré comme un grand génie; cependant, ce Mahomet, simple courtier d'Arabie, sans lettres, sans éducation, & dupe lui-même en partie du fanatisme qu'il inspiroit,

---

humain voit, dans chaque siecle, cinq ou six hommes d'esprit tourner autour de la découverte que fait l'homme de génie. Si l'honneur en reste à ce dernier, ce que cette découverte est, entre ses mains, plus féconde que dans les mains de tout autre; c'est qu'il rend ses idées avec plus de force & de netteté; & qu'enfin on voit toujours, à la maniere différente dont les hommes tirent parti d'un principe ou d'une découverte; à qui ce principe ou cette découverte appartient.

avoit été forcé, pour composer le médiocre & ridicule ouvrage nommé alcoran, d'avoir recours à quelques moines Grecs. Or comment, dans un tel homme, ne pas reconnoître l'ouvrage du hasard qui le place dans le temps & les circonstances où devoit s'opérer la révolution à laquelle cet homme hardi ne fit guere que prêter son nom ?

Qui doute que ce même hasard ; si favorable à Mahomet, n'ait aussi contribué à la gloire de César ? Non que je prétende rien retrancher des louanges dues à ce héros ; mais enfin Sylla avoit, comme lui, asservi les Romains. Les faits de guerre ne sont jamais assez circonstanciés dans l'histoire, pour juger si César étoit réellement supérieur à Sertorius ou à quelqu'autre capitaine semblable. S'il est le seul des Romains qu'on ait comparé au vainqueur de Darius, c'est que tous deux asservirent un grand nombre de nations. Si la gloire de César a terni celle de presque tous les grands capitaines de la république, c'est qu'il jetta, par ses victoires, les fondements du trône qu'Auguste affermit (*x*) : c'est

---

(*x*) Ce n'est pas que César ne fût un des plus grands généraux, même au jugement févere de Machiavel, qui efface de la liste des capitaines célebres tous ceux qui, avec de petites armées, n'ont pas exécuté des grandes choses & des choses nouvelles.

„ Si, pour exciter leur verve, ajoute cet illustre „ auteur, on voit de grands poëtes prendre Homere

que sa dictature fut l'époque de la servitude des Romains; & qu'il fit dans l'univers une révolution dont l'éclat dut nécessairement ajouter à la célébrité que ses grands talents lui avoient méritée.

Quelque rôle que je fasse jouer au hasard, quelque part qu'il ait à la réputation des grands hommes, le hasard cependant ne fait rien qu'en faveur de ceux qu'anime le desir vif de la gloire.

Ce desir, comme je l'ai déja dit, fait supporter sans peine la fatigue de l'étude & de la méditation. Il doue un homme de cette constance d'attention nécessaire pour s'illustrer dans quelque art ou quelque science que ce soit. C'est à ce desir qu'on doit cette hardiesse de génie qui cite au tribunal de la raison les opinions, les préjugés, & les erreurs consacrées par les temps.

C'est ce desir seul qui, dans les sciences ou les arts, nous éleve à des vérités nouvelles, ou nous procure des amusemens nouveaux. Ce desir enfin est l'ame de l'homme de génie; il est

---

„ pour modele, se demander, en écrivant: *Homere*
„ *eût-il pensé, se fût-il exprimé comme moi?* il faut
„ pareillement qu'un grand général, admirateur de
„ quelque grand capitaine de l'antiquité, imite Scipion
„ & Ziska, dont l'un s'étoit proposé Cyrus, &
„ l'autre Annibal pour modele. "

la source de ses ridicules (*y*) & de ses succès ; succès qu'il ne doit ordinairement qu'à l'opiniâtreté avec laquelle il se concentre dans un seul genre. Une science suffit pour remplir toute la capacité d'une ame : aussi n'est-il pas & ne peut-il y avoir de génie universel.

(*y*) Tout homme absorbé dans des méditations profondes, occupé d'idées grandes & générales, vit, & dans l'oubli de ces attentions, & dans l'ignorance des ces usages qui font la science des gens du monde : aussi leur paroît-il presque toujours ridicule. Peu d'entre les gens du monde sentent que la connoissance des petites choses suppose presque toujours l'ignorance des grandes ; que tout homme qui mene à peu près la vie de tout le monde, n'a que les idées de tout le monde ; qu'un pareil homme ne s'éleve point au-dessus de la médiocrité ; & qu'enfin le génie suppose toujours, dans un homme, un desir vif de la gloire, qui, le rendant insensible à toute espece de desir, n'ouvre son ame qu'à la passion de s'éclairer.

Anaxagore en est un exemple Il est pressé par ses amis de mettre ordre à ses affaires, d'y sacrifier quelques heures de son temps : *O mes amis*, leur répondit-il *vous me demandez l'impossible. Comment partager mon temps entre mes affaires & mes études, moi qui préfère une goutte de sagesse à des tonnes de richesses.*

Corneille étoit sans doute animé du même sentiment, lorsqu'un jeune homme auquel il avoit accordé sa fille, & que l'état de ses affaires mettoit dans la nécessité de rompre ce mariage, vient le matin chez Corneille, perce jusques dans son cabinet : *Je viens*, lui dit-il, *Monsieur, retirer ma parole & vous exposer les motifs de ma conduite.... Eh! Monsieur*, replique Corneille, *ne pouviez-vous, sans m'interrompre, parler de tout cela à ma femme ? Montez chez elle : je n'entends rien à toutes ces affaires-là.*

La longueur des méditations néceſſaires pour ſe rendre ſupérieur dans un genre, comparée au court eſpace de la vie, nous démontre l'impoſſibilité d'exceller en pluſieurs genres.

D'ailleurs, il n'eſt qu'un âge, & c'eſt celui des paſſions, où l'on peut dévorer les premieres difficultés qui défendent l'accès de chaque

---

Il n'eſt preſque point d'hommes de génie dont on ne puiſſe citer quelques traits pareils. Un domeſtique court, tout effrayé, dans le cabinet du ſavant Budé, lui dire que le feu eſt à la maiſon : *Eh bien*, lui répondit-il, *avertiſſez ma femme : je ne me mêle point des affaires du ménage.*

Le goût de l'étude ne ſouffre aucune diſtraction. C'eſt à la retraite où ce goût retient les hommes illuſtres, qu'ils doivent ces mœurs ſimples & ces réponſes inattendues & naïves, qui, ſi ſouvent, fourniſſent aux gens médiocres des prétextes de ridiculiſer le génie, que je citerai à ce ſujet deux traits du célebre la Fontaine. Un ſes amis qui, ſans doute, avoit ſa converſion fort à cœur, lui prête un jour ſon *ſaint Paul.* La Fontaine le lit avec avidité ; mais, né très-doux & très-humain, il eſt bleſſé de la dureté apparente des écrits de l'apôtre ; il ferme le livre, le reporte à ſon ami, & lui dit : *je vous rends votre livre : ce ſaint Paul-là n'eſt pas mon homme.* C'eſt avec la même naïveté que, comparant un jour ſaint Auguſtin à Rabelais, *comment*, s'écrioit la Fontaine, *des gens de goût peuvent-ils préférer la lecture d'un ſaint Auguſtin à celle de ce Rabelais ſi naïf & ſi amuſant ?*

Tout homme qui ſe concentre dans l'étude d'objets intéreſſants, vit iſolé au milieu du monde. Il eſt toujours lui, & preſque jamais les autres ; il doit donc leur paroître preſque toujours ridicule.

ſcience. Cet âge paſſé, on peut apprendre encore à manier avec plus d'adreſſe l'outil dont on s'eſt toujours ſervi, à mieux développer ſes idées, a les préſenter dans un plus grand jour ; mais on eſt incapable des efforts néceſſaires pour défricher un terrein nouveau.

Le génie, en quelque genre que ce ſoit, eſt toujours le produit d'une infinité de combinaiſons qu'on ne fait que dans la premiere jeuneſſe.

Au reſte, par *génie*, je n'entends pas ſimplement le génie des découvertes dans les ſciences, ou de l'invention dans le fonds & le plan d'un ouvrage ; il eſt encore un génie de l'expreſſion. Les principes de l'art d'écrire ſont encore ſi obſcurs & ſi imparfaits ; il en eſt en ce genre ſi peu de *données*, qu'on n'obtient point le titre de grand écrivain ſans être réellement inventeur de ce genre.

La Fontaine & Boileau ont porté peu d'invention dans le fonds des ſujets qu'ils ont traités : cependant l'un & l'autre ſont, avec raiſon, mis au rang des génies ; le premier, par la naïveté, le ſentiment & l'agrément qu'il a jetés dans ſes narrations ; le ſecond, par la correction, la force & la poëſie du ſtyle qu'il a miſes dans ſes ouvrages. Quelques reproches qu'on faſſe à Boileau, on eſt forcé de convenir qu'en perfectionnant infiniment l'art de la verſification, il a réellement mérité le titre d'inventeur.

Selon les divers genres auxquels on s'applique, l'une ou l'autre de ces différentes especes de génie est plus ou moins desirable. Dans la poésie, par exemple, le génie de l'expression est, si j'ose le dire, le génie de nécessité. Le poëme épique le plus riche dans l'invention des fonds, n'est point lu s'il est privé du génie de l'expression ; au contraire, un poëme bien versifié, & plein de beautés de détail & de poésie, fût-il d'ailleurs sans invention, sera toujours favorablement acueilli du public.

Il n'en est pas ainsi des ouvrages philosophiques : dans ces sortes d'ouvrages, le premier mérite est celui du fonds. Pour instruire les hommes, il faut, ou leur présenter une vérité nouvelle, ou leur montrer le rapport qui lie ensemble des vérités qui leur paroissent isolées. Dans le genre instructif, la beauté, l'élégance de la diction & l'agrément des détails ne sont qu'un mérite sécondaire. Aussi, parmi les modernes, a-t-on vu des philosophes sans force, sans grace, & même sans netteté dans l'expression, obtenir encore une grande réputation. L'obscurité de leurs écrits peut quelque temps les condamner à l'oubli ; mais enfin ils en sortent, il naît tôt ou tard un esprit pénétrant & lumineux, qui, saisissant les vérités contenues dans leurs ouvrages, les dégage de l'obscurité qui les couvre, & fait les exposer

avec clarté. Cet esprit lumineux partage avec les inventeurs le mérite & la gloire de leurs découvertes. C'est un laboureur qui déterre un trésor, & partage avec le propriétaire du fonds les richesses qui s'y trouvent enfermées.

D'après ce que j'ai dit de l'invention des fonds & du génie de l'expression, il est facile d'expliquer comment un écrivain déja célebre peut composer de mauvais ouvrages : il suffit, pour cet effet, qu'il écrive dans un genre où l'espece de génie dont il est doué ne joue, si je l'ose dire, qu'un rôle secondaire. C'est la raison pour laquelle le poète célebre peut être un mauvais philosophe, & l'excellent philosophe un poëte médiocre ; pourquoi le romancier peut mal écrire l'histoire, & l'historien mal faire un roman. La conclusion de ce chapitre, c'est que si le génie suppose toujours invention, toute invention cependant ne suppose pas le génie. Pour obtenir le titre d'homme de génie, il faut que cette invention porte sur des objets généraux & intéressants pour l'humanité ; il faut de plus naître dans le moment où, par ses talents & ses découvertes, celui qui cultive les arts ou les sciences puisse faire époque dans le monde savant. L'homme de génie est donc, en partie, l'œuvre du hasard ; c'est le hasard qui, toujours en action, prépare les découvertes, rapproche insensiblement les vérités, toujours inutiles lorsquelles sont trop éloignées

CHAPITRE II.

De l'imagination & du ſentiment.

LA plupart de ceux qui, juſqu'à préſent, ont traité de l'imagination, ont trop reſtreint ou trop étendu la ſignificatien de ce mot. Pour attacher une idée préciſe à cette expreſſion, remontons à l'étymologie de ce mot *imagination*; il dérive du latin *imago*, image.

Pluſieurs ont confondu la mémoire & l'imagination. Ils n'ont point ſenti qu'il n'eſt point de mots exactement ſynonymes; que la mémoire conſiſte dans un ſouvenir net des objets qui ſe ſont préſentés à nous; & l'imagination dans une combinaiſon, un aſſemblage nouveau d'images, & un rapport de convenances apperçues entre ces images & le ſentiment qu'on veut exciter. Eſt-ce la terreur? l'imagination donne l'être aux Sphinx, aux Furies. Eſt-ce l'étonnement ou l'admiration? elle crée le jardin des Heſpérides, l'iſle enchantée d'Armide & le palais d'Atlant.

L'imagination eſt donc l'invention, en fait d'images (z), comme l'eſprit l'eſt en fait d'idées.

(z) On ne doit réellement le nom d'homme d'imagination qu'à celui qui rend ſes idées par des images.

La mémoire, qui n'eſt que le ſouvenir exact des objets qui ſe ſont préſentés à nous, ne differe pas moins de l'imagination, qu'un portrait de Louis XIV, fait par Lebrun, differe du tableau compoſé (*a*) de la conquête de la Franche-Comté.

Il ſuit de cette définition de l'imagination, qu'elle n'eſt guere employée ſeule que dans les deſcriptions, les tableaux, les décorations. Dans tout autre cas, l'imagination ne peut ſervir que de vêtement aux idées & aux ſentiments qu'on nous préſente. Elle jouoit autrefois un plus grand rôle dans le monde ; elle expliquoit preſque ſeule tous les phénomenes de la nature. C'étoit de l'urne ſur laquelle s'appuyoit une naïade, que ſortoient les ruiſſeaux qui ſerpentoient dans les vallons ; les forêts & les plaines ſe couvroient de verdure par les ſoins des dryades & des napées; les rochers détachés des montagnes étoient roulés dans les plaines par les oreades ; c'étoient les puiſſances de l'air, ſous les noms

Il eſt vrai que, dans la converſation, on confond preſque toujours l'imagination avec l'invention & la paſſion. Il eſt cependant facile de diſtinguer l'homme paſſionné de l'homme d'imagination, puiſque c'eſt preſque toujours faute d'imagination, qu'un poëte excellent dans le genre tragique ou comique, ne ſera ſouvent qu'un poete médiocre dans l'épique ou le lyrique.

(*a*) Il faut ſe rappeller que Louis XIV ſe trouve peint dans ce tableau.

de génies ou de démons, qui déchaînoient les vents & amonceloient les orages sur les pays qu'elles vouloient ravager. Si, dans l'Europe, l'on n'abandonne plus à l'imagination l'explication des phénomenes de la physique, si l'on n'en fait usage que pour jeter plus de clarté & d'agrément sur les principes des sciences, & si l'on y attend de la seule expérience la révélation des secrets de la nature, il ne faut pas penser que toutes les nations soient également éclairées sur ce point. L'imagination est encore le philosophe de l'Inde : c'est elle qui, dans le Tonquin, a fixé l'instant de la formation des perles (*b*) ; c'est elle encore qui, peuplant les

(*b*) L'imagination, soutenue de quelque tradition obscure & ridicule, enseigne, à ce sujet, qu'un roi du Tonquin, grand magicien, avoit forgé un arc d'or pur ; tous les traits décochés de cet art portoient des coups mortels : armé de cet arc, lui seul mettoit une armée en déroute. Un roi voisin l'attaque avec une armée nombreuse : il éprouva la puissance de cette arme, il est battu, fait un traité, & obtient, pour son fils, la fille du roi vainqueur. Dans l'ivresse des premieres nuits, le nouvel époux conjure sa femme de substituer à l'arc magique de son pere, un arc absolument semblable. L'amour imprudent le promet, exécute sa promesse, & ne soupçonne point le crime. Mais, à peine le gendre est-il armé de l'arc merveilleux, qu'il marche contre son beau-pere, le défait, & le force à fuir avec sa fille sur les côtes inhabitées de la mer. C'est-là qu'un démon apparoit au roi du Tonquin & lui fait connoître l'auteur de ses infortunes. Le pere indigné saisit sa fille, tire son cimeterre ; elle

éléments de demi-dieux, créant à son gré des démons, des génies, des fées & des enchanteurs pour expliquer les phénomenes du monde physique, s'est d'une aîle audacieuse souvent élevée jusqu'à son origine. Après avoir long-temps parcouru les déserts immesurables de l'espace & de l'éternité, elle est enfin forcée de s'arrêter en un point; ce point marqué, le temps commence. L'air obscur, épais & spiritueux, qui, selon le *Taautus* des Phéniciens, couvroit le vaste abyme, est affecté d'amour pour ses propres principes; cet amour produit un mélange, & ce mélange reçoit le nom de *desir*; ce desir conçoit le *mud*, ou la corruption aqueuse; cette corruption contient le germe de l'univers, & les semences de toutes les créatures. Des animaux intelligents, sous le nom de *zophasemin*, ou de contemplateurs des cieux, reçoivent l'être: le soleil luit; les terres & les mers sont échauffées de ses rayons; elles réfléchissent & en embrasent les airs: les vents soufflent,

---

proteste en vain de son innocence, elle le trouve inflexible. Elle lui prédit alors que les gouttes de son sang se changeront en autant de perles, dont la blancheur rendra aux siecles à venir témoignage de son imprudence & de son innocence. Elle se tait. Le pere la frappe, le sang coule: la métamorphose commence; & la côte, souillée de ce parricide, est encore celle où l'on pêche les plus belles perles.

soufflent, les nuages s'élevent, se frappent; &, de leur choc, rejaillissent les éclairs & le tonnerre; ses éclats réveillent les animaux intelligents, qui, frappés d'effroi, se meuvent & fuient, les uns dans les cavernes de la terre, les autres dans les gouffres de l'Océan.

La même imagination qui, jointe à quelques principes d'une fausse philosophie, avoit, dans la Phénicie, décrit ainsi la formation de l'univers, sut, dans les divers pays, débrouiller successivement le chaos de mille autres manieres différentes (c).

(c) Elle assure, au royaume de Lao, que la terre & le ciel sont de toute éternité. Seize mondes terrestres sont soumis au nôtre, & les plus élevés sont les plus délicieux. Une flamme, détachée tous les trente-six mille ans des abymes du firmament, enveloppe la terre, comme l'écorce embrasse le tronc, & la résout en eau. La nature réduite quelques instants à cet état, est revivifiée par un génie du premier ciel. Il descend, porté sur les aîles des vents; leur souffle fait écouler les eaux; le terrein humide est desséché; les plaines, les forets se couvrent de verdure, & la terre reprend sa premiere forme.

Au dernier embrasement qui précéda, disent les habitants de Lao, le siecle de Xaca, un mandarin, nommé *Pontabobamy-suun*, s'abaisse sur la surface des eaux: une fleur surnage sur leur immensité; le mandarin l'apperçoit, la partage d'un coup de son cimeterre. Par une métamorphose subite, la fleur, détachée de sa tige, se change en fille; la nature n'a jamais rien produit de si beau. Le mandarin, épris pour elle de la plus violente ardeur, lui déclare sa ten-

Dans la Grece, elle inspiroit Hésiode, lorsque, plein de son enthousiasme, il dit : „ Au „ commencement étoient le Chaos, le noir „ Erebe & le Tartare. Les temps n'existoient „ point encore, lorsque la Nuit éternelle, qui, „ sur des aîles étendues & pesantes, parcouroit „ les immenses plaines de l'espace, s'abat tout-„ à-tout sur l'Erebe : elle y dépose un œuf ; „ l'Erebe le reçoit dans son sein, le féconde, „ l'Amour en sort : il s'éleve sur des aîles dorées, „ il s'unit au Chaos ; cette union donne l'être „ aux cieux, à la terre, aux dieux immortels, „ aux hommes & aux animaux. Déjà Vénus „ conçue dans le sein des mers, s'est élevée sur

---

dresse. L'amour de la virginité rend la fille insensible aux larmes de son amant. Le mandarin respecte sa vertu ; mais, ne pouvant se priver entiérement de sa vue, il se place à quelque distance d'elle : c'est de-là qu'ils se dardent réciproquement des regards enflammés dont l'influence est telle, que la fille conçoit & enfante sans perdre sa virginité. Pour subvenir à la nourriture des nouveaux habitants de la terre, le mandarin fait retirer les eaux, il creuse les vallées, éleve les montagnes, & vit parmi les hommes jusqu'à ce qu'enfin, lassé du séjour de la terre, il vole vers le ciel : mais les portes lui en sont fermées, & ne se r'ouvrent qu'après qu'il a, sur le monde terrestre, subi une longue & dure pénitence. Tel est, au royaume de Lao, le tableau poétique que l'imagination nous fait de la génération des êtres ; tableau, dont la composition variée a, chez les différents peuples, été plus ou moins grande ou bizarre, mais toujours donnée par l'imagination.

„ la surface des eaux ; tous les corps animés „ s'arrêtent pour la contempler ; les mouve„ments que l'Amour avoit vaguement imprimés „ dans toute la nature, se dirigent vers la „ beauté. Pour la premiere fois, l'ordre, l'équi„libre & le dessein sont connus à l'univers. “

Voilà, dans le premier siecle de la Grece, de quelle maniere l'imagination construisit le palais du monde. Maintenant, plus sage dans ses conceptions, c'est par la connoissance de l'histoire présente de la terre, qu'elle s'éleve à la connoissance de sa formation. Instruite par une infinité d'erreurs, elle ne marche plus, dans l'explication des phénomenes de la nature, qu'à la suite de l'expérience ; elle ne s'abandonne à elle-même que dans les descriptions & les tableaux.

C'est alors qu'elle peut créer ces êtres & ces lieux nouveaux, que la poésie, par la précision de ses tours, la magnificence de l'expression & la propriété des mots, rend visibles aux yeux des lecteurs.

S'agit-il des peintures hardies, l'imagination fait que les plus grands tableaux, fussent-ils les moins corrects, sont les plus propres à faire impression ; qu'on préfere à la lumiere douce & pure des lampes allumées devant les autels, les jets mêlés de feu, de cendre & de fumée, lancés par l'Etna.

S'agit-il d'un tableau voluptueux, c'est Adonis

que l'imagination conduit avec l'Albane au milieu d'un bocage ; Vénus y paroît endormie ſur des roſes ; la déeſſe ſe réveille, l'incarnat de la pudeur couvre ſes joues ; un voile léger dérobe une partie de ſes beautés ; l'ardent Adonis les dévore ; il ſaiſit la déeſſe, triomphe de ſa réſiſtance ; le voile eſt arraché d'une main impatiente ; Vénus eſt nue, l'albâtre de ſon corps eſt expoſé aux regards du deſir ; & c'eſt là que le tableau reſte vaguement terminé, pour laiſſer aux caprices & aux fantaiſies variées de l'amour le choix des careſſes & des attitudes.

S'agit-il de rendre un fait ſimple ſous une image brillante, d'annoncer, par exemple, la diſſention qui s'éleve entre les citoyens ? l'imagination repréſentera la Paix qui ſort éplorée de la ville, en abaiſſant ſur ſes yeux l'olivier qui lui ceint le front. C'eſt ainſi que dans la poéſie l'imagination fait tout expoſer ſous de courtes images, ou ſous des allégories qui ne ſont proprement que des métaphores prolongées.

Dans la philoſophie, l'uſage qu'on en peut faire, eſt infiniment plus borné ; elle ne ſert alors, comme je l'ai dit plus haut, qu'à jeter plus de clarté & d'agrément ſur les principes. Je dis plus de clarté, parce que les hommes qui s'entendent aſſez bien lorſqu'ils prononcent des mots qui peignent des objets ſenſibles, tels que *chêne*, *océan*, *ſoleil*, ne s'entendent plus

lorfqu'ils prononent les mots *beauté*, *juftice*, *vertu*, dont la fignification embraffe un grand nombre d'idées. Il leur eft prefque impoffible d'attacher la même collection d'idées au même mot ; &, de-là, ces difputes éternelles & vives qui, fi fouvent, ont enfanglanté la terre.

L'imagination, qui cherche à revêtir d'images fenfibles les idées abftraites & les principes des fciences, prête donc infiniment de clarté & d'agrément à la philofophie.

Elle n'embellit pas moins les ouvrages de fentiment. Quand l'Ariofte conduit Roland dans la grotte où doit fe rendre Angélique ; avec quel art ne décore-t-il pas cette grotte ? Ce font par-tout des infcriptions gravées par l'amour, des lits de gazon dreffés par le plaifir ; le murmure des ruiffeaux, la fraîcheur de l'air, les parfums des fleurs, tout s'y raffemble pour exciter les defirs de Roland. Le poëte fait que plus cette grotte embellie promettra de plaifir & portera d'ivreffe dans l'ame du héros, plus fon défefpoir fera violent lorfqu'il y apprendra la trahifon d'Angélique, & plus ce tableau excitera dans l'ame des lecteurs de ces mouvements tendres auxquels font attachés leurs plaifirs.

Je terminerai ce morceau fur l'imagination par une fable orientale, peut-être incorrecte à certains égards, mais très-ingénieufe & très-propre à prouver combien l'imagination peut

quelquefois prêter de charme au sentiment. C'est un amant fortuné, qui, sous le voile d'une allégorie, attribue ingénieusement à sa maîtresse & à l'amour qu'il a pour elle les qualités qu'on admire en lui.

„ J'étois un jour dans le bain ; une terre
„ odorante, d'une main aimée, passa dans la
„ mienne. Je lui dis : Es-tu le musc ? es-tu
„ l'ambre ? Elle me répondit : Je ne suis qu'une
„ terre commune, mais j'ai eu quelque liaison
„ avec la rose ; sa vertu bienfaisante m'a pé-
„ nétrée ; sans elle je ne serois encore qu'une
„ terre commune (*d*) ".

J'ai, je pense, nettement déterminé ce qu'on doit entendre par *imagination*, & montré, dans les différents genres, l'usage qu'on en peut faire. Je passe maintenant au sentiment.

Le moment où la passion se réveille le plus fortement en nous, est ce qu'on appelle le *sentiment*. Aussi n'entend-on par *passion* qu'une continuité de sentiments de même espece. La passion d'un homme pour une femme n'est que la durée de ses desirs & de ses sentiments pour cette même femme.

Cette définition donnée, pour distinguer ensuite les sentiments des sensations, & savoir quelles idées différentes on doit attacher à ces

---

(*d*) Voyez *le Gulistan ou l'empire des roses* de Saadi.

deux mots, qu'on emploie ſouvent l'un pour l'autre, il faut ſe rappeller qu'il eſt des paſſions de deux eſpeces ; les unes qui nous ſont immédiatement données par la nature ; tels ſont les deſirs ou les beſoins phyſiques de boire, manger, &c. ; les autres, qui, ne nous étant point immédiatement données par la nature, ſuppoſent l'établiſſement des ſociétés, & ne ſont proprement que des paſſions factices ; telles ſont l'ambition, l'orgueil, la paſſion du luxe, &c. Conſéquemment à ces deux eſpeces de paſſions, je diſtinguerai deux eſpeces de ſentiments. Les uns ont rapport aux paſſions de la premiere eſpece, c'eſt-à-dire, à nos beſoins phyſiques ; ils reçoivent le nom de ſenſation ; les autres ont rapport aux paſſions factices, & ſont plus particuliérement connus ſous le nom de ſentiment. C'eſt de cette derniere eſpece dont il s'agit dans ce chapitre.

Pour s'en former une idée nette, j'obſerverai qu'il n'eſt point d'hommes ſans deſirs, ni par conſéquent ſans ſentiments ; mais que ces ſentiments ſont en eux ou foibles ou vifs. Lorſqu'on n'en a que de foibles, on eſt cenſé n'en point avoir. Ce n'eſt qu'aux hommes fortement affectés qu'on accorde du ſentiment. Eſt-on ſaiſi d'effroi ? ſi cet effroi ne nous précipite pas dans de plus grands dangers que ceux qu'on veut éviter, ſi notre peur calcule & raiſonne, notre peur eſt foible, & l'on ne ſera jamais cité comme un

homme peureux. Ce que je dis du ſentiment de la peur, je le dis également de celui de l'amout & de l'ambition.

Ce n'eſt qu'à des paſſions bien déterminées que l'homme doit ces mouvements fougueux & ces accès auxquels on donne le nom de ſentiment,

On eſt animé de ces paſſions, lorſqu'un deſir ſeul regne dans notre ame, y commande impérieuſement à des deſirs ſubordonnés. Quiconque cede ſucceſſivement à des deſirs différents, ſe trompe s'il ſe croit paſſionné : il prend en lui des goûts pour des paſſions.

Le deſpotiſme, ſi je l'oſe dire, d'un deſir auquel tous les autres ſont ſubordonnés, eſt donc en nous ce qui caractériſe la paſſion. Il eſt, en conſéquence, peu d'hommes paſſionnés & capables de ſentiments vifs.

Souvent même les mœurs d'un peuple & la conſtitution d'un état s'oppoſent au développement des paſſions & des ſentiments. Que de pays où certaines paſſions ne peuvent ſe manifeſter, du moins, par des actions! Dans un gouvernement arbitraire, toujours ſujet à mille révolutions, ſi les grands y ſont preſque toujours embraſés du feu de l'ambition, il n'en eſt pas ainſi d'un état monarchique où les loix ſont en vigueur. Dans un pareil état, les ambitieux ſont à la chaîne, & l'on n'y voit que des intrigants que je ne décore pas du titre d'ambitieux.

Ce n'eſt pas qu'en ces ces pays, une infinité d'hommes ne portent en eux le germe de l'ambition; mais, ſans quelques circonſtances ſingulieres, ce germe y meurt ſans ſe développer. L'ambition eſt, dans ces hommes, comparable à ces feux ſouterrains allumés dans les entrailles de la terre; ils y brûlent ſans exploſion, juſqu'au moment où les eaux y pénetrent, & que, raréfiées par le feu, elles ſoulevent, entr'ouvrent les montagnes, en ébranlant les fondements du monde.

Dans les pays où le germe de certaines paſſions & de certains ſentiments eſt étouffé, le public ne peut les connoître & les étudier que dans les tableaux qu'en donnent les écrivains célebres, & principalement les poëtes.

Le ſentiment eſt l'ame de la poéſie, & ſur-tout de la poéſie dramatique. Avant d'indiquer les ſignes auxquels on reconnoît, en ce genre, les grands peintres & les hommes à ſentiments, il eſt bon d'obſerver qu'on ne peint jamais bien les paſſions & les ſentiments, ſi l'on n'en eſt ſoi-même ſuſceptible. Place-t-on un héros dans une ſituation propre à développer en lui toute l'activité des paſſions? Pour faire un tableau vrai, il faut être affecté des mêmes ſentiments dont on décrit en lui les effets, & trouver en ſoi ſon modele. Si l'on n'eſt paſſionné, on ne ſaiſit jamais ce point précis que le ſentiment

atteint, & qu'il ne franchit jamais (*e*) : on est toujours en de-çà ou en de-là d'une nature forte.

D'ailleurs, pour réussir en ce genre, il ne suffit pas d'être en général susceptible de passions; il faut, de plus, être animé de celle dont ont fait le tableau. Une espece de sentiment ne nous en fait pas deviner une autre. On rend toujours mal ce que l'on sent foiblement. Corneille, dont l'ame étoit plus élevée que tendre, peint mieux les grands politiques & les héros qu'il ne peint les amants.

C'est principalement à la vérité des peintures qu'est, en ce genre, attachée la célébrité. Je sais cependant que d'heureuses situations, des maximes brillantes & des vers élégants ont quelquefois, au théatre, obtenu les plus grands succès; mais, quelque mérite que supposent ces succès, ce mérite cependant n'est, dans le genre dramatique, qu'un mérite secondaire.

Le vers de caractere est, dans les tragédies, le vers qui fait sur nous le plus d'impression. Qui n'est pas frappé de cette scene où Catilina,

---

(*e*) Dans les ouvrages de théatre, rien de plus commun que de faire du sentiment avec de l'esprit. Veut-on peindre la vertu, on fera exécuter en ce genre, à son héros, des actions que les motifs qui le portent à la vertu ne lui permettent point de faire. Il est peu de poëtes dramatiques exempts de ce défaut.

pour réponse aux reproches d'assassinats que lui fait Lentulus, lui dit :

Crois que ces crimes
Sont de ma politique, & non pas de mon cœur
. . . .
Forcé de se plier aux mœurs de ses complices,

Il faut, ajoute-t-il, *qu'un chef de conjurés prenne successivement tous les caracteres. Si je n'avois que des Lentulus dans mon parti :*

Et s'il n'étoit rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.

Quel caractere renfermé dans ces deux vers ! Quel chef de conjurés qu'un homme assez maître de lui pour être à son choix vertueux ou vicieux ! Quelle ambition enfin que celle qui peut, contre l'inflexibilité ordinaire des passions, plier à tous les caracteres le superbe Catilina ! Une telle ambition annonce le destructeur de Rome.

De pareils vers ne sont jamais inspirés que par les passions. Qui n'en est pas susceptible doit renoncer à les peindre. Mais, dira-t-on, à quel signe le public, souvent peu instruit de ce qui est en de-çà ou en de-là d'une nature forte, reconnoîtroit-il les grands peintres de sentiments ? A la maniere, répondrai-je, dont ils les expriment. A force de méditations & de réminiscences, un homme d'esprit peut, à peu près, deviner ce qu'un amant doit faire ou dire dans

une telle ſituation ; il peut ſubſtituer, ſi je peux m'exprimer ainſi, le ſentiment *penſé* au ſentiment *ſenti* ; mais il eſt dans le cas d'un peintre qui, ſur le récit qu'on lui auroit fait de la beauté d'une femme, & l'image qu'il s'en feroit formée, voudroit en faire le portrait ; il feroit un beau tableau, mais jamais un tableau reſſemblant. L'eſprit ne devinera jamais le langage du ſentiment.

Rien de plus inſipide pour un vieillard que la converſation de deux amants. L'homme inſenſible, mais ſpirituel, eſt dans le cas du vieillard ; le langage ſimple du ſentiment lui paroît plat ; il cherche, malgré lui, à le relever par quelque tour ingénieux qui décele toujours en lui le défaut de ſentiment.

Lorſque Pélée brave le courroux du ciel, lorſque les éclats du tonnerre annoncent la préſence du Dieu ſon rival, & que Thétis intimidée, pour calmer les ſoupçons d'un amant jaloux, lui dit :

> Va, fuis ; te montrer que je crains :
> C'eſt te dire aſſez que je t'aime (*f*).

(*f*) Si, dans ce vers d'Ovide :

> *Pignora certa petis, do pignora certa timendo,*

le Soleil dit à peu près la même choſe à Phaëton ſon fils ; c'eſt que Phaëton n'eſt point encore monté ſur ſon char, ni par conſéquent dans le moment du danger.

on ſent que le danger où ſe trouve Pélée eſt trop inſtant, que Thétis n'eſt pas dans une ſituation aſſez tranquille pour tourner auſſi ingénieuſement ſa réponſe. Effrayée de l'approche d'un Dieu qui, d'un mot, peut anéantir ſon amant, & preſſée de le voir partir, elle n'a proprement que le temps de lui crier de fuir & qu'elle l'adore.

Toute phraſe ingénieuſement trouvée prouve à la fois l'eſprit & le défaut de ſentiment. L'homme agité d'une paſſion, tout entier à ce qu'il ſent, ne s'occupe point de la maniere dont il le dit; l'expreſſion la plus ſimple eſt d'abord celle qu'il ſaiſit.

Lorſque l'amour, en pleurs aux genoux de Vénus, lui demande la grace de Pſyché, & que la déeſſe rit de ſa douleur, l'amour lui dit :

Je ne me plaindrois pas, ſi je pouvois mourir.

Lorſque Titus déclare à Bérénice, qu'enfin le deſtin ordonne qu'ils ſe ſéparent pour jamais (*g*), Bérénice reprend :

Pour jamais!... que ce mot eſt affreux quand on aime

(*g*) Dans la tragédie Angloiſe de *Cléopatre*, Octavie rejoint Antoine; elle eſt belle; Antoine peut reprendre du goût pour elle, Cléopatre le craint; Antoine la raſſure. *Quelle différence*, lui dit-il, *entre Octavie & Cléopatre?* „ O mon amant! reprend-elle, quelle plus „ grande différence encore entre mon état & le ſien? „ Octavie eſt aujourd'hui mepriſée; mais Octavie eſt „ ton épouſe. L'eſpoir immortel habite dans ſon ame,

Lorſque Palmire dit à Seïde, que vainement elle a tenté par ſes prieres de toucher ſon raviſſeur, Seïde répond :

Quel eſt donc ce mortel inſenſible à tes larmes?

Ces vers, & généralement tous les vers de ſentimenr, ſeront toujours ſimples, & dans le tour & dans l'expreſſion. Mais l'eſprit, dépourvu de ſentiment, nous éloignera toujours de cette ſimplicité ; je dirai même qu'il fera tourner quelquefois le ſentiment en maxime.

Comment ne ſeroit-on pas, à ce égard, la dupe de l'eſprit ? Le propre de l'eſprit eſt d'obſerver, de généraliſer ſes obſervations, & d'en tirer des réſultats ou des maximes. Habitué à cette marhe, il eſt preſque impoſſible que l'homme d'eſprit qui, ſans avoir ſenti l'amour, en voudra peindre la paſſion, ne mette, ſans s'en appercevoir, ſouvent le ſentiment en maxime. Auſſi M. de Fontenelle a-t-il fait dire à l'un de ſes bergers :

L'on ne doit point aimer lorſqu'on a le cœur tendre.

„ il eſſuie ſes larmes, la conſole dans ſon malheur. „ Demain l'hymen peut te remettre en ſes bras. „ Quelle eſt au contraire ma deſtinée ? Que l'amour „ ſe taiſe un moment dans ton cœur, il ne me reſte „ aucun eſpoir. Je ne puis, comme elle, gémir près „ de ce que j'aime, eſpérer de l'attendrir, me flatter „ d'un retour. Un ſeul inſtant d'indifférent, & tout „ pour moi eſt anéanti ; l'eſpace immenſe & l'éternité „ me ſéparent à jamais de toi. “

Idée qui est commune avec Quinault, qui l'exprime bien différemment, lorsqu'il fait dire à Atys :

> Si j'aimois un jour, par malheur,
> Je connois bien mon cœur,
> Il seroit trop sensible.

Si Quinault n'a point mis en maxime le sentiment dont Atys est agité, c'est qu'il sentoit qu'un homme vivement affecté ne s'amuse point à généraliser.

Il n'en est pas, à cet égard, de l'ambition comme de l'amour. Le sentiment, dans l'ambition, s'allie très-bien avec l'esprit & la réflexion : la cause de cette différence tient à l'objet différent que se proposentces deux passions.

Que desire un amant ? les faveurs de ce qu'il aime. Or ce n'est point à la sublimité de son esprit, mais à l'excès de sa tendresse, que ces faveurs sont accordées. L'amour en larmes, & désespéré aux pieds d'une maîtresse, est l'éloquence la plus propre à la toucher. C'est l'ivresse de l'amant qui prépare & saisit cet instants de foiblesse qui mettent le comble à son bonheur. L'esprit n'a point de part au triomphe ; l'esprit est donc étranger au sentiment de l'amour. D'ailleurs, l'excès de la passion d'un amant promet mille plaisirs à l'objet aimé. Il n'en est pas ainsi d'un ambitieux. La violence de son ambition ne promet aucun plaisir à ses complices. Si le

trône eſt l'objet de ſes deſirs, & ſi, pour y monter, il doit s'appuyer d'un parti puiſſant, ce ſeroit en vain qu'il étaleroit aux yeux de ſes partiſans tout l'excès de ſon ambition ; ils ne l'écouteroient qu'avec indifférence, s'il n'aſſignoit à chacun d'eux la part qu'il doit avoir au gouvernement, & ne leur prouvoit l'intérêt qu'ils ont de l'élever.

L'amant enfin ne dépend que de l'objet aimé : un ſeul inſtant aſſure ſa félicité ; la réflexion n'a pas le temps de pénétrer dans un cœur d'autant plus vivement agité, qu'il eſt plus près d'obtenir ce qu'il deſire. Mais l'ambitieux a, pour l'exécution de ſes projets, continuellement beſoin du ſecours de toutes ſortes d'hommes ; pour s'en ſervir utilement, il faut les connoître ; d'ailleurs ſon ſuccès tient à des projets ménagés avec art & préparés de loin. Que d'eſprit ne faut-il pas pour les concerter & les ſuivre ? Le ſentiment de l'ambition s'allie donc néceſſairement avec l'eſprit & la réflexion.

Le poëte dramatique peut donc rendre fidellement le caractere de l'ambitieux, en mettant quelquefois dans ſa bouche de ces vers ſentencieux, qui, pour frapper fortement le ſpectateur, doivent être le réſultat d'un ſentiment vif & d'une réflexion profonde. Tels ſont ces vers, où, pour juſtifier l'audace qu'il a de ſe préſenter au ſénat, Catilina dit à Probus qui l'accuſe d'imprudence :

L'imprudence n'eſt pas dans la témérité,
Elle eſt dans un projet faux & mal concerté;
Mais, s'il eſt bien ſuivi, c'eſt un trait de prudence
Que d'aller quelquefois juſques à l'inſolence;
Et je ſais, pour dompter les plus impérieux,
Qu'il faut ſouvent moins d'art que de mépris pour eux.

Ce que j'ai dit de l'ambition indique en quelles doſes différentes, ſi je l'oſe dire, l'eſprit peut s'allier aux différents genres de paſſions.

Je finirai par cette obſervation, c'eſt que nos mœurs & la forme de notre gouvernement ne nous permettant point de nous livrer à des paſſions fortes, telles que l'ambition & la vengeance, on ne cite communément ici comme peintres de ſentiments que les hommes ſenſibles à la tendreſſe paternelle ou filiale, & enfin à l'amour, qui, par cette raiſon, occupe preſque ſeul le théatre François.





CHAPITRE III.

De l'esprit.

L'ESPRIT n'est autre chose qu'un assemblage d'idées & de combinaisons nouvelles. Si l'on avoit fait, en un genre, toutes les combinaisons possibles, l'on n'y pourroit plus porter ni invention ni esprit; l'on pourroit être savant en ce genre, mais non pas spirituel. Il est donc évident que, s'il ne restoit plus de découvertes à faire en aucun genre, alors tout seroit science, & l'esprit seroit impossible : on auroit remonté jusqu'aux premiers principes des choses. Une fois parvenus à des principes généraux & simples, la science des faits qui nous y auroient élevés ne seroit plus qu'une science futile, & toutes les bibliotheques où ces faits sont renfermés deviendroient inutiles. Alors, de tous les matériaux de la politique & de la législation, c'est-à-dire, de toutes les histoires, on auroit extrait, par exemple, le petit nombre de principes qui, propres à maintenir entre les hommes le plus d'égalité possible donneroient un jour naissance à la meilleure forme de gouvernement. Il en seroit de même de la physique & généralement de toutes les sciences.

Alors l'esprit humain, épars dans une infinité d'ouvrages divers, seroit, par une main habile, concentré dans un petit volume de principes ; à peu près comme les esprits des fleurs, qui couvrent de vastes plaines, sont, par l'art du chymiste, facilement concentrés dans un vase d'essence.

L'esprit humain, à la vérité, est en tout genre fort loin du terme que je suppose. Je conviens volontiers que nous ne serons pas si-tôt réduits à la triste nécessité de n'être que savants, & qu'enfin, grace à l'ignorance humaine, il nous sera long-temps permis d'avoir de l'esprit.

L'esprit suppose donc toujours invention. Mais qu'elle différence, dira-t-on, entre cette espece d'invention & celle qui nous fait obtenir le titre de *génies* ? Pour la découvrir, consultons le public. En morale & en politique, il honorera, par exemple, du titre de génies, & Machiavel & l'auteur de l'*Esprit des loix*, & ne donnera que le titre d'hommes de beaucoup d'esprit à la Rochefoucault & à la Bruyere. L'unique différence sensible qu'on remarquera entre ces deux especes d'hommes, c'est que les premiers traitent de matieres plus importantes, lient plus de vérités entr'elles, & forment un plus grand ensemble que les seconds. Or l'union d'un plus grand nombre de vérités suppose une plus grande quantité de combinaisons, & par

conſéquent un homme plus rare. D'ailleurs le public aime à voir, du haut d'un principe, toutes les conſéquences qu'on en peut tirer : il doit donc récompenſer par un titre ſupérieur, tel que celui de génie, quiconque lui procure cet avantage, en réuniſſant une infinité de vérités ſous le même point de vue. Telle eſt, dans le genre philoſophique, la différence ſenſible entre le génie & l'eſprit.

Dans les arts, où par le mot de *talent*, on exprime ce que, dans les ſciences, on déſigne par le mot d'*eſprit*, il ſemble que la différence ſoit à-peu-près la même.

Quiconque, ou ſe modele ſur les grands hommes qui l'ont déja précédé dans la même carriere, ou ne les ſurpaſſe pas, ou n'a point fait un certain nombre de bons ouvrages, n'a pas aſſez combiné, n'a pas fait d'aſſez grands efforts d'eſprit, ni donné aſſez de preuves d'invention pour mériter le titre de génie. En conſéquence, on place dans la liſte des hommes de talent, les Regnard, les Vergier, les Campiſtron & les Fléchier, lorſqu'on cite comme génies les Moliere, les la Fontaine, les Corneille & les Boſſuet. J'ajouterai même, à ce ſujet, qu'on refuſe quelquefois à l'auteur le titre qu'on accorde à l'ouvrage. Un conte, une tragédie ont un grand ſuccès : on peut dire de ces ouvrages, qu'ils ſont pleins de génie, ſans oſer quelquefois en accorder le titre à l'auteur.

Pour l'obtenir, il faut, ou, comme la Fontaine, avoir, si je l'ose dire, dans une infinité de petites pieces, la monnoie d'un grand ouvrage; ou, comme Corneille & Racine, avoir composé un certain nombre d'excellentes tragédies.

Le poëme épique est, dans la poësie, le seul ouvrage dont l'étendue suppose une mesure d'attention & d'invention suffisante pour décorer un homme du titre de génie.

Il me reste, en finissant ce chapitre, deux observations à faire. La premiere, c'est qu'on ne désigne dans les arts par le nom d'esprit, que ceux qui, sans génie ni talent pour un genre, y transportent les beautés d'un autre genre: telles sont, par exemple, les comédies de M. de Fontenelle, qui, dénuées du génie & du talent comique, étincellent de quelques beautés philosophiques. La seconde, c'est que l'invention appartient tellement à l'esprit, qu'on n'a jusqu'à présent, par aucune des épithetes applicables au grand esprit, désigné ceux qui remplissent des emplois utiles; mais dont l'exercice n'exige point d'invention. Le même usage qui donne l'épithete de *bon* au juge, au financier (*i*), à l'arithméticien habile, nous permet

(*i*) Je ne dis pas que de bons juges, de bons financiers n'aient de l'esprit; mais je dis seulement que ce

d'appliquer l'épithete de *sublime* au poëte, au légiſlateur, au géometre, à l'orateur. L'eſprit ſuppoſe donc toujours invention. Cette invention, plus élevée dans le génie, embraſſe d'ailleurs plus d'étendue de vue; elle ſuppoſe, par conſéquent, & plus de cette opiniâtreté qui triomphe de toutes les difficultés, & plus de cette hardieſſe de caractere qui ſe fraie des routes nouvelles.

Telle eſt la différence entre le génie & l'eſprit, & l'idée générale qu'on doit attacher à ce mot *eſprit.*

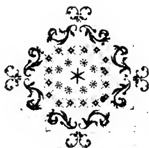
Cette différence établie, je dois obſerver que nous ſommes forcés, par la diſette de la langue, à prendre cette expreſſion dans mille acceptions différentes, qu'on ne diſtingue entr'elles que par les épithetes qu'on unit au mot *eſprit.* Ces épithetes, toujours données par le lecteur ou le ſpectateur, ſont toujours relatives à l'impreſſion que fait ſur lui certain genre d'idées.

Si l'on a tant de fois, & peut-être ſans ſuccès, traité ce même ſujet, c'eſt qu'on n'a point conſidéré l'eſprit ſous ce même point de vue; c'eſt qu'on a pris pour des qualités réelles & diſtinctes les épithetes de *fin*, de *fort*, de *lu-*

---

n'eſt pas en qualité de juges ou de financiers qu'ils en ont; à moins que l'on ne confonde la qualité de *juge* avec celle de légiſlateur.

mineux, &c. qu'on joint au mot *esprit ;* c'eſt qu'enfin l'on n'a point regardé ces épithetes comme l'expreſſion des effets différents que font ſur nous, & les diverſes eſpeces d'idées, & les différentes manieres de les rendre. C'eſt pour diſſiper l'obſcurité répandue ſur ce ſujet, que je vais, dans les chapitres ſuivants, tâcher de déterminer nettement les idées différentes qu'on doit attacher aux épithetes ſouvent unies au mot *eſprit*.





CHAPITRE IV.

De l'esprit fin & de l'esprit fort.

DANS le physique, on donne le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point sans quelque peine. Dans le moral, c'est-à-dire, en fait d'idées & de sentiments, on donne pareillement le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point sans quelques efforts d'esprit, & sans une grande attention.

L'avare de Moliere soupçonne son valet de l'avoir volé : il le fouille ; & ne trouvant rien dans ses poches, il lui dit : *rends-moi, sans te fouiller, ce que tu m'as volé.* Ce mot d'Harpagon est fin, il est dans le caractere d'un avare ; mais il étoit difficile de l'y découvrir.

Dans l'opéra d'Isis, lorsque la nymphe Io, pour calmer les plaintes d'Hiérax, lui dit : *vos rivaux sont-ils mieux traités que vous ?* Hiérax lui répond :

Le mal de mes rivaux n'égale pas ma peine.
La douce illusion d'une espérance vaine
Ne les fait point tomber du faîte du bonheur :
Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur :
Comme eux, à votre humeur févere
Je ne suis point accoutumé.
Quel tourment de cesser de plaire,
Lorsqu'on a fait l'essai du plaisir d'être aimé !

Ce

Ce ſentiment eſt dans la nature ; mais il eſt fin, il eſt caché au fond du cœur d'un amant malheureux. Il falloit les yeux de Quinault pour l'y appercevoir.

Du ſentiment, paſſons aux idées fines. On entend par *idée fine*, une conſéquence finement déduite d'une idée générale (*k*). Je dis une conſéquence, parce qu'une idée, dès qu'elle devient féconde en vérités, quitte le nom d'*idée fine*, pour prendre celui de *principe* ou d'*idée générale*. On dit *les principes*, & non *les idées fines* d'Ariſtote, de Deſcartes, de Locke & de Newton. Ce n'eſt pas que, pour remonter, comme ces philoſophes, d'obſervations en obſervations, juſqu'à des idées générales, il n'ait fallu beaucoup de fineſſe d'eſprit, c'eſt-à-dire, beaucoup d'attention. L'attention (qu'il me ſoit permis de le remarquer en paſſant) eſt un microſcope qui, groſſiſſant à nos yeux les objets ſans les déformer, nous y fait appercevoir une infinité de reſſemblances & de différences inviſibles à l'œil inattentif. L'eſprit, en tout genre, n'eſt proprement qu'un effet de l'attention.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon ſujet, j'obſerverai que toute idée & tout ſentiment dont la découverte ſuppoſe, dans un auteur,

(*k*) Les ouvrages de M. de Fontenelle en fourniſſent mille exemples.

& beaucoup de finesse, & beaucoup d'attention, ne recevront cependant pas le nom de fins, si ce sentiment ou cette idée sont, ou mis en action dans une scene, ou rendus par un tour simple & naturel. Le public ne donne pas le nom de *fin* à ce qu'il entend sans effort. Il ne désigne jamais, par les épithetes qu'il unit à ce mot d'*esprit*, que les impressions que font sur lui les idées ou les sentiments qu'on lui présente.

Ce fait posé, on entend donc, par *idée fine*, une idée qui échappe à la pénétration de la plupart des lecteurs; or elle leur échappe, lorsque l'auteur saute les idées intermédiaires nécessaires pour faire concevoir celles qu'il leur offre.

Tel est ce mot, que répétoit souvent M. de Fontenelle: *On détruiroit presque toutes les religions* (*l*); *si l'on obligeoit ceux qui les professent à s'aimer.* Un homme d'esprit supplée aisément aux idées intermédiaires qui lient ensemble les deux propositions renfermées dans ce mot (*m*) mais il est peu d'*hommes d'esprit.*

(*l*) Ce qui peut être vrai des fausses religions n'est point applicable à la nôtre, qui nous commande l'amour du prochain.

(*m*) Il en est de même de cet autre mot de M. de Fontenelle: *En écrivant*, disoit-il, *j'ai toujours tâché de m'entendre.* Peu de gens entendent réellement ce mot de M. de Fontenelle. On ne sent point, comme lui, toute l'importance d'un précepte dont l'observation est si difficile. Sans parler des esprits ordinaires, parmi

On donne encore le nom d'*idées fines*, aux idées rendues par un tour obscur, énigmatique & recherché. C'est moins à l'espece des idées qu'à la maniere de les exprimer, qu'en général on attache le nom de fin.

Dans l'éloge de M. le Cardinal Dubois, lorsque, parlant du soin qu'il avoit pris de l'éducation de M. le duc d'Orléans, régent, M. de Fontenelle dit *que ce prélat avoit tous les jours travaillé à se rendre inutile*; c'est à l'obscurité de l'expression que cette idée doit sa finesse.

Dans l'opéra de Thétis, lorsque cette déesse, pour se venger de Pélée, quelle croit infidele, dit:

Mon cœur s'est engagé sous l'apparence vaine
Des feux que tu feignois pour moi;
Mais je veux t'en punir, en m'imposant la peine
D'en aimer un autre que toi:

---

les Mallebranche, les Leibnitz & les plus grands philosophes, que d'hommes, faute de s'appliquer ce mot de M. de Fontenelle, n'ont pas cherché à s'entendre, à décomposer leurs principes, à les réduire à des propositions simples & toujours claires, auxquelles on ne parvient point sans savoir si l'on s'entend ou si l'on ne s'entend pas. Ils se sont appuyés sur ces principes vagues, dont l'obscurité est toujours suspecte à quiconque a le mot de M. de Fontenelle habituellement présent à l'esprit. Faute d'avoir, si je l'ose dire, fouillé jusqu'au terrein vierge, l'immense édifice de leur systême s'est affaissé, à mesure qu'ils le construisoient.

Il eſt encore certain que cette idée & toutes les idées de cette eſpece ne devront le nom de *fines* qu'on leur donnera communément, qu'au tour énigmatique ſous lequel on les préſente, & par conſéquent au petit effort d'eſprit qu'il faut faire pour les ſaiſir. Or, un auteur n'écrit que pour ſe faire entendre. Tout ce qui s'oppoſe à la clarté eſt donc un défaut dans le ſtyle; toute maniere fine de s'exprimer eſt donc vicieuſe (*n*); il faut donc être d'autant plus attentif à rendre ſon idée par un tour & une expreſſion ſimple & naturelle, que cette idée eſt plus fine,

(*n*) Je ſais bien que les tours fins ont leurs partiſans. Ce que tout le monde entend facilement, diront-ils, tout le monde croit l'avoir penſé; la clarté de l'expreſſion eſt donc une mal adreſſe de l'auteur, il faut toujours jeter quelques nuages de ſur ſes penſées. Flattés de percer ce nuage impénétrable au commun des lecteurs, & d'appercevoir une vérité à travers l'obſcurité de l'expreſſion, mille gens louent avec d'autant plus d'enthouſiaſme cette maniere d'écrire, que, ſous prétexte de faire l'éloge de l'auteur, ils font celui de leur pénétration. Ce fait eſt incertain. Mais je ſoutiens qu'on doit dédaigner de pareils éloges, & réſiſter au deſir de les mériter. Une penſée eſt-elle finement exprimée? il eſt d'abord peu de gens qui l'entendent; mais enfin elle eſt généralement entendue. Or, dès qu'on a deviné l'énigme de l'expreſſion, cette penſée eſt, par les gens d'eſprit, réduite à ſa valeur intrinſeque, & miſe fort au-deſſous de cette même valeur par les gens médiocres: honteux de leur peu de pénétration, on les voit toujours, par un mépris injuſte, venger l'affront que la fineſſe d'un tour a fait à la ſagacité de leur eſprit.

& peut plus facilement échapper à la sagacité du lecteur,

Portons maintenant nos regards sur la sorte d'esprit désigné par l'épithete de *fort*.

Une idée forte est une idée intéressante & propre à faire sur nous une impression vive. Cette impression peut être l'effet, ou de l'idée même, ou de la maniere dont elle est exprimée. (*o*).

Une idée assez commune, mais rendue par une expression ou une image frappante, peut faire sur nous une impression assez forte. M. l'abbé Cartaut, par exemple, comparant Virgile à Lucain ; » Virgile, dit-il, n'est qu'un » prêtre élevé au milieu des grimaces du tem» ple ; le caractere pleureur, hypocrite & dévot „ de son héros, déshonore le poëte ; son en„ thousiasme semble ne s'échauffer qu'à la lueur „ des lampes suspendues devant les autels, & „ l'enthousiasme audacieux de Lucain s'allumer „ au feu de la foudre ". Ce qui nous frappe vivement est donc ce qu'on désigne par l'épithete de fort. Or, le grand & le fort ont cela de commun, qu'ils font sur nous une impression vive ; aussi les a-t-on souvent confondus.

(*o*) On désigne en Perse, par les épithetes de *peintres* ou de *sculpteurs*, l'inégale force de différents poëtes ; & l'on dit en conséquence, un *poëte peintre*, un *poëte sculpteur*.

Pour fixer nettement les idées différentes qu'on doit se former du grand & du fort, je considérerai séparément ce que c'est que le grand & le fort, 1°. dans les idées, 2°. dans les images, 3°. dans les sentiments.

Une idée grande est une idée généralement intéressante. Mais les idées de cette espece ne sont pas toujours celles qui nous affectent plus vivement. Les axiomes du portique ou du lycée, intéressants pour tous les hommes en général, & par conséquent pour les Athéniens, ne devoient cependant pas faire sur eux l'impression des harangues de Démosthene, lorsque cet orateur leur reprochoit leur lâcheté. *Vous vous demandez l'un à l'autre*, leur disoit-il, *Philippe est-il mort? Hé! que vous importe, Athéniens, qu'il vive ou qu'il meure? Quand le ciel vous en auroit délivrés, vous vous feriez bientôt vous-mêmes un autre Philippe.* Si les Athéniens étoient plus frappés du discours de leur orateur que des découvertes de leurs philosophes, c'est que Démosthene leur présentoit des idées plus convenables à leur situation présente, & par conséquent plus immédiatement intéressantes pour eux.

Or les hommes, qui ne connoissent en général que l'existence du moment, seront toujours plus vivement affectés de cette espece d'idées, que de celles qui, par la raison même qu'elles sont grandes & générales, appartien-

nent moins directement à l'état où ils se trouvent.

Aussi ces morceaux d'éloquence propres à porter l'émotion dans les ames, & ces harangues si fortes, parce qu'on y discute les intérêts actuels d'un état, ne sont-elles pas d'une utilité aussi étendue, aussi durable, & ne peuvent-elles, comme les découvertes d'un philosophe, convenir également à tous les temps & à tous les lieux.

En fait d'idées, la seule différence entre le grand & le fort, c'est que l'un est plus généralement & l'autre plus vivement intéressant (*p*).

S'agit-il de ces belles images, de ces descriptions, ou de ces tableaux faits pour frapper l'imagination, le fort & le grand ont ceci de commun, qu'ils doivent nous présenter de grands objets.

Tamerlan & Cartouche sont deux brigands, dont l'un vole avec quatre cent mille hommes, & l'autre avec quatre cents hommes? le premier attire notre respect, & le second notre mépris (*q*).

(*p*) On dit quelquefois d'un raisonnement qu'il est fort, mais c'est lorsqu'il s'agit d'un objet intéressant pour nous. Aussi ne donne-t-on pas ce nom aux démonstrations de *géométrie*, qui, de tous les raisonnements, sont sans contredit les plus forts.

(*q*) Tout devient ridicule sans la force; tout s'ennoblit avec elle. Quelle différence de la friponnerie d'un contrebandier à celle de Charles-Quint?

Ce que je dis du moral, je l'applique au physique. Tout ce qui, par soi-même, est petit, ou le devient par la comparaison qu'on en fait aux grandes choses, ne fait sur nous presque aucune impression.

Que l'on se peigne Alexandre dans l'attitude la plus héroïque, au moment qu'il fond sur l'ennemi; si l'imagination place a côté du héros l'un de ces fils de la Terre, (*r*) qui, croissant par an d'une coudée en grosseur, & de trois ou quatre coudées en hauteur, pouvoient entasser Ossa sur Pélion, Alexandre n'est plus qu'une marionnette plaisante, & sa fureur n'est que ridicule.

Mais si le fort est toujours grand, le grand n'est pas toujours fort. Une décoration, ou du temple du destin, ou des fêtes du ciel, peut être grande, majestueuse & même sublime; mais elle nous affectera moins fortement qu'une décoration du Tartare. Le tableau de la gloire des saints est moins fait pour étonner l'imagination que le jugement dernier de Michel-Ange.

Le fort est donc le produit du grand uni au terrible. Or si tous les hommes sont plus sensi-

(*r*) Aux yeux de ce même géant, ce César qui dit de lui, *veni*, *vidi*, *vici*, & dont les conquêtes étoient si rapides, lui paroîtroit se traîner sur la terre avec la lenteur d'une étoile de mer ou d'un limaçon.

bles à la douleur qu'au plaisir ; si la douleur violente fait taire tout sentiment agréable, lorsqu'un plaisir vif ne peut étouffer en nous le sentiment d'une douleur violente, le fort doit donc faire sur nous la plus vive impression : on doit donc être plus frappé du tableau des enfers que du tableau de l'olympe.

En fait de plaisirs, l'imagination excitée par le desir d'un plus grand bonheur, est toujours inventive ; il manque toujours quelques agréments à l'olympe.

S'agit-il du terrible, l'imagination n'a plus le même intérêt à inventer, elle est moins difficile en ce genre : l'enfer est toujours assez effrayant.

Telle est, dans les décorations, les descriptions poétiques ; la différence entre le grand & le fort. Examinons maintenant si, dans les tableaux dramatiques & la peinture des passions, on ne trouveroit pas la même différence entre ces deux genres d'esprit.

Dans le genre tragique, on donne le nom de fort à toute passion, à tout sentiment qui nous affecte très-vivement ; c'est-à-dire, à tous ceux dont le spectateur peut être le jouet ou la victime.

Personne n'est à l'abri des coups de la vengeance & de la jalousie. La scene d'Atrée, qui présente à son frere Thyeste une coupe remplie du sang de son fils ; les fureurs de Rhadamiste, qui, pour soustraire les charmes de Zénobie aux

regards avides du vainqueur, la traîne sanglante dans l'Araxe, offrent donc aux regards des particuliers des tableaux plus effrayants que celui d'un ambitieux qui s'assied sur le trône de son maître.

Dans ce dernier tableau, le particulier ne voit rien de dangereux pour lui. Aucun des spectateurs n'est monarque : les malheurs qu'occasionnent souvent les révolutions, ne sont pas assez imminents pour le frapper de terreur : il doit donc en considérer le spectacle avec plaisir (*f*). Ce spectacle charme les uns, en leur laissant entrevoir dans les rangs les plus élevés une instabilité de bonheur qui remet une certaine égalité entre toutes les conditions, & console les petits de l'infériorité de leur état. Il plaît aux autres, en ce qu'il flatte leur inconsconstance; inconstance qui, fondée sur le desir d'une condition meilleure, fait à travers le bouleversement des empires, toujours luire à leurs yeux l'espoir d'un état plus heureux, &

(*f*) C'est à cette cause qu'on doit en partie rapporter l'admiration conçue pour ces fléaux de la terre, pour ces guerriers dont la valeur renverse les empires & change la face du monde. On lit leur histoire avec plaisir; on craindroit de naître de leur temps. Il en est de ces conquérants comme de ces nuages noirs & sillonnés d'élairs; la foudre qui s'élance de leurs flancs fracasse, en éclatant, les arbres & les rochers. Vu de près, ce spectacle glace d'effroi; vu dans l'éloignement, il ravit d'admiration.

leur en montre la poſſibilité comme une poſſibilité prochaine. Il ravit enfin la plupart des hommes, par la grandeur même du tableau qu'il préſente, & par l'intérêt qu'on eſt forcé de prendre au héros eſtimable & vertueux que le poëte met ſur la ſcene. Le deſir du bonheur, qui nous fait conſidérer l'eſtime comme un moyen d'être plus heureux, nous identifie toujours avec un pareil perſonnage. Cette identification eſt, ſi je l'oſe dire, d'autant plus parfaite, & nous nous intéreſſons d'autant plus vivement au ſort heureux ou malheureux d'un grand homme, que ce grand homme nous paroît plus eſtimable, c'eſt-à-dire, que ſes idées & ſes ſentimens ſont plus analogues aux nôtres. Chacun reconnoît avec plaiſir dans un héros les ſentiments dont il eſt lui-même affecté. Ce plaiſir eſt d'autant plus vif, que ce héros joue un plus grand rôle ſur la terre; qu'il a, comme les Annibal, les Sylla, les Sertorius & les Céſar, à triompher d'un peuple dont le deſtin fait celui de l'univers. Les objets nous frappent toujours en proportion de leur grandeur. Qu'on préſente au théatre la conjuration de Gênes & celle de Rome; qu'on trace, d'une main également hardie les caracteres du comte de Fieſque & de Catilina; qu'on leur donne la même force, le même courage, le même eſprit & la même élévation; je dis que l'audacieux Catilina emportera preſque toute notre admiration; la gran-

l'amour n'eſt cependant pas moins difficile à peindre que celle de l'ambition. Pour manier le caractere de Phedre avec autant d'adreſſe que l'a fait Racine, il ne falloit certainement pas moins d'idées, de combinaiſons & d'eſprit que pour tracer, dans *Rodogune*, le caractere de Cléopatre. C'eſt donc moins à l'habilité du peintre qu'au choix de ſon ſujet qu'eſt attaché le nom de grand.

Il réſulte de ce que j'ai dit, que, ſi les hommes ſont plus ſenſibles à la douleur qu'au plaiſir, les objets de crainte & de terreur doivent, en fait d'idées, de tableaux & de paſſions, les affecter plus fortement que les objets faits pour l'étonnement & l'admiration générale. Le grand eſt donc, en tout genre, ce qui frappe univerſellement; & le fort, ce qui fait une impreſſion moins générale, mais plus vive.

La découverte de la bouſſole eſt, ſans contredit, plus généralement utile à l'humanité que la découverte d'une conjuration; mais cette derniere découverte eſt infiniment plus intéreſſante pour la nation chez laquelle on conjure

L'idée du fort une fois déterminée, j'obſerverai que les hommes ne pouvant ſe communiquer leurs idées que par des mots, ſi la force de l'expreſſion ne répond pas à celle de la penſée, quelque forte que ſoit cette penſée, elle paroîtra toujours foible, du moins à ceux qui

ne sont point doués de cette vigueur d'esprit qui supplée à la foiblesse de l'expression.

Or, pour rendre fortement une pensée, il faut, 1°. l'exprimer d'une maniere nette & précise : toute idée rendue par une expression louche, est un objet apperçu à travers un brouillard ; l'impression n'en est point assez distincte pour être forte. 2°. Il faut que cette pensée, s'il est possible, soit revêtue d'une image, & que l'image soit exactement calculée sur la pensée.

En effet, si toutes nos idées sont un effet de nos sensations, c'est donc par les sens qu'il faut transmettre nos idées aux autres hommes, il faut donc, comme j'ai dit dans le chapitre de l'imagination, parler aux yeux pour se faire entendre à l'esprit.

Pour nous frapper fortement, ce n'est pas même assez qu'une image soit juste & exactement calquée sur une idée ; il faut encore qu'elle soit grande sans être gigantesque (*t*) : telle est l'image employée par l'immortel auteur de *l'Esprit des loix*, lorsqu'il compare les despotes aux sauvages *qui*, *la hache à la main*,

(*t*) L'excessive grandeur d'une image la rend quelquefois ridicule. Quand le psalmiste dit que *les montagnes sautent comme des beliers*, cette grande image ne fait sur nous que peu d'effet, parce qu'il est peu d'hommes dont l'imagination soit assez forte pour se faire un tableau net & vif de montagnes sautant comme des cabris.

abbattent l'arbre dont ils veulent cueillir les fruits.

Il faut, de plus, que cette grande image soit neuve, ou du moins présentée sous une face nouvelle. C'est la surprise excitée par sa nouveauté, qui, fixant toute attention sur une idée, lui laisse le temps de faire sur nous une plus forte impression.

L'on atteint enfin, en ce genre, au dernier degré de perfection, lorsque l'image sous laquelle on présente une idée est une image de mouvement. Ce tableau toujours préféré au tableau d'un objet immobile, excite en nous plus de sensations, & nous fait, en conséquence, une impression plus vive. On est moins frappé du calme que des tempêtes de l'air.

C'est donc à l'imagination qu'un auteur doit, en partie, la force de son expression; c'est par ce secours qu'il transmet dans l'ame de ses lecteurs tout le feu de ses pensées. Si les Anglois, à cet égard s'attribuent une grande supériorité sur nous, c'est moins à la force particuliere de leur langue qu'à la forme de leur gouvernement qu'ils doivent cet avantage. On est toujours fort dans un état libre, où l'homme conçoit les plus hautes pensées, & peut les exprimer aussi vivement qu'il les conçoit. Il n'en est pas ainsi des états monarchiques: dans ces pays, l'intérêt de certains corps, celui de quelques particuliers puissants, & plus souvent encore

une fausse & petite politique s'opposent aux élans du génie. Quiconque, dans ces gouvernements, s'éleve jusqu'aux grandes idées, est souvent forcé de les taire, ou du moins contraint d'en énerver la force par le louche, l'énigmatique & la foiblesse de l'expression. Aussi le lord Chesterfield, dans une lettre adressée à M. l'abbé du Guasco, dit, en parlant de l'auteur de l'*Esprit des loix* : " C'est dommage que
„ M. le président de Montesquieu, retenu,
„ sans doute, par la crainte du ministere, n'ait
„ pas eu le courage de tout dire. On sent bien,
„ en gros, ce qu'il pense sur certains sujets;
„ mais il ne s'exprime point assez netttement
„ & assez fortement; on eût bien mieux su ce
„ qu'il pensoit, s'il eût composé à Londres, &
„ qu'il fût né Anglois. „

Ce défaut de force dans l'expression n'est cependant point un défaut de génie dans la nation. Dans tous les genres, qui, futiles aux yeux des gens en place, sont, avec dédain, abandonnés au génie, je puis citer mille preuves de cette vérité. Quelle force d'expression dans certaines oraisons de Bossuet & certaines scenes de Mahomet! tragédie qui, peut-être, quelque critique qu'on en fasse, est un des plus beaux ouvrages du célebre Monsieur de Voltaire.

Je finis par un morceau de M. l'abbé Cartaut, morceau plein de cette forte d'expression dont

on ne croit pas notre langue fuſceptible. Il y découvre les cauſes de la ſuperſtition Egyptienne.

“ Comment ce peuple n'eût-il pas été le peu-
„ ple le plus ſuperſtitieux ? L'Egypte, dit-il,
„ étoit un pays d'enchantements ; l'imagination
„ y étoit perpétuellement battue par les gran-
„ des machines du merveilleux ; ce n'étoit par-
„ tout que des perſpectives d'effroi & d'admi-
„ ration. Le prince étoit un objet d'étonnement
„ & de terreur. Semblable au foudre, qui,
„ reculé dans la profondeur des nuages, ſemble
„ y tonner avec plus de grandeur & de ma-
„ jeſté, c'étoit du fond de ces labyrinthes &
„ de ſon palais que le monarque dictoit ſes
„ volontés. Les rois ne ſe montroient que dans
„ l'appareil effrayant & formidable d'une puiſ-
„ ſance relevée en eux d'une origine céleſte.
„ La mort des rois étoit une apothéoſe : la terre
„ étoit affaiſſée ſous le poids de leurs mauſolées.
„ Dieux puiſſants, l'Egypte étoit par eux cou-
„ verte de ſuperbes obéliſques chargés d'inſ-
„ criptions merveilleuſes, & de pyramides énor-
„ mes dont le ſommet ſe perdoit dans les airs :
„ dieux bienfaiſants, ils avoient creuſé ces lacs
„ qui raſſuroient orgueilleuſement l'Egypte con-
„ tre les inattentions de la nature. „

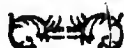
„ Plus redoutables que le trône & ſes monar-
„ ques, les temples & leurs pontifes en impo-
„ ſoient encore plus à l'imagination des Egyp-

„ tiens. Dans l'un de ces temples, étoit le
„ colosse de Sérapie. Nul mortel n'osoit en
„ approcher. C'étoit à la durée de ce colosse
„ qu'étoit attachée celle du monde : quiconque
„ eût brisé ce talisman eût replongé l'univers
„ dans son premier chaos. Nulles bornes à la
„ crédulité ; tout, dans l'Egygte étoit énigme,
„ merveille & mystere. Tous les temples ren-
„ doient des oracles ; tous les antres vomis-
„ soient d'horribles hurlements ; par-tout l'on
„ voyoit des trépieds tremblants, des pythies
„ en fureur, des victimes, des prêtres, des
„ magiciens qui, revêtus du pouvoir des dieux,
„ étoient chargés de leur vengeance. „

„ Les philosophes, armés contre la supersti-
„ tion, s'éleverent contr'elle ; mais, bientôt
„ engagés dans le labyrinthe d'une métaphy-
„ sique trop abstraite, la dispute les y divise
„ d'opinions ; l'intérêt & la fanatisme en pro-
„ fitent ; ils fécondent le chaos de leurs systê-
„ mes différents ; il en sort les pompeux mys-
„ teres d'Isis, d'Osiris & d'Horus. Couverte
„ alors des ténebres mystérieux & sublimes de
„ la théologie & de la religion, l'imposture fut
„ méconnue. Si quelques Egyptiens l'apper-
„ çurent à la lueur incertaine du doute,
„ la vengeance toujours suspendue sur la tête
„ des indiscrets ferma leurs yeux à la lu-
„ miere, & leur bouche à la vérité. Les rois
„ mêmes, qui, pour se mettre à l'abri de toute

» insulte, avoient d'abord, de concert avec
» les prêtres, évoqué autour du trône la ter-
» reur, la superstition & les fantômes de leur
» suite ; les rois, dis-je, en furent eux-mêmes
» effrayés ; bientôt ils confierent aux temples
» le dépôt sacré des jeunes princes : fatale
» époque de la tyrannie des prêtres Egygtiens !
» Nul obstacle alors qu'on pût opposer à leur
» puissance. Les souverains furent ceints, dès
» l'enfance, du bandeau de l'opinion ; de libres
» & d'indépendants qu'ils étoient, tant qu'ils
» ne voyoient dans ces prêtres que des fourbes
» & des enthousiastes soudoyés, ils en devinrent
» les esclaves & les victimes. Imitateurs des
» rois, les peuples suivirent leur exemple, &
» toute l'Egypte se prosterna aux pieds du pon-
» tife & de l'autel de la superstition. „

Ce magnifique tableau de M. l'abbé Cartaut prouve, je crois, que la foiblesse d'expression qu'on nous reproche, & qu'en certain genre on remarque dans nos écrits, ne peut être attribuée au défaut de génie de la nation.





CHAPITRE V.

De l'esprit de lumiere, de l'esprit étendu, de l'esprit pénétrant, & du goût.

SI l'on en croit certaines gens, le génie eſt une eſpece d'inſtinct qui peut, à l'inſu même de celui qu'il anime, opérer en lui les plus grandes choſes. Ils mettent cet inſtinct fort au-deſſous de l'eſprit de lumiere, qu'ils prennent pour l'intelligence univerſelle. Cette opinion, ſoutenue par quelques hommes de beaucoup d'eſprit, n'eſt cependant point encore adoptée du public.

Pour arriver, ſur ce ſujet, à quelques réſultats, il faut, je penſe, attacher des idées nettes à ces mots *eſprit de lumiere.*

Dans le phyſique, la lumiere eſt un corps dont la préſence rend les objets viſibles. L'eſprit de lumiere eſt donc la ſorte d'eſprit qui rend nos idées viſibles au commun des lecteurs. Il conſiſte à diſpoſer tellement toutes les idées qui concourent à prouver une vérité, qu'on puiſſe facilement la ſaiſir. Le titre d'eſprit de lumiere eſt donc accordé par la reconnoiſſance du public à celui qui l'éclaire.

Avant M. de Fontenelle, la plupart des ſa-

vants, après avoir escaladé le sommet escarpé des sciences, s'y trouvoient isolés & privés de toute communication avec les autres hommes. Ils n'avoient point applani la carriere des sciences, ni frayé à l'ignorance un chemin pour y marcher. M. de Fontenelle, que je ne considere point ici sous l'aspect qui le met au rang des génies, fut un des premiers qui, si je l'ose dire, établit un pont de communication entre la science & l'ignorance. Il s'apperçut que l'ignorant même pouvoit recevoir les semences de toutes les vérités; mais que, pour cet effet, il falloit avec adresse y préparer son esprit; *qu'une idée nouvelle*, pour me servir de son expression, *étoit un coin qu'on ne pouvoit faire entrer par le gros bout*. Il fit donc ses efforts pour représenter ses idées avec la plus grande netteté; il y réussit: la tourbe des esprits médiocres se sentit tout-à-coup éclairée, & la reconnoissance publique lui décerna le titre d'esprit de lumiere.

Que falloit-il pour opérer un pareil prodige? Simplement observer la marche des esprits ordinaires; savoir que tout se tient & s'amene dans l'univers; qu'en fait d'idées, l'ignorance est toujours contrainte de céder à la force immense des progrès insensibles de la lumiere, que e compare à ces racines déliées qui, s'insinuant dans les fentes des rochers, y grossissent & les font éclater. Il falloit enfin sentir que la nature

n'eſt qu'un long enchaînement ; & que, par le ſecours des idées intermédiaires, l'on pouvoit élever de proche en proche les eſprits médiocres juſqu'aux plus hautes idées (*u*).

L'eſprit de lumieres n'eſt donc que le talent de rapprocher les penſées les unes des autres, de lier les idées déja connues aux idées moins connues ; & de rendre ces idées par des expreſſions préciſes & claires.

Ce talent eſt, à la philoſophie, ce que la verſification eſt à la poéſie. Tout l'art du verſificateur conſiſte à rendre, avec force & harmonie, les penſées des poëtes ; tout l'art des eſprits de lumiere eſt de rendre, avec netteté, les idées des philoſophes.

(*u*) Il n'eſt rien que les hommes ne puiſſent entendre. Quelque compliquée que ſoit une propoſition, on peut, avec le ſecours de l'analyſe, la décompoſer en un certain nombre de propoſitions ſimples : & ces propoſitions deviendront évidentes, lorſqu'on y rapprochera le *oui* du *non* ; c'eſt-à dire, lorſqu'un homme ne pourra les nier ſans tomber en contradiction avec lui-même, & ſans dire à la fois que la même choſe *eſt & n'eſt pas*. Toute vérité peut ſe ramener à ce terme : &, lorſqu'on l'y réduit, il n'eſt plus d'yeux qui ſe ferment à la lumiere. Mais, que de temps & d'obſervations pour porter l'analyſe à ce point, & réduire certaines vérités à des propoſitions auſſi ſimples ! C'eſt le travail de tous les ſiecles & de tous les eſprits. Je ne vois, dans les ſavants, que des hommes ſans ceſſe occupés à rapprocher le *oui* du *non* ; tandis que le public attend que, par ce rapprochement d'idées, ils l'aient en chaque genre mis en état de ſaiſir les vérités qu'ils lui propoſent.

Sans exclure, ni le génie, ni l'invention, ces deux talents ne les ſuppoſent point. Si les Deſcartes, les Locke, les Hobbes & les Bacon ont, à l'eſprit de lumiere, uni le génie & l'invention, tous les hommes ne ſont pas ſi heureux : leſprit de lumiere n'eſt quelquefois que le truchement du génie philoſophique, & l'organe par lequel il communique, aux eſprits communs, des idées trop au-deſſus de leur intelligence.

Si l'on a ſouvent confondu l'eſprit de lumiere avec le génie, c'eſt que l'un & l'autre éclairent l'humanité, & qu'on n'a point aſſez fortement ſenti que le génie étoit le centre & le foyer d'où cette ſorte d'eſprit tiroit les idées lumineuſes qu'il réfléchiſſoit enſuite ſur la multitude.

Dans les ſciences, le génie, ſemblable au navigateur hardi, cherche & découvre des régions inconnues. C'eſt aux eſprits de lumieres à traîner lentement ſur ſes traces & leur ſiecle & la lourde maſſe des eſprits communs.

Dans les arts, le génie, moins a portée des eſprits de lumiere, eſt comparable au courſier ſuperbe, qui, d'un pied rapide, s'enfonce dans l'épaiſſeur des forêts, & franchit les halliers & les fondrieres. Occupés ſans ceſſe à l'obſerver, & trop peu agiles pour le ſuivre dans ſa courſe, les eſprits de lumiere l'attendent, pour ainſi dire, à quelques clarieres, l'y entrevoient, & mar-

quent quelques-uns des ſentiers qu'il a battus ; mais ils ne peuvent jamais en déterminer que le plus petit nombre.

En effet, ſi dans les arts, tels que l'éloquence ou la poéſie, l'eſprit de lumiere pouvoit donner toutes les regles fines de l'obſervation deſquelles il dût réſulter des poëmes ou des diſcours parfaits, l'éloquence & la poéſie ne ſeroient plus des arts de génie ; on deviendroit grand poëte & grand orateur, comme on devient bon arithméticien. Le génie ſeul ſaiſit toutes ces regles fines qui lui aſſurent des ſuccès. L'impuiſſance des eſprits de lumiere à les découvrir toutes, eſt la cauſe de leur peu de réuſſite dans les arts mêmes ſur leſquels ils ont ſouvent donné d'excellents préceptes. Ils rempliſſent bien quelques-unes des conditions néceſſaires pour faire un bon ouvrage, mais ils omettent les principales.

M. de Fontenelle, que je cite pour éclaircir cette idée par un exemple, a certainement, dans ſa poétique, donné des préceptes excellents. Ce grand homme cependant n'ayant, dans cet ouvrage, parlé ni de la verſification, ni de l'art d'émouvoir les paſſions ; il eſt vraiſemblable qu'en obſervant les regles fines qu'il a preſcrites, il n'eût compoſé que des tragédies froides, s'il eût écrit en ce genre.

Il ſuit, de la différence établie entre le génie & l'eſprit de lumiere, que le genre humain n'eſt

redevable

redevable à cette derniere forte d'efprit d'aucune efpece de découvertes, & que les efprits de lumiere ne reculent point les bornes de nos idées.

Cette forte d'efprit n'eft donc qu'un talent, qu'une méthode de tranfmettre nettement fes idées aux autres. Sur quoi j'obferverai que tout homme qui fe concentreroit dans un genre, & n'expoferoit avec netteté que les principes d'un art tel, par exemple, que la mufique ou la peinture, ne feroit cependant point compté parmi les efprits de lumiere.

Pour obtenir ce titre, il faut, ou porter la lumiere fur un genre extrêmement intéreffant, ou la répandre fur un certain nombre de fujets différents. Ce qu'on appelle de la lumiere, fuppofe prefque toujours une certaine étendue de connoiffances. Cette forte d'efprit doit, par cette raifon, en impofer même aux gens éclairés, &, dans la converfation, l'emporter fur le génie. Que, dans une affemblée d'hommes célebres dans des arts ou des fciences différentes on produife un de ces efprits de lumiere ; s'il parle de peinture au poëte, de philofophie au peintre, de fculpture au philofophe, il expofera fes principes avec plus de précifion, & développera fes idées avec plus de netteté que ces hommes illuftres ne fe les développeroient les uns aux autres : il obtiendra donc leur eftime. Mais que ce même homme aille mal-adroitement

parler de peinture au peintre, de poésie au poëte, de philosophie au philosophe, il ne leur paroîtra plus qu'un esprit net, mais borné, & qu'un diseur des lieux communs. Il n'est qu'un cas où les esprits de lumiere & d'étendue puissent être comptés parmi les génies ; c'est lorsque certaines sciences sont fort approfondies, & qu'appercevant les rapports qu'elles ont entr'elles, ces sortes d'esprits les rappellent à des principes communs, & par conséquent plus généraux.

Ce que j'ai dit établit une différence sensible entre les esprits pénétrants & les esprits de lumiere & d'étendue ; ceux-ci portent une vue rapide sur une infinité d'objets ; ceux-là, au contraire, s'attachent à peu d'objets, mais ils les creusent ; ils parcourent en profondeur l'espace que les esprits étendus parcourent en superficie. L'idée que j'attache au mot *pénétrant*, s'accorde avec son étymologie. Le propre de cette sorte d'esprit est de percer dans un sujet : a-t-il, dans ce sujet, fouillé jusqu'à certaine profondeur ? il quitte alors le nom de pénétrant & prend celui de profond.

L'esprit profond, ou le génie des sciences, n'est, selon M. Formey, que l'art de réduire des idées déja distinctes à d'autres idées encore plus simples & plus nettes, jusqu'à ce ce qu'on ait, en ce genre, atteint la derniere résolution possible. Qui sauroit, ajoute M. Formey, à quel point chaque homme a poussé cette

analyse, auroit l'échelle graduée de la profon-fondeur de tous les esprits.

Il suit de cette idée que le court espace de la vie ne permet point à l'homme d'être profond en plusieurs genres ; qu'on a d'autant moins d'étendue d'esprit qu'on l'a plus pénétrant & plus profond, & qu'il n'est point d'esprit universel.

A l'égard de l'esprit pénétrant, j'observerai que le public n'accorde ce titre qu'aux hommes illustres, qui s'occupent des sciences dans lesquelles il est plus ou moins initié : telles sont la morale, la politique, la métaphysique, &c. S'agit-il de peinture ou de géométrie? on n'est pénétrant qu'aux yeux des gens habiles dans cet art ou cette science. Le public, trop ignorant pour apprécier, en ces divers genres, la pénétration d'esprit d'un homme, juge ses ouvrages, & n'applique jamais à son esprit l'épithete de pénétrant; il attend, pour louer, que, par la solution de quelques problêmes difficiles, ou par la composition de tableaux sublimes, un homme ait mérité le titre de grand géometre ou de grand peintre.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit, c'est que la sagacité & la pénétration sont deux sortes d'esprit de même nature. On paroît doué d'une très-grande sagacité ; lorsqu'ayant très-long-temps médité, & ayant très-habituellement présents à l'esprit des objets qu'on traite le plus

communément dans les conversations, on les saisit, & les pénetre avec vivacité. La seule différence entre la pénétration & la sagacité d'esprit, c'est que cette derniere sorte d'esprit, qui suppose plus de prestesse de conception, suppose aussi des études plus fraîches des questions sur lesquelles on fait preuve de sagacité. On a d'autant plus de sagacité dans un genre, qu'on s'en est plus profondément & plus nouvellement occupé.

Passons maintenant au goût; c'est, dans ce chapitre, le dernier objet que je me suis proposé d'examiner.

Le *goût*, pris dans sa signification la plus étendue, est, en fait d'ouvrages, la connoissance de ce qui mérite l'estime de tous les hommes. Entre les arts & les sciences, il en est sur lesquels le public adopte le sentiment des gens instruits, & ne prononce de lui-même aucun jugement; telles sont la géométrie, la méchanique & certaines parties de physique ou de peinture. Dans ces sortes d'arts ou de sciences, les seuls gens de goût sont les gens instruits; & le goût n'est, en ces divers genres, que la connoissance du vraiment beau.

Il n'en est pas ainsi de ces ouvrages dont le public est ou se croit juge; tels sont les poëmes, les romans, les tragédies, les discours moraux ou politiques, &c. Dans ces divers genres, on ne doit point entendre, par le mot *goût*, la

connoiſſance exacte de ce beau propre à frapper les peuples de tous les ſiecles & de tous les pays, mais la connoiſſance plus particuliere de ce qui plaît au public d'une certaine nation. Il eſt deux moyens de parvenir à cette connoiſſance, & par conſéquent deux différentes eſpeces de goût. L'un, que j'appelle goût d'habitude ; tel eſt celui de la plupart des comédiens, qu'une étude journaliere des idées & des ſentiments propres à plaire au public rend très-bons juges des ouvrages de théatre, & ſur-tout des pieces reſſemblantes aux pieces déja données. L'autre eſpece de goût, eſt un goût raiſonné : il eſt fondé ſur une connoiſſance profonde & de l'humanité & de l'eſprit du ſiecle. C'eſt particuliérement aux hommes doués de cette derniere eſpece de goût, qu'il appartient de juger des ouvrages originaux. Qui n'a qu'un goût d'habitude manque de goût, dès qu'il manque d'objets de comparaiſon, Mais ce goût raiſonné, ſans doute ſupérieur à ce que j'appelle goût d'habitude, ne s'acquiert, comme je l'ai déja dit, que par de longues études, & du goût du public, & de l'art ou de la ſcience dans laquelle on prétend au titre d'homme de goût. Je puis donc, en appliquant au goût ce que j'ai dit de l'eſprit, en conclure qu'il n'eſt point de goût univerſel.

L'unique obſervation qui me reſte à faire au ſujet du goût, c'eſt que les hommes illuſtres ne

ſont pas toujours les meilleurs juges dans le genre même où ils ont eu le plus de ſuccès. Quelle eſt, me dira-t-on, la cauſe de ce phénomene littéraire? C'eſt, répondrai-je, qu'il en eſt des grands écrivains comme des grands peintres; chacun d'eux à ſa maniere. M. de Crébillon, par exemple, exprimera quelquefois ſes idées avec une force, une chaleur, une énergie qui lui ſont propres; M. de Fontenelle les préſentera avec un ordre, une netteté & un tour qui lui ſont particuliers; & M. de Voltaire les rendra avec une imagination, une nobleſſe & une élégance continues. Or chacun de ces hommes illuſtres, néceſſité par ſon goût à regarder ſa maniere comme la meilleure, doit en conſéquence faire ſouvent plus de cas de l'homme médiocre qui la ſaiſit, que de l'homme de génie qui s'en fait une. De-là les jugements différents, que portent ſouvent ſur le même ouvrage, & l'écrivain célebre, & le public, qui, ſans eſtime pour les imitateurs, veut qu'un auteur ſoit lui, & non un autre.

Auſſi l'homme d'eſprit qui s'eſt perfectionné le goût dans un genre, ſans avoir, dans ce même genre, ni compoſé, ni adopté de maniere, a-t-il communément le goût plus ſûr que les plus grands écrivains. Nul intérêt ne lui fait illuſion, & ne l'empêche de ſe placer au point de vue d'où le public conſidere & juge un ouvrage.



CHAPITRE VI.

Du bel esprit.

Ce qui plaît dans tous les siecles, comme dans tous les pays est ce qu'on appelle le beau. Mais, pour s'en former une idée plus exacte & plus précise, peut-être faudroit-il en chaque art, & même en chaque partie d'un art, examiner ce qui constitue le beau. De cet examen, l'on pourroit facilement déduire l'idée d'un beau commun à tous les arts & à toutes les sciences, dont on formeroit ensuite l'idée abstraite & générale du beau.

Dans ce mot de *bel esprit*, si le public unit l'épithete du beau au mot *esprit*, il ne faut cependant point attacher à cette épithete l'idée de ce vrai beau dont on n'a point encore donné de définition nette. C'est à ceux qui composent dans le genre d'agrément, qu'on donne particuliérement le nom de bel esprit. Ce genre d'esprit est très-différent du genre instructif. L'instruction est moins arbitraire. D'importantes découvertes en chymie, en physique, en géométrie, également utiles à toutes les nations, en sont également estimées. Il n'en est pas ainsi du bel esprit: l'estime conçue pour un ouvrage

de ce genre doit se modifier différemment chez les divers peuples, selon la différence de leurs mœurs, de la forme de leur gouvernement, & de l'état différent où s'y trouvent les arts & les sciences. Chaque nation attache donc des idées différentes à ce mot de *bel esprit*. Mais comme il n'en est aucune où l'on ne compose des poëmes, des romans, des tragédies, des panégyriques, des histoires (*x*), de ces ouvrages enfin qui occupent le lecteur sans le fatiguer, il n'est point aussi de nation où, du moins sous un autre nom, on ne connoisse ce que nous désignons par le mot *bel esprit*.

Quiconque, en ces divers genres, n'atteint point chez nous au titre de génie, est compris dans la classe des beaux esprits, lorsqu'il joint la grace & l'élégance de la diction à l'heureux choix des idées. Despréaux disoit, en parlant de l'élégant Racine : *Ce n'est qu'un bel esprit à qui j'ai appris à faire difficilement des vers*. Je n'adopte certainement pas le jugement de Despréaux sur Racine: mais je crois pouvoir en conclure que c'est principalement dans la clarté, le coloris de l'expression, & dans l'art d'exposer

(*x*) Je ne parle point de ces histoires écrites dans le genre instructif, telles que les *annales de Tacite*, qui, pleines d'idées profondes de morale & de politique, & ne pouvant être lues sans quelques efforts d'attention, ne peuvent, par cette même raison, être aussi généralement goûtées & senties.

ſes idées, que conſiſte le bel eſprit, auquel on ne donne le nom de beau, que parce qu'il plaît & doit réellement plaire le plus généralement.

En effet, ſi, comme le remarque M. de Vaugelas, il eſt plus de juges des mots que des idées; & ſi les hommes ſont, en général, moins ſenſibles à la juſteſſe d'un raiſonnement qu'à la beauté d'une expreſſion (*y*), c'eſt donc à l'art de bien dire que doit être ſpécialement attaché le titre de bel eſprit.

D'après cette idée, on conclura peut-être que le bel eſprit n'eſt que l'art de dire élégamment des riens. Ma réponſe à cette concluſion, c'eſt qu'un ouvrage vuide de ſens ne ſeroit qu'une continuité de ſons harmonieux qui n'obtiendroit aucune eſtime (*z*); & qu'ainſi le public ne décore du titre de bel eſprit que ceux dont les ouvrages ſont pleins d'idées grandes, fines ou intéreſſantes. Il n'eſt aucune idée qui ne ſoit

(*y*) Je rapporterai à ce ſujet un mot de Malherbe. Il étoit au lit de la mort : ſon confeſſeur, pour lui inſpirer plus de ferveur & de réſignation, lui décrivoit les joies du paradis. Il ſe ſervoit d'expreſſions baſſes & louches. La deſcription faite, *eh bien!* dit-il au malade, *vous ſentez-vous un grand deſir de jouir de ces plaiſirs céleſtes? Ah! Monſieur*, répondit Malherbe, *ne m'en parlez pas davantage, votre mauvais ſtyle m'en dégoute.*

(*z*) Un homme ne ſeroit plus maintenant cité comme homme d'eſprit, pour avoir fait un madrigal ou un ſonnet.

du reſſort du bel eſprit, ſi l'on excepte celles qui, ſuppoſant trop d'études préliminaires, ne peuvent être miſes à la portée des gens du monde.

Je ne prétends donner dans cette réponſe aucune atteinte à la gloire des philoſophes. Le genre philoſophique ſuppoſe, ſans contredit, plus de recherches, plus de méditations, plus d'idées profondes, & même un genre de vie particulier. Dans le monde, on apprend à bien exprimer ſes idées; mais c'eſt dans la retraite qu'on les acquiert. On y fait une infinité d'obſervations ſur les choſes, & l'on n'en fait, dans le monde que ſur la maniere de les préſenter. Les philoſophes doivent donc, quant à la profondeur des idées, l'emporter ſur les beaux eſprits; mais on exige de ces derniers tant de grace & d'élégance, que les conditions néceſſaires pour mériter le titre de philoſophe ou de bel eſprit ſont peut-être également difficiles à remplir. Il paroît du moins qu'en ces deux genres les hommes illuſtres ſont également rares. En effet, pour pouvoir à la fois inſtruire & plaire, quelle connoiſſance ne faut-il pas avoir, & de ſa langue, & de l'eſprit de ſon ſiecle? Que de goût, pour préſenter toujours ſes idées ſous un aſpect agréable? que d'étude, pour les diſpoſer de maniere qu'elles faſſent la plus vive impreſſion ſur l'ame & l'eſprit du lecteur? que d'obſervations, pour diſtinguer les ſituations qui doivent être traitées

avec quelque étendue, de celles qui, pour être senties, n'ont besoin que d'être présentées ? & quel art enfin, pour unir toujours la variété à l'ordre & à la clarté, &, comme dit M. de Fontenelle, *pour exciter la curiosité de l'esprit, ménager, sa paresse, & prévenir son inconstance?*

C'est en ce genre la difficulté de réussir qui, sans doute, est en partie cause du peu de cas que les beaux esprits font communément des ouvrages de pur raisonnement. Si l'homme borné n'apperçoit, dans la philosophie, qu'un amas d'énigmes puériles & mystérieuses, & s'il hait dans les philosophes la peine qu'il faut se donner pour les entendre, le bel esprit ne leur est guere plus favorable. Il hait pareillement, dans leurs ouvrages, la sécheresse & l'aridité du genre instructif. Trop occupé du *bien écrit*, & moins sensible au sens (*a*) qu'à l'élégance de la phrase, il ne reconnoît pour bien pensé que les idées heureusement exprimées. La moindre obscurité le choque. Il ignore qu'une idée profonde, avec quelque netteté qu'elle soit rendue,

(*a*) Rien de plus triste, pour quiconque ne s'exprime pas heureusement, que d'être jugé par de beaux ou des demi-esprits. On ne lui tient point compte de ses idées : on le juge sur les mots. Quelque supérieur qu'il soit réellement à ceux qui le traitent d'imbécille, ils ne réformeront point leur jugement; il ne passera jamais près d'eux que pour un sot.

sera toujours inintelligible pour le commun des lecteurs, lorsqu'on ne pourra la réduire à des propositions extrêmement simples; & qu'il en est de ces idées profondes comme de ces eaux pures & claires, mais dont la profondeur ternit toujours la limpidité.

D'ailleurs, parmi ces beaux esprits, il en est qui, secrets ennemis de la philosophie, accréditent contr'elle l'opinion de l'homme borné. Dupes d'une vanité petite & ridicule, ils adoptent à cet égard l'erreur populaire; &, sans estime pour la justesse, la force, la profondeur & la nouveauté des pensées, ils semblent oublier que l'art de bien dire suppose nécessairement qu'on a quelque chose à dire; & qu'enfin l'écrivain élégant est comparable au joaillier, dont l'habilité devient inutile s'il n'a des diamants à monter.

Les savants & les philosophes, au contraire, livrés tout entiers à la recherche des faits ou des idées, ignorent souvent & les beautés & les difficultés de l'art d'écrire. Ils font, en conséquence, peu de cas du bel esprit: & leur mépris injuste pour ce genre d'esprit est principalement fondé sur une grande insensibilité pour l'espece d'idées qui entrent dans la composition des ouvrages de bel esprit. Ils sont presque tous, plus ou moins, semblables à ce géometre devant qui l'on faisoit un grand éloge de la tragédie d'*Iphigénie*. Cet éloge pique sa curiosité; il la

demande, on la lui prête; il en lit quelques ſcenes, & la rend en diſant: *Pour moi je ne ſais ce qu'on trouve de ſi beau dans cet ouvrage; il ne prouve rien.*

Le ſavant abbé de Longuerue étoit à peu près dans le cas de ce géometre; la poéſie n'avoit point de charmes pour lui: il mépriſoit également la grandeur de Corneille & l'élégance de Racine; il avoit, diſoit-il, banni tous les poëtes de ſa bibliotheque (*b*).

Pour ſentir également le mérite, & des idées, & de l'expreſſion, il faut, comme les Platon, les Montaigne, les Bacon, les Monteſquieu, & quelques uns de nos philoſophes que leur modeſtie m'empêche de nommer, unir l'art d'écrire à l'art de bien penſer; union rare, & qu'on ne rencontre que dans les hommes d'un grand génie.

Après avoir marqué les cauſes du mépris reſpectif qu'ont les uns pour les autres quelques ſavants & quelques beaux eſprits; je dois indiquer les cauſes du mépris où le bel eſprit tombe & doit journellement tomber, plutôt que tout autre genre d'eſprit.

(*b*) „ Il y a, diſoit ce même abbé de Longuerue, „ deux ouvrages ſur Homere qui valent mieux qu'Homere lui-même; le premier, c'eſt *antiquitate Homerica*; le ſecond, c'eſt *Homeri gnomologia*, *per Duportum*. Quiconque a lu ces deux livres a lu tout ce qu'il y a de bon dans Homere, & n'a point „ eſſuyé l'ennui de ſes contes à dormir debout. „

Le goût de notre siecle pour la philosophie la remplit de dissertateurs qui, lourds, communs & fatigants, sont cependant pleins d'admiration pour la profondeur de leurs jugements. Parmi ces dissertateurs, il en est qui s'expriment très-mal; ils le soupçonnent; ils savent que chacun est juge de l'élégance & de la clarté de l'expression, & qu'à cet égard il est impossible de duper le public : ils sont donc forcés, par l'intérêt de leur vanité, de renoncer au titre de bel esprit, pour prendre celui de bon esprit. Comment ne donneroient-ils pas la préférence à ce dernier titre? Ils ont oui dire que le bon esprit s'exprime quelquefois d'une maniere obscure : ils sentent donc qu'en bornant leurs prétentions au titre de bon esprit, ils pourront toujours rejeter l'ineptie de leurs raisonnements sur l'obscurité de leur expressions ; que c'est l'unique & sûr moyen d'échapper à la conviction de sottise : aussi le saisissent-ils avidement, en se cachant autant qu'ils le peuvent à eux-mêmes que le défaut de bel esprit est le seul droit qu'ils ayent au bon esprit, & qu'écrire mal n'est pas une preuve qu'on pense bien.

Le jugement de pareils hommes, quelque riches ou puissants (c) qu'ils soient souvent,

(c) En général, ceux qui, sans succès ont cultivé les arts & les sciences deviennent, s'ils sont élevés aux premiers postes, les plus cruels ennemis des gens de lettres. Pour les décrier, ils se mettent à la tête

ne feroit cependant aucune impreſſion ſur le public, s'il n'étoit ſoutenu de l'autorité de certains philoſophes qui, jaloux comme les beaux eſprits d'une eſtime excluſive, ne ſentent pas que chaque genre différent a ſes admirateurs particuliers ; qu'on trouve par-tout plus de lauriers que de têtes à couronner ; qu'il n'eſt point de nation qui n'ait en ſa diſpoſition un fonds d'eſtime ſuffiſant pour ſatisfaire à toutes les prétentions des hommes illuſtres ; & qu'enfin, en inſpirant le dégoût du bel eſprit, on arme contre tous les grands écrivains le dédain de ces hommes bornés, qui, intéreſſés à mépriſer l'eſprit, comprennent également ſous le nom de bel eſprit, qui ne leur eſt guere plus connu, & les ſavants, & les philoſophes, & généralement tout homme qui penſe.

---

des ſots ; ils voudroient anéantir le genre d'eſprit où ils n'ont pas réuſſi On peut dire que, dans les lettres, comme dans la religion, les apoſtats ſont les plus grands perſécuteurs.





CHAPITRE VII.

De l'esprit du siecle.

CETTE sorte d'esprit ne contribue en rien à l'avancement des arts & des sciences, & n'auroit aucune place dans cet ouvrage, s'il n'en occupoit une très-grande dans la tête d'une infinité de gens.

Par-tout où le peuple est sans considération, ce qu'on appelle l'esprit du siecle n'est que l'esprit des gens qui donnent le ton, c'est-à-dire, des hommes du monde & de la cour.

L'homme du monde & le bel esprit s'expriment l'un & l'autre avec élégance & pureté ; tous deux sont ordinairement plus sensibles au *bien dit* qu'au *bien pensé* : cependant ils ne disent ni ne doivent dire les mêmes choses (*d*), parce que l'un & l'autre se proposent des objets différents. Le bel esprit, avide de l'estime du public, doit, ou mettre sous les yeux de grands tableaux, ou présenter des idées intéressantes pour l'humanité ou du moins pour sa nation. Satis-

(*d*) Mille traits, agréables dans la conversation, seroient insipides à la lecture. *Le lecteur*, dit Boileau, *veut mettre à profit son divertissement.*

fait, au contraire, de l'admiration des gens de bon ton, l'homme du monde ne s'occupe qu'à préfenter des idées agréables à ce qu'on appelle la bonne compagnie.

J'ai dit dans le fecond difcours, qu'on ne pouvoit parler dans le monde que des chofes ou des perfonnes; que la bonne compagnie eft ordinairement peu inftruite; qu'elle ne s'occupe guere que des perfonnes; que l'éloge eft ennuyeux pour quiconque n'en eft point l'objet, & qu'il fait bâiller les auditeurs. Auffi ne cherche-t-on, dans les cercles, qu'à malignement interpréter les actions des hommes; à faifir leur côté foible, à les perfiffler, à tourner en plaifanterie les chofes les plus férieufes, à rire de tout, & enfin à jeter du ridicule fur toutes les idées contraires à celles de la bonne compagnie. L'efprit de converfation fe réduit donc au talent de médire agréablement, & fur-tout dans ce fiecle, où chacun prétend à l'efprit, & s'en croit beaucoup; où l'on ne peut vanter la fupériorité d'un homme, fans bleffer la vanité de tout le monde; où l'on ne diftingue l'homme de mérite, de l'homme médiocre, que par l'efpece de mal qu'on en dit; où l'on eft, pour ainfi dire, convenu de divifer la nation en deux claffes; l'une, celle des bêtes, & c'eft la plus nombreufe; l'autre, celle des foux, & l'on comprend dans cette derniere tous ceux à qui l'on ne peut refufer des talents. D'ailleurs, la mé-

difance eſt maintenant l'unique reſſource qu'on ait pour faire l'éloge de ſoi & de ſa ſociété. Or chacun veut ſe louer : ſoit qu'on blâme ou qu'on approuve, qu'on parle ou qu'on ſe taiſe, c'eſt toujours ſon apologie qu'on fait : chaque homme eſt un orateur qui, par ſes diſcours & ſes actions, récite perpétuellement ſon panégyrique. Il y a deux manieres de ſe louer ; l'une, en diſant du bien de ſoi ; l'autre, en diſant du mal d'autrui. Les Cicéron, les Horace, & généralement tous les anciens, plus francs dans leur prétentions, ſe donnoient ouvertement les louanges qu'ils croyoient mériter. Notre ſiecle eſt devenu plus délicat ſur cet article. Ce n'eſt que par le mal qu'on dit d'autrui qu'il eſt maintenant permis de faire ſon éloge. C'eſt en ſe moquant d'un ſot, qu'on vante indirectement ſon eſprit. Cette maniere de ſe louer eſt, ſans doute, la plus directement contraire aux bonnes mœurs ; c'eſt cependant la ſeule en uſage. Quiconque dit de lui le bien qu'il en penſe eſt un orgueilleux, chacun le fuit. Quiconque au contraire ſe loue par le mal qu'il dit d'autrui eſt un homme charmant ; il eſt environné d'auditeurs reconnoiſſants ; ils partagent avec lui les éloges indirects qu'il ſe donne, & ne ceſſent d'applaudir à des bons mots qui les ſouſtraient au chagrin de louer. Il paroit donc qu'en général la malignité des gens du monde tient moins au deſſein de nuire qu'au deſir de ſe van-

ter. Auſſi l'indulgence eſt-elle facile à pratiquer, non-ſeulement à leur égard, mais encore à l'égard de ces eſprits bornés, dont les intentions ſont plus odieuſes. L'homme de mérite ſait que l'homme dont on ne dit aucun mal eſt, en général, un homme dont on ne peut dire aucun bien ; que ceux qui n'aiment point à louer ont communément été peu loués : auſſi n'eſt-il point avide de leur éloge ; il regarde la ſottiſe comme un malheur dont la ſottiſe cherche toujours à ſe venger. *Qu'on ne prouve aucun fait contre moi*, diſoit un homme de beaucoup d'eſprit, *que d'ailleurs on en diſe tout le mal qu'on voudra, je n'en ſerai pas fâché ; il faut bien que chacun s'amuſe.* Mais, ſi la philoſophie pardonne à la malignité, elle n'y doit cependant point applaudir. C'eſt à des applaudiſſemens indiſcrets qu'on doit ce grand nombre de méchants qui, dans le fond, ſont quelquefois les meilleures gens du monde. Flattés des éloges prodigués à la malignité, de la réputation d'eſprit qu'elle donne, ils ne ſavent pas eſtimer en eux la bonté qui leur eſt naturelle : ils veulent ſe rendre redoutables par leurs bons mots. Ils ont malheureuſement aſſez d'eſprit pour y réuſſir ; ils deviennent d'abord méchants par air, ils reſtent méchants par habitude.

O vous donc qui n'avez pas encore contracté cette funeſte habitude ! fermez l'oreille à ces louanges données à des traits ſatyriques auſſi nui-

sibles à la société qu'ils y sont communs. Considérez les sources impures (*e*) d'où sort la médisance. Rappellez-vous qu'indifférent aux ridicules d'un particulier, le grand homme ne s'occupe que de grandes choses ; qu'un *vieux mé-*

(*e*) L'un médit, parce qu'il est ignorant & oisif: l'autre, parce qu'ennuyé, bavard, plein d'humeur & choqué des moindres défauts, il est habituellement malheureux ; c'est à son humeur plus qu'à son esprit qu'il doit ses bons mots, *facit indignatio versum.* Un troisieme est né atrabilaire ; il médit des hommes, parce qu'il ne voit en eux que des ennemis : eh, quelle douleur de vivre perpétuellement avec les objets de sa haine ! Celui-ci met de l'orgueil à n'être point dupe ; il ne voit dans les hommes que des scélérats ou des frippons déguisés ; il le dit, & souvent il dit vrai : mais enfin il se trompe quelquefois. Or, je demande si l'on n'est pas également dupe, soit qu'on prenne le vice pour la vertu ou la vertu pour le vice. L'âge heureux est celui où l'on est la dupe de ses amis & de ses maîtresses. Malheur à celui dont la prudence n'est pas l'effet de l'expérience ! La défiance prématurée est le signe certain d'un cœur dépravé & d'un caractere malheureux. Qui sait si le plus insensé des hommes n'est pas celui qui, pour n'être jamais dupe de ses amis, s'expose au supplice d'une méfiance perpétuelle ? L'on médit enfin pour faire montre de son esprit ; on ne se dit pas que l'esprit satyrique n'est que l'esprit de ceux qui n'en ont point. Qu'est-ce, en effet, qu'un esprit qui n'existe que par les ridicules d'autrui ? & qu'un talent où l'on ne peut exceller sans que l'éloge de l'esprit ne devienne la satyre du cœur ? Comment s'énorgueillir de ses succès dans un genre où, si l'on conserve quelque vertu, on doit chaque jour rougir de ces mêmes bons mots dont notre vanité s'applaudit, & qu'elle dédaigneroit si elle étoit jointe à plus de lumiere ?

chant lui paroît auſſi ridicule qu'un *vieux charmant* ; que, parmi les gens du monde, ceux qui ſont faits pour le grand, ſe dégoûtent bientôt de ce ton moqueur en horreur aux autres nations (*f*). Abandonnez-le donc aux hommes bornés : pour eux, la médiſance eſt un beſoin. Ennemis nés des eſprits ſupérieurs, & jaloux d'une eſtime qu'on leur refuſe, ils ſavent que, ſemblables à ces plantes viles qui ne germent & ne croiſſent que ſur les ruines des palais, ils ne peuvent s'élever que ſur les débris des grandes réputations ; auſſi ne s'occupent-ils que du ſoin de les détruire.

Ces hommes bornés ſont en grand nombre. Autrefois l'on n'étoit envié que de ſes pairs ; à préſent que chacun aſpire à l'eſprit & s'en croit, c'eſt preſque en entier qu'on a pour envieux : ce n'eſt plus pour s'inſtruire, c'eſt pour critiquer qu'on lit. Or, parmi les ouvrages, il n'en eſt aucun qui puiſſe tenir contre cette diſpoſition des lecteurs. La plupart d'entr'eux, occupés à la recherche des défauts d'un ouvrage, ſont comme ces animaux immondes

(*f*) Ce n'eſt qu'en France & dans la bonne compagnie qu'on cite comme homme d'eſprit l'homme à qui on refuſe le ſens commun. Auſſi l'étranger, toujours prêt à nous enlever un grand général, un écrivain illuſtre, un célebre artiſte, un habile manufacturier, ne nous enlévera-t-il jamais un homme du bon ton. Or quel eſprit que celui dont aucune nation ne veut ?

qu'on rencontre quelquefois dans les villes, & qui ne s'y promenent que pour en chercher les égouts. Ignoreroit-on encore qu'il ne faut pas moins d'esprit pour appercevoir les beautés que les défauts d'un ouvrage; & que, dans les livres, comme le disoit un Anglois, *il faut aller à la chasse des idées, & faire grand cas du livre dont on en rapporte un certain nombre!*

Toutes les injustices de cette espece sont un effet nécessaire de la sottise. Quelle différence à cet égard entre la conduite de l'homme d'esprit & celle de l'homme borné! Le premier profite de tout. Il échappe souvent aux hommes médiocres des vérités dont le sage se saisit: l'homme d'esprit, qui le sait, les écoute sans dégoût: il n'apperçoit communément dans la conversation que ce qu'on y dit de bien, & l'homme médiocre que ce qu'on y dit de mal ou de ridicule.

Perpétuellement averti de son ignorance, l'homme d'esprit s'instruit dans presque tous les livres: trop ignorant & trop vain pour sentir le besoin de s'éclairer, l'homme borné, au contraire, ne trouve à s'instruire dans aucun des ouvrages de ses contemporains; &, pour dire modestement qu'il sait tout, les livres, dit-il, ne lui apprennent rien (*g*); il va même

(*g*) Le savant, dit le proverbe Persan, sait & s'enquiert; mais l'ignorant ne sait pas même de quoi s'enquérir.

jufqu'à foutenir que tout a été dit & penfé ; que les auteurs ne font que fe répéter, & qu'ils ne different entre eux que dans la maniere de s'exprimer. O envieux, lui diroit-on, eft-ce aux anciens qu'on doit l'imprimerie, l'horlogerie, les glaces, les pompes à feu ! Quel autre que Newton a, dans le fiecle dernier, fixé les loix de la pefanteur ? L'électricité ne nous offre-t-elle pas tous les jours une infinité de phénomenes nouveaux ? Il n'eft plus, felon toi, de découvertes à faire. Mais, dans la morale même & dans la politique, ou l'on devroit peut-être avoir tout dit, a-t-on déterminé l'efpece de luxe & de commerce le plus avantageux à chaque nation ? en a-t-on fixé les bornes ? a-t-on découvert le moyen d'entretenir à la fois dans une nation l'efprit de commerce & l'efprit militaire ? a-t-on indiqué la forme de gouvernement la plus propre à rendre les hommes heureux ? a-t-on feulement fait le roman d'une bonne légiflation (*h*), telle qu'on pourroit, à la tête d'une

---

(*h*) On n'entend pas même, en ce genre, les principes qu'on répete tous les jours. *Punir & récompenfer* eft un axiome. Tout le monde en fait les mots ; peu d'hommes en favent le fens. Qui l'appercevroit dans toute fon étendue auroit réfolu, par l'application de ce principe, le problême d'une légiflation parfaite. Que de chofes pareilles on croit favoir, & qu'on répete tous les jours fans les entendre ! Quelle fignification différente les mêmes mots n'ont-ils pas dans diverfes bouches ?

colonie, l'établir fur quelque côté déferte de l'Amérique ?

Le temps a fait dans chaque fiecle préfent de quelques vérités aux hommes ; mais il lui refte encore bien des dons à nous faire. L'on peut donc acquérir encore une infinité d'idées nouvelles. L'axiome prononcé, que *tout eſt dit & penſé*, eft donc un axiome faux, trouvé d'abord par l'ignorance, & répété depuis par l'envie. Il n'eft point de moyens que l'envieux, fous l'apparence de la juftice, n'emploie pour dégrader le mérite. On fait, par exemple, qu'il n'eft point de vérité ifolée ; que toute idée nouvelle tient à quelques idées déja connues, avec lefquelles elle a néceffairement quelques reffemblances : c'eft cependant de ces reffemblances

---

On raconte d'une fille en réputation de fainteté, qu'elle paffoit les journées entieres en oraifon. L'évêque le fait, il va la voir : *Quelles ſont donc les longues prieres auxquelles vous conſacrez vos journées* ? Je récite mon *Pater*, lui dit la fille. *Le Pater*, reprend l'évêque, *eſt ſans doute une excellente priere ; mais enfin un* Pater *eſt bientôt dit.* O, Monfeigneur, quelles idées de la grandeur, de la puiffance, de la bonté de Dieu, renfermées dans ces deux feuls mots, *Pater noſter* ! En voilà pour une femaine de médiation.

J'en pourrois dire autant de certains proverbes ; je les compare à des écheveaux mêlés : en tient on un bout, on en peut devider toute la morale & la politique ; mais il faut, à cet ouvrage, employer des mains bien adroites.

blances que part l'envie, pour accuser journellement de plagiat les hommes illustres, nos contemporains (*i*) : lorsqu'elle déclame contre les plagiaires, c'est, dit-elle, pour punir les larcins littéraires & venger le public. Mais, lui répondroit-on, si tu ne consultois que l'intérêt public, tes déclamations seroient moins vives ; tu sentirois que ces plagiaires, sans doute moins estimables que les gens de génie, sont cependant très-utiles au public ; qu'un bon ouvrage, pour être généralement connu, doit avoir été

(*i*) Sous le nom d'amour, Hésiode, par exemple nous donne à peu près l'idée de l'attraction ; mais dans ce poëte, ce n'étoit qu'une idée vague : elle est au contraire, dans Newton, le résultat de combinaisons & de calculs nouveaux ; Newton en est donc l'inventeur. Ce que je dis de Newton, je le dis également de Locke. Lorsqu'Aristote a dit, *nihil est intellectu quod non priùs fuerit in sensu*, il n'attachoit certainement pas à cet axiome les mêmes idées que M. Locke. Cette idée n'étoit tout au plus, dans le philosophe Grec, que l'appercevance d'une découverte à faire, & dont l'honneur appartient en entier au philosophe Anglois. C'est l'envie seule qui nous fait trouver dans les anciens toutes les découvertes modernes. Une phrase vuide de sens, ou du moins inintelligible avant ces découvertes, suffit pour faire crier au plagiat. On ne se dit pas qu'appercevoir dans un ouvrage un principe que personne n'y avoit encore apperçu, c'est proprement faire une découverte, que cette découverte suppose du moins, dans celui qui l'a faite, un grand nombre d'observations qui menoient à ce principe ; & qu'enfin celui qui rassemble un grand nombre d'idées sous le même point de vue, est un homme de génie & un inventeur.

dépecé dans une infinité d'ouvrages médiocres.

En effet, si les particuliers qui composent la société doivent se ranger sous plusieurs classes, qui toutes ont pour entendre & pour voir, des oreilles & des yeux différents, il est évident que le même écrivain, quelque génie qu'il ait ne peut également leur convenir; qu'il faut des auteurs pour toutes les classes (*k*), des Neuville pour prêcher à la ville, & des Bridaine pour les campagnes. En morale, comme en politique, certaines idées ne sont pas universellement senties, & leur évidence n'est point constatée, qu'elles n'aient, de la plus sublime philosophie, descendu jusqu'à la poésie; &, de la poésie, jusqu'aux pont-neufs: ce n'est ordinairement que dans cet instant seul qu'elles deviennent assez communes pour être utiles.

Au reste, cette envie qui prend si souvent le nom de justice, & dont personne n'est entiérement exempt, n'est le vice d'aucun état. Elle n'est ordinairement active & dangereuse que

---

(*k*) Je rapporterai à ce sujet un fait assez plaisant. Un homme se faisoit un jour présenter à un magistrat, homme de beaucoup d'esprit: *Que faites-vous*, lui demanda le magistrat? *Je fais des livres*, répondit-il. *Mais aucun de ces livres ne m'est encore parvenu. Je le crois bien*, reprend l'auteur: *je ne fais rien pour Paris. Dès qu'un de mes ouvrages est imprimé, j'en envoie l'édition en Amérique: je ne compose que pour les colonies.*

dans des hommes bornés & vains. L'homme supérieur a trop peu d'objets de jaloufie, & les gens du monde font trop légers, pour obéir long-temps au même fentiment : d'ailleurs, ils ne haïffent point le mérite & fur-tout le mérite littéraire ; fouvent même ils le protegent : leur unique prétention, c'eft d'être agréables & brillants dans la converfation. C'eft dans cette prétention que confifte proprement l'efprit du fiecle : auffi n'eft-il rien qu'on n'imagine pour échapper en ce genre au reproche d'infipidité.

Une femme de peu d'efprit paroît entiérement occupée de fon chien, elle ne parle qu'à lui ; l'orgueil des auditeurs s'en offenfe, on la taxe d'impertinence : on a tort. Elle fait qu'on eft quelque chofe dans la fociété, lorfqu'on a prononcé tant de mots (*l*), qu'on a fait tant de geftes & tant de bruit : l'occupation de fon chien eft donc moins pour elle un amufement, qu'un moyen de cacher fa médiocrité ; elle eft, à cet égard, très-bien confeillée par fon amour propre, qui, pour le moment, nous fait prefque toujours tirer le meilleur parti de notre fottife.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déja dit de l'efprit du fiecle ; c'eft qu'il eft facile de fe le

(*l*) C'eft à ce fujet que les Perfans difent : *J'entends le bruit de la meule ; mais je ne vois pas la farine.*

repréſenter ſous une image ſenſible. Qu'on charge, pour cet effet, un peintre habile de faire, par exemple, les portraits allégoriques de l'eſprit de quelques-uns des ſiecles de la Grece, & de l'eſprit actuel de notre nation. Dans le premier tableau, ne ſera-t-il pas forcé de repréſenter l'eſprit ſous la figure d'un homme, qui, l'œil fixe, l'ame abſorbée dans de profondes méditations, reſte dans quelques-unes des attitudes qu'on donne aux Muſes ? Dans le ſecond tableau, ne ſera-t-il pas néceſſité à peindre l'eſprit ſous les traits du dieu de la raillerie, c'eſt-à-dire, ſous la figure d'un homme qui conſidere tout avec un ris malin & un œil moqueur ? Or ces deux portraits ſi différents nous donneroient aſſez exactement la différence de l'eſprit des Grecs au nôtre. Sur quoi j'obſerverai que, dans chaque ſiecle, un peintre ingénieux donneroit à l'eſprit une phyſionomie différente ; & que la ſuite allégorique de pareils portraits ſeroit fort agréable & fort curieuſe pour la poſtérité, qui, d'un coup d'œil, jugeroit de l'eſtime ou du mépris que, dans chaque ſiecle, l'on a dû accorder à l'eſprit de chaque nation.





CHAPITRE VIII.

De l'esprit juste (m).

POUR porter, sur les idées & les opinions différentes des hommes, des jugements toujours justes, il faudroit être exempt de toutes les passions qui corrompent notre jugement : il faudroit avoir habituellement présentes à la mémoire les idées dont la connoissance nous donneroit celle de toutes les vérités humaines : pour cet effet, il faudroit tout savoir. Personne ne sait tout : on n'a donc l'esprit juste qu'à certains égards.

Dans le genre dramatique, par exemple, l'un est bon juge de l'harmonie des vers, de la propriété, de la force de l'expression, & enfin de toutes les beautés de style ; mais il est mauvais juge de la justesse du plan. L'autre, au contraire, est connoisseur en cette derniere partie ; mais il n'est frappé ni de cette justesse, ni de cet à propos, ni de cette force de sentiment d'où

(m) Dans un sens étendu, l'esprit juste seroit l'esprit universel. Il ne s'agit point de cette sorte d'esprit dans ce chapitre : je prends ce mot dans l'acception la plus commune.

dépend la vérité ou la fausseté des caracteres tragiques, & le premier mérite des pieces. Je dis le premier mérite, parce que l'utilité réelle, & par conséquent la principale beauté de ce genre, consiste à peindre fidellement les effets que produisent sur nous les passions fortes.

On n'a donc proprement de justesse d'esprit que dans les genres sur lesquels on a plus ou moins médité.

On ne peut donc, sans confondre le génie & l'esprit étendu & profond avec l'esprit juste, s'empêcher d'avouer que cette derniere sorte d'esprit n'est plus qu'un esprit faux, lorsqu'il s'agit de ces propositions compliquées, où la vérité est le résultat d'un grand nombre de combinaisons, où, pour bien voir, il faut voir beaucoup; & où la justesse de l'esprit dépend de son étendue : aussi n'entend-on communément par *esprit juste*, que la sorte d'esprit propre à tirer des conséquences justes & quelquefois neuves des opinions vraies ou fausses qu'on lui présente.

Conséquemment à cette définition, l'esprit juste contribue peu à l'avancement de l'esprit humain : cependant il mérite quelque estime. Celui qui, partant des principes ou des opinions admises, en tire des conséquences toujours justes & quelquefois neuves, est un homme rare parmi le commun des hommes. Il est même en général, plus estimé des gens médiocres,

que ne le sera l'esprit supérieur, qui, rappellant trop souvent les hommes à l'examen des principes reçus, & les transportant dans des régions inconnues, doit à la fois fatiguer leur paresse & blesser leur orgueil.

Au reste, quelques justes que soient les conséquences qu'on tire, ou d'un sentiment ou d'un principe, je dis que, loin d'obtenir le nom d'esprit juste, l'on ne sera jamais cité que comme un fou, si ce sentiment ou ce principe paroît ou ridicule ou fou. Un Indien vaporeux s'étoit imaginé que, s'il pissoit, il submergeroit tout le Bisnagar. En conséquence, ce vertueux citoyen, préférant le salut de sa patrie au sien propre, retenoit toujours son urine; il étoit prêt à périr, lorsqu'un médecin, homme d'esprit, entre tout effrayé dans sa chambre : *Narsingue* (n), lui dit-il, *est en feu, ce n'est bientôt qu'un monceau de cendres : hâtez-vous de lâcher votre urine.* A ces mots, le bon indien pisse, raisonne juste, & passe pour fou (o).

(n) Capitale du Bisnagar.

(o) Les esprits justes pouvoient regarder l'usage où l'on étoit autrefois de décider de la justice ou de l'injustice d'une cause, par la voie des armes, comme un usage très-bien établi. Il leur paroissoit la conséquence juste de ces deux propositions : *Rien n'arrive que par l'ordre de Dieu, & Dieu ne peut pas permettre l'injustice.* „ S'il s'élevoit une dispute sur la propriété

Si de pareils hommes sont généralement regardés comme foux, ce n'est pas uniquement parce qu'ils appuient leur raisonnement sur des principes faux, mais sur des principes réputés tels. En effet, le théologien Chinois, qui

„ d'un fonds, sur l'état d'une personne ; si le droit „ n'étoit pas bien clair de part & d'autre, on prenoit „ des champions pour l'éclaircir. L'empereur Othon, „ vers l'an 968, ayant consulté les docteurs pour „ savoir si en ligne directe la représentation devoit „ avoir lieu ; comme ils étoient de différents avis, „ on nomma deux braves pour décider ce point de „ droit : l'avantage étant demeuré à celui qui sou- „ tenoit la représentation, l'empereur ordonna qu'elle „ eût lieu à l'avenir. " *Mémoire de l'académie des inscriptions & belles-lettres, tom. XV.*

Je pourrois citer encore ici, d'après les mémoires de l'académie des inscriptions, beaucoup d'autres exemples des différentes épreuves, nommées, dans ces temps d'ignorance, *jugement de Dieu.* Je me borne donc à l'épreuve par l'eau froide qui se pratiquoit ainsi : „ Après quelques oraisons prononcées sur le „ patient, on lui lioit la main droite avec le pied „ gauche, & la main gauche avec le pied droit, & „ dans cet état on le jetoit à l'eau : s'il surnageoit, „ on le traitoit en criminel ; s'il enfonçoit, il étoit „ déclaré innocent. Sur ce pied-là ; il devoit se trouver „ peu de coupables, parce qu'un homme ne pouvant „ faire aucun mouvement, & son volume étant su- „ périeur à un égal volume d'eau, il doit nécessai- „ rement enfoncer. On n'ignoroit pas sans doute un „ principe de statique aussi simple, d'une expérience „ si commune : mais la simplicité de ces temps là „ attendoit toujours un miracle, qu'ils ne croyoient „ pas que le ciel pût leur refuser pour leur faire con- „ noître la vérité. *Ibid.* "

prouve les neuf incarnations de Wifthnou, & le mufulman qui, d'après l'alcoran, foutient que la terre eft portée fur les cornes d'un taureau, fe fondent certainement fur des principes auffi ridicules que ceux de mon Indien : cependant l'un & l'autre feront, chacun en leur pays, cités comme des gens fenfés. Pourquoi le feront-ils ? C'eft qu'ils foutiennent des opinions qui font généralement reçues. En fait de vérités religieufes, la raifon eft fans force contre deux grands miffionnaires, l'exemple & la crainte. D'ailleurs, en tout pays, les préjugés des grands font la loi des petits. Ce Chinois & ce mufulman pafferont donc pour fages uniquement parce qu'ils font *foux de la folie commune.* Ce que je dis de la folie, je l'applique à la bêtife : celui-là feul eft cité comme bête, qui n'eft pas bête de la bêtife commune.

Certain villageois, dit-on, bâtiffent un pont : ils y gravent cette infcription : LE PRÉSENT PONT EST FAIT ICI : d'autres veulent retirer un homme d'un puits dans lequel il étoit tombé, ils lui paffent au cou un nœud coulant, & le retirent étranglé. Si les bêtifes de cette efpece doivent toujours exciter le rire, comment dira-t-on, écouter férieufement les dogmes des bronzes, des brachmanes & des talapoins ? dogmes auffi abfurdes que l'infcription du pont. Comment peut-on, fans rire, voir les rois, les peuples, les miniftres, & même les grands

hommes, se prosterner quelquefois aux pieds des idoles, & montrer pour des fables ridicules la vénération la plus profonde? Comment, en parcourant les voyages, n'est-on pas étonné d'y voir l'existence des sorciers & des magiciens aussi généralement reconnue que l'existence de Dieu; & passer chez la plupart des nations, pour aussi démontrée? Par quelle raison enfin des absurdités différentes, mais également ridicules, ne feroient-elles pas sur nous la même impression? C'est qu'on se moque volontiers d'une bêtise dont on se croit exempt: c'est que personne ne répete d'après les villageois, *le présent pont est fait ici*; & qu'il n'en est pas ainsi lorsqu'il s'agit d'une pieuse absurdité. Personne ne se croyant tout-à-fait à l'abri de l'ignorance qui la produit, on craint de rire de soi sous le nom d'autrui.

Ce n'est donc point en général, à l'absurdité d'un raisonnement, mais à l'absurdité d'une certaine espece de raisonnement, qu'on donne le nom de bêtise. On ne peut donc entendre par ce mot qu'une ignorance peu commune. Aussi donne-t-on quelquefois le nom de bête à ceux mêmes auxquels on accorde un grand génie. La science des choses communes est la science des gens médiocres; & quelquefois l'homme de génie est, à cet égard, d'une ignorance grossiere. Ardent à s'élancer jusqu'aux premiers principes de l'art ou de la science qu'il

cultive, & content d'y ſaiſir quelques-unes de ces vérités neuves, premieres & générales, d'où découlent une infinité de vérités ſecondaires, il néglige toute autre eſpece de connoiſſance. Sort-il du ſentier lumineux que lui trace le génie, il tombe dans mille erreurs; & Newton commente l'*apocalypſe*.

Le génie éclaire quelques-uns des arpents de cette nuit immenſe qui environne les eſprits médiocres; mais il n'éclaire pas tout. Je compare l'homme de génie à la colonne qui marchoit devant les Hébreux, & qui tantôt étoit obſcure, & tantôt lumineuſe. Le grand homme, toujours ſupérieur en un genre, manque néceſſairement d'eſprit en beaucoup d'autres, à moins qu'on n'entende ici par *eſprit* l'aptitude à s'inſtruire, que, peut-être, on peut regarder comme une connoiſſance commencée. Le grand homme, par l'habitude de l'application, la méthode d'étudier, & la diſtinction qu'il eſt à portée de faire entre une demi-connoiſſance & une connoiſſance entiere, a certainement, à cet égard, un grand avantage ſur le commun des hommes. Ces derniers n'ayant point contracté l'habitude de la méditation, & n'ayant rien ſu profondément, ſe croient toujours aſſez inſtruits lorſqu'ils ont une connoiſſance ſuperficielle des choſes. L'ignorance & la ſottiſe ſe perſuadent aiſément qu'elles ſavent tout: l'une & l'autre

ſont toujours orgueilleuſes. Le grand homme ſeul peut être modeſte.

Si je retrécis l'empire du génie, & montre les bornes dans leſquelles la nature le force à ſe renfermer, c'eſt pour faire plus évidemment ſentir que l'eſprit juſte, déja fort inférieur au génie, ne peut comme on l'imagine, porter des jugements toujours vrais ſur divers objets du raiſonnement. Un tel eſprit eſt impoſſible. Le propre de l'eſprit juſte eſt de tirer des conſéquences exactes des opinions reçues. Or ces opinions ſont fauſſes pour la plupart, & l'eſprit juſte ne remonte jamais juſqu'à l'examen de ces opinions : l'eſprit juſte n'eſt donc le plus ſouvent, que l'art de raiſonner méthodiquement faux. Peut-être cette ſorte d'eſprit ſuffit pour faire un bon juge ; mais jamais elle ne fait un grand homme. Quiconque en eſt doué n'excelle ordinairement en aucun genre, & ne ſe rend recommandable par aucun talent. Il obtient, dira-ton, ſouvent l'eſtime des gens médiocres. J'en conviens : mais leur eſtime, en lui faiſant concevoir une trop haute idée de lui-même, devient pour lui une ſource d'erreurs ; erreurs auxquelles il eſt impoſſible de l'arracher. Car enfin, ſi le miroir, de tous les conſeillers le conſeiller le plus poli & le plus diſcret, n'apprend à perſonne à quel point il eſt difforme, qui pourroit déſabuſer un homme de la trop haute

opinion qu'il a conçue de lui-même, fur-tout lorfque cette opinion eft appuyée de l'eftime de la plupart de ceux qui l'environnent ? C'eft être encore affez modefte que de ne s'eftimer que d'après l'éloge d'autrui. De-là cependant cette confiance de l'efprit jufte en fes propres lumieres, & ce mépris pour les grands hommes, qu'il regarde fouvent comme des vifionnaires, comme des efprits fyftématiques & de mauvaifes têtes (*p*) O efprrts juftes ! leur diroit-on, lorfque vous traitez de mauvaifes têtes ces grands hommes, qui du moins font fi fupérieurs dans le genre où le public les admire ; quelle opinion penfez-vous que le public puiffe avoir de vous, dont l'efprit ne s'étend pas au-delà de quelques petites conféquences tirées d'un principe vrai ou faux, & dont la découverte eft peu importante ? Toujours en extafe devant un petit mérite, vous n'êtes pas, direz-vous, fujets aux erreurs des hommes célebres. Oui, fans doute, parce qu'il faut, ou courir, ou du moins marcher pour tomber. Lorfque vous vantez entre vous la jufteffe de votre efprit, il me femble entendre des culs-de jatte fe glorifier de ne point faire de faux pas. Votre conduite, ajou-

(*p*) Dire d'un homme qu'il a une mauvaife tête, c'eft le plus fouvent dire, fans le favoir, qu'il a plus d'efprit que nous.

terez-vous, eſt ſouvent plus ſage que celle des hommes de génie. Oui, parce que vous n'avez pas en vous ce principe de vie & de paſſions qui produit également les grands vices, les grandes vertus & les grands talents. Mais en êtes-vous plus recommandables? Qu'importe au public la bonne ou mauvaiſe conduite d'un particulier? Un homme de génie, eût-il des vices, eſt encore plus eſtimable que vous. En effet, on ſert ſa patrie, ou par l'innocence de ſes mœurs & les exemples des vertus qu'on y donne, ou par les lumieres qu'on y répand. De ces deux manieres de ſervir ſa patrie, la derniere, qui, ſans contredit, appartient plus directement au génie, eſt en même temps celle qui procure le plus d'avantages au public. Les exemples de vertu que donne un particulier, ne ſont guere utiles qu'au petit nombre de ceux qui compoſent ſa ſociété: au contraire, les lumieres nouvelles que ce même particulier répandra ſur les arts & les ſciences, ſont des bienfaits pour l'univers. Il eſt donc certain que l'homme de génie, fût-il d'une probité peu exacte, aura toujours plus de droit que vous à la reconnoiſſauce publique.

Les déclamations des eſprits juſtes contre les gens de génie doivent ſans doute, en impoſer quelque temps à la multitude: rien de plus facile à tromper. Si l'Eſpagnol, à l'aſpect des

lunettes que portent toujours fur le nez quelques-uns de fes docteurs, fe perfuadent que ces docteurs ont perdu leurs yeux à la lecture, & qu'ils font très-favants; fi l'on prend tous les jours la vivacité du geste pour celle de l'efprit, & la taciturnité pour profondeur; il faut bien qu'on prenne auffi la gravité ordinaire aux efprits juftes pour un effet de leur fageffe. Mais le preftige fe détruit, & l'on fe rappelle bientôt que la gravité, comme dit mademoifelle de Scudery, n'eft qu'un fecret du corps pour cacher les défauts de l'efprit (q). Il n'y a donc proprement que ces efprits juftes qui foient loug-temps dupes de la gravité qu'ils affectent. Au refte, qu'ils fe croient fages, parce qu'ils font férieux; qu'infpirés par l'orgueil & l'envie, lorfqu'ils décrient le génie, ils croient l'être par la juftice; perfonne, à cet égard, n'échappe à l'erreur. Ces méprifés de fentiment font, en tous genres, fi générales & fi fréquentes, que je crois répondre au defir de mon lecteur, en confacrant à cet examen quelques pages de cet ouvrage.

(q) L'âne, dit, à ce fujet, Montaigne, eft le plus férieux des animaux.





CHAPITRE IX.

Méprise de sentiment.

SEMBLABLE au trait de la lumiere, qui se compose d'un faisceau de rayons, tout sentiment se compose d'une infinité de sentiments, qui concourent à produire telle volonté dans notre ame & telle action dans notre corps. Peu d'hommes ont le prisme propre à décomposer ce faisceau de sentimens : en conséquence, l'on se croit souvent animé ou d'un sentiment unique, ou de sentiments différents de ceux qui nous meuvent. Voilà la cause de tant de méprises de sentiment, & pourquoi nous ignorons presque toujours les vrais motifs de nos actions.

Pour faire mieux sentir combien il est difficile d'échapper à ces méprises de sentiment, je dois présenter quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes.





CHAPITRE X.

Combien l'on eſt ſujet à ſe méprendre ſur les motifs qui nous déterminent.

UNE mere idolâtre ſon fils. Je l'aime, dira-t-elle, pour lui-même. Cependant, répondra-t-on, vous ne prenez aucun ſoin de ſon éducation, & vous ne doutez pas qu'une bonne éducation ne puiſſe infiniment contribuer à ſon bonheur : pourquoi donc, ſur ce ſujet, ne conſultez-vous point les gens d'eſprit, & ne liſez-vous aucun des ouvrages faits ſur cette matiere ? C'eſt, répliquera-t-elle, parce qu'en ce genre, je crois en ſavoir autant que les auteurs & leurs ouvrages. Mais, d'où naît cette confiance en vos lumieres ? Ne ſeroit-elle pas l'effet de votre indifférence ? Un deſir vif nous inſpire toujours une ſalutaire méfiance de nous-mêmes. A-t-on un procès conſidérable, on voit des procureurs, des avocats ; on en conſulte un grand nombre, on lit ſes factums. Eſt-on attaqué de ces maladies de langueur, qui, ſans ceſſe, nous environnent des ombres & des horreurs de la mort, on voit des médecins, on recueille leurs avis, on lit des livres de médecine, on devieut ſoi-même un peu médecin. Telle eſt la conduite

de l'intérêt vif. Lorsqu'il s'agit de l'éducation des enfants, si vous n'êtes point susceptible du même intérêt, c'est que vous ne les aimez point pour eux-mêmes. Mais, ajoutera cette mere, quels seroient les motifs de ma tendresse ? Parmi les peres & les meres, répondrai-je, les uns sont affectés du sentiment de la postéromanie ; dans leurs enfants, ils n'aiment proprement que leur nom : les autres sont jaloux de commander ; &, dans leurs enfants, ils n'aiment que leurs esclaves. L'animal se sépare de ses petits lorsque sa foiblesse ne les tient plus sous sa dépendance ; & l'amour paternel s'éteint dans presque tous les cœurs, lorsque les enfants ont, par leur âge ou leur état, atteint l'indépendance. Alors, dit le poëte Saadi, le pere ne voit en eux que des héritiers avides : & c'est la cause, ajoute ce même poëte, de l'amour extrême de l'aïeul pour ses petits-fils; il les regarde comme les ennemis de ses ennemis.

Il est enfin des peres & des meres qui, dans dans leurs enfants, n'apperçoivent qu'un joujou & qu'une occupation. La perte de ce joujou leur feroit insupportable : mais leur affliction prouveroit-elle qu'ils aiment un enfant pour lui-même ? Tout le monde sait ce trait de la vie de M. de Lauzun : il étoit à la Bastille ; là, sans livres, sans occupation, en proie à l'ennui & à l'horreur de la prison, il s'avise d'apprivoiser une araignée. C'étoit la seule consolation qui

lui reſtât dans ſon malheur ; le gouverneur de la Baſtille, par une inhumanité commune aux hommes accoutumés à voir des malheureux (r), écraſe cette araignée. Le priſonnier en reſſent un chagrin cuiſant : il n'eſt point de mere que la mort de ſon fils affecte d'une douleur plus violente. Or d'où vient cette conformité de ſentiment pour des objets ſi différents ? C'eſt que, dans la perte d'un enfant, comme dans la perte d'un araignée, l'on n'a ſouvent à pleurer que l'ennui & le déſœuvrement où l'on tombe. Si les meres paroiſſent en général plus ſenſibles à la mort d'un enfant que ne le feroit un pere, diſtrait par ſes affaires, ou livré aux ſoins de l'ambition, ce n'eſt pas que cette mere aime plus tendrement ſon fils, mais c'eſt qu'elle fait une perte plus difficile à remplacer. Les mépriſes de ſentiment ſont, en ce genre, très-fréquentes. On chérit rarement un enfant pour lui-même. Cet amour paternel (s) dont tant

---

(r) L'habitude de voir des malheureux rend les hommes cruels & méchants. En vain diſent-ils que, cruels à regret, c'eſt le devoir qui leur impoſe la néceſſité d'être durs. Tout homme qui, pour l'intérêt de la juſtice, peut, comme le bourreau, tuer de ſang-froid ſon ſemblable, le maſſacreroit certainement pour ſon intérêt perſonnel, s'il ne craignoit la potence.

(s) Ce que je dis de l'amour paternel peut s'appliquer à cet amour métaphyſique, tant vanté dans nos anciens romans. L'on eſt, en ce genre, ſujet à bien des mépriſes de ſentiment. Lorſqu'on s'imagine,

de gens font parade, & dont ils se croient vivement affectés, n'est le plus souvent, en eux, qu'un effet, ou du sentiment de commander, ou d'une crainte de l'ennui & du désœuvrement.

Une pareille méprise de sentiment persuade aux dévots fanatiques que c'est à leur zele pour la religion, qu'ils doivent la haine qu'ils ont pour les philosophes, & les persécutions qu'ils excitent contr'eux. Mais, leur dit-on, ou l'opinion qui vous révolte dans l'ouvrage d'un philosophe est fausse, ou elle est vraie. Dans le premier cas, vous pouvez, animés de cette vertu douce que suppose la religion, lui en prouver philosophiquement la fausseté ; vous le devez

---

par exemple, n'en vouloir qu'à l'ame d'un femme, ce n'est certainement qu'à son corps qu'on en veut ; & c'est, à cet égard, pour satisfaire, & ses besoins, & sur-tout sa curiosité, qu'on est capable de tout. La preuve de cette vérité, c'est le peu de sensibilité que la plupart des spectateurs marquent au théatre pour la tendresse de deux époux, lorsque ces mêmes spectateurs sont si vivement émus de l'amour d'un jeune homme pour une jeune fille. Qui produiroit en eux cette différence de sentiment, si ce ne sont les sentiments différents qu'ils ont eux-mêmes éprouvés dans ces deux situations ? La plupart d'entr'eux ont senti que, si l'on fait tout pour les faveurs desirées, l'ont fait peu pour les faveurs obtenues ; qu'en fait d'amour, la curiosité une fois satisfaite, l'on se console aisément de la perte d'une infidelle, & qu'alors le malheur d'un amant est très-supportable. D'où je conclus que l'amour ne peut jamais être qu'un desir déguisé de la jouissance.

même chrétiennement. *Nous n'exigeons point*, dit S. Paul, *un obéiſſance aveugle ; nous enſeignons nous prouvons, nous perſuadons*. Dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire, ſi l'opinion de ce philoſophe eſt vraie, elle n'eſt point alors contraire à la religion : le croire, ſeroit un blaſphême. Deux vérités ne peuvent être contradictoires : & la vérité, dit M. l'abbé Fleury, ne peut jamais nuire à la vérité. Mais cette opinion, dira le dévot fanatique, ne paroît pas ſe concilier avec les principes de la religion. Vous penſez donc, lui répliquera-t-on, que tout ce qui réſiſte aux efforts de votre eſprit, & ce que vous ne pouvez concilier avec les dogmes de votre religion, eſt réellement inconciliable avec ces mêmes dogmes ? Ne ſavez-vous pas que Galilée (*t*) fut

(*t*) Les perſécuteurs de Galilée ſe crurent, ſans doute, animés du zele de la religion, & furent la dupe de cette croyance. J'avouerai cependant que, s'ils s'étoient ſcrupuleuſement examinés, & qu'ils ſe fuſſent demandé pourquoi l'égliſe ſe réſervoit le droit de punir par l'affreux ſupplice du feu les erreurs d'un homme, lorſque, faiſant trouver au crime un aſyle inviolable près des autels, elles ſe déclaroient, pour ainſi dire, la protectrice des aſſaſſins : s'ils ſe fuſſent encore demandé pourquoi cette même égliſe, par ſa tolérance, ſembloit favoriſer les forfaits de ces peres qui mutilent ſans pitié l'enfant que, dans les temples, les concerts & ſur le théâtre, ils dévouent au plaiſir de quelques oreilles délicates ; & qu'enfin ils euſſent apperçu que les eccléſiaſtiques encourageoient eux-mêmes les peres dénaturés à ce crime, en permettant que ces victimes infortunées fuſſent reçues & chére-

indignement traîné dans les prisons de l'inquisition, pour avoir soutenu que le soleil étoit immobile au centre du monde; que son système scandalisa d'abord les imbecilles, & leur parut absolument contraire à ce texte de l'écriture,

---

ment gagées dans les églises; alors il feroient nécessairement convenus que le zele de la religion n'étoit pas l'unique sentiment qui les animoit. Ils auroient senti qu'ils ne faisoient du temple le refuge du crime, que pour conserver par ce moyen un plus grand crédit sur une infinité d'hommes, qui respectoient dans les moines les seuls protecteurs qui pussent les soustraire à la rigueur des loix; & qu'ils ne punissoient, dans Galilée, la découverte d'un nouveau système, que pour se venger de l'injure involontaire que leur faisoit un grand homme, qui, peut-être, en éclairant l'humanité, en paroissant plus instruit que les ecclésiastiques, pouvoit diminuer leur crédit sur le peuple. Il est vrai que, même dans l'Italie, l'on ne se rappelle qu'avec horreur le traitement que l'inquisition fit à ce philosophe. Je citerai, pour preuve de cette vérité, un morceau d'un poëme du prêtre Benedetto Menzini. Ce poëme, imprimé & vendu publiquement à Florence, est rapporté dans le *journal étranger*. Le poëte s'adresse aux inquisiteurs qui condamnerent Galilée: „ Quel étoit, leur dit-il, votre „ aveuglement, lorsque vous traînâtes indignement „ ce grand homme dans vos cachots? Est-ce là cet „ esprit pacifique que vous recommande le saint apôtre „ qui mourut en exil à Patmos? Non: vous fûtes „ toujours sourds à ses préceptes. Persécutons les „ savants: telle est votre maxime. Orgueilleux humains, sous un extérieur qui ne respire que l'humilité, vous qui parlez d'un ton si doux, & qui „ trempez vos mains dans le sang, quel démon funeste vous introduisit parmi nous? “

arrête-toi Soleil? Cependant d'habiles théologiens ont depuis accordé les principes de Galilée avec ceux de la religion. Qui vous assure qu'un théologien, plus heureux ou plus eclairé que vous, ne lévera pas la contradiction que vous croyez appercevoir entre votre religion & l'opinion que vous condamnez? Qui vous force, par une censure précipitée, d'exposer, si ce n'est la religion, du moins ses ministres, à la haine qu'excite la persécution? Pourquoi toujours empruntant le secours de la force & de la terreur, vouloir imposer silence aux gens de génie, & priver l'humanité des lumieres utiles qu'ils peuvent lui procurer?

Vous obéissez, dites-vous, à la religion. Mais elle vous ordonne la méfiance de vous-mêmes & l'amour du prochain. Si vous n'agissez pas conformément à ces principes, ce n'est donc pas l'esprit de Dieu qui vous anime (*u*). Mais, direz-vous, quelles sont donc les divinités qui m'inspirent? La paresse & l'orgueil. C'est la paresse, ennemie de toute contention d'esprit, qui vous révolte contre des opinions que vous

(*u*) Si le même dévot fanatique, doux à la Chine & cruel à Lisbonne, prêche, dans les divers pays, la tolérance ou la persécution, selon qu'il y est plus ou moins puissant; comment concilier des conduites aussi contradictoires avec l'esprit de l'évangile, & ne pas sentir que, sous le nom de la religion, c'est l'orgueil de commander qui les inspire?

ne pouvez, ſans étude & ſans quelque fatigue d'attention, lier aux principes reçus dans les écoles ; mais qui, philoſophiquement démontrées, ne peuvent être théologiquement fauſſes.

C'eſt l'orgueil, ordinairement plus exalté dans le bigot que dans tout autre homme, qui lui fait déteſter dans l'homme de génie le bienfaiteur de l'humanité, & qui le ſouleve contre des vérités dont la découverte l'humilie.

C'eſt donc cette même pareſſe & ce même orgueil qui, ſe déguiſant (*x*) à ſes yeux ſous l'apparence du zele (*y*), en font le perſécuteur des

(*x*) Si l'on en excepte la luxure, de tous les péchés le moins nuiſible à l'humanité, mais qui conſiſte dans un acte qu'il eſt impoſſible de ſe diſſimuler à ſoi-même, on ſe fait illuſion ſur tout le reſte. Tous les vices, à nos yeux, ſe transforment en autant de vertus. L'on prend, en ſoi, le deſir des grandeurs pour l'élévation dans l'ame, l'avarice pour économie, la médiſance pour amour de la vérité, & l'humeur pour un zele louable. Auſſi la plupart de ces paſſions s'allient-elles aſſez communément avec la bigoterie.

(*y*) Ceux des théologiens qui croyoient les papes en droit de diſpoſer des trônes, s'imaginoient auſſi être animés du pur zele de la religion. Ils n'appercevoient pas qu'un motif ſecret d'ambition ſe mêloit à la ſainteté de leurs intentions ; que l'unique moyen de commander aux rois étoit de conſacrer l'opinion qui donnoit au pape le droit de les dépoſer pour cas d'héréſie. Or, les eccléſiaſtiques étant les ſeuls juges de l'héréſie, la cour de Rome, dit l'abbé de Longuerue, en faiſoient trouver à ſon gré dans tous les princes qui lui déplaiſoient.

des hommes éclairés ; & qui, dans l'Italie, l'Espagne & le Portugal, ont forgé les chaînes, bâti les cachots, & dressé les bûchers de l'inquisition.

Au reste, ce même orgueil si redoutable dans le dévot fanatique, & qui, dans toutes les religions, lui fait, au nom du Très-haut, persécuter les hommes de génie, arme quelquefois contr'eux les gens en place.

A l'exemple de ces pharisiens qui traitoient de criminels ceux qui n'adoptoient point toutes leurs décisions, que de vizirs traitent d'ennemis de la nation ceux qui n'approuvent point aveuglément leur conduite ! Induits à cette erreur par une méprise de sentiment commune à presque tous les hommes, il n'est point de vizir qui ne prenne son intérêt pour l'intérêt de la nation ; qui ne soutienne, sans le savoir, qu'humilier son orgueil, c'est insulter au public ; & que blâmer sa conduite, avec quelque ménagement qu'on le fasse, c'est exciter le trouble dans l'état. Mais, lui diroit-on, vous vous trompez vous-même, &, dans ce jugement, c'est l'intérêt de votre orgueil, & non l'intérêt général que vous consultez. Ignorez-vous qu'un citoyen, s'il est vertueux, ne verra jamais avec indifférence les maux qu'occasionne une mauvaise administration ? La législation, qui, de toutes les sciences, est la plus utile, ne doit-elle pas, comme toute autre science, se perfec-

tionner par les mêmes moyens ? C'eſt en éclairant les erreurs des Ariſtote, des Averroës, des Avicenne & de tous les inventeurs dans les ſciences & les arts, qu'on a perfectionné ces mêmes arts & ces mêmes ſciences. Vouloir couvrir les fautes de l'adminiſtration du voile du ſilence, c'eſt donc s'oppoſer aux progrès de la légiſlation, & par conſéquent au bonheur de l'humanité. C'eſt ce même orgueil, maſqué à vos propres yeux du nom de bien public, qui vous fait avancer cet axiome, qu'une faute une fois commiſe, le divan doit toujours la ſoutenir, & que l'autorité ne doit point plier. Mais, vous répondra-t-on, ſi le bien public eſt l'objet que ſe propoſent tout prince & tout gouvernement, doivent-ils employer l'autorité à ſoutenir une ſottiſe ? L'axiome que vous établiſſez ne ſignifie donc rien autre choſe, ſinon : j'ai donné mon avis ; je ne veux pas qu'en montrant au prince la néceſſité de changer de conduite, on lui prouve trop clairement que je l'ai mal conſeillé.

Au reſte, il eſt peu d'hommes qui échappent aux illuſions de cette eſpece. Que de gens faux de bonne foi, faute de s'être examinés ! S'il en eſt pour qui les autres ne ſoient, pour ainſi dire, que des corps diaphanes, & qui liſent également bien & dans leur intérieur & dans l'intérieur d'autrui, le nombre en eſt petit. Pour ſe connoître, il faut s'obſerver, faire une longue étude de ſoi-même. Les moraliſtes ſont preſque

les ſeuls intéreſſés à cet examen, & la plupart des hommes s'ignorent.

Parmi ceux qui déclament avec tant d'emportement contre les ſingularités de quelques hommes d'eſprit, que de gens ne ſe croient uniquement animés que de l'eſprit de juſtice & de vérité! Cependant, leur diroit-on, pourquoi ſe déchaîner avec tant de fureur contre un ridicule qui ſouvent ne nuit à perſonne ? Un homme joue le ſingulier; riez-en; à la bonne heure: c'eſt même le parti que vous prendrez avec un homme ſans mérite. Pourquoi n'en uſerez-vous pas de même avec un homme d'eſprit ? C'eſt que ſa ſingularité attire l'attention du public: or ſon attention une fois fixée ſur un homme de mérite, il s'en occupe, il vous oublie, & votre orgueil en eſt bleſſé. Voilà quel eſt en vous le principe ſecret, & du reſpect que vous affectez pour l'uſage, & de votre haine pour le ſingulier.

Vous me direz peut-être: l'extraordinaire frappe; il ajoute à la célébrité de l'homme d'eſprit; le mérire ſimple & modeſte en eſt moins eſtimé: & c'eſt une injuſtice dont je le venge, en décriant la ſingularité. Mais l'envie, répondrai-je, ne vous fait-elle pas appercevoir l'affectation où l'affectation n'eſt pas ? En général, les hommes ſupérieurs y ſont peu ſujets; un caractere pareſſeux & méditatif peut avoir de la ſingularité, mais jamais il ne la jouera.

L'affectation de la singularité est donc très-rare.

Pour soutenir le personnage de singulier, de quelle activité faut-il être doué ? quelle connoissance du monde faut-il avoir, & pour choisir précisément un ridicule qui ne nous rende ni méprisables ni odieux aux autres hommes, & pour adapter ce ridicule à notre caractere & le proportionner à notre mérite ? Car enfin, ce n'est qu'avec une telle dose de génie qu'il est permis d'avoir un tel ridicule. A-t-on cette dose ? Il faut en convenir ; alors, loin de nous nuire, un ridicule nous sert. Lorsque Enée descend aux enfers, pour adoucir le monstre qui veille à leurs portes, ce héros se pourvoit, par le conseil de la sibylle, d'un gâteau qu'il jette dans la gueule du cerbere. Qui sait si, pour appaiser la haine de ses contemporains, le mérite ne doit pas aussi jeter, dans la gueule de l'envie, le gâteau d'un ridicule ? La prudence l'exige, & même l'humanité l'ordonne. S'il naissoit un homme parfait, il devroit toujours, par quelques grandes sottises, adoucir la haine de ses concitoyens. Il est vrai qu'a cet égard on peut s'en fier à la nature, & qu'elle a pourvu chaque homme de la dose de défauts suffisante pour le rendre supportable.

Une preuve certaine que c'est l'envie qui, sous le nom de justice, se déchaîne, contre les ridicules des gens d'esprit, c'est que toute singularité ne nous blesse point en eux. Une sin-

gularité grossiere & qui flatte, par exemple, la vanité de l'homme médiocre, en lui faisant appercevoir dans les gens de mérite des ridicules dont il est exempt, en lui persuadant que tous les gens d'esprit sont foux, & que lui seul est sage, est une singularité toujours très-propre à leur concilier sa bienveillance. Qu'un homme d'esprit, par exemple, s'habille d'une maniere singuliere ; la plupart des hommes, qui ne distinguent point la sagesse de la folie, & ne la reconnoissent qu'à l'enseigne d'une perruque plus ou moins longue, prendront cet homme pour un fou ; ils en riront, mais ils l'en aimeront davantage. En échange du plaisir qu'ils trouvent à s'en moquer ; quelle célébrité ne lui donneront-ils pas ? On ne peut rire souvent d'un homme sans en parler beaucoup. Or, ce qui perdroit un sot, accroît la réputation d'un homme de mérite. On ne s'en moque pas sans avouer & peut-être même sans exagérer sa supériorité dans le genre où il se distingue. Par des déclamations outrées, l'envieux, à son insu, contribue lui-même à la gloire des gens de mérite. Quelle reconnoissance ne te dois-je pas ? lui diroit volontiers l'homme d'esprit ; que ta haine me fait d'amis ! Le public ne s'est pas long-temps mépris sur les motifs de ton aigreur : c'est l'éclat de ma réputation, & non ma singularité, qui t'offense. Si tu l'osois, tu jouerois, comme moi, le singulier : mais tu

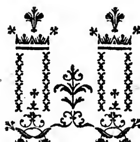
fais qu'une singularité affectée est une platitude dans un homme sans esprit ; ton instinct t'avertit, ou que tu n'a pas, ou du moins que le public ne t'accorde pas le mérite nécessaire pour jouer le singulier. Voilà quelle est la vraie cause de ton horreur pour la singularité (z). Tu ressembles à ces femmes contrefaites, qui, criant sans cesse à l'indécence contre tout habillement nouveau & propre à marquer la taille, ne s'apperçoivent point que c'est à leur difformité qu'elles doivent leur respect pour les anciennes modes.

Notre ridicule nous est toujours caché ; ce

(z) C'est à la même cause qu'on doit attribuer l'amour que presque tous les sots croient afficher pour la probité, lorsqu'ils disent : nous fuyons les gens d'esprit ; c'est mauvaise compagnie ; ce sont des hommes dangereux. Mais, leur diroit-on, l'église, la cour, la magistrature, la finance ne fournissent pas moins d'hommes répréhensibles que les académies. La plupart des gens de lettres ne sont pas même à portée de faire des friponneries. D'ailleurs le desir de l'estime, que suppose toujours l'amour de l'étude, leur sert à cet égard de préservatif. Parmi les gens de lettres, il en est peu dont la probité ne soit constatée par quelque acte de vertu. Mais, en les supposant même aussi fripons que les sots, les qualités de l'esprit peuvent du moins compenser en eux les vices du cœur ; mais le sot n'offre aucun dédommagement. Pourquoi donc fuir les gens d'esprit ; C'est que leur présence humilie, & qu'on prend en soi pour amour de la vertu ce qui n'est qu'aversion pour les hommes supérieurs.

n'eſt que dans les autres qu'on l'apperçoit. Je rapporterai, à ce ſujet, un fait aſſez plaiſant, qui, dit-on, eſt arrivé de nos jours. Le duc de Loraine donnoit un grand repas à toute ſa cour; on avoit ſervi le ſouper dans un veſtibule, & ce veſtibule donnoit ſur un parterre. Au milieu du ſouper, une femme croit voir une araignée: la peur la ſaiſit, elle pouſſe un cri, quitte la table, fuit dans le jardin, & tombe ſur un gazon. Au moment de ſa chûte, elle entend rouler quelqu'un à ſes côtés; c'étoit le premier miniſtre du duc: Ah! Monſieur, lui dit-elle, que vous me raſſurez! & que j'ai de graces à vous rendre! je craignois d'avoir fait une impertinence. *Eh! Madame, qui pourroit y tenir?* répond le miniſtre: *mais, dites-moi, étoit-elle bien groſſe?* Ah! Monſieur, elle étoit affreuſe *Voloit-elle*, ajouta-t-il, *près de moi?* Que voulez-vous dire? une araignée voler? *Eh quoi!* reprit-il, *c'eſt pour une araignée que vous faites ce train-là? Allez, Madame, vous êtes une folle: je croyois que c'étoit une chauve-ſouris.* Ce fait eſt l'hiſtoire de tous les hommes. On ne peut ſuppoſer ſon ridicule dans autrui; on s'injurie réciproquement; &, dans ce monde, ce n'eſt jamais qu'une vanité qui ſe moque de l'autre. Auſſi, d'après Salomon, eſt-on toujours tenté de s'écrier: *Tout eſt vanité.* C'eſt à cette vanité que tiennent la plupart de nos mépriſes

de ſentiment. Mais, comme c'eſt ſur-tout en matiere de conſeils que cette mépriſe eſt plus facilement apperçue, après avoir expoſé quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes, ſil eſt encore utile de montrer les erreurs où cette même ignorance de nous-mêmes précipite quelquefois les autres.





CHAPITRE XI.

Des conſeils.

TOUT homme qu'on conſulte croit toujours ſes conſeils dictés par l'amitié. Il le dit; la plupart des gens le croient ſur ſa parole, & leur aveugle confiance ne les égare que trop ſouvent. Il ſeroit cependant très-facile de ſe détromper ſur ce point; car enfin on aime peu de gens, & l'on veut conſeiller tout le monde. Où cette manie de conſeiller prend-elle ſa ſource ? Dans notre vanité. La folie de preſque tout homme eſt de ſe croire ſage, & beaucoup plus ſage que ſon voiſin : tout ce qui le confirme dans cette opinion lui plaît. Qui nous conſulte nous eſt agréable : c'eſt un aveu d'infériorité qui nous flatte. D'ailleurs, que d'occaſions l'intérêt du conſultant ne nous donne-t-il pas d'étaler nos maximes, nos idées, nos ſentiments, de parler de nous, d'en parler beaucoup, & d'en parler en bien ? Auſſi n'eſt-il perſonne qui n'en profite. Plus occupés de l'intérêt de notre vanité que de l'intérêt du conſultant, il nous quitte ordinairement, ſans être inſtruit ni éclairé; & nos conſeils n'ont été que notre panégyrique. C'eſt donc, preſque toujours, la vanité qui

conseille. Aussi veut-on corriger tout le monde. C'est à ce sujet qu'un philosophe répondoit à un de ses conseillers empressés : *Comment me corrigerois-je de mes défauts, puisque tu ne te corriges pas toi-même de l'envie de corriger ?* Si c'étoit, en effet, l'amitié seule qui donnât des conseils, cette passion, comme toute passion vive, nous éclaireroit, nous feroit connoître quand & comment l'on doit conseiller. Dans le cas de l'ignorance, nul doute, par exemple, qu'un conseil ne soit très-utile. Un avocat, un médecin, un philosophe, un politique peuvent, chacun en leur genre, donner d'excellents avis. Dans tout autre cas, le conseil est inutile ; souvent même il est ridicule ; parce qu'en général c'est toujours soi qu'on y propose pour modele. Qu'un ambitieux consulte un homme modéré, & lui propose ses vues & ses projets : abandonnez-les, lui dira celui-ci ; ne vous exposez point à des dangers, à des chagrins sans nombre, & livrez-vous à des occupations douces. Peut-être, lui répliquera l'ambitieux, entre des passions & des caracteres différents, si j'avois encore un choix à faire, peut-être me rendrois-je à votre avis : mais il s'agit, mes passions données, mon caractere formé, & mes habitudes prises, d'en tirer le meilleur parti possible pour mon bonheur. C'est sur ce point que je vous consulte. En vain ajouteroit-il que le caractere une fois formé,

il eſt impoſſible d'en changer ; que les plaiſirs d'un homme modéré ſeroient inſipides pour un ambitieux ; & que le miniſtre diſgracié meurt d'ennui. Quelques raiſons qu'il allegue, l'homme modéré lui répétera toujours : *il ne faut pas être ambitieux*. Il me ſemble entendre un médecin dire à ſon malade : *Monſieur*, *n'ayez pas la fievre*. Les vieillards tiendront le même langage. Qu'un jeune homme les conſulte ſur la conduite qu'il doit tenir : Fuyez, lui diront-ils, tout bal, tout ſpectacle, toute aſſemblée de femmes, & tout amuſement frivole ; occupez-vous tout entier de votre fortune ; imitez-nous. Mais, leur répliquera le jeune homme, je ſuis encore très-ſenſible au plaiſir ; j'aime les femmes avec fureur : comment y renoncer ? Vous ſavez qu'à mon âge ce plaiſir eſt un beſoin. Quelque choſe qu'il diſe, un vieillard ne comprendra jamais que la jouiſſance d'une femme ſoit ſi néceſſaire au bonheur d'un homme. Tout ſentiment qu'on n'éprouve plus eſt un ſentiment dont on n'admet point l'exiſtence. Le vieillard ne cherche plus le plaiſir, le plaiſir ne le cherche plus. Les objets qui l'occupoient dans ſa jeuneſſe ſe ſont inſenſiblement éloignés de ſes yeux. L'homme alors eſt comparable au vaiſſeau qui cingle en haute mer, qui perd inſenſiblement de vue les objets qui l'attachoient au rivage, & qui lui-même diſparoît bientôt à leurs yeux. Qui conſidere l'ardeur avec laquelle cha-

cun se propose pour modele, croit voir des nageurs répandus sur un grand lac, & qui, emportés par des courants divers, levent la tête au-dessus de l'eau, & se crient les uns aux autres : c'est moi qu'il faut suivre, & c'est là qu'il faut aborder. Retenu lui-même par des chaînes d'airain sur un rocher, d'où il contemple leur fo ie: Ne voyez-vous pas, dit le sage, qu'entraînés par des courants contraires, vous ne pouvez aborder au même endroit? Conseiller à un homme de dire ceci, de faire cela, c'est ordinairement ne rien dire, sinon : j'agirois de cette maniere, je dirois telle chose. Aussi ce mot de Moliere, *vous êtes orfevre, monsieur Josse*, appliqué à l'orgueil de se donner pour exemple, est-il bien plus général qu'on ne l'imagine. Il n'est point de sot qui ne voulût diriger la conduite de l'homme du plus grand esprit (*a*). Il me semble voir le chef des Natchés (*b*), qui, tous les matins, au lever de l'aurore, sort de sa cabane, & du doigt marque au Soleil, son frere, la route qu'il doit tenir.

Mais, dira-t-on, l'homme qu'on consulte

(*a*) Qui n'est point écuyer ne donne point de conseil sur l'art de dompter les chevaux. Mais on n'est point si défiant en fait de morale: sans l'avoir étudiée, on s'y croit très-savant, & en état de conseiller tout le monde.

(*b*) Peuples sauvages.

peut fans doute fe faire illufion à lui-même, attribuer à l'amitié ce qui n'eft en lui que l'effet de fa vanité : mais, comment cette illufion paffe-t-elle jufqu'à celui qui confulte ? comment n'eft-il pas, à cet égard, éclairé par fon intérêt ? C'eft qu'on croit volontiers que les autres prennent, à ce qui nous regarde ; un intérêt que réellement ils n'y prennent point ; c'eft que la plupart des hommes font foibles, ne peuvent fe conduire eux-mêmes, ont befoin qu'on les décide ; & qu'il eft très-facile, comme l'obfervation le prouve, de communiquer à de pareils hommes la haute opinion qu'on a de foi. Il n'en eft pas ainfi d'un efprit ferme. S'il confulte, c'eft qu'il ignore : Il fait que, dans tout autre cas, & lorfqu'il s'agit de fon propre bonheur, c'eft uniquement à lui feul qu'il doit s'en rapporter. En effet, fi la bonté d'un confeil dépend alors d'une connoiffance exacte du fentiment & du degré de fentiment dont un homme eft eft affecté, qui peut mieux fe confeiller que foi-même : fi l'intérêt vif nous éclaire fur tous les objets de nos recherches, qui peut être plus éclairé que nous fur notre propre bonheur ? Qui fait fi, le caractere formé & les habitudes prifes, chacun ne fe conduit pas le mieux poffible, lors même qu'il paroît le plus fou ? Tout le monde fait cette réponfe d'un fameux oculifte : un payfan va le confulter ; il le trouve à table, buvant & mangeant bien : *Que faire*

pour mes yeux? lui dit le payſan. *Vous abſtenir du vin*, reprend l'oculiſte. *Mais il me ſemble*, reprend le payſan en s'approchant de lui, *que vos yeux ne ſont pas plus ſains que les miens; & cependant vous buvez?..... Oui vraiment; c'eſt que j'aime mieux boire que guérir.* Que de gens dont le bonheur eſt, comme celui de cet oculiſte, attaché à des paſſions qui doivent les plonger dans les plus grands malheurs; & qui, cependant, ſi je l'oſe dire, ſeroient foux de vouloir être plus ſages! Il eſt même des hommes, & l'expérience (c) ne l'a que trop démontré, qui ſont aſſez malheureuſement nés pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui les menent à la greve. Mais, répliquera-t-on, il eſt auſſi des hommes qui, faute d'un ſage conſeil, tombent journellement dans les fautes les plus groſſieres: un bon conſeil, ſans doute, pourroit les leur faire éviter. Mais je dis qu'ils en commettroient de plus conſidérables encore, s'ils ſe livroient indiſtinctement aux conſeils d'autrui. Qui les ſuit aveuglément n'a qu'une conduite pleine d'inconſéquences, ordinairement plus funeſtes que les excès mêmes des paſſions.

(c Si, comme le dit Paſcal, l'habitude eſt une ſeconde & peut-être une premiere nature, il faut avouer que l'habitude du crime une fois priſe, on en commettra toute ſa vie.

En s'abandonnant à son caractere, on s'épargne, au moins les efforts inutiles qu'on fait pour y résister. Quelque forte que soit la tempête, lorsqu'on prend le vent arriere, l'on soutient sans fatigue l'impétuosité des mers : mais si l'on veut lutter contre les vagues en prêtant le flanc à l'orage, l'on ne trouve par-tout qu'une mer rude & fatiguante.

Des conseils inconsidérés ne nous précipitent que trop souvent dans des abymes de malheurs. Aussi devroit-on se rappeller souvent ce mot de Socrate : *Puissé-je*, disoit ce philosophe, *toujours en garde contre mes maîtres & mes amis, conserver toujours mon ame dans une situation tranquille, & n'obéir jamais qu'à la raison, la meilleure des conseilleres!* Quiconque écoute la raison, est non-seulement sourd aux mauvais conseils, mais pese encore à la balance du doute les conseils mêmes de ces gens qui, respectables par leur âge, leurs dignités & leur mérite, mettent cependant trop d'importance à leurs occupations, &, comme le héros de Cervantes, ont un coin de folie auquel ils veulent tout ramener. Si les conseils sont quelquefois utiles, c'est pour se mettre en état de se mieux conseiller soi-même : s'il est prudent d'en demander, ce n'est qu'à ces gens sages, (*d*), qui, con-

(*d*) Chaque siecle ne produit peut-être que cinq ou six hommes de cette espece ; & cependant, en

noissant la rareté & le prix d'un bon conseil, en en font & doivent toujours en être avares. En effet, pour en donner d'utiles, avec quel soin ne faut-il pas approfondir le caractere d'un homme ? Quelle connoissance ne faut-il pas avoir de ses goûts, de ses inclinations, des sentiments qui l'animent, & du degré de sentiment dont il est affecté ? Quelle finesse enfin pour pressentir les fautes qu'il veut commettre avant que de s'en repentir, pour prévoir les circonstances où la fortune doit le placer, & juger en conséquence, si tel défaut dont on voudroit le corriger, ne se changera pas en vertu dans les places où vraisemblablement il doit parvenir ? C'est le tableau effrayant de ces difficultés qui qui rend l'homme sage si réservé sur l'article des conseils. Aussi n'est-ce qu'à ceux qui n'en donnent point qu'il en faut toujours demander. Tout autre conseil doit être suspect. Mais est-il quelque signe auquel on puisse reconnoître les conseils de l'homme sage ? Oui, sans doute, il en est. Toutes les passions ont un langage différent. On peut donc, par l'énoncé des conseils, reconnoître le motif qui les donne.

Dans la plupart des hommes, c'est, comme je

morale comme en médecine, on consulte la premiere bonne femme. On ne se dit pas que la morale, comme toute autre science, demande beaucoup d'étude & de méditation. Chacun croit la savoir, parce qu'il n'est point d'école publique pour l'apprendre.

l'ai dit plus haut, l'orgueil qui les dicte ; & les conseils de l'orgueil, toujours humiliants, ne sont presque jamais suivis. L'orgueil les donne, l'orgueil y résiste. C'est l'enclume qui repousse le marteau. L'art de les faire goûter, qui, de tous les arts, est peut-être, chez les hommes, l'art le moins perfectionné, est absolument inconnu à l'orgueil. Il ne discute point. Ses conseils sont des décisions, & ses décisions sont la preuve de son ignorance. On dispute sur ce qu'on sait, on tranche sur ce qu'on ignore. Mortels, diroit volontiers l'orgueilleux, écoutez-moi : supérieur en esprit aux autres hommes, je parle ; qu'ils exécutent & croient en mes lumieres : me répliquer, c'est m'offenser. Aussi, toujours plein d'un respect profond pour lui-même, qui résiste à ses conseils est un entêté, auquel il faut des flatteurs & non des amis. Superbe, lui répondroit-on, sur qui doit tomber ce reproche, si ce n'est sur toi-même, qui t'emporte avec tant de violence contre ceux qui, par une déférence aveugle à tes décisions, ne flattent point ta présomption ? Apprends que c'est le vice de l'humeur qui te sauve du vice de la flatterie D'ailleurs, que veux-tu dire par cet amour pour la flatterie, que tous les hommes se reprochent réciproquement, & dont on accuse principalement les grands & les rois ? Chacun, sans doute, hait la louange, lorsqu'il l'a croit fausse : l'on n'aime donc les flatteurs qu'en qualité d'ad-

mirateurs ſinceres. Sous ce titre, il eſt impoſſible de ne les point aimer, parce que chacun ſe croit louable & veut être loué. Qui dédaigne les éloges ſouffre du moins qu'on le loue ſur ce point. Lorſqu'on déteſte le flatteur, c'eſt qu'on le reconnoît pour tel. Dans la flatterie, ce n'eſt donc pas la louange, mais la fauſſeté qui choque. Si l'homme d'eſprit paroît moins ſenſible aux éloges, c'eſt qu'il en apperçoit plus ſouvent la fauſſeté : mais qu'un flatteur adroit le loue, perſiſte à le louer, & mêle quelques blâmes aux éloges qu'il lui donne, l'homme d'eſprit en ſera tôt ou tard la dupe. Depuis l'artiſan juſqu'aux princes, tout aime la louange, &, par conſéquent, la flatterie adroite. Mais, dira-t-on, n'a-t-on pas vu des rois ſupporter, avec reconnoiſſance, les dures repréſentations d'un conſeiller vertueux ? Oui, ſans doute, mais ces princes étoient jaloux de leur gloire ; ils étoient amoureux du bien public ; leur caractere les forçoit d'appeller à leur cour des hommes animés de cette même paſſion, c'eſt-à-dire, des hommes qui ne leur donnaſſent que des conſeils favorables aux peuples. Or, de pareils conſeillers flattent un prince vertueux, du moins dans l'objet de ſa paſſion, s'ils ne le flattent pas toujours dans les moyens qu'il prend pour la ſatisfaire : une pareille liberté ne l'offenſe donc pas. Je dirai de plus, qu'une vérité dure peut quelque-

fois le flatter : c'eſt la morſure d'une maîtreſſe.

Qu'un homme s'approche d'un avare, & lui diſe : vous êtes un ſot, vous placez mal votre argent ; voilà l'emploi plus utile que vous en pouvez faire : loin d'être révolté d'une pareille franchiſe, l'avare en ſaura gré à ſon auteur. En déſapprouvant la conduite de l'avare, on le flatte dans ce qu'il y a de plus cher, c'eſt-à-dire, dans l'objet de ſa paſſion. Or, ce que je dis de l'avare, peut s'appliquer au roi vertueux.

A l'égard d'un prince que n'animeroit point l'amour de la gloire ou du bien public, ce prince ne pourroit attirer à ſa cour que des hommes qui, relativement à ſes goûts, ſes préjugés, ſes vues, ſes projets & ſes plaiſirs, pourroient l'éclairer ſur l'objet de ſes deſirs : il ne ſeroit donc environné que de ces hommes vicieux auxquels la vengeance publique donne le nom de flatteurs (*e*). Loin de lui fuiroient tous les gens vertueux. Exiger qu'il les raſſemblât près de ſon trône, ce ſeroit lui demander l'impoſſible, & vouloir un effet ſans cauſe. Les tyrans & les grands princes doivent ſe décider

---

(*e*) **La plupart des princes, dit le poëte Saadi, ſont ſi indifférents aux bons conſeils, ils ont ſi rarement beſoin d'amis vertueux, que c'eſt toujours un ſigne de calamité publique, lorſque ces hommes vertueux paroiſſent à la cour. Auſſi n'y ſont-ils appellés qu'à l'extrêmité, & dans l'inſtant où communément l'état eſt ſans reſſource.**

par le même motif ſur le choix de leurs amis ; ils ne different que par la paſſion dont ils ſon animés.

Tous les hommes veulent donc être loués & flattés : mais tous ne veulent pas l'être de la même maniere ; & c'eſt uniquement en ce point qu'ils ſont différents entr'eux. L'orgueilleux n'eſt point exempt de ce deſir : quelle preuve plus forte que la hauteur avec laquelle il décide, & la ſoumiſſion aveugle qu'il exige ? il n'en eſt pas ainſi de l'homme ſage : ſon amour propre ne ſe manifeſte point d'une maniere inſultante ; s'il donne un conſeil, il n'exige point qu'on le ſuive. La ſaine raiſon ſoupçonne toujours qu'elle n'a pas conſidéré un objet dans toutes ſes faces. Auſſi l'énoncé de ſes conſeils eſt-il toujours remarquable par quelqu'une de ces expreſſions de doute, propres à marquer la ſituation de l'ame. Telles ſont les phraſes : *je crois que vous devez vous conduire de telle maniere ; tel eſt mon avis ; tels ſont les motifs ſur leſquels je me fonde : mais n'adoptez rien ſans examen ;* &c. C'eſt à cette maniere de conſeiller qu'on reconnoît l'homme ſage ; lui ſeul peut réuſſir auprès de l'homme d'eſprit : &, s'il n'a pas toujours le même ſuccès auprès des gens médiocres, c'eſt que ces derniers, ſouvent incertains, veulent qu'on les arrache à leur irréſolution, & qu'on les décide ; ils s'en fient plus à la ſottiſe qui tranche d'un ton ferme, qu'à la ſageſſe qui parle en héſitant.

L'amitié, qui conseille, prend à peu près le ton de la sagesse ; elle unit seulement l'expression du sentiment à celle du doute. Résiste-t-on à ses avis, va-t-on même jusqu'à les mépriser, c'est alors qu'elle se fait mieux connoitre, & qu'après avoir fait ses représentations, elle s'écrie avec Pylade : *Allons, Seigneur, enlevons Hermione.*

Chaque passion a donc ses tours, ses expressions & sa maniere particuliere de s'exprimer : aussi l'homme qui, par une analyse exacte des phrases & des expressions dont se servent les différentes passions, donneroit le signe auquel on peut les reconnoître, mériteroit sans doute infiniment de la reconnoissance publique. C'est alors qu'on pourroit, dans le faisceau de sentiments qui produisent chaque acte de notre volonté, distinguer du moins le sentiment qui domine en nous. Jusque-là les hommes s'ignoreront eux-mêmes, & tomberont, en fait de sentiments, dans les erreurs les plus grossieres.





CHAPITRE XII.

Du bon ſens.

LA différence de l'eſprit d'avec le bon ſens eſt dans la cauſe différente qui les produit. L'un eſt l'effet des paſſions fortes, & l'autre de l'abſence de ces mêmes paſſions. L'homme de bon ſens ne tombe donc communément dans aucune de ces erreurs où nous entraînent les paſſions ; mais auſſi ne reçoit-il aucun de ces coups de lumiere qu'on ne doit qu'aux paſſions vives. Dans le courant de la vie, & dans les choſes où, pour bien voir, il ſuffit de voir d'un œil indifférent, l'homme de bon ſens ne ſe trompe point. S'agit-il de ces queſtions un peu compliquées, où, pour appercevoir & démêler le vrai, il faut quelque effort & quelque fatigue d'attention ; l'homme de bon ſens eſt aveugle : privé de paſſions, il ſe trouve, en même temps, privé de ce courage, de cette activité d'ame & de cette attention continue qui ſeules pourroient l'éclairer. Le bon ſens ne ſuppoſe donc aucune invention, ni par conſéquent aucun eſprit : & c'eſt, ſi je l'oſe dire, où le bon ſens finit que l'eſprit commence (*f*).

(*f*) On voit que je diſtingue ici l'*eſprit* du *bon ſens* que l'on confond quelquefois dans l'uſage ordinaire.

Il ne faut cependant point en conclure que le bon soit si commun. Les hommes sans passions sont rares. L'esprit juste, qui, de toutes les sortes d'esprit, est sans contredit l'espece la plus voisine du bon sens, n'est pas lui-même exempt de passion. D'ailleurs, les sots n'en sont pas moins susceptibles que l'homme d'esprit. Si tous prétendent au bon sens, & même s'en donnent le titre, on ne les croit pas sur leur parole. C'est M. Diafoirus qui dit: *Je jugeai, par la pesanteur d'imagination de mon fils, qu'il auroit un bon jugement à venir.* On manque toujours de bon sens, lorsqu'à cet égard, l'on n'a que son défaut d'esprit pour appuyer ses prétentions.

Le corps politique est-il sain, les gens de bon sens peuvent être appellés aux grandes places, & les remplir dignement. L'état est-il attaqué de quelque maladie, ces mêmes gens de bon sens deviennent alors très-dangereux. La médiocrité conserve les choses dans l'état où elle les trouve. Ils laissent tout aller comme il va. Leur silence dérobe les progrès du mal, & s'oppose aux remedes efficaces qu'on y pourroit apporter. Ils ne déclarent ordinairement la maladie qu'au moment qu'elle est incurable. A l'égard de ces places secondaires où l'on n'est point chargé d'imaginer, mais d'exécuter ponctuellement, ils y sont ordinairement très-propres. Les seules fautes qu'ils y commettent sont

de ces fautes d'ignorance, qui, dans les petites places, font presque toujours de peu d'importance. Quant à leur conduite particuliere, elle n'est point habile, mais elle est toujours raisonnable. L'absence de passions, en interceptant toutes les lumieres dont les passions sont la source, leur fait en même temps éviter toutes les erreurs où les passions précipitent. Les gens sensés sont en général plus heureux que les hommes livrés à des passions fortes : cependant l'indifférence des premiers les rend moins heureux que l'homme doux, & qui, né sensible, a, par l'âge & les réflexions, affoiblit en lui cette sensibilité. Il lui reste un cœur; & ce cœur s'ouvre encore aux foiblesses des autres; sa sensibilité se ranime avec eux : il jouit enfin du plaisir d'être sensible, sans en être moins heureux. Aussi, plus aimable aux yeux de tous, est-il plus aimé de ses concitoyens, qui lui savent gré de ses foiblesses.

Quelque rare que soit le bon sens, les avantages qu'il procure ne sont que personnels; ils ne s'étendent point sur l'humanité. L'homme de bon sens ne peut donc prétendre à la reconnoissance publique, ni par conséquent à la gloire. Mais la prudence, dira-t-on, qui marche à la suite du bon sens, est une vertu que toutes les nations ont intérêt d'honorer. Cette prudence, répondrai-je, si vantée & quelquefois si utile aux particuliers, n'est pour tout un peuple

peuple une vertu si desirable qu'on l'imagine. De tous les dons que le ciel peut verser sur une nation, le don, de tous le plus funeste, seroit, sans contredit, la prudence, si le ciel la rendoit commune à tous les citoyens. Qu'est-ce en effet que l'homme prudent? celui qui conserve, des maux éloignés, une image assez vive, pour qu'elle balance en lui la présence d'un plaisir qui lui seroit funeste. Or, supposons que la prudence descende sur toutes les têtes qui composent une nation, où trouver alors des hommes qui, pour cinq sols par jour, affrontent, dans les combats, la mort, les fatigues ou les maladies? Quelle femme se présenteroit à l'autel de l'hymen, s'exposeroit au mal-aise d'une grossesse, aux dangers d'un accouchement, à l'humeur, aux contradictions d'un mari, aux chagrins enfin qu'occasionne la mort ou la mauvaise conduite des enfants? Quel homme, conséquent aux principes de sa religion, ne mépriseroit pas l'existence fugitive des plaisirs d'ici-bas; &, tout entier au soin de son salut, ne chercheroit pas, dans une vie plus austere, le moyen d'accroître la félicité promise à la sainteté? Quel homme ne choisiroit pas, en conséquence, l'état le plus parfait, celui dans lequel son salut seroit le moins exposé, ne préféreroit pas la palme de la virginité aux myrthes de l'amour, & n'iroit pas enfin s'ensevelir dans un

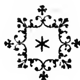
monaftere (*g*) ? Ce'ft donc à l'inconféquence que la poftérité devra fon exiftence. C'eft la préfence du plaifir, fa vue toute-puiffante, qui brave les malheurs éloignés, anéantit la prévoyance. C'eft donc à l'imprudence & à la folie que le ciel attache la confervation des empires & la durée du monde. Il paroît donc qu'au moins dans la conftitution actuelle de la plupart des gouvernements, la prudence n'eft defirable que dans un très-petit nombre de citoyens : que la raifon, fynonime du mot de *bon fens* & vantée par tant de gens, ne mérite que peu d'eftime ; que la fageffe qu'on lui fuppofe tient à fon inaction ; & que fon infaillibilité apparente n'eft le plus fouvent qu'un apathie. J'avouerai cependant que le titre d'homme de bon fens, ufurpé par une infinité de gens, ne leur appartient certainement pas.

Si l'on dit de prefque tous les fots qu'ils font gens de bon fens, il en eft, à cet égard, des fots comme des filles laides qu'on cite toujours comme bonnes. On vante volontiers le mérite de ceux qui n'en ont point : on les préfente

---

(*g*) Lorfqu'il s'agiffoit à la Chine de favoir fi l'on permettroit aux miffionnaires de prêcher librement la religion chrétienne, on dit que les lettrés, affemblés à ce fujet, n'y virent point de danger. Ils ne prévoyoient pas, difoient-ils, qu'une religion où le célibat étoit l'état le plus parfait pût s'étendre beaucoup.

ſous le côté le plus avantageux, & les hommes ſupérieurs ſous le côté le plus défavorable. Que de gens prodiguent en conſéquence les plus grands éloges au bon ſens qu'ils placent & doivent réellement placer au deſſus de l'eſprit ! En effet, chacun voulant s'eſtimer préférablement aux autres, & les gens médiocres ſe ſentant plus près du bon ſens que de l'eſprit, ils doivent faire peu de cas de celui-ci, le regarder comme en don futile : & de là cette phraſe tant répétée par les gens médiocres : *bon ſens vaut mieux qu'eſprit & que génie :* phraſe par laquelle chacun d'eux veut inſinuer qu'au fond il a plus d'eſprit qu'aucun de nos hommes célebres.





CHAPITRE XIII.

Esprit de conduite.

L'OBJET commun du desir des hommes, c'est le bonheur; & l'esprit de conduite ne devroit être, en conséquence, que l'art de se rendre heureux. Peut-être s'en seroit-on formé cette idée, si le bonheur n'avoit presque toujours paru moins un don de l'esprit, qu'un effet de la sagesse & de la modération de notre caractere & de nos desirs. Presque tous les hommes, fatigués par la tourmente des passions, ou languissants dans le calme de l'ennui, sont comparables, les premiers au vaisseau battu par les tempêtes du nord, & les seconds au vaisseau que le calme arrête au milieu des mers de la zone torride. A son secours, l'un appelle le calme, & l'autre les aquilons. Pour naviguer heureusement, il faut être poussé par un vent toujours égal. Mais tout ce que je pourrois dire à cet égard sur le bonheur, n'auroit aucun rapport au sujet que je traite.

On n'a jusqu'à présent entendu par *esprit de conduite*, que la sorte d'esprit propre à guider aux divers objets de fortune qu'on se propose.

Dans une république telle que la république Romaine, & dans tout gouvernement où le peuple eſt le diſtributeur des graces, où les honneurs ſont le prix du mérite, l'eſprit de conduite n'eſt autre choſe que le génie même & le grand talent. Il n'en eſt pas ainſi dans les gouvernements où les graces ſont dans la main de quelques hommes dont la grandeur eſt indépendante du bonheur public : dans ces pays, l'eſprit de conduite n'eſt que l'art de ſe rendre utile ou agréable aux diſpenſateurs des graces ; & c'eſt moins à ſon eſprit qu'à ſon caractere qu'on doit communément cet avantage. La diſpoſition la plus favorable & le don le plus néceſſaire pour réuſſir auprès des grands, eſt un caractere pliable à toute ſorte de caracteres & de circonſtances. Fût-on dépourvu d'eſprit, un tel caractere, aidé d'une poſition favorable, ſuffit pour faire fortune. Mais, dira-t-on, rien de plus commun que de pareils caracteres : il n'eſt donc perſonne qui ne puiſſe faire fortune & ſe concilier la bienveillance d'un grand, en ſe faiſant ou le miniſtre de ſes plaiſirs ou ſon eſpion. Auſſi le haſard a-t-il grande part à la fortune des hommes. C'eſt le haſard qui nous fait pere, époux, ami de la beauté qu'on offre & qui plaît à ſon protecteur ; c'eſt le haſard qui nous place chez un grand, au moment qu'il lui faut un eſpion. *Quiconque eſt ſans honneur & ſans humeur*, diſoit M. le duc d'Orléans, ré-

P 3

gent, *est un courtisan parfait.* Conséquemment à cette définition, il faut convenir que le parfait en ce genre n'est rare qu'à l'égard de l'humeur.

Mais, si les grandes fortunes sont en général l'œuvre du hasard, & si l'homme n'y contribue qu'en se prêtant aux bassesses & aux friponeries presque toujours nécessaires pour y parvenir, il faut cependant avouer que l'esprit a quelquefois part à notre élévation. Le premier, par exemple, qui, par l'importunité, s'est fait un protecteur; celui qui, profitant de l'humeur hautaine d'un homme en place, s'est attiré de ces propos brusques qui déshonorent celui qui les prononce, & le force à devenir le protecteur de l'offensé; celui-là, dis-je, a porté de l'invention & de l'esprit dans sa conduite. Il en est de même du premier qui s'est apperçu qu'il pouvoit, dans la maison des gens en place, se créer la charge de plastron des Plaisanteries, & vendre aux grands à tel prix le droit de le mépriser & de s'en moquer.

Quiconque se sert ainsi de la vanité d'autrui pour arriver à ses fins, est doué de l'esprit de conduite. L'homme adroit en ce genre marche constamment à son intérêt, mais toujours sous l'abri de l'intérêt d'autrui. Il est très-habile, s'il prend, pour arriver au but qu'il se propose, une route qui semble l'en écarter. C'est le moyen d'endormir la jalousie de ses rivaux, qui ne se

réveillent qu'au moment qu'ils ne peuvent mettre d'obstacle à ses projets. Que de gens d'esprit, en conséquence, ont joué la folie, se sont donné des ridicules, ont affecté la plus grande médiocrité devant des supérieurs, hélas! trop faciles à tromper par les gens vils dont le caractere se prête à cette bassesse! Que d'hommes cependant sont, en conséquence, parvenus à la plus haute fortune, & devoient réellement y parvenir! En effet, tous ceux que n'anime point un amour extrême pour la gloire, ne peuvent, en fait de mérite, jamais aimer que leurs inférieurs. Ce goût prend sa source dans une vanité commune à tous les hommes. Chacun veut être loué; or, de toutes les louanges, la plus flatteuse, sans contredit, est celle qui nous prouve le plus évidemment notre excellence. Quelle reconnoissance ne doit-on pas à ceux qui nous découvrent des défauts qui, sans nous être nuisibles, nous assurent de notre supériorité? De toutes les flatteries, cette flatterie est la plus adroite. A la cour même d'Alexandre, il étoit dangereux de paroître trop grand homme. *Mon fils, fais-toi petit devant Alexandre*, disoit Parménion à Philotas: *ménage-lui quelquefois le plaisir de te reprendre; & souviens-toi que c'est à ton infériorité apparente que tu devras son amitié.* Que d'Alexandre, en ce monde, portent une haine se-

crete aux talents supérieurs (n) ! L'homme médiocre est l'homme aimé. *Monsieur*, disoit un pere à son fils, *vous réussissez dans le monde, & vous vous croyez un grand mérite. Pour humilier votre orgueil, sachez à quelles qualités vous devez ces succès : vous êtes né sans vices, sans vertus, sans caractere ; vos lumieres sont courtes, votre esprit est borné ; que de droits, ô mon fils, vous avez à la bienveillance des hommes !*

Au reste, quelque avantage que procure la médiocrité, & quelque accès qu'elle ouvre à la fortune, l'esprit, comme je l'ai dit plus haut, a quelquefois part à notre élévation : pourquoi donc le public n'a-t-il aucune estime pour cette sorte d'esprit ? C'est, répondrai-je, parce qu'il ignore le détail des manœuvres dont se sert l'intriguant, & ne peut, presque jamais, savoir si son élévation est l'effet, ou de ce qu'on appelle l'esprit de conduite, ou du pur hasard. D'ailleurs, le nombre des idées nécessaires pour faire

(b) Tout le monde sait ce trait d'un courtisan d'Emanuel de Portugal. Il est chargé da faire une dépêche ; le prince en compose une sur le même sujet, compare les dépêches, trouve celle du courtisan la meilleure ; il le lui dit. Le courtisan ne lui répond que par une profonde révérence, & court prendre congé du meilleur de ses amis : *il n'y a plus rien à faire pour moi à la cour*, lui dit-il, *le roi sait que j'ai plus d'esprit que lui.*

fortune n'est point immense. Mais, dira-t-on, pour duper les hommes, quelle connoissance ne faut-il pas en avoir? L'intriguant, répondrai-je, connoît parfaitement l'homme dont il a besoin, mais ne connoît point les hommes. Entre l'homme d'intrigue & le philosophe, on trouve, à cet égard, la même différence qu'entre le courier & le géographe. Le premier sait peut-être mieux que M. Danville le sentier le plus court pour gagner Versailles; mais il ne connoît certainement pas la surface du globe comme ce géographe. Qu'un intriguant habile ait à parler en public, qu'on le transporte dans une assemblée du peuple, il y sera aussi gauche, aussi déplacé, aussi silencieux, que le seroit auprès des grands le génie supérieur qui, jaloux de connoître l'homme de tous les siecles & de tous les pays, dédaigne la connoissance d'un certain homme en particulier. L'intriguant ne connoît donc point les hommes; & cette connoissance lui seroit inutile. Son objet n'est point de plaire au public, mais à quelques gens puissants, & souvent bornés; trop d'esprit nuiroit à ce dessein. Pour plaire aux gens médiocres, il faut, en général, se prêter aux erreurs communes, se conformer aux usages, & ressembler à tout le monde. L'esprit élevé ne peut s'abaisser jusque-là. Il aime mieux être la digue qui s'oppose au torrent, dût-il en être renversé, que le rameau léger

qui flotte au gré des eaux. D'ailleurs, l'homme éclairé, avec quelque adresse qu'il se masque, ne ressemble jamais si exactement à un sot qu'un sot se ressemble à lui-même. On est bien plus sûr de soi, lorsqu'on prend, que lorsqu'on feint de prendre des erreurs pour des vérités.

Le nombre d'idées que suppose l'esprit de conduite n'a donc que peu d'étendue ; mais, en exigeât-il davantage, je dis que le public n'auroit encore aucune sorte d'estime pour cette sorte d'esprit. L'intriguant se fait le centre de la nature ; c'est à son intérêt seul qu'il rapporte tout ; il ne fait rien pour le bien public : s'il parvient aux grandes places, il y jouit de la considération toujours attachée au pouvoir, & sur-tout à la crainte qu'il inspire ; mais il ne peut jamais atteindre à la réputation, qu'on doit regarder comme un don de la reconnoissance générale. J'ajouterai même que l'esprit qui le fait parvenir semble tout-à-coup l'abandonner lorsqu'il est parvenu. Il ne s'éleve aux grandes places que pour s'y déshonorer ; parce qu'en effet l'esprit d'intrigue, nécessaire pour y parvenir, n'a rien de commun avec l'esprit d'étendue, de force & de profondeur nécessaire pour les remplir dignement. D'ailleurs, l'esprit de conduite ne s'allie qu'avec une certaine bassesse de caractere, qui rend encore l'intriguant méprisable aux yeux du public.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe, à beaucoup d'intrigues, unir beaucoup d'élévation d'ame. Qu'à l'exemple de Cromwel, un homme veuille monter au trône ; la puiſſance, l'éclat de la couronne, & les plaiſirs attachés à l'empire peuvent ſans doute à ſes yeux ennoblir la baſſeſſe de ſes menées, puiſqu'ils effacent déja l'horreur de ſes crimes aux yeux de la poſtérité qui le place au rang des plus grands hommes : mais que, par une infinité d'intrigues, un homme cherche à s'élever à ces petits poſtes qui ne peuvent jamais lui mériter, s'il eſt cité dans l'hiſtoire, que le nom de coquin ou de friponneau, je dis qu'un pareil homme ſe rend mépriſable, non-ſeulement aux yeux des gens honnêtes, mais encore à ceux des gens éclairés. Il faut être un petit homme pour deſirer de petites choſes. Quiconque ſe trouve au-deſſus des beſoins, ſans être, par ſon état, porté aux premiers poſtes, ne peut avoir d'autre beſoin que celui de la gloire, & n'a d'autre parti à prendre, s'il eſt homme d'eſprit, que de ſe montrer toujours vertueux.

L'intrigant doit donc renoncer à l'eſtime publique. Mais, dira-t-on, il en eſt bien dédommagé par le bonheur attaché à la grande fortune. L'on ſe trompe, répondrai-je, ſi l'on le croit heureux. Le bonheur n'eſt point l'apanage des grandes places : il dépend uniquement de l'accord heureux de notre caractere avec l'état &

les circonſtances dans leſquels la fortune nous place. Il en eſt des hommes comme des nations : les plus heureuſes ne ſont pas toujours celles qui jouent le plus grand rôle dans l'univers. Quelle nation plus fortunée que la nation Suiſſe ? A l'exemple de ce peuple ſage, l'heureux ne bouleverſe point le monde par les intrigues ; content de lui, il s'occupe peu des autres ; il ne ſe trouve point ſur la route de l'ambitieux ; l'étude remplit une partie de ſes journées ; il vit peu connu, & c'eſt l'obſcurité de ſon bonheur qui ſeul en fait la ſûreté. Il n'en eſt pas ainſi de l'intriguant : on lui vend cher les titres dont on le décore. Que n'exige point un protecteur ? Le ſacrifice perpétuel de la volonté des petits eſt le ſeul hommage qui le flatte. Semblable à Saturne, à Moloch, à Teutates, s'il l'oſoit, il ne voudroit être honoré que par des ſacrifices humains. La peine qu'endure le protégé eſt un ſpectacle agréable au protecteur ; ce ſpectacle l'avertit de ſa puiſſance ; il en conçoit une plus haute idée de lui-même. Auſſi n'eſt-ce qu'à des attitudes gênantes que la plupart des nations ont attaché le ſigne du reſpect. Quiconque veut, par l'intrigue, s'ouvrir le chemin de la fortune, doit donc ſe dévouer aux humiliations. Toujours inquiet, il ne peut d'abord appercevoir le bonheur que dans la perſpective d'un avenir incertain ; & c'eſt de l'eſpérance, ce rêve conſolateur des hommes

éveillés & malheureux, dont il peut attendre sa félicité. Lorsqu'il est parvenu, il a donc essuyé mille dégoûts. C'est pour s'en venger qu'ordinairement dur & cruel envers les malheureux, il leur refuse son assistance, leur fait un tort de leur misere, la leur reproche, & croit, par ce reproche, faire regarder son inhumanité comme une justice, & sa fortune comme un mérite. Il ne jouit point, à la vérité, du plaisir de persuader. Comment s'assurer que la fortune d'un homme est l'effet de cette espece d'esprit que l'on nomme *esprit de conduite*, sur-tout dans ces pays entiérement despotiques, où, du plus vil esclave, on fait un visir; où les fortunes dépendent de la volonté du prince & d'un caprice momentané dont lui-même n'apperçoit pas toujours la cause? Les motifs qui, dans ces cas, déterminent les sultans, sont presque toujours cachés; les historiens ne rapportent que les motifs apparents, ils ignorent les véritables, & c'est, à cet égard, qu'on peut, d'après M. de Fontenelle, assurer que *l'histoire n'est qu'une fable convenue.*

Dans une comparaison de César & de Pompée, si Balzac dit, en parlant de leur fortune,

L'un en est l'ouvrier, & l'autre en est l'ouvrage.

Il faut avouer qu'il est peu de César; & que, dans les gouvernements arbitraires, le hasard est presque l'unique Dieu de la fortune. Tout

y dépend du moment & des circonſtancee dans leſquelles on ſe trouve placé ; & c'eſt, peut-être, ce qui, dans l'orient, a le plus accrédité le dogme de la fatalité. Selon les muſulmans, la deſtinée tient tout ſon empire : elle met les rois ſur le trône, les en chaſſe, remplit leur regne d'événements heureux ou malheureux, & fait la félicité ou l'infortune de tous les mortels. Selon eux, la ſageſſe & la folie, les vices & les vertus d'un homme ne changent rien aux décrets gravés ſur les tables de lumiere (*i*). C'eſt pour prouver ce dogme & montrer qu'en conſéquence le plus criminel n'eſt pas toujours le plus malheureux, & que l'un marche au ſupplice par la route qui mene l'autre à la fortune, que les Indiens mahométans racontent une fable aſſez ſinguliere.

Le beſoin, diſent-ils, aſſembla jadis un certain nombse d'hommes dans les déſerts de la Tartarie. Privés de tout, dit l'un, nous avons droit à la tout. La loi qui nous dépouilla du néceſſaire pour augmenter le ſuperflu de quelques rajahs, eſt une loi injuſte. Rompons avec l'injuſtice. Il n'eſt plus de traité où l'avantage

(*i*) Les muſulmans croïent que tout ce qui doit arriver, juſqu'à la fin du monde eſt écrit ſur une table de lumiere appellée *louh*, avec une plume de de feu appellée *calam-azer*, & l'écriture qui eſt deſſus ſe nomme *cazar* ou *cadar*, c'eſt-à-dire, *la prédeſtination inévitable*.

ceſſe d'être réciproque. Il faut ravir à nos oppreſſeurs les biens qu'ils nous ont ravis. A ces mots, l'orateur ſe tait ; l'aſſemblée, en frémiſſant, applaudit à ce diſcours, le projet eſt noble, on veut l'exécuter. On ſe diviſe ſur les moyens. Les plus braves ſe levent les premiers. La force, diſent-ils, nous a tout enlevé ; c'eſt par la force qu'il faut tout recouvrer. Si nos rajahs ont, par leurs vexations, arraché juſqu'au néçeſſaire au ſujet même qui leur prodigue ſes biens, ſa vie & ſes peines, pourquoi refuſer à nos beſoins ce que des tyrans permettent à leur injuſtice ? Aux confins de ces régions, les bachas, par les préſents qu'ils exigent ; partagent le profit des caravanes ; ils pillent des hommes enchaînés par leur puiſſance & par la crainte. Moins injuſtes & plus braves qu'eux, attaquons des hommes armés ; que la valeur en décide, & que nos richeſſes ſoient du moins le prix d'une vertu. Nous y avons droit. Le ciel, par le don de la bravoure, déſigne ceux qu'il veut arracher aux fers de la tyrannie. Que le laboureur ſans force, ſans courage, ſeme, laboure, recueille : c'eſt pour nous qu'il a moiſſonné.

Ravageons, pillons les nations. Nous y conſentons tous, s'écrierent ceux qui, plus ſpirituels & moins hardis, craignoient de s'expoſer aux dangers ; mais ne devons rien à la force, & tout à l'impoſture. Recevons ſans péril, des

mains de la crédulité, ce que peut être en vain nous tenterions d'arracher par la force. Revêtons nous du nom & de l'habit de bonzes ou bramines, & parcourons la terre, nous la verrons, empressée, fournir à nos besoins, & même à nos plaisirs secrets.

Ce parti paru lâche & bas aux ames fieres & courageuses. Divisée d'opinion, l'assemblée se sépare. Les uns se répandent dans l'Inde, le Thibet & les confins de la Chine. Leur front est austere & leur corps maceré. Ils en imposent aux peuples, les enseignent, les persuadent, divisent les familles, font déshériter les enfants, s'en appliquent les biens. On leur cede des terreins, on y construit des temples; on y attache des revenus. Ils empruntent le bras du puissant, pour plier l'homme éclairé au joug de la superstition. Ils soumettent enfin tous les esprits, en tenant le sceptre soigneusement caché sous les haillons de la misere & les cendres de la pénitence.

Pendant ce temps, leurs anciens & braves compagnons, retirés dans les déserts, surprennent les caravanes, les attaquent à main armée, les pillent, & partagent entr'eux le butin. Un jour où, sans doute, le combat n'avoit point tourné à leur avantage, on saisit un de ces brigands, on le conduit à la ville la plus prochaine, on dresse l'échafaud, on le mene au supplice. Il y marchoit d'un pas assuré, lorsqu'il

trouve fur fon paffage, & reconnoît, fous l'habit de bramine, un de ceux qui s'étoient féparés de lui dans le défert. Le peuple avec refpect entouroit le bramine, & le portoit dans fa pagode. Le brigand s'arrête à fon afpect: dieux juftes! s'écrie-t-il, égaux en crimes, quelle différence entre nos deftinées! Que dis-je? égaux en crimes! en un jour, il a, fans crainte, fans danger, fans courage, plus fait gémir de veuves & d'orphelins, plus enlevé de richeffes à l'empire, que je n'en ai pillé dans le cours de ma vie. Il eut toujours deux vices plus que moi, la lâcheté & l'impofture. Cependant l'on me traite de fcélérat, on l'honore comme un faint; l'on me traîne à l'échafaud, on le porte dans fa pagode; l'on m'empale, on l'adore.

C'eft ainfi que les Indiens prouvent qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce monde.





CHAPITRE XIV.

Des qualités exclusives de l'esprit & de l'ame.

MON objet, dans les chapitres précédents, étoit d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'esprit. Je me propose d'examiner, dans celui-ci, s'il est des talents qui doivent s'exclure l'un l'autre. Cette question, dira-t-on, est décidée par le fait: on n'est point à la fois supérieur en plusieur genres. Newton n'est pas compté parmi les poëtes, ni Milton parmi les géometres; les vers de Leibnitz sont mauvais. Il n'est pas même d'homme qui, dans un seul art, tel que la poésie ou la peinture, ait réussi dans tous les genres. Corneille & Racine n'ont rien fait dans le comique de comparable à Moliere. Michel-Ange n'a pas composé les tableaux de l'Albane, ni l'Albane peint ceux de Jules-Romain. L'esprit des plus grands hommes paroit donc renfermé dans d'étroites limites. Oui, sans doute. Mais, répondrai-je, quelle en est la cause? Est-ce le temps, est-ce l'esprit qui manque aux hommes, pour s'illustrer en différents genres?

La marche de l'esprit humain, dira-t-on,

doit être la même dans tous les arts & toutes les ſciences : toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à connoître les reſſemblances & les différences qu'ont entr'eux les objets divers. C'eſt donc par l'obſervation qu'on s'éleve en tous les genres juſqu'aux idées neuves & générales qui conſtatent notre ſupériorité. Tout grand phyſicien, tout grand chymiſte auroit donc pu devenir grand géometre, grand aſtronome, grand politique, & primer enfin dans toutes les ſciences. Ce fait poſé, l'on conclura ſans doute que c'eſt la trop courte durée de la vie humaine qui force les eſprits ſupérieurs à ſe renfermer dans un ſeul genre.

Il faut cependant convenir qu'il eſt des talents & des qualités qu'on ne poſſede qu'à l'excluſion de quelques autres. Parmi les hommes, les uns ſont ſenſibles à la paſſion de la gloire, & ne ſont ſuſceptibles d'aucune autre eſpece de paſſions : ceux-là peuvent exceller dans la phyſique, dans la juriſprudence, la géométrie, enfin dans toutes les ſciences où il ne s'agit que de comparer des idées entr'elles. Toute autre paſſion ne feroit que les diſtraire ou les précipiter dans des erreurs. Il eſt d'autres hommes ſuſceptibles non-ſeulement de la paſſion de la gloire, mais encore d'une infinité d'autres paſſions : ceux-là peuvent ſe faire un nom dans les divers genres où, pour réuſſir, il faut émouvoir.

Tel eſt, par exemple, le genre dramatique.

Mais, pour être peintre des passions, il faut, comme je l'ai déjà dit, les avoir vivement senties : on ignore, & le langage des passions qu'on n'a point éprouvées, & les sentiments qu'elles excitent en nous. Aussi l'ignorance, en ce genre, produit toujours la médiocrité. Si M. de Fontenelle eût eu à peindre les caracteres de Rhadamiste, de Brutus ou de Catilina, ce grand homme seroit certainement, en ce genre, resté fort au-dessous du médiocre. Ces principes établis, j'en conclus que la passion de la gloire est commune à tous les hommes qui se distinguent en quelque genre que ce soit ; puisqu'elle seule, comme je l'ai prouvé, peut nous faire supporter la fatigue de penser. Mais cette passion, selon les circonstances où la fortune nous place, peut s'unir en nous à d'autres passions. Les hommes, dans lesquels cette union se fait, n'auront jamais de grands succès, s'ils s'adonnent à l'étude d'une science telle, par exemple, que la morale, où, pour bien voir, il faut voir d'un œil attentif, mais indifférent. En ce genre, c'est l'indifférence qui tient en main la balance de la justice. Dans les contestations, ce ne sont point les parties, c'est l'indifférent qu'on prend pour juge. Quel homme, par exemple, s'il est capable d'un amour violent, saura, comme M. de Fontenelle, apprécier le crime de l'infidélité? *Dans un âge*, disoit ce philosophe, *où j'étois le plus amou-*

reux, ma maîtresse me quitte & prend un autre amant. Je l'apprends, je suis furieux; je vais chez elle, je l'accable de reproches; elle m'écoute, & me dit en riant : „ Fontenelle, „ lorsque je vous pris, c'étoit, sans contredit, „ le plaisir que je cherchois; j'en trouve plus „ avec un autre. Est-ce au moindre plaisir que „ je dois donner la préférence ? Soyez juste, „ & répondez-moi “. *Ma foi*, dit Fontenelle, *vous avez raison; &, si je ne suis plus votre amant, je veux du moins rester votre ami.* Une pareille réponse supposoit peu d'amour dans M. de Fontenelle. Les passions ne raisonnent point si juste.

On peut donc distinguer deux genres différents de sciences & d'arts, dont le premier suppose une ame exempte de toute autre passion que celle de la gloire; & le second, au contraire, suppose une ame susceptible d'une infinité de passions. Il est donc des talents exclusifs. L'ignorance de cette vérité est la source de mille injustices. On desire en conséquence, dans les hommes, des qualités contradictoires; on leur demande l'impossible : on veut que la pierre jetée reste suspendue dans les airs, & n'obéisse point à la loi de la gravitation.

Qu'un homme, par exemple, tel que M. de Fontenelle, contemple sans aigreur la méchanceté des hommes; qu'il la considere comme un effet nécessaire de l'enchaînement universel;

qu'il s'éleve contre le crime ſans haïr le criminel : on vantera ſa modération ; &, dans le même instant, on l'accuſera, par exemple, de trop de tiédeur dans l'amitié. On ne ſent pas que cette même abſence de paſſions, à laquelle il doit la modération dont on le loue, doit le rendre moins ſenſible aux charmes de l'amitié.

Rien de plus commun que d'exiger, dans les hommes, des qualités contradictoires. L'amour aveugle du bonheur excite en nous ce deſir : on veut être toujours heureux, & ſi par conſéquent, que les mêmes objets prennent à chaque inſtant la forme qui nous ſeroit la plus agréable. On a vu diverſes perfections éparſes dans différents objets ; on veut les trouver réunies dans un ſeul, & goûter à la fois mille plaiſirs. Pour cet effet, on veut que le même fruit ait l'éclat du diamant, l'odeur de la roſe, la ſaveur de la pêche, & la fraîcheur de la grenade. C'eſt donc l'amour aveugle du bonheur, ſource d'une infinité de ſouhaits ridicules, qui nous fait deſirer dans les hommes des qualités abſolument inalliables. Pour détruire en nous ce germe de mille injuſtices, il faut néceſſairement traiter ce ſujet avec quelque étendue. C'eſt en indiquant, conformément à l'objet que je me propoſe, & les qualités abſolument excluſives, & celles qui ſe trouvent trop rarement réunies dans le même homme pour que l'on ſoit en droit de les y deſirer, qu'on peut rendre à

la fois les hommes plus éclairés & plus indulgents.

Un pere veut qu'à de grands talents son fils joigne la conduite la plus sage. Mais sentez-vous, lui dirai-je, que vous desirez dans votre fils des qualités presque contradictoires ? Sachez que, si quelque concours singulier de circonstances les a quelquefois rassemblées dans le même homme, elles s'y réunissent très-rarement ; que les grands talents supposent toujours de grandes passions ; que les grandes passions sont le germe de mille écarts ; & qu'au contraire ce qu'on appelle *bonne conduite* est presque toujours l'effet de l'absence des passions, & par conséquent l'apanage de la médiocrité. Il faut de grandes passions pour faire du grand en quelque genre que ce soit. Pourquoi voit-on tant de pays stériles en grands hommes ? Pourquoi tant de petits Caton, si merveilleux dans leur premiere jeunesse, ne sont-ils communément, dans un âge avancé, que des esprits médiocres ? Par quelle raison enfin tout est-il plein de jolis enfants & de sots hommes ? C'est que, dans la plupart des gouvernements, les citoyens ne sont pas échauffés de passions fortes. Eh bien ! je consens, dira le pere, que mon fils en soit animé : il me suffit d'en pouvoir diriger l'activité vers certains objets d'étude. Mais, sentez-vous, lui répondrai-je, combien ce desir est hasardeux ? C'est vouloir qu'avec

de bons yeux un homme n'apperçoive précisément que les objets que vous lui indiquerez. Avant que de former aucun plan d'éducation, il faut être d'accord avec vous-même, & favoir ce que vous desirez le plus dans votre fils, ou de grands talents, ou de la conduite sage. Est-ce à la bonne conduite que vous donnez la préférence? Croyez qu'un caractere passionné seroit pour votre fils un don funeste, sur-tout chez les peuples où, par la constitution du gouvernement, les passions ne sont pas toujours dirigées vers la vertu: étouffez donc en lui, s'il est possible, tous les germes des passions. Mais il faudra donc, répliquera le pere, renoncer en même-temps à l'espoir d'en faire un homme de mérite? Oui, sans doute, si vous ne pouvez vous y résoudre, rendez-lui des passions; tâchez de les diriger aux choses honnêtes; mais attendez-vous à lui voir exécuter de grandes choses, & quelquefois commettre les plus grandes fautes. Rien de médiocre dans l'homme passionné; & c'est le hazard qui détermine presque toujours ses premiers pas. Si les hommes passionnés s'illustrent dans les arts, si les sciences conservent sur eux quelque empire, & si quelquefois ils tiennent une conduite sage; il n'en est pas ainsi de ces hommes passionnés que leur naissance, leur caractere, leurs dignités & leurs richesses appellent aux premiers postes du monde. La bonne ou mauvaise conduite de

ceux-ci

ceux-ci eſt preſque entiérement ſoumiſe à l'empire du hazard : ſelon les circonſtances dans leſquelles il les place, & le moment qu'il marque à leur naiſſance, leurs qualités ſe changent en vices ou en vertus. Le hazard en fait, à ſon gré, des Appius ou des Décius. Dans la tragédie de M. de Voltaire, Céſar dit : *Si je n'étois le maître des Romains, je ſerois leur vengeur :*

Si je n'étois Céſar, j'aurois été Brutus.

Mettez, dans le fils d'un tonnelier, de l'eſprit, du courage, de la prudence & de l'activité : chez des républicains, où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs, vous en ferez un Thémiſtocle, un Marius (*k*) ; à Paris, vous n'en ferez qu'un Cartouche.

Qu'un homme hardi, entreprenant & capable d'une réſolution déſeſpérée, naiſſe au moment où, ravagé par des ennemis puiſſants, l'état

(*k*) Lu-cong-pang, fondateur de la dynaſtie des Han, fut d'abord chef de voleurs ; il s'empare d'une place, s'attache au ſervice de T-cou ; devient général des armées, défait les T-ſin, ſe rend maître de pluſieurs villes, prend le titre de roi, combat, déſarme les princes révoltés contre l'empire : par ſa clémence, plus que par ſa valeur, il rétablit le calme dans la Chine, eſt reconnu empereur, & cité, dans l'hiſtoire des Chinois, comme un de leurs princes les plus illuſtres.

paroît sans ressource ; si le succès favorise ses entreprises, c'est un demi-dieu : dans tout autre moment ce n'est qu'un furieux ou un insensé.

C'est à ces termes si différens que nous conduisent souvent les mêmes passions. Voilà le danger auquel s'expose le pere, dont les enfants sont susceptibles de ces passions fortes qui si souvent changent la face du monde. C'est, dans ce cas, la convenance de leur esprit & de leur caractere avec la place qu'ils occupent, qui les fait ce qu'ils sont. Tout dépend de cette convenance. Parmi ces hommes ordinaires, qui, par des services importants, ne peuvent se rendre utiles à l'univers, se couronner de gloire ni prétendre à l'estime générale, il n'en est aucun qui ne fût utile à ses concitoyens, & qui n'eût droit à leur reconnoissance, s'il étoit précisément placé dans le poste qui lui convient. C'est à ce sujet que la Fontaine a dit :

> Un roi prudent & sage
> De ses moindres sujets fait tirer quelque usage.

Supposons, pour en donner un exemple, qu'il vaque une place de confiance. Il y faut nommer. Elle demande un homme sûr. Celui qu'on présente a peu d'esprit ; de plus, il est paresseux. N'importe, dirai-je au nominateur ; donnez-lui la place. La bonne conscience est souvent paresseuse : l'activité, lorsqu'elle n'est point l'effet de l'amour de la gloire, est toujours

fufpecte; le fripon, toujours agité de remords & de craintes, eft fans ceffe en action. La vigilance, dit Rouffeau, eft la vertu du vice.

On eft prêt à difpofer d'une place : elle exige de l'affiduité. Celui qu'on propofe eft mauffade, ennuyeux, à charge à la bonne compagnie : tant mieux, l'affiduité fera la vertu de fa mauffaderie.

Je ne m'étendrai pas davantage fur ce fujet ; & je conclurai, de ce que j'ai dit ci-deffus, qu'un pere, en exigeant qu'aux plus grands talents fes fils joignent la conduite la plus fage, demande qu'ils aient en eux le principe des écarts de conduite, & qu'ils n'en faffent aucun.

Non moins injufte envers les defpotes que le pere envers fes fils, dans tout l'orient eft-il un peuple qui n'exige de fes fultans, & beaucoup de vertus, & fur-tout beaucoup de lumieres : cependant quelle demande plus injufte ? Ignorez-vous, diroit-on à ces peuples, que les lumieres font le fruit de beaucoup d'études & de méditations ? L'étude & la méditation font une peine : l'on fait donc tous fes efforts pour s'y fouftraire ; l'on doit donc céder à fa pareffe, fi l'on n'eft animé d'un motif affez puiffant pour en triompher. Quel peut être ce motif ? le defir feul de la gloire. Mais ce defir, comme je l'ai prouvé dans le troifieme difcours, eft lui-même fondé fur le defir des plaifirs phyfiques, que la gloire & l'eftime générale

procurent. Or, si le sultan, en qualité de despote, jouit de tous les plaisirs que la gloire peut promettre aux autres hommes, le sultan est donc sans desirs; rien ne pout donc allumer en lui l'amour de la gloire : il n'a donc point de motif suffisant pour se risquer à l'ennui des affaires, & s'exposer à cette fatigue d'attention nécessaire pour s'éclairer. Exiger de lui des lumieres, c'est vouloir que les fleuves remontent à leur source, & demander un effet sans cause. Toute l'histoire justifie cette vérité. Qu'on ouvre celle de la Chine, on y voit les révolutions se succéder rapidement les unes aux autres. Le grand homme qui s'éleve à l'empire, a, pour successeurs, des princes nés dans la pourpre, qui, pour s'illustrer, n'ayant point les motifs puissants de leur pere, s'endorment sur le trône; &, dès la troisieme génération, la plupart en descendent, sans avoir souvent à se reprocher d'autre crime que celui de la paresse. Je n'en rapporterai qu'un exemple (*l*) : Li-t-ching, homme d'une naissance obscure, prend les armes contre l'empereur T-con-ching, se met à la tête des mécontents, leve une armée, marche à Pekin, & le surprend. L'impératrice & les reines s'étranglent; l'empereur poignarde

(*l*) Voyez *l'hist. des Huns*, par M. de Guignes, tom. 1, pag. 74.

sa fille ; il se retire dans un endroit écarté de son palais : c'est-là qu'avant de se donner la mort, il écrit ces paroles sur un pan de sa robe : *J'ai régné dix-sept ans ; je suis détrôné ; & je ne vois dans ce malheur, qu'une punition du ciel, justement irrité de mon indolence. Je ne suis cependant pas le seul coupable : les grands de ma cour le sont encore plus que moi ; ce sont eux qui, me dérobant la connoissance des affaires de l'empire, ont creusé l'abîme où je tombe. De quel front oserai-je paroître devant mes ancêtres ? Comment soutenir leurs reproches ? O vous ! qui me réduisez à cet état affreux ; prenez mon corps, mettez-le en pieces, j'y consens ; mais épargnez mon pauvre peuple : il est innocent, & déjà assez malheureux de m'avoir eu si long-temps pour maitre*. Mille traits pareils, répandus dans toutes les histoires, prouvent que la mollesse commande presque à tous ceux qui naissent armés du pouvoir arbitraire. L'athmosphere, répandu autour des trônes despotiques & des souverains qui s'y asseient, semble rempli d'une vapeur létargique qui saisit toutes les facultés de leur ame. Aussi ne compte-t-on guere parmi les grands rois que ceux qui se fraient la route du trône, ou, qui se sont long-temps instruits à l'école du malheur. On ne doit ses lumieres qu'à l'intérêt qu'on a d'en acquérir.

Pourquoi les petits potentats sont-ils, en

général, plus habiles que les despotes les plus puissants ? C'est qu'ils ont, pour ainsi dire, encore leur fortune à faire; c'est qu'ils ont, avec de moindres forces, à résister à des forces supérieures; c'est qu'ils vivent dans la crainte perpétuelle de se voir dépouillés; c'est que leur intérêt, plus étroitement lié à l'intérêt de leurs sujets, doit les éclairer sur les diverses parties de la législation. Aussi sont-ils, en général, infiniment plus occupés du soin de former des soldats, de contracter des alliances, de peupler & d'enrichir leurs provinces; aussi pourroit-on, conséquemment à ce que je viens de dire, dresser, dans les divers empires de l'orient, des cartes géographi-politiques du mérite des princes. Leur intelligence mesurée sur l'échelle de leur puissance, décroîtroit proportionnément à l'étendue, à la force de leur empire, à la difficulté d'y pénétrer, enfin à l'autorité plus ou moins absolue qu'ils auroient sur leurs sujets; c'est-à-dire, à l'intérêt plus ou moins pressant qu'ils auroient d'être éclairés. Cette table une fois calculée, & comparée à l'observation, donneroit certainement des résultats assez justes: les sofis & les mogols y seroient mis, par exemple, au nombre des princes les plus stupides; parce que, sauf des circonstances singulieres, ou le hazard d'une bonne éducation, les plus puissants d'entre les hommes en doivent communément être les moins éclairés.

Exiger qu'un despote d'orient s'occupe du bonheur de ses peuples ; que, d'une main forte & d'un bras assuré, il tienne le gouvernail de l'empire ; ce seroit, avec le bras de Ganimède, vouloir soulever la massue d'Hercule. Supposons qu'un Indien fît, à cet égard, quelques reproches à son sultan : de quoi te plains-tu, lui répondroit celui-ci. As-tu pu, sans injustice, exiger que je fusse plus éclairé que toi-même sur tes propres intérêts ? Quand tu m'as revêtu du pouvoir suprême, pouvois-tu croire qu'oubliant les plaisirs pour le pénible honneur de te rendre heureux, mes successeurs & moi ne jouirions pas des avantages attachés à la toute-puissance ? Tout homme s'aime, de préférence aux autres ; tu le sais. Exiger que, sourd à la voix de ma paresse, au cri de mes passions, je les sacrifie à tes intérêts, c'est vouloir le renversement de la nature. Comment imaginer que, pouvant tout, je ne voudrois jamais que la justice ? L'homme amoureux de l'estime publique, diras-tu, use autrement de son pouvoir. J'en conviens. Mais que m'importe à moi l'estime publique & la gloire ? Est-il un plaisir accordé aux vertus & refusé à la puissance ? D'ailleurs les hommes passionnés pour la gloire sont rares, & ce n'est pas une passion qui passe jusqu'à leurs successeurs. Il falloit le prévoir, & sentir qu'en m'armant du pouvoir arbitraire, tu rompois le nœud d'une mutuelle dépen-

dance qui lie le fouverain au fujet, & que tu féparois mon intérêt du tien. Imprudent, qui me remets le fceptre du defpotifme ; lâche, qui n'ofes me l'arracher, fois à la fois puni de ton imprudence & de ta lâcheté : fache que, fi tu refpires, c'eft que je le permets : apprends que chaque inftant de ta vie eft une grace. Vil efclave, tu nais, tu vis, pour mes plaifirs. Courbé fous le poids de ta chaîne, rampe à mes pieds, languis dans la mifere, meurs ; je te défends jufqu'à la plainte : telle eft ma volonté.

Ce que je dis des fultans peut, en partie, s'appliquer à leurs miniftres : leurs lumieres font, en général, proportionnées à l'intérêt qu'ils ont d'en avoir. Dans les pays où le cri public peut les dépofer, les grands talents leur font néceffaires, ils en acquierent. Chez les peuples, au contraire, où le public n'a ni crédit ni confidération, ils fe livrent à la pareffe, & fe contentent de l'efpece de mérite qui fait fortune à la cour ; mérite abfolument incompatible avec les grands talents, par l'oppofition qui fe trouve entre l'intérêt des courtifans & l'intérêt général. Il en eft, à cet égard, des miniftres comme des gens de lettres. C'eft une prétention ridicule de vifer, à la fois, à la gloire & aux penfions. Avant de compofer, il faut prefque toujours opter entre l'eftime publique & celle des courtifans. Il faut favoir que, dans la plupart des cours, & fur-tout dans celles de

l'orient, les hommes y ſont dès l'enfance emmaillottés & gênés dans les langes du préjugé & d'une bienſéance arbitraire ; que la plupart des eſprits y ſont noués ; qu'ils ne peuvent s'élever au grand ; que tout homme qui naît & vit habituellement près des trônes deſpotiques ne peut, à cet égard, échapper à la contagion générale, & qu'il n'a jamais que de petites idées.

Auſſi le vrai mérite vit-il loin des palais des rois. Il n'en approche que dans ces temps malheureux où les princes ſont forcés de les rappeller. Dans tout autre inſtant, le beſoin ſeul pourroit attirer à la cour les gens de mérite ; &, dans cette poſition, il en eſt peu qui conſervent la même force, la même élévation d'ame & d'eſprit. Le beſoin eſt trop près du crime.

Il réſulte de ce que je viens de dire, que c'eſt exactement demander l'impoſſible, que d'exiger de grands talents de ceux qui, par leur état & leur poſition, ne peuvent être animés de paſſions fortes. Mais, que de demandes pareilles ne fait-on pas tous les jours ? On crie contre la corruption des mœurs ; il faut, dit-on, former des hommes vertueux : & l'on veut, à la fois, que les citoyens ſoient échauffés de l'amour de la patrie, & qu'ils voient en ſilence les malheurs qu'occaſionne une mauvaiſe légiſlation ? On ne ſent pas que c'eſt exiger d'un avare qu'il ne crie point au

voleur, lorsqu'on enleve sa cassette. L'on n'apperçoit pas qu'en certains pays, ce qu'on appelle les gens sages ne peuvent jamais être que des gens indifférents au bien public, & par conséquent des hommes sans vertus. C'est, comme je vais le prouver dans le chapitre suivant, avec une injustice pareille qu'on demande aux hommes des talents & des qualités que des habitudes contraires rendent, pour ainsi dire, inalliables.





CHAPITRE XV.

De l'injuſtice du public à cet égard.

On exigera qu'un écuyer, habitué à diriger la pointe du pied vers l'oreille de ſon cheval, ſoit auſſi-bien tourné qu'un danſeur de l'opéra : on voudra qu'un philoſophe, uniquement occupé d'idées fortes & générales, écrive comme une femme du monde, ou même qu'il lui ſoit ſupérieur dans un genre tel, par exemple, que le genre épiſtolaire, où, pour bien écrire, il faut dire des riens d'une maniere agréable. On ne ſent pas que c'eſt demander la réunion de talents preſque excluſifs : & qu'il n'eſt point de femme d'eſprit, comme l'expérience le prouve, qui n'ait, à cet égard, une grande ſupériorité ſur les philoſophes les plus célébres. C'eſt avec la même injuſtice qu'on exige qu'un homme qui n'a jamais lu ni étudié, & qui a paſſé trente ans de ſa vie dans la diſſipation, devienne tout-à-coup capable d'étude & de méditation : on devroit cependant ſavoir que c'eſt à l'habitude de la méditation qu'on doit la capacité de méditer ; que cette même capacité ſe perd lorſqu'on ceſſe d'en faire uſage. En effet, qu'un homme, quoique dans l'habitude du travail &

de l'application, se trouve tout-à-coup chargé d'une trop grande partie de l'administration, mille objets différents passeront rapidement devant lui : s'il ne peut jeter sur chaque affaire qu'un coup d'œil superficiel, il faut, par cette seule raison, qu'au bout d'un certain temps cet homme devienne incapable d'une longue & forte attention. Aussi n'est-on pas en droit d'exiger de l'homme en place une semblable attention. Ce n'est point à lui à percer jusqu'aux premiers principes de la morale & de la politique ; à découvrir, par exemple, jusqu'à quel degré le luxe est utile, quels changements ce luxe doit apporter dans les mœurs & les états, quelle espece de commerce il faut le plus encourager, par quelles loix on peut, dans la même nation, concilier l'esprit de commerce avec l'esprit militaire, & la rendre à la fois riche au-dedans & redoutable au-dehors. Pour résoudre de pareils problêmes, il faut le loisir & l'habitude de méditer. Or comment penser beaucoup, quand il faut beaucoup exécuter ? On ne doit donc pas demander à l'homme en place cet esprit d'invention qui suppose de grandes méditations. Ce qu'on est en droit d'exiger de lui, c'est un esprit juste, vif, pénétrant, & qui, dans les matieres débattues par les politiques & les philosophes, soit frappé du vrai, le saisisse avec force, & soit assez fertile en expédients pour porter jusqu'à l'exécution les

projets qu'il adopte. C'eſt par cette raiſon qu'il doit, à ce genre d'eſprit, joindre un caractere ferme, une conſtance à toute épreuve. Le peuple n'eſt pas toujours aſſez reconnoiſſant des biens que lui font les gens en place : ingrat par ignorance, il ne ſait point tout ce qu'il faut de courage pour faire le bien, & triompher des obſtacles que l'intérêt perſonnel (*m*) met au bonheur général. Auſſi le courage éclairé par la probité eſt-il le principal mérite des gens en place. Vainement ſe flatteroit-on de trouver en eux un certain fonds de connoiſſances ; ils ne peuvent en avoir de profondes que ſur les

(*m*) Au moment qu'on venoit de nommer un miniſtre, un des premiers commis de Verſailles, homme de beaucoup d'eſprit, lui dit : „ Vous aimez le bien, „ vous êtes maintenant à portée de le faire. On vous „ préſentera mille projets utiles au public ; vous en „ deſirerez la réuſſite : gardez-vous cependant de rien „ entreprendre avant d'examiner ſi l'exécution de ces „ projets demande peu de fonds, peu de ſoins & „ peu de probité. Si l'argent qu'exige la réuſſite d'un „ de ces projets eſt conſidérable, les affaires qui vous „ ſurviendront ne vous permettront pas d'y appliquer „ les fonds néceſſaires, & vous perdrez votre miſe. „ Si le ſuccès dépend de la vigilance & de la probité „ de ceux que vous emploierez, craignez qu'on ne „ vous force la main ſur le choix des ſujets : ſongez „ d'ailleurs que vous allez être entouré de fripons ; „ qu'il faut un coup-d'œil bien ſûr pour les recon- „ noître ; & que la premiere, mais en même-temps „ la plus difficile ſcience d'un miniſtre, eſt la ſcience „ des choix. "

matieres qu'ils ont méditées avant que de parvenir aux grands emplois : or ces matieres font néceffairement en petit nombre. Qu'on fuive, pour s'en convaincre, la vie de ceux qui fe deftinent aux grandes places. Ils fortent à feize ou dix-fept ans du college, apprennent à monter à cheval, à faire leurs exercices ; ils paffent deux ou trois ans, tant dans les académies qu'aux écoles de droit. Le droit fini, ils achetent une charge. Pour remplir cette charge, il n'eft pas néceffaire de s'inftruire du droit de nature, du droit des gens, du droit public, mais confacrer tout fon temps à l'examen de quelques procès particuliers. Ils paffent delà au gouvernement d'une province, où, furchargés par le détail journalier, & fatigués par les audiences, ils n'ont pas le temps de méditer. Ils montent enfuite à des places fuperieures, & ne fe trouvent enfin, après trente ans d'exercice, que le même fonds d'idées qu'ils avoient à vingt ou vingt-deux ans. Sur quoi j'obferverai que des voyages faits chez des nations voifines, & dans lefquels ils compareroient les différences dans la forme du gouvernement, dans la légiflation, le génie, le commerce & les mœurs des peuples, feroient peut-être plus propres à former des hommes d'état, que l'éducation actuelle qu'on leur donne. Je ne m'étendrai pas davantage fur ce fujet. C'eft par l'article des *hommes de génie* que je finirai ce

chapitre, parce que c'eſt principalement en eux qu'on deſire des talents & des qualités excluſives.

Deux cauſes également puiſſantes nous portent à cette injuſtice ; l'une, comme je l'ai dit plus haut, eſt l'amour aveugle de notre bonheur ; & l'autre, c'eſt l'envie.

Qui n'a pas condamné, dans le cardinal de Richelieu, cet amour exceſſif de gloire qui le rendoit avide de toute eſpece de ſuccès ? Qui ne s'eſt point moqué de l'ardeur avec laquelle, ſi on en croit Dumaurier (*n*), il deſiroit la canoniſation, & de l'ordre donné, en conſéquence, à ſes confeſſeurs de publier par-tout qu'il n'avoit jamais péché mortellement ? Enfin, qui n'a point ri d'apprendre que, dans ce même inſtant, épris du deſir d'exceller dans la poéſie, comme dans la politique, ce cardinal faiſoit demander à Corneille de lui céder le *Cid* ? C'étoit cependant à cet amour de la gloire, tant de fois condamné, qu'il devoit ſes grands talents pour l'adminiſtration. Si depuis l'on n'a point vu de miniſtre prétendre à tant de ſortes de gloire, c'eſt que nous n'avons encore qu'un cardinal de Richelieu. Vouloir concentrer, dans un ſeul deſir, l'action des paſſions fortes, & s'imaginer qu'un homme vivement

(*n*) Voyez ſes *mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de la Hollande*, à l'article de *Grotius*.

épris de la gloire ; se contente d'une seule espece de succès, lorsqu'il croit en pouvoir obtenir en plusieurs genres, c'est vouloir qu'une terre excellente ne produise qu'une seule espece de fruits. Quiconque aime fortement la gloire sent intérieurement que la réussite des projets politiques dépend quelquefois du hazard, & souvent de l'ineptie de ceux avec qui il traite : il en veut donc une plus personnelle. Or, sans une morgue ridicule & stupide, il ne peut dédaigner celle des lettres, à laquelle ont aspiré les plus grands princes & les plus grands héros. La plupart d'entr'eux, non contents de s'immortaliser par leurs actions, ont encore voulu s'immortaliser par leurs écrits, & du moins laisser à la postérité des préceptes sur la science guerriere ou politique dans laquelle ils ont excellé. Comment ne l'eussent-ils pas voulu ? Ces grands hommes aimoient la gloire ; & l'on n'en est point avide, sans desirer de communiquer aux hommes des idées qui doivent nous rendre encore plus estimables à leurs yeux. Que de preuves de cette vérité répandues dans toutes les histoires ! Ce sont Xénophon, Alexandre, Annibal, Hannon, les Scipions, César, Cicéron, Auguste, Trajan, les Antonins, Comnene, Elisabeth, Charles-Quint, Richelieu, Montecuculi, du Guay-Trouin, le comte de Saxe, qui, par leurs écrits, veulent éclairer le monde en ombrageant leurs

têtes de différentes eſpeces de lauriers. Si maintenant l'on ne conçoit pas comment des hommes, chargés de l'adminiſtration du monde, trouvoient encore le temps de penſer & d'écrire; c'eſt, répondrai-je, que les affaires ſont courtes, lorſqu'on ne s'égare point dans le détail, & qu'on les ſaiſit par leurs vrais principes. Si tous les grands hommes n'ont point compoſé, tous ont du moins protégé l'homme illuſtre dans les lettres, & tous ont dû néceſſairement le protéger; parce que, amoureux de la gloire, ils ſavoient que ce ſont les grands écrivains qui la donnent. Auſſi Charles-Quint avoit-il, avant Richelieu, fondé des académies: auſſi vit-on le fier Attila lui-même raſſembler près de lui les ſavants dans tous les genres, le calife Aaron Al-Raſchid en compoſer ſa cour; & Tamerlan établir l'académie de Samarcande. Quel accueil Trajan ne faiſoit-il pas au mérite? Sous ſon regne, il étoit permis de tout dire, de tout penſer, & de tout écrire: parce que les écrivains, frappés de l'éclat de ſes vertus & de ſes talents, ne pouvoient être que ſes panégyriſtes: bien différents, en cela, des Néron, des Caligula, des Domitien. qui, par la raiſon contraire, impoſoient ſilence aux gens éclairés, qui, dans leurs écrits, n'euſſent tranſmis à la poſtérité que la honte & les crimes de ces tyrans.

J'ai fait voir, dans les exemples ci-deſſus

rapportés, que le même desir de gloire auquel les grands hommes doivent leur supériorité, peut, en fait d'esprit, les faire quelquefois aspirer à la monarchie universelle. Il seroit sans doute possible d'unir plus de modestie aux talents : ces qualités ne sont pas exclusives par leur nature, mais elles le sont dans quelques hommes. Il en est de tels à qui l'on ne pourroit arracher cette orgueilleuse opinion d'eux-mêmes, sans étouffer le germe de leur esprit. C'est un défaut ; & l'envie en profite pour décréditer le mérite : elle se plaît à détailler les hommes, sûre d'y trouver toujours quelque côté défavorable, sous lequel elle peut les présenter au public. On ne se rappelle point assez souvent qu'il en est des hommes, comme de leurs ouvrages ; qu'il faut les juger sur leur ensemble ; qu'il n'est rien de parfait sur la terre ; & que, si l'on désignoit dans chaque homme, par des rubans de deux couleurs différentes, les vertus & les défauts de son esprit & de son caractere, il n'est point d'homme qui ne fût bariolé de ces deux couleurs. Les grands hommes sont comme ces mines riches, où l'or cependant se trouve toujours plus ou moins mélangé avec le plomb. Il faudroit donc que l'envieux se dit quelquefois à lui-même : s'il m'étoit possible d'avilir cet or aux yeux du public, quel cas feroit-il de moi, qui ne suis purement qu'une mine de plomb ? Mais l'en-

vieux ſera toujours ſourd à de pareils conſeils. Habile à ſaiſir les moindres défauts des hommes de génie, combien de fois ne les a-t-il pas accuſés de n'être pas, dans leurs manieres, auſſi agréables que les hommes du monde? Il ne veut pas ſe rappeller, comme je l'ai dit ci-devant, que, ſemblables à ces animaux qui ſe retirent dans les déſerts, la plupart des gens de génie vivent dans le recueillement; & que c'eſt dans le ſilence de la ſolitude que les vérités ſe dévoilent à leurs yeux. Or tout homme dont le genre de vie le jette dans un enchaînement particulier de circonſtances, & qui contemple les objets ſous une face nouvelle, ne peut avoir dans l'eſprit ni les qualités ni les défauts communs aux hommes ordinaires, Pourquoi le François reſſemble-t-il plus au François qu'à l'Allemand, & beaucoup plus à l'Allemand qu'au Chinois? C'eſt que ces deux nations, par l'éducation qu'on leur donne, & la reſſemblance des objets qu'on leur préſente, ont entr'elles infiniment plus de rapport qu'elles n'en ont avec les Chinois. Nous ſommes uniquement ce que nous font les objets qui nous environnent. Vouloir qu'un homme, qui voit d'autres objets & mene une vie différente de la mienne, ait les mêmes idées que moi; c'eſt exiger les contradictoires, c'eſt demander qu'un bâton n'ait pas deux bouts.

Que d'injuſtices de cette eſpece ne fait-on pas

aux hommes de génie ! Combien de fois ne les a-t-on pas accusés de sottise, dans le temps même qu'ils faisoient preuve de la plus haute sagesse ? Ce n'est pas que les gens de génie, comme le dit Aristote, n'aient souvent un coin de folie. Ils sont, par exemple, sujets à mettre trop d'importance (*o*) à l'art qu'ils cultivent. D'ailleurs, les grandes passions que suppose le génie peuvent quelquefois les égarer dans leur conduite. Mais ce germe de leurs erreurs l'est aussi de leurs lumieres. Les hommes froids, sans passions & sans talents, ne tombent pas dans les écarts de l'homme passionné. Mais il ne faut pas imaginer, comme leur vanité le veut persuader, qu'avant de prendre un parti ils en calculent, les jetons en main, les avantages & les inconvénients : il faudroit, pour cet effet, que les hommes ne fussent déter-

(*o*) Souvent ils ont pour eux une estime exclusive. Parmi ceux-là mêmes qui ne se distinguent que dans les arts les plus frivoles il en est qui pensent qu'en leur pays il n'y a rien de bien fait que ce qu'ils font. Je ne puis m'empêcher de rapporter, à ce sujet un mot assez plaisant, attribué à Marcel. Un danseur Anglois fort célebre arrive à Paris, descend chez Marcel : *Je viens*, lui dit il, *vous rendre un hommage que vous doivent tous les gens de notre art : souffrez que je danse devant vous ; & que je profite de vos conseils....* *Volontiers*, lui dit Marcel. Aussi-tôt l'Anglois exécute des pas très-difficiles & fait mille entrechats. Marcel le regarde, & s'écrie tout-à-coup : *Monsieur, l'on saute dans les autres pays, & l'on ne danse qu'à Paris ; mais, hélas ! l'on n'y fait que cela de bien. Pauvre royaume !*

minés, dans leur conduite, que par la réflexion; & l'expérience nous apprend qu'ils le font toujours par le fentiment, & qu'à cet égard les gens froids font des hommes. Pour s'en convaincre, que l'on fuppofe qu'un d'eux foit mordu d'un chien enragé : on l'envoie à la mer; il fe met dans une barque, on va le plonger. Il ne court aucun rifque, il en eft eft fûr; il fait que; dans ce cas, la peur eft tout-à-fait déraifonnable; il fe le dit. On le plonge. La réflexion n'agit plus fur lui; le fentiment de la crainte s'empare de fon ame; & c'eft à cette crainte ridicule qu'il doit fa guérifon. La réflexion eft donc, dans les gens froids comme dans les autres hommes, foumife au fentiment. Si les gens froids ne font pas fujets à des écarts auffi fréquents que l'homme paffionné, c'eft qu'ils ont en eux moins de principes de mouvement : ce n'eft, en effet, qu'à la foibleffe de leurs paffions qu'ils doivent leur fageffe. Cependant quelle haute eftime n'en conçoivent-ils pas d'eux-mêmes ? Quel refpect ne croient-ils pas infpirer au public qui ne les laiffe jouir, dans leur petite fociété, du titre d'hommes fenfés, & ne les cite point comme foux, que parce qu'il ne les nomme jamais ? Comment peuvent-ils, fans honte, paffer ainfi leur vie à l'affût des ridicules d'autrui ? S'ils en découvrent dans l'homme de génie, & que cet homme commette la faute la plus légere, fût-ce

de mettre, par exemple, à trop haut prix les faveurs d'une femme, quel triomphe pour eux! Ils en prennent droit de le méprifer. Cependant fi, dans les bois, les folitudes & les dangers, la crainte a fouvent, à leurs propres yeux, exagéré la grandeur du péril, pourquoi l'amour ne s'exagéreroit-il pas, les plaifirs, comme la frayeur s'exagere les dangers ? Ignorent-ils qu'il n'y a proprement que foi de jufte appréciateur de fon plaifir; que les hommes étant animés de paffions différentes, les mêmes objets ne peuvent conferver le même prix à des yeux différents; que c'eft au fentiment feul à juger le fentiment; & que le vouloir toujours citer au tribunal d'une raifon froide, c'eft affembler la diete de l'empire pour y connoître des cas de confcience ? Ils devroient fentir qu'avant de prononcer fur les actions de l'homme de génie, il faudroit, du moins, favoir quels font les motifs qui le déterminent, c'eft-à-dire, la force par laquelle il eft entraîné: mais, pour cet effet, il faudroit connoître, & la puiffance des paffions, & le degré de courage néceffaire pour y réfifter. Or tout homme qui s'arrête à cet examen s'apperçoit bien-tôt que les paffions feules peuvent combattre contre les paffions; & que ces gens raifonnables, qui s'en difent vainqueurs, donnent à des goûts très-foibles le nom de paffions, pour fe ménager les honneurs du triomphe. Dans le fait, ils ne réfiftent point

aux passions ; mais ils leur échappent. La sagesse n'est point en eux l'effet de la lumiere, mais d'une indifférence comparable à des déserts également stériles en plaisirs comme en peines. Aussi ne sont-ils point heureux. L'absence du malheur est la seule félicité dont-ils jouissent ; & l'espece de raison qui les guide sur la mer de la vie humaine, ne leur en fait éviter les écueils qu'en les écartant sans cesse de l'isle fortunée du plaisir. Le ciel n'arme les hommes froids que d'un bouclier pour parer, & non d'une épée pour conquérir.

Que la raison nous dirige dans les actions importantes de la vie, je le veux : mais qu'on en abandonne les détails à ses goûts & à ses passions. Qui consulteroit, sur tout, la raison, seroit sans cesse occupé à calculer ce qu'il doit faire, & ne feroit jamais rien ; il auroit toujours sous les yeux la possibilité de tous les malheurs qui l'environnent. La peine & l'ennui journalier d'un pareil calcul seroient peut-être plus à redouter que les maux auxquels il peut nous soustraire.

Au reste, quelques reproches qu'on fasse aux gens d'esprit, quelque attentive que soit l'envie à déprimer les gens de génie, à découvrir en eux de ces défauts personnels & peu importants que devroit absorber l'éclat de leur gloire, ils doivent être insensibles à de pareilles attaques, sentir que ce sont souvent des pieges que leur

tend l'envie pour les détourner de l'étude. Qu'importe qu'on leur fasse sans cesse un crime de leurs inattentions ? Ils doivent savoir que la plupart de ces petites attentions, tant recommandées, ont été inventées par les désœuvrés pour en faire le travail & l'occupation de leur ennui & de leur oisiveté ; qu'il n'est point d'homme doué d'une attention suffisante pour s'illustrer dans les arts & les sciences, s'il la partage en une infinité de petites attentions particulieres ; que d'ailleurs cette politesse, à laquelle ou donne le nom d'attention, ne procurant aucun avantage aux nations, il est de l'intérêt public qu'un savant fasse une découverte de plus & cinquante visites de moins. Je ne puis m'empêcher de rapporter, à ce sujet, un fait assez plaisant, arrivé, dit-on, à Paris. Un homme de lettres avoit pour voisin un de ces désœuvrés, si importuns dans la societé. Ce dernier, excédé de lui-même, monte un jour chez l'homme de lettres. Celui-lui le reçoit à merveille, s'ennuie avec lui de la maniere la plus humaine, jusqu'aux moment où, las de bâiller dans le même lieu, notre désœuvré court ailleurs promener son ennui. Il part : l'homme de lettres se remet au travail, oublie l'ennuyé. Quelques jours après, il est accusé de n'avoir point rendu la visite qu'il a reçue, il est taxé d'impolitesse : il le sait : il monte à son tout chez son ennuyé : *Monsieur*, lui dit, il, *j'apprends*

J'apprends que vous vous plaignez de moi: cependant, vous le savez, c'est l'ennui de vous-même qui vous a conduit chez moi. Je vous y ai reçu de mon mieux, moi qui ne m'ennuyois pas; c'est donc vous qui m'êtes obligé, & c'est moi qu'on taxe d'impolitesse. Soyez vous-même juge de mes procédés, & voyez si vous devez mettre fin à des plaintes qui, ne prouvent rien, sinon que je n'ai pas comme vous le besoin des visites, l'inhumanité d'ennuyer mon prochain, & l'injustice d'en médire après l'avoir ennuyé. Que de gens auxquels ou peut appliquer la même réponse! Que de désœuvrés exigent, dans les hommes de mérite, des attentions & des talents incompatibles avec leurs occupations, & se surprennent à demander les contradictoires?

Un homme a passé sa vie dans les négociations; les affaires dont il s'est occupé l'ont rendu circonspect: que cet homme aille dans le monde, on veut qu'il y porte cet air de liberté que la contrainte de son état lui a fait perdre. Un autre homme est d'un caractere ouvert; c'est par sa franchise qu'il nous a plu: on exige que, changeant tout-à-coup de caractere, il devienne circonspect au moment précis qu'on le desire. On veut toujours l'impossible. Il est sans doute un sel neutre qui amalgame quelquefois, dans les mêmes hommes, du moins toutes les qualités qui ne sont pas

absolument contradictoires ; je sais qu'un concours singulier de circonstances peut nous plier à des habitudes opposées : mais c'est un miracle, & l'on ne doit pas compter sur les miracles. En général, on peut assurer que tout se tient dans le caractere des hommes ; que les qualités y sont liées aux défauts ; & qu'il est même certains vices de l'esprit attachés à certains états. Qu'un homme occupe un poste important, qu'il ait par jour cent affaires à juger, si ses jugements sont sans appel, s'il n'est jamais contredit, il faut qu'au bout d'un certain temps l'orgueil pénetre dans son ame, & qu'il ait la plus grande confiance en ses lumieres. Il n'en sera pas ainsi, ou d'un homme dont les avis seront, par ses égaux, débattus & contredits dans un conseil, ou d'un savant qui, s'étant quelquefois trompé sur les matieres qu'il a mûrement examinées, aura nécessairement contracté l'habitude de la suspension d'esprit (*p*) : suspension qui, fondée sur une salutaire méfiance de nos lumieres, nous fait percer jusqu'à ces vérités cachées que

---

(*p*) Il seroit peut-être à desirer qu'avant que de monter aux grandes places, les hommes destinés à les remplir composassent quelque ouvrage ; ils en sentiroient mieux la difficulté de bien faire ; ils apprendroient à se méfier de leurs lumieres : &, faisant aux affaires l'application de cette méfiance, ils les examineroient avec plus d'attention.

le coup-d'œil ſuperficiel de l'orgueil apperçoit rarement. Il ſemble que la connoiſſance de la vérité ſoit le prix de cette ſage méfiance de ſoi-même. L'homme qui ſe refuſe au doute eſt ſujet à mille erreurs ; il a lui-même poſé la borne de ſon eſprit. On demandoit un jour à l'un des plus ſavants hommes de la Perſe, comment il avoit acquis tant de connoiſſances : *En demandant ſans peine*, répondit-il, *ce que je ne ſavois pas.* „ Interrogeant un jour un „ philoſophe, dit le poëte Saadi, je le preſſois „ de me dire de qui il avoit tant appris. „ *Des aveugles*, me répondit-il, *qui ne levent* „ *point le pied ſans avoir auparavant ſondé* „ *avec leur bâton le terrein ſur lequel ils vont* „ *l'appuyer.* "

Ce que j'ai dit ſur les qualités excluſives, ou par leur nature, ou par des habitudes contraires, ſuffit à l'objet que je me propoſe. Il s'agit maintenant de montrer de quelle utilité peut être cette connoiſſance. La principale, c'eſt d'apprendre à tirer le meilleur parti poſſible de ſon eſprit : & c'eſt la queſtion que je vais traiter dans le chapitre ſuivant.



R 5



CHAPITRE XVI.

Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on est le plus propre.

POUR connoître son talent, il faut examiner, & de quelle espece d'objets le hazard & l'éducation ont principalement chargé notre mémoire, & quel degré de passion l'on a pour la gloire. C'est sur cette double combinaison qu'on peut déterminer le genre d'étude auquel on doit s'attacher. Il n'est point d'homme entiérement dépourvu de connoissances. Selon qu'on aura, dans la mémoire, plus de faits de physique ou d'histoire, plus d'images ou de sentiments, on aura donc plus ou moins d'aptitude à la physique, à la politique ou à la poésie. Est-ce à ce dernier art qu'un homme s'applique, il pourra devenir d'autant plus grand peintre en un genre que le magasin de sa mémoire sera mieux fourni des objets qui entrent dans la composition d'une certaine espece de tableaux. Un poëte naît dans ces âpres climats du nord, que d'une aile rapide traversent sans cesse les noirs ouragans ; son œil ne s'égare point dans des vallées riantes ; il ne connoît que l'éternel hiver qui, les cheveux blanchis par les frimats, regne sur des déserts arides ; les

échos ne lui répetent que les hurlements des ours ; il ne voit que des neiges, des glaces amoncelées, & des ſapins, auſſi vieux que la terre, couvrir de leurs branchages morts les lacs qui baignent leurs racines. Un autre poëte naît, au contraire, ſous le climat fortuné de l'Italie, l'air y eſt pur ; la terre eſt jonchée de fleurs ; les zéphyrs agitent doucement de leur ſouffle la cime des forêts odorantes : il voit les ruiſſeaux, par milles arcs argentés, couper la verdure trop uniforme des prairies ; les arts & la nature s'unir pour décorer les villes & les campagnes : tout y ſemble fait pour le plaiſir des yeux & l'ivreſſe des ſens. Peut-on douter que, de ces deux poëtes, le dernier ne trace des tableaux plus agréables, & le premier des tableaux plus fiers & plus effrayants ? Cependant ni l'un ni l'autre de ces poëtes ne compoſeront de ces tableaux ; s'ils ne ſont animés d'une paſſion forte pour la gloire.

Les objets que le hazard & l'éducation placent dans notre mémoire ſont à la vérité la matiere premiere de l'eſprit ; mais cette matiere y reſte morte & ſans action, juſqu'au moment où les paſſions la mettent en fermentation. C'eſt alors qu'elle produit un aſſemblage nouveau d'idées, d'images ou de ſentiments, auxquels on donne le nom de génie, d'eſprit ou de talent.

Après avoir reconnu quel eſt le nombre & quelle eſt l'eſpeçe des objets qu'on a dépoſés

dans le magasin de sa mémoire, avant que de se déterminer pour aucun genre d'étude, il faut ensuite constater jusqu'à quel degré l'on est sensible à la gloire. On est sujet à se méprendre sur ce point, & l'on donne volontiers le nom de passion à de simples goûts : rien cependant, comme je l'ai déjà dit, de plus facile à distinguer. On est passionné, lorsqu'on est animé d'un seul desir, & que toutes nos pensées & actions sont subordonnées à ce desir. L'on n'a que des goûts, lorsque notre ame est partagée en une infinité de desirs à peu près égaux. Plus ces desirs sont nombreux, plus nos goûts sont modérés; au contraire, moins les desirs sont multipliés, plus ils se rapprochent de l'unité, & plus nos goûts sont vifs, & prêts à se changer en passions. C'est donc l'unité, ou du moins la prééminence d'un desir sur tous les autres, qui constate la passion. La passion constatée, il faut en connoître la force, & pour cet effet examiner le degré d'enthousiasme qu'on a pour les grands hommes. C'est, dans la premiere jeunesse, une mesure assez exacte de notre amour pour la gloire. Je dis dans la premiere jeunesse, parce qu'alors, plus succeptible de passions, on se livre plus volontiers à son enthousiasme. D'ailleurs l'on n'a point alors de motifs pour avilir le mérite & les talents, on peut encore espérer de voir un jour estimer en soi ce qu'on estime dans les autres : il n'en

est pas ainsi des hommes faits. Quiconque atteint un certain âge sans avoir aucun mérite, affiche toujours le mépris des talents, pour se consoler de n'en point avoir. Pour être juge du mérite, il faut le juger sans intérêt; &, par conséquent, n'avoir point encore éprouvé le sentiment de l'envie. L'on en est peu susceptible dans la premiere jeunesse: aussi les jeunes gens voient-ils les grands hommes à peu près du même œil dont la postérité les verra. Aussi faut-il, en général, renoncer à l'estime des hommes de son âge, & ne s'attendre qu'à celle des jeunes gens. C'est sur leur éloge qu'on peut apprécier, à peu près, son mérite; & sur l'éloge qu'ils font des grands hommes qu'on peut apprécier le leur. Si l'on n'estime jamais dans les autres que des idées analogues aux siennes, le respect qu'on a pour l'esprit est toujours proportionné à l'esprit qu'on a. L'on ne célebre les grands hommes que lorsqu'on est soi-même fait pour l'être. Pourquoi César pleuroit-il en s'arrêtant devant le buste d'Alexandre? c'est qu'il étoit César. Pourquoi ne pleure-t-on plus à l'aspect de ce même buste? c'est qu'il n'est plus de César.

On peut donc, sur le degré d'estime conçu pour les grands hommes, mesurer le degré de passion qu'on a pour la gloire, & se déterminer, en conséquence, sur le choix de ses études. Le choix est toujours bon, lorsqu'en quelque genre que ce soit, la force des passions est propor-

tionnée à la difficulté de réussir : or il est d'autant plus difficile de réussir en un genre, que plus d'hommes se sont exercés dans ce même genre, & l'ont porté plus près de la perfection. Rien de plus hardi que d'entrer dans la carriere où se sont illustrés les Corneille, les Racine, les Voltaire & les Crébillon. Pour s'y distinguer, il faut être capable des plus grands efforts d'esprit, &, par conséquent, être animé de la plus forte passion pour la gloire. Qui n'est pas susceptible de cet extrême degré de passion ne doit point concourir avec de tels rivaux, mais s'attacher à des genres d'études dans lesquels il soit plus facile de réussir. Il en est de cette espece : dans la physique, par exemple, il est des terreins incultes, & des matieres sur lesquelles les grands génies, occupés d'abord d'objets plus intéressants, n'ont, pour ainsi dire, jeté qu'un coup-d'œil superficiel. Dans ce genre, & dans tous les genres pareils, les découvertes & les succès sont à la portée de presque tous les esprits ; & ce sont les seuls auxquels puissent prétendre les passions foibles. Qui n'est point ivre d'amour pour la gloire doit la chercher dans les sentiers détournés, & sur-tout éviter les routes battues par des gens éclairés. Son mérite, comparé à celui de ces grands hommes, s'anéantiroit devant le leur ; & le public prévenu lui refuseroit même l'estime qu'il mérite.

La réputation d'un homme foiblement passionné dépend donc de l'adresse avec laquelle il évite qu'on le compare à ceux qui, brûlant d'une plus forte passion pour la gloire, ont fait de plus grands efforts d'esprit. Par cette adresse, l'homme qui, foiblement passionné, a cependant contracté dans sa jeunesse quelque habitude du travail & de la méditation, peut, quelquefois, avec très-peu d'esprit, obtenir une assez grande réputation. Il paroît donc que, pour tirer le meilleur parti possible de son esprit, la principale attention qu'on doive avoir, c'est de comparer le degré de passion dont on est animé, au degré de passion que suppose le genre d'étude auquel on s'attache. Quiconque est, à cet égard, exact observateur de lui-même, échappe à mille erreurs où tombent quelquefois les gens de mérite. On ne le verra point s'engager, par exemple, dans un nouveau genre d'étude au moment que l'âge ralentit en lui l'ardeur des passions. Il sentira qu'en parcourant successivement différents genres de sciences ou d'arts, il ne pourroit jamais devenir qu'un homme universellement médiocre; que cette universalité est un écueil où la vanité conduit & fait souvent échouer les gens d'esprit; & qu'enfin ce n'est que dans la premiere jeunesse qu'on est doué de cette attention infatigable qui creuse jusqu'aux premiers principes d'un art ou d'une science : vérité

importante, dont l'ignorance arrête souvent le génie dans sa course, & s'oppose au progrès des sciences. Il faut, pour la saisir, se rappeller que l'amour de la gloire, comme je l'ai prouvé dans mon troisieme discours, est, dans nos cœurs, allumé par l'amour des plaisirs physiques; que cet amour ne s'y fait jamais plus vivement sentir que dans la premiere jeunesse; que c'est, par conséquent, au printemps de la vie qu'on est susceptible d'un plus violent amour pour la gloire. C'est alors qu'on sent en soi des semences enflammées de vertus & de talents. La force & la santé, qui circulent alors dans nos veines, y portent le sentiment de l'immortalité; les années paroissent alors s'écouler avec la lenteur des siecles; on fait, mais l'on ne sent pas qu'on doit mourir, & l'on est d'autant plus ardent à poursuivre l'estime de la postérité. Il n'en est pas ainsi, lorsque l'âge attiédit en nous les passions. On apperçoit alors, dans le lointain, les gouffres de la mort. Les ombres du trépas, en se mêlant aux rayons de la gloire, en ternissent l'éclat. L'univers change alors de forme à nos yeux; nous cessons d'y prendre intérêt; il ne s'y fait plus rien d'important. Si l'on suit encore la carriere où l'amour de la gloire nous a fait d'abord entrer, c'est qu'on cede à l'habitude; c'est que l'habitude s'est fortifiée, lorsque les passions se sont affoiblies. D'ailleurs, on craint

l'ennui ; & , pour s'y fouftraire , on continuera de cultiver la fcience dont les idées familieres fe combinent fans peine dans notre efprit. Mais l'on fera incapable de l'attention forte que demande un nouveau genre d'étude. A-t-on atteint l'âge de trente-cinq ans, on ne fera point alors d'un grand géomettre un grand poëte, d'un grand poëte un grand chymifte, d'un grand chymifte un grand politique. Qu'à cet âge on éleve un homme à quelque grande place ; fi les idées, dont il a déjà chargé fa mémoire, n'ont aucun rapport aux idées qu'exige la place qu'il occupe ; ou cette place demandera peu d'efprit & de talent, ou cet homme la remplira mal.

Parmi les magiftrats, quelquefois trop concentrés dans la difcuffion des intérêts particuliers, en eft-il aucun qui pût, avec fupériorité, remplir les premieres places, s'il ne faifoit en fecret des études profondes relatives au pofte qu'il peut occuper ? L'homme qui néglige de faire ces études ne monte aux places que pour s'y déshonorer. Cet homme eft-il d'un caractere entier & defpotique, les entreprifes qu'il formera feront dures, folles, & toujours préjudiciables au bien public ? Eft-il d'un caractere doux, ami du bien public, il n'ofera rien entreprendre. Comment hafarderoit-il quelques changements dans l'adminiftration ? on ne marche point d'un pas ferme dans des chemins inconnus

& coupés de mille précipices. La fermeté & le courage de l'esprit tiennent toujours à son étendue. L'homme fécond en moyens d'exécuter ses projets est hardi dans ses conceptions : au contraire, l'homme stérile en ressources contracte nécessairement une habitude de timidité que la sottise prend souvent pour sagesse. S'il est très-dangereux de toucher trop souvent à la machine du gouvernement, je sais aussi qu'il est des temps où la machine s'arrête, si l'on n'y remet de nouveaux ressorts. L'ouvrier ignorant n'ose l'entreprendre ; & la machine se détruit d'elle-même. Il n'en est pas ainsi de l'ouvrier habile ; il sait, d'une main hardie, la conserver en la réparant. Mais la sage hardiesse suppose une étude profonde de la science du gouvernement ; étude fatigante, & dont on n'est capable que dans la premiere jeunesse, & peut-être dans les pays où l'estime publique nous promet beaucoup d'avantages. Par-tout où cette estime est stérile en plaisirs, il n'y croit pas de grands talents. Le petit nombre d'hommes illustres, que le hasard d'une excellente éducation ou d'un enchaînement singulier de circonstances rend amoureux de cette estime, désertent alors leur patrie ; & cet exil volontaire en présage la ruine : semblables à ces aigles dont la fuite annonce la chûte prochaine du chêne antique sur lequel ils se retiroient.

J'en ai dit assez sur ce sujet. Je conclurai,

des principes établis dans ce chapitre, que ce qu'on appelle *esprit* est en nous le produit des objets placés dans notre souvenir, & de ces mêmes objets mis en fermentation par l'amour de la gloire. Ce n'est donc, comme je l'ai déja dit, qu'en combinant l'espece d'objets dont le hasard & l'éducation ont chargé notre mémoire, avec le degré de passion qu'on a pour la gloire, qu'on peut réellement connoître & la force & le genre de son esprit. Qui s'observe scrupuleusement à cet égard, se trouve à-peu-près dans le cas de ces chymistes habiles, qui, lorsqu'on leur montre les matieres dont on a chargé le matras, & le degré de feu qu'on lui donne, prédisent d'avance le résultat de l'opération. Sur quoi j'observerai que, s'il est un art d'exciter en nous des passions fortes, s'il y a des moyens faciles de remplir la mémoire d'un jeune homme d'une certaine espece d'idées & d'objets; il est, en conséquence, des méthodes sûres pour former des hommes de génie. Cette connoissance de la nature de l'esprit, peut donc être fort utile à ceux qu'anime le desir de s'illustrer. Elle peut leur en fournir les moyens; leur apprendre, par exemple, à ne point éparpiller leur attention sur une infinité d'objets divers; mais à la rassembler toute entiere sur les idées & les objets relatifs au genre dans lequel ils veulent exceller. Ce n'est pas qu'on doive, à cet égard, pousser

trop loin le ſcrupule ; l'on n'eſt point profond en un genre, ſi l'on n'a fait des incurſions dans tous les genres analogues au genre que l'on cultive. L'on doit même arrêter quelque temps ſes regards ſur les premiers principes des diverſes ſciences. Il eſt utile de ſuivre la marche uniforme de l'eſprit humain dans les différents genres de ſciences & d'arts, & de conſidérer l'enchaînement univerſel qui lie enſemble toutes les idées des hommes. Cette étude donne plus de force & d'étendue à l'eſprit ; mais il n'y faut conſacrer qu'un certain temps, & porter ſa principale attention ſur les détails de l'art ou de la ſcience qu'on cultive. Qui n'écoute, dans ſes études, qu'une curioſité indiſcrette, atteint rarement à la gloire. Qu'un ſculpteur, par exemple, ſoit par ſon goût également entraîné vers l'étude de la ſculpture & de la politique, & qu'en conſéquence il charge ſa mémoire d'idées qui n'ont entr'elles aucun rapport ; je dis que ce ſculpteur ſera certainement moins habile & moins célebre qu'il ne l'eût été, s'il eût toujours rempli ſa mémoire d'objets analogues à l'art qu'il profeſſe, & qu'il n'eût point réuni, pour ainſi dire, en lui deux hommes qui ne peuvent ni ſe communiquer leurs idées, ni cauſer enſemble.

Au reſte, cette connoiſſance de l'eſprit, ſans doute utile aux particuliers, peut l'être encore

au public ; elle peut éclairer les gens en place fur la fcience des choix , & leur faire , en chaque genre , diftinguer l'homme fupérieur. Ils le reconnoîtront , premiérement , à l'efpece d'objets dont cet homme s'eft occupé ; & , fecondement , à la paffion qu'il a pour la gloire : paffion dont la force , comme je l'ai déja dit , eft toujours proportionnée au goût qu'on a pour l'efprit , & prefque toujours au mérite de ceux qui compofent notre fociété.

Qui n'aime, ni n'eftime ceux qui , par des actions ou des ouvrages , ont obtenu l'eftime générale , eft , à coup fûr , un homme fans mérite. Le peu d'analogie des idées d'un fot & d'un homme d'efprit , rompt entr'eux toute fociété. En fait de mérite, c'eft le figne d'anathême , que de fe plaire trop dans la fociété des gens médiocres.

Après avoir confidéré l'efprit fous tant de rapports divers, je devrois , peut-être , effayer de tracer le plan d'une bonne éducation. Peut-être qu'un traité complet fur cette matiere devroit être la conclufion de mon ouvrage. Si je me refufe à ce travail , c'eft qu'en fuppofant même que je puffe réellement indiquer les moyens de rendre les hommes meilleurs , il eft évident que, dans nos mœurs actuelles , il feroit prefque impoffible de faire ufage de ces moyens. Je me contenterai donc de jetter un coup - d'œil rapide fur ce qu'on appelle l'éducation.



CHAPITRE XVII.

De l'éducation.

L'ART de former des hommes eſt, en tout pays, ſi étroitement lié à la forme du gouvernement, qu'il n'eſt peut-être pas poſſible de faire aucun changement conſidérable dans l'éducation publique, ſans en faire dans la conſtitution même des états.

L'art de l'éducation n'eſt autre choſe que la connoiſſance des moyens propres à former des corps plus robuſtes & plus forts, des eſprits plus éclairés, & des ames plus vertueuſes. Quant au premier objet de l'éducation, c'eſt ſur les grecs qu'il faut prendre exemple, puiſqu'ils honoroient les exercices du corps, & que ces exercices faiſoient même une partie de leur médecine. Quant aux moyens de rendre, & les eſprits plus éclairés, & les ames plus fortes & plus vertueuſes, je crois qu'ayant fait ſentir, & l'importance du choix des objets qu'on place dans ſe mémoire, & la facilité avec laquelle on peut allumer en nous des paſſions fortes, & les diriger au bien général, j'ai ſuffiſamment indiqué au lecteur éclairé le plan qu'il faudroit ſuivre pour perfectionner l'éducation publique.

L'on eſt, à cet égard, trop éloigné de toute idée de réforme, pour que j'entre dans des détails, toujours ennuyeux lorſqu'ils ſont inutiles. Je me contenterai de remarquer que l'on ne ſe prête pas même, en ce genre, à la réforme des abus les plus groſſiers & les plus faciles à corriger. Qui doute, par exemple, que, pour valoir tout ce qu'on peut valoir, on ne dût faire de ſon temps la meilleure diſtribution poſſible ? Qui doute que les ſuccès ne tiennent en partie à l'économie avec laquelle on le ménage ? Et quel homme, convaincu de cette vérité, n'apperçoit pas, du premier coup-d'œil, les refontes qu'à cet égard l'on pourroit faire dans l'éducation publique ?

L'on doit, par exemple, conſacrer quelque temps à l'étude raiſonnée de la langue nationale. Quoi de plus abſurde que de perdre huit ou dix ans à l'étude d'une langue morte, qu'on oublie immédiatement après la ſortie des claſſes, parce qu'elle n'eſt, dans le cours de la vie, de preſque aucun uſage ? En vain dira-t-on que, ſi l'on tient ſi long-temps les jeunes gens dans les colleges, c'eſt moins pour qu'ils y apprennent le latin, que pour leur y faire contracter l'habitude du travail & de l'application. Mais, pour les plier à cette habitude, ne pourroit-on pas leur propoſer une étude moins ingrate, moins rebutante ? Ne craint-on pas d'éteindre ou d'émouſſer en eux cette curioſité naturelle

qui, dans la premiere jeunesse, nous échauffe du desir d'apprendre ? Combien ce desir ne se fortifioit-il pas, si dans l'âge où l'on n'est point encore distrait par de grandes passions, l'on substituoit, à l'insipide étude des mots, celle de la physique, de l'histoire, des mathématiques, de la morale, de la poésie, &c. ? L'étude des langues mortes, répliquera-t-on, remplit en partie cet objet. Elle assujettit à la nécessité de traduire & d'expliquer les auteurs ; elle meuble, par conséquent, la tête des jeunes gens de toutes les idées contenues dans les meilleurs ouvrages de l'antiquité. Mais, répondrai-je, est-il rien de plus ridicule que de consacrer plusieurs années à placer dans la mémoire quelques faits ou quelques idées qu'on peut, avec le secours des traductions, y graver en deux ou trois mois ? L'unique avantage qu'on puisse retirer de huit ou dix ans d'étude, c'est donc la connoissance fort incertaine de ces finesses de l'expression latine, qui se perdent dans une traduction. Je dis fort incertaine ; car enfin, quelque étendue qu'un homme fasse de la langue latine, il ne la connoitra jamais aussi parfaitement qu'il connoît sa propre langue. Or si, parmi nos savants, il en est très-peu de sensibles à la beauté, à la force, à la finesse de l'expression françoise, peut-on imaginer qu'ils soient plus heureux, lorsqu'il s'agit d'une expression latine ? Ne peut-on pas

soupçonner que leur science, à cet égard, n'est fondée que sur notre ignorance, notre crédulité & leur hardiesse; & que, si l'on pouvoit évoquer les manes d'Horace, de Virgile & Cicéron, les plus beaux discours de nos rhéteurs ne leur parussent écrits dans un jargon presque inintelligible? Je ne m'arrêterai cependant pas à ce soupçon; & je conviendrai, si l'on veut, qu'au sortir de ses classes, un jeune homme est fort instruit des finesses de l'expression latine: mais dans cette supposition même, je demanderai si l'on doit payer cette connoissance du prix de huit ou dix ans de travail; & si, dans la premiere jeunesse, dans l'âge ou la curiosité n'est combattue par aucune passion, où l'on est par conséquent plus capable d'application, ces huit ou dix années consommées dans l'étude des mots ne seroient pas mieux employées à l'étude des choses, & sur-tout des choses analogues au poste qu'on doit vraisemblablement remplir. Non que j'adopte les maximes trop austeres de ceux qui croient qu'un jeune homme doit se borner uniquement aux études convenables à son état. L'éducation d'un jeune homme doit se prêter aux différents partis qu'il peut prendre: le génie veut être libre. Il est même des connoissances que tout citoyen doit avoir: telle est la connoissance, & des principes de la morale, & des loix de son pays. Tout ce que je demanderois, c'est qu'on

chargeât principalement la mémoire d'un jeune hommes des idées & des objets relatifs au parti qu'il doit vraissemblablement embrasser. Quoi de plus absurde que de donner exactement la même éducation à trois hommes, dont l'un doit remplir les petits emplois de la finance, & les deux autres les premieres places de l'armée, de la magistrature, ou de l'administration; Peut-on, sans étonnement, les voir s'occuper des mêmes études jusqu'à seize ou dix-sept ans, c'est-à-dire, jusqu'au moment qu'ils entrent dans le monde, & que, distraits par les plaisirs, ils deviennent souvent incapables d'application.

Quiconque examine les idées dont on charge la mémoire des jeunes gens, & compare leur éducation avec l'état qu'ils doivent remplir, la trouve aussi folle que l'eût été celle des Grecs, s'ils n'eussent donné qu'un maître de flûte à ceux qu'ils envoyoient aux jeux olympiques y disputer le prix de la lutte ou de la course.

Mais, dira-t-on, si l'on peut faire un bien meilleur emploi du temps consacré à l'éducation, que n'essaie-t-on de le faire? A quelle cause attribuer l'indifférence où l'on reste à cet égard? Pourquoi met-on, dès l'enfance, le crayon dans les mains du dessinateur? Pourquoi place-t-on, à cet âge, les doigts du musicien sur le manche de son violon? Pourquoi l'un &

l'autre de ces artiftes reçoivent-ils une éducation fi convenable à l'art qu'ils doivent profeffer, & néglige-t-on fi fort l'éducation des princes, des grands, & généralement de tous ceux que leur naiffance appelle aux grandes places? Ignore-t-on ce que les vertus, & fur-tout les lumieres des grands, ont d'influence fur le bonheur ou le malheur des nations? Pourquoi donc abandonner au hazard une partie fi effentielle à l'adminiftration? Ce n'eft pas, répondrai-je, qu'on ne trouve dans les colleges une infinité de gens éclairés, qui connoiffent également, & les vices de l'éducation, & les remedes qu'on y peut apporter : mais, que peuvent-ils faire fans l'aide du gouvernement? Or, les gouvernements doivent peu s'occuper du foin de l'éducation publique. Il ne faut pas, à cet égard, comparer les grands empires aux petites républiques. Dans les grands empires, on fent rarement le befoin preffant d'un grand homme: les grands états fe foutiennent par leur propre maffe. Il n'en eft pas ainfi d'une république telle, par exemple, que celle de Lacédémone. Elle avoit, avec une poignée de citoyens, à foutenir le poids énorme des armées de l'Afie. Sparte ne devoit fa confervation qu'aux grands hommes qui naiffoient fucceffivement pour la défendre. Auffi, toujours occupée du foin d'en former de nouveaux, c'étoit fur l'éducation publique que devoit fe porter la principale

attention du gouvernement. Dans les grands états, on est plus rarement exposé à de pareils dangers, & l'on ne prend point les mêmes précautions pour s'en garantir. Le besoin plus ou moins urgent d'une chose est, en chaque genre, l'exacte mesure des efforts d'esprit qu'on fait pour se la procurer. Mais, dira-t-on, il n'est point d'état, parmi les plus puissants, qui n'éprouve quelquefois le besoin de grands hommes. Oui, sans doute : mais ce besoin n'étant point habituel, on n'a pas soin de le prévenir. La prévoyance n'est point la vertu des grands états. Les gens en place y sont chargés de trop d'affaires, pour veiller à l'éducation publique ; & l'éducation doit être négligée. D'ailleurs, que d'obstacles l'intérêt personnel ne met-il pas, dans les grands empires, à la production des gens de génie ? On y peut, sans doute, former des hommes instruits ; rien n'empêche de profiter du premier âge, pour charger la mémoire des jeunes gens des idées & des objets relatifs aux places qu'ils peuvent occuper : mais jamais on n'y formera d'hommes de génie, parce que ces idées & ces objets sont stériles, si l'amour de la gloire ne les féconde. Pour que cet amour s'allume en nous, il faut que la gloire soit, comme l'argent, l'échange d'une infinité de plaisirs, & que les honneurs soient le prix du mérite. Or l'intérêt des puissants ne leur permet pas d'en

faire une aussi juste distribution : ils ne veulent pas accoutumer le citoyen à considérer les graces comme une dette dont ils s'acquittent envers le talent. En conséquence, ils en accordent ratement au mérite : ils sentent qu'ils obtiendront d'autant plus de reconnoissance de leurs obligés, que ces obligés seront moins dignes de leurs bienfaits. L'injustice doit donc souvent présider à la distribution des graces, & l'amour de la gloire s'éteindre dans tous les cœurs.

Telles sont, dans les grands empires, les principales causes, & de la disette des grands hommes, & de l'indifférence avec laquelle on les regarde, & du peu de soin enfin qu'on y prend de l'éducation publique. Quelques grands cependant que soient les obstacles qui, dans ces pays, s'opposent à la réforme de l'éducation publique ; dans les états monarchiques, tels que la plupart des états de l'Europe, ces obstacles ne sont pas insurmontables : mais ils le deviennent dans les gouvernements absolument despotiques, tels que les gouvernements orientaux. Quel moyen, en ces pays, de perfectionner l'éducation ? Il n'est point d'éducation sans objet ; & l'unique qu'on puisse se proposer, c'est, comme je l'ai déjà dit, de rendre les citoyens plus forts, plus éclairés, plus vertueux, & enfin plus propres à contribuer au bonheur de la société dans laquelle ils vivent. Or, dans

les gouvernements arbitraires, l'oppoſition que les deſpotes croient appercevoir entre leur intérêt & l'intérêt général, ne leur permet pas d'adopter un ſyſtême ſi conforme à l'utilité publique. Dans ces pays, il n'eſt donc point d'objet d'éducation, ni par conſéquent d'éducation. En vain la réduiroit-on aux ſeuls moyens de plaire au ſouverain : quelle éducation que celle dont le plan ſeroit tracé d'après la connoiſſance toujours imparfaite des mœurs d'un prince, qui peut ou mourir ou changer de caractere avant la fin d'une éducation. Ce n'eſt, en ces pays, qu'après avoir perfectionné l'éducation des ſouverains, qu'on pourroit utilement travailler à la réforme de l'éducation publique. Mais un traité ſur cette matiere devroit, ſans doute, être précédé d'un ouvrage encore plus difficile à faire, dans lequel on examineroit s'il eſt poſſible de lever les puiſſants obſtacles que des intérêts perſonnels mettront toujours à la bonne éducation des rois. C'eſt un problême moral qui, dans les gouvernements arbitraires, tels que ceux de l'orient, eſt, je crois, un problême inſoluble. Trop jaloux de régner ſous le nom de leur maître, c'eſt dans une ignorance honteuſe & preſque invincible que les viſirs retiendront toujours les ſultans : ils écarteront toujours loin d'eux l'homme qui pourroit les éclairer. Or l'éducation des princes ainſi abandonnée au hazard,

quel

quel soin peut-on prendre de l'éducation des particuliers? Un pere desire l'élévation de ses fils, il sait que ni les connoissances, ni les talents, ni les vertus ne leur ouvriront jamais le chemin de la fortune ; que les princes ne croient jamais avoir besoin d'hommes éclairés & savants : il ne demandera donc à ses fils ni connoissances, ni talents : il sentira même confusément que, dans de pareils gouvernements, on ne peut être impunément vertueux. Tous les préceptes de sa morale se réduiront donc à quelques maximes vagues, & qui, peu liées entr'elles, ne peuvent donner à ses fils des idées nettes de la vertu : il craindroit, en ce genre, les préceptes trop séveres & trop précis. Il entrevoit qu'une vertu rigide nuiroit à leur fortune ; & que, si deux choses, comme le dit Pythagore, rendent un homme semblable aux dieux, l'une de faire le bien public, l'autre de dire la vérité, celui qui se modéleroit sur les dieux seroit, à coup sûr, maltraité par les hommes.

Voilà la source de la contradiction qui se trouve entre les préceptes moraux que, même dans les pays soumis au despotisme, l'on est forcé, par l'usage, de donner à ses enfants, & la conduite qu'on leur prescrit. Un pere leur dit, en général & en maxime : *soyez vertueux.* Mais il leur dit, en détail & sans le savoir : *n'ajoutez nulle foi à ces maximes ; soyez un coquin timide & prudent ; & n'ayez d'hon-*

nêteté, comme le dit Moliere, *que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu.* Or, dans un pareil gouvernement; comment perfectionneroit-on cette partie même de l'éducation qui consiste à rendre les hommes plus fortement vertueux? Il n'est point de pere qui, sans tomber en contradiction avec lui-même, pût répondre aux arguments pressants qu'un fils vertueux pourroit lui faire à ce sujet.

Pour éclaircir cette vérité par un exemple, je suppose que, sous le titre de bacha, un pere destine son fils au gouvernement d'une province; que, prêt à prendre possession de cette place, son fils lui dise: mon pere, les principes de vertu acquis dans mon enfance ont germé dans mon ame. Je parts pour gouverner des hommes: c'est de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne prêterai point au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre: sourd aux menaces du puissant oppresseur, j'écouterai toujours la plainte du foible opprimé; & la justice présidera à tous mes mes jugements. O mon fils! que l'enthousiasme de la vertu sied bien à la jeunesse! mais l'âge & la prudence vous apprendront à le modérer. Il faut, sans doute, être juste: cependant à quelles ridicules demandes n'allez-vous pas être exposé? à combien de petites injustices ne faudra-t-il pas vous prêter? Si vous êtes quelquefois forcé de refuser les

grands, que de graces, mon fils, doivent accompagner vos refus ! Quelque élevé que vous soyez, un mot du sultan vous fait rentrer dans le néant, & vous confond dans la foule des plus vils esclaves, la haine d'un eunuque ou d'un icoglan peut vous perdre ; songez à les ménager..... Moi ! je ménagerois l'injustice ? Non, mon pere. La sublime Porte exige souvent des peuples un tribut trop onéreux : je ne me prêterai point à ses vues. Je sais qu'un homme ne doit à l'état que proportionnément à l'intérêt qu'il doit prendre à sa conservation ; que l'infortune ne doit rien ; & que l'aisance même, qui supporte les impôts, doit ce qu'exige la sage économie, & non la prodigalité : j'éclairerai sur ce point le divan.... Abondonnez ce projet, mon fils, vos représentations seroient vaines ; il faudroit toujours obéir.... Obéir ! non ; mais plutôt remettre au sultan la place dont il m'honore.... O mon fils ! un fol enthousiasme de vertu vous égare : vous vous perdriez, & les peuples ne seroient point soulagés ; le divan nommeroit à votre place un homme qui, moins humain, l'exerceroit avec plus de dureté.... Oui, sans doute, l'injustice se commettroit ; mais je n'en serois pas l'instrument. L'homme vertueux, chargé d'une administration, ou fait le bien, ou se retire ; l'homme plus vertueux encore, & plus sensible aux miseres de ses concitoyens, s'ar-

S 2

rache du sein des villes ; c'est dans les déserts, les forêts, & jusque chez les sauvages, qu'il fuit l'aspect odieux de la tyrannie, & le spectacle trop affligeant du malheur de ses égaux. Telle est la conduite de la vertu. Je n'aurois point, dites-vous, d'imitateurs ; je l'ignore : l'ambition en secret vous en assure, & ma vertu m'en fait douter. Mais je veux qu'en effet mon exemple ne soit pas suivi : le musulman zélé, qui, le premier, annonça la loi du divin prophête, & brava les fureurs des tyrans, prit-il garde, en marchant au supplice, s'il étoit suivi d'autres martyrs ? La vérité parloit à son cœur : il lui devoit un témoignage authentique, il le lui rendoit. Doit-on moins à l'humanité qu'à la religion ? & les dogmes sont-ils plus sacrés que les vertus ? Mais souffrez que je vous interroge à votre tour : si je m'associois aux Arabes qui pillent nos caravanes, ne pourrois-je pas me dire à moi-même : soit que je vive avec ces brigands ou que je m'en sépare, les caravanes n'en seront pas moins attaquées : vivant avec l'Arabe, j'adoucirai ses mœurs ; je m'opposerai du moins aux cruautés inutiles qu'il exerce sur le voyageur. Je ferai mon bien sans ajouter au malheur public. Ce raisonnement est le vôtre : &, si ma nation, ni vous-même, ne pouvez l'approuver, pourquoi donc me permettre, sous le nom de bacha, ce que vous

me défendez sous celui d'Arabe ? O mon pere ! mes yeux s'ouvrent enfin ; je le vois : la vertu n'habite point les états despotiques, & l'ambition étouffe en vous le cri de l'équité. Je ne puis marcher aux grandeurs qu'en foulant aux pieds la justice. Ma vertu trahit vos espérances ; ma vertu vous devient odieuse ; & votre espoir trompé lui donne le nom de folie. Cependant, c'est encore à vous que je m'en rapporte ; sondez l'abyme de votre ame, & répondez-moi. Si j'immolois la justice à mes goûts, à mes plaisirs, aux caprices d'une odalique, avec quelle force me rappelleriez-vous alors ces maximes austeres de vertus apprises dans mon enfance ? Pourquoi votre zele ardent s'attiédit-il lorsqu'il s'agit de sacrifier cette même vertu aux ordres d'un sultan ou d'un visir ? J'oserai vous l'apprendre : c'est que l'éclat de ma grandeur, prix indigne d'une lâche obéissance, doit rejaillir sur vous : alors vous méconnoissez le crime ; &, si vous le reconnoissiez, j'en atteste votre [illegible]rité, vous m'en feriez un devoir.

On sent que, pressé par de tels raisonnements, il seroit très-difficile qu'un pere n'apperçût pas enfin une contradiction manifeste entre les principes d'une saine morale, & la conduite qu'il prescrit à son fils. Il seroit forcé de convenir qu'en desirant l'élévation de ce même fils, il a, d'une maniere implicite & confuse,

deſiré que, tout entier aux ſoins de ſa grandeur, ce fils y ſacrifiât juſqu'à la juſtice. Or, dans ces gouvernements aſiatiques, où, des fanges de la ſervitude, l'on tire l'eſclave qui doit commander à d'autres eſclaves, ce deſir doit être commun à tous les peres. Quel homme s'eſſaieroit donc, en ces empires, à tracer le plan d'une éducation vertueuſe que perſonne ne donneroit à ſes enfants ? Quelle manie que de prétendre former des ames magnanimes dans les pays où les hommes ne ſont pas vicieux, parce qu'en général ils ſont méchants, mais parce que la récompenſe y devient le prix du crime, & la punition celui de la vertu ? Qu'eſpérer enfin, en ce genre, d'un peuple chez qui l'on ne peut citer comme honnêtes que les hommes prêts à le devenir, ſi la forme du gouvernement s'y prêtoit ; où d'ailleurs, perſonne n'étant animé de la paſſion forte du bien public, il ne peut par conſéquent y avoir d'homme vraiement vertueux ? Il faut, dans les gouvernements deſpotiques, renoncer à l'eſpoir de former des hommes célebres par leurs vertus ou par leurs talents. Il n'en eſt pas ainſi des états monarchiques. Dans ces états, comme je l'ai déjà dit, l'on peut ſans doute tenter cette entrepriſe avec quelque eſpoir de ſuccès ; mais il faut, en même-temps, convenir que l'exécution en ſeroit d'autant plus difficile, que la conſtitution monarchique

ſe rapprochoit davantage de la forme du deſpotiſme, ou que les mœurs ſeroient plus corrompues.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet; & je me contenterai de rappeller au citoyen zélé, qui voudroit former des hommes plus vertueux & plus éclairés, que tout le problême d'une excellente éducation ſe réduit, premierement, à fixer, pour chacun des états différents où la fortune nous place, l'eſpece d'objets & d'idées dont on doit charger la mémoire des gens; & ſecondement, à déterminer les moyens les plus ſûrs pour allumer en eux la paſſion de la gloire & de l'eſtime.

Ces deux problêmes réſolus, il eſt certain que les grands hommes, qui maintenant ſont l'ouvrage d'un concours aveugle de circonſtances, deviendroient l'ouvrage du légiſlateur; & qu'en laiſſant moins à faire au hazard, une excellente éducation pourroit, dans les grands empires, infiniment multiplier, & les talents, & les vertus.

F I N.



TABLE SOMMAIRE.



DISCOURS III.

Si l'esprit doit être considéré comme un don de la nature, ou comme un effet de l'éducation.

POUR résoudre ce problème, on recherche, dans ce discours, si la nature a doué les hommes d'une égale *aptitude* à l'*esprit*, ou si elle a plus favorisé les uns que les autres; & l'on examine si *tous les hommes*, communément bien organisés, n'auroient pas en eux la *puissance physique* de s'élever aux plus *hautes idées*, lorsqu'ils ont des motifs suffisants pour surmonter la peine de l'*application.*

L'objet de ce chapitre est de faire voir que toutes nos passions prennent leur source dans l'amour du plaisir, ou dans la crainte de la douleur, &, par conséquent, dans la sensibilité physique. On choisit pour exemple, en ce genre, les passions qui paroissent les plus indépendantes de cette sensibilité, c'est-à-dire, l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié.

On prouve que cette passion est fondée sur l'amour du plaisir & la crainte de la douleur; & l'on fait voir comment, en allumant en nous la soif des plaisirs, l'avarice peut toujours nous en priver.

Application des mêmes principes, qui prouvent que les mêmes motifs qui nous font desirer les richesses, nous font rechercher les grandeurs.

On répond à cette objection, & l'on prouve qu'à cet égard il en est de l'ambition comme de l'avarice.

Pour résoudre cette question, on examine, dans chaque homme, le mêlange de ses vices & de ses vertus, le jeu de ses passions, l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux*; & l'on découvere que ce n'est point à la nature, mais à la législation particuliere de quelques empires, qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu. C'est pour jeter plus de jour sur cette matiere, que l'on considere, en particulier, & les gouvernements despotiques, & les états libres, & enfin les différents effets que doit produire la forme différente de ces gouvernements. L'on commence par le despotisme; &, pour en mieux connoître la nature, on examine quel motif allume dans l'homme le desir effréné du pouvoir arbitraire.

On prouve, dans ce chapitre, que les vizirs n'ont aucun intérêt de s'instruire, ni de supporter la censure; que ces vizirs, tirés du corps des citoyens, n'ont, en entrant

On fait voir, dans ce chapitre, que cet amour pour la gloire & pour la vertu dépend, dans chaque empire, de l'adresse avec laquelle le législateur y unit l'intérêt particulier à l'intérêt général; union plus facile à faire dans certains pays que dans d'autres.

On prouve, dans ce chapitre, que la production des grands hommes est, dans tout pays, l'effet nécessaire des récompenses qu'on y assigne aux grands talents & aux grandes vertus; & que les talents & les vertus ne sont, nulle part, aussi récompensés que dans les républiques pauvres & guerrieres.

Ce chapitre ne contient que la preuve de la proposition énoncée dans le chapitre précédent. On en tire cette conclusion: c'est qu'on peut appliquer à toute espece de passions ce qu'on dit, dans ce même chapitre, de l'amour ou de l'indifférence de de certains peuples pour la gloire & pour la vertu: d'où l'on conclud que ce n'est point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de passions, dont certains peuples paroissent susceptibles. On confirme cette vérité en prouvant, dans des chapitres

La conclusion générale de ce discours, c'est que tous les hommes, communément bien organisés, ont en eux la *puissance physique* de s'élever aux *plus hautes idées* ; & que la *différence d'esprit* qu'on remarque entr'eux dépend des *diverses circonstances* dans lesquelles ils se trouvent placés, & de l'*éducation différente* qu'ils reçoivent. Cette conclusion fait sentir toute l'importance de l'*éducation*.



DISCOURS



DISCOURS IV.

Des différents noms donnés à l'esprit.

Pour donner une connoissance exacte de l'*esprit* & de *sa nature*, on se propose, dans ce discours, d'attacher des idées nettes aux divers *noms* donnés à l'*esprit*.

Fin de la Table.

